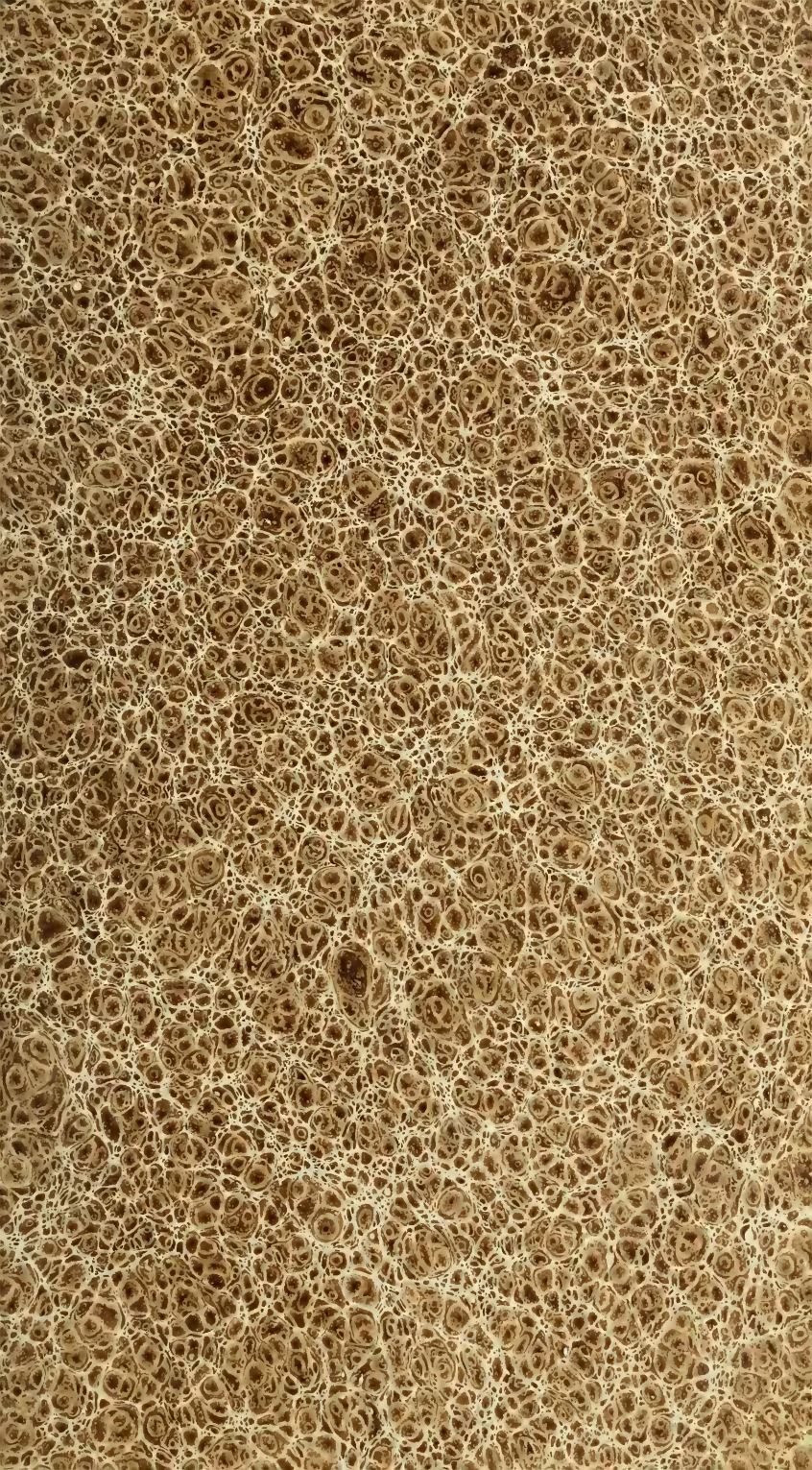


3 1761 07354336 5







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XXV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE.. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG.. .	LACIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-FND. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

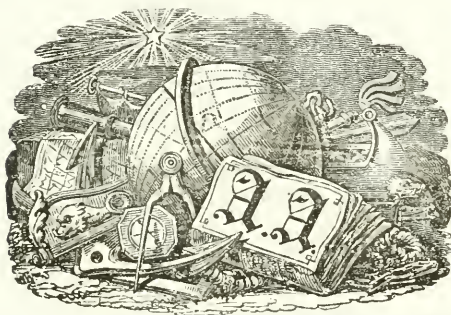
EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,
DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'À NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

G

161

M77

1833

t.25



VIE

DE MUNGO-PARK.

De tous les voyageurs modernes dans l'intérieur de l'Afrique, celui qui a rendu le plus de services à la géographie, est sans contredit Mungo-Park. Il a le premier découvert le Niger, ce fleuve mystérieux dont le cours avait exercé si long-temps et si vainement l'érudition, en faisant naître un si grand nombre de conjectures ou d'hypothèses contradictoires. La direction de ce fleuve est aujourd'hui à peu près hors de toute discussion; Mungo-Park le descendit depuis Bammakou, lieu où il commence à être navigable, jusqu'à Tombouctou, ville située environ deux cents lieues plus loin, et de Tombouctou ou de Kabra qui en est le port, jusqu'à la ville de Boussa, située environ trois cents lieues au-delà dans le royaume d'Yaourie; là une fin tragique termina la navigation de l'infortuné voyageur. Tout récemment un autre voyageur anglais, Richard Lander, ce fidèle serviteur de Clapperton, descendit à son tour depuis Boussa jusqu'à l'océan Atlantique le même fleuve, qui y vient, sous le nom de *Korra*, déposer le tribut de ses eaux grossières

d'une infinité de rivières qui s'y sont jointes durant son cours de plus de huit cents lieues.

Nous allons retracer quelques phases de la vie et des voyages de Mungo-Park, d'après les documens publiés à Londres par les soins de l'amirauté et de la Société africaine ¹.

Mungo-Park naquit le 10 septembre 1771 à Fowlshiels, ferme du duc de Buccleugh, située sur les bords de l'Yarrow, à peu de distance de la ville de Selkirk, en Écosse. Son père était un cultivateur aisé dont les nombreux enfans reçurent par ses soins une première instruction; il avait pris chez lui un maître qui fut chargé de la développer. Le jeune Park montra de bonne heure un goût très décidé pour la lecture et le travail, la méditation et le silence; il éclipsa bientôt facilement tous ses condisciples. Ses parens avaient d'abord songé à le faire entrer dans l'église écossaise; mais le jeune homme préféra la profession de médecin, et, dès l'âge de quinze ans, il entra comme élève chez Thomas Anderson, chirurgien estimé de Selkirk, auprès duquel il demeura trois ans. En 1789 l'élève Mungo vint à Édimbourg prendre ses degrés de médecin, et, après avoir complété dans l'université de cette ville les études de l'art à l'exercice duquel il se vouait, en y ajoutant celle de la botanique, il se rendit à Londres pour commencer

¹ *Account of the life of Mungo Park*, un vol. in-8, Londres, 1815.

à y pratiquer la médecine. A cette époque, sir Joseph Banks, un des compagnons de Cook dans le premier voyage de celui-ci autour du monde, était déjà président de la Société royale, et contribuait, par son influence autant que par ses travaux personnels, aux progrès des sciences naturelles; sa riche bibliothèque et ses vastes collections avaient attiré l'attention du monde savant. Le jeune docteur eut le précieux avantage d'être présenté par un de ses parens au naturaliste anglais qui, peu de temps après, lui fit obtenir une place de chirurgien adjoint à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes orientales. Depuis lors le jeune Écossais ne cessa point d'éprouver et de mériter le patronage et même l'affection de ce savant, qui décida en quelque sorte de l'avenir de Mungo-Park.

Ce dernier partit donc en 1792 pour les Indes orientales, sur le vaisseau qui allait à Bencoulen, dans l'île de Sumatra; il en revint l'année suivante, et reparut en Angleterre. Ce voyage n'avait été marqué par aucun incident notable; mais il fournit à Mungo-Park l'occasion de se livrer à ses études favorites, et de recueillir un grand nombre de sujets d'histoire naturelle sur lesquels il composa un mémoire qu'il lut le 4 novembre 1794 à la Société Linnéenne, laquelle en ordonna l'insertion dans son recueil.

A cette même époque la Société africaine, établie

à Londres pour hâter les progrès de la géographie dans cette partie du monde, cherchait un homme capable d'aller succéder vers la Nigritie au major Houghton qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée si fatale aux Européens. A l'instigation de sir Joseph Banks, l'un des membres les plus actifs de l'association, Mungo-Park, impatient d'ailleurs de suivre son penchant irrésistible pour les voyages, se présente hardiment pour continuer l'entreprise. Il est accepté avec joie, reçoit ses instructions, et s'embarque le 22 mai 1795 à Portsmouth, sur un vaisseau marchand destiné à faire la traite à l'embouchure de la Gambie.

Il y arriva le 21 du mois suivant, et prit terre à Djilifri, petite ville située près de cette embouchure. Le 5 juillet, il se trouvait à Pisania, comptoir anglais à deux cents milles plus haut sur la même rivière. Il y séjourna plusieurs mois pour apprendre la langue des Mandingues et recueillir les renseignemens dont il avait besoin sur les pays qu'il allait parcourir.

Parti de Pisania le 2 décembre 1795, il se dirigea d'abord à l'est dans l'intention de gagner la rivière du Joliba ou Niger; mais bientôt il se vit obligé de marcher dans une direction septentrionale vers le territoire des Maures, afin d'éviter le théâtre des combats que se livraient deux princes nègres dont il aurait eu à traverser les États.

Il n'avait avec lui qu'un cheval, deux ânes, deux domestiques nègres et un bagage modeste, pour ne pas exciter la cupidité des indigènes. Le 18 février 1796, avec ce mince bagage, deux fusils de chasse, deux pistolets, une boussole et un thermomètre, et quatre nègres qui, retournant dans leurs foyers, se joignirent à sa petite escorte, il parvint à Djarra, ville sur la frontière du Ludamar, pays des Maures. Il lui restait alors à peine la moitié de ses effets. Il avait été cependant assez bien accueilli des chefs des divers États qu'il avait franchis, surtout du roi de Kaarta, qui avait connu le major Houghton, et qui aimait les blancs; mais il trouva près d'Ali, souverain de ce pays des Maures, un prince barbare qui lui fit éprouver toutes les humiliations les plus révoltantes et les souffrances les plus atroces. Atteint d'une fièvre dévorante, il fut pris en pitié par la femme d'Ali, car la femme est toujours la providence du malheureux; elle obtint pour lui un peu de nourriture et quelque allègement à tant de maux. Park, dépouillé par Ali de son bagage, de ses marchandises et de ses instrumens, n'avait plus que son cheval et quelques hardes, lorsque, privé encore de ses deux domestiques nègres, il parvint au bout d'environ cinq mois de captivité à échapper à ses bourreaux.

Le moment approchait enfin où il devait trouver quelque digne compensation à ses tourmens. Après

avoir misérablement erré pendant trois semaines dans le désert africain, réduit à ne mâcher pour unique nourriture que des feuilles amères, il atteignit Sego, capitale du Bambarra, peuplée, selon lui, d'environ trente mille habitans, et eut le bonheur d'apercevoir pour la première fois le Niger, principal but de son voyage. Il vit le fleuve, objet de ses longues et pénibles recherches; il le vit aussi large que la Tamise à Londres, réfléchissant les premiers feux du jour, et coulant à l'est avec une majestueuse lenteur. C'était à environ cent lieues peut-être de la source du Niger, source que le major Laing place au mont Loma, à 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce fleuve est le plus grand de tous les fleuves du mont Nègre, et des idées superstitieuses sont attachées à cette même source, comme à celle du Nil ¹. Mungo-Park descendit le Niger jusqu'à Silla, ville importante sur les bords de ce même fleuve, à environ soixante-dix ou quatre-vingts milles de Sego.

Ici le voyageur était réduit à la plus absolue détresse, et convaincu par une triste expérience que les obstacles nouveaux qu'il allait rencontrer seraient insurmontables, il abandonna quoiqu'à regret son dessein de continuer sa navigation vers l'est. Il prit le parti de revenir vers Sego pour tâ-

¹ Voir le voyage du major Laing, dans le tome XXVIII^e de la *Bibliothèque universelle des Voyages*.

cher ensuite de regagner par un chemin différent de celui qu'il avait suivi, la Gambie, dont l'embouchure était alors à plus de onze cents milles de notre voyageur.

Le 3 août 1796, il quitta donc Silla, et remontant le Niger, il arriva le 23 du même mois à Bamakou, frontière du Bambarra et du pays mandingue. Park laissa le Niger qui, comme nous l'avons dit, cesse d'être navigable en cet endroit, et voyageant à travers des contrées montagneuses et stériles, dénué de tout, presque nu, à plus de cinq cents milles de l'établissement européen le plus proche, après des fatigues inouïes, le 16 septembre il atteignit Kamalia, ville située sur le territoire des Mandingues. Il fut dans cette ville accueilli par un slaté ou nègre marchand d'esclaves, qui lui promit de le conduire sur la Gambie au premier comptoir anglais.

De Kamalia, Mungo-Park franchit donc avec le slaté un espace d'environ cinq cents milles, et ne put arriver sur les rivages hospitaliers de la Gambie que le 4 juin 1797. Il marcha ensuite vers Pisania, et parvint le 10 dans ce lieu qu'il avait quitté dix-huit mois auparavant. Le 15, il prit passage à bord d'un navire marchand négrier pour l'Amérique, où il fut jeté par une tempête dans l'île d'Antigoa. Il en repartit bientôt pour venir enfin débarquer à Falmouth en Angleterre, le 22 dé-

cembre 1797, après une absence de deux ans et sept mois.

Park se hâta de se rendre à Londres, tant il brûlait d'impatience de revoir sa famille et ses amis dont il n'avait pas eu de nouvelle depuis deux ans. Il arriva dans cette grande métropole un peu avant le jour, à l'époque de Noël (1797), et comme il était de trop bonne heure pour qu'il se présentât chez son beau-frère M. Dickson, il erra quelque temps au milieu des rues de Londres. Arrivant auprès des jardins du Musée britannique, il profita de l'ouverture d'une porte pour aller s'y promener. M. Dickson, qui avait la garde de ces jardins et qui avait la veille oublié de fermer cette porte, vint par hasard de grand matin ce jour-là au Musée. Qu'on s'imagine son émotion et son ivresse en rencontrant à cette même heure et dans ces avenues l'ombre de Park, son ami, car telle fut sa première pensée à l'apparition soudaine de notre voyageur, objet de tant d'inquiétude et que tant de fois le public avait cru mort !

Le retour de Mungo-Park devint une sorte de triomphe pour l'association africaine, et le résultat des grandes découvertes qu'il allait faire connaître, produisit bientôt en Angleterre une sensation universelle. Le secrétaire de l'association donna un abrégé de la relation du voyage, le plus important qu'aucun Européen eût jamais effectué en Nigritie,

et cet abrégé, accompagné d'un mémoire du savant major Rennell, fut distribué aux souscripteurs de l'association africaine pour servir plus tard de base à l'ouvrage même de Mungo-Park.

Notre voyageur séjourna quelque temps à Londres, occupé de la classification des matériaux de son livre, et mettant à profit les conseils du major Rennell et des autres membres de l'association qu'il visitait souvent. Ce fut vers le même temps, c'est-à-dire en 1798, que le gouvernement britannique, désireux d'avoir une connaissance complète de la Nouvelle-Hollande, fit à Mungo-Park des propositions que celui-ci n'accepta point. Il retourna près de sa mère en Écosse, et publia enfin dans l'année 1799, son ouvrage dont plusieurs éditions furent épuisées comme par enchantement, non pas seulement à cause de l'intérêt même du sujet, mais parce que la composition se distinguait aussi par la clarté de la narration et l'élégance du style. Ce dernier mérite devait se reporter en partie sur le secrétaire de l'association africaine, dont la plume avait été ainsi utile à Mungo-Park, bien que celui-ci eût pu à la rigueur lui-même rédiger son travail.

Après la publication de ce premier voyage de Park, l'auteur épousa une des filles de M. Anderson de Selkirk, son ancien maître; ce mariage, qui eut lieu en 1799, retint pendant deux années en Écosse le célèbre découvreur du Niger, à qui les

libéralités de l'association africaine et le produit de son ouvrage permirent de vivre quelque temps dans l'aisance. Mais encore indécis pour ses moyens d'existence à venir, il pensa d'abord à embrasser la profession de son père, celle de fermier; ensuite il tourna, quoiqu'à regret, ses vues vers la pratique de la médecine. Nous disons à regret, parce qu'il n'avait nullement renoncé aux voyages. Fixé en 1801 à Peebles, petit village d'Écosse, dans le voisinage duquel habitaient fort heureusement pour lui deux notabilités scientifiques, le colonel John Murray et Adam Fergusson, Park se mit en rapport avec ces deux savans qui l'honorèrent de leur amitié. Il semblait commencer à se plaire dans sa retraite, quand il reçut en 1803 de sir Joseph Banks une lettre qui lui annonçait, vu la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, que l'association africaine se proposait d'envoyer un voyageur en Afrique, et qu'elle jetait les yeux sur lui. A cette nouvelle Mungo-Park se rendit à Londres, et à son arrivée il obtint une audience de lord Hobart, secrétaire d'État, qui lui dit que le gouvernement favoriserait l'expédition, et qu'elle lui serait confiée.

Mungo-Park, revenu en Écosse, employa quelques jours à l'arrangement de ses affaires, et prenant congé de sa famille, quitta de nouveau sa patrie en décembre 1803, avec l'intention de s'embarquer prochainement pour la côte d'Afrique.

intention qui toutefois ne put se réaliser immédiatement, parce que lord Camden avait succédé à lord Hobart dans la secrétairerie d'État des colonies. Ce changement de ministre vint retarder de rechef le moment du départ, qu'on ajourna encore jusqu'au mois de septembre. Notre voyageur profita de ce dernier délai pour se perfectionner dans l'étude de la langue arabe et des instrumens d'astronomie. Il retourna une dernière fois en Écosse où il emmena un habitant de Mogador qui avait servi d'interprète à Elphi-Bey, mamelouek réfugié du Caire, et il resta jusqu'au mois de mai pour ensuite rejoindre sa famille à la ferme de Fowlshiels. Ce fut alors qu'il eut occasion de se lier avec sir Walter Scott, qui plus d'une fois, sur les bords de l'Yarrow, rivière chantée par cet illustre romancier ¹, rencontra Mungo-Park méditant sur sa nouvelle expédition.

L'ordre de départ vint enfin du bureau des colonies, et Mungo-Park revola sur-le-champ à Londres, en laissant croire à sa famille qu'il la reverrait encore avant de s'embarquer, tandis que venait d'arriver le moment d'une éternelle séparation.

Lord Camden avait témoigné le désir de recevoir de Mungo-Park un Mémoire sur le mode d'exécution des plans du gouvernement, Mémoire qui fut remis le 4 octobre 1804. Cet écrit remarquable ser-

¹ *Marmion*, ch. 2, Introduction.

vit de base aux instructions officielles du bureau des colonies; on y régla généreusement quelle serait la récompense des services de Mungo-Park, et il fut stipulé que sa femme et sa famille recevraient une indemnité s'il succombait dans son expédition ou si l'on n'avait point de ses nouvelles après une époque fixée.

Mungo-Park avait désiré de consulter le major Rennell, tant sur l'expédition elle-même que sur le cours du Niger; il alla donc passer quelques jours à la campagne de ce dernier, près de Londres. Rennell était d'un avis opposé à celui de Mungo-Park, et il employa toute la chaleur de l'amitié pour le détourner d'une entreprise aussi hasardeuse. Notre voyageur parut un moment ébranlé par les argumens du docte géographe, mais de retour à Londres, il retrouva toute sa résolution et tout son enthousiasme. Il communiqua néanmoins au secrétaire d'État les doutes et les objections du major, mais les accompagna de ses réponses, qui devaient naturellement en affaiblir le poids, et ajouta que les grandes questions géographiques ne pouvaient se résoudre sans exposer à des dangers la vie des voyageurs.

On décida enfin que l'expédition se composerait de Mungo-Park, qui reçut le brevet de capitaine en Afrique; de son beau-frère Anderson, qui fut nommé lieutenant; de Georges Scott, employé

comme dessinateur, et d'un petit nombre de charpentiers et d'ouvriers. Mungo-Park fut autorisé, en outre, à prendre avec lui jusqu'à quarante-cinq hommes de la garnison de Gorée, qui était alors momentanément sous la domination britannique, et à tirer sur le trésor royal jusqu'à la concurrence de 5,000 livres sterling¹.

Les choses ainsi réglées et les approvisionnemens en tout genre achevés, on fit voile de Portsmouth le 30 janvier 1805, sur le vaisseau de transport *le Croissant*, qui atteignit le 8 mars le port de Praya, aux îles du Cap-Vert, d'où Mungo-Park, après avoir envoyé plusieurs lettres en Angleterre, partit pour Gorée, station africaine, devant laquelle il arriva le 4 avril suivant. C'est là qu'il prit trente-cinq soldats volontaires et un lieutenant, nommé Martyn, qui se joignit à l'expédition : toute la garnison voulait être du voyage. On avait en outre acheté quarante-deux ânes et une abondance de provisions. Dans la correspondance de notre voyageur, on voit combien son entreprise le remplissait de confiance, quoique la saison des pluies, qui devait selon toute apparence le surprendre en chemin, ne le laissât point sans une secrète inquiétude. Park aurait pu différer de quelques mois à Gorée son départ, mais il craignit la censure du gouvernement et résolut de se mettre en route sans délai.

¹ 125,000 francs.

Les personnes de l'expédition étant réunies à Kayi ou Kayee, petite ville située sur la Gambie, un peu au-dessous de Pisania, Mungo-Park engagea, pour servir d'interprète, un prêtre ou marabout mandingue, nommé Isaac, marchand ambulant, accoutumé aux longues courses dans l'intérieur; ce marabout accepta les offres de notre voyageur, auquel, plus tard, il devint très utile. La caravane quitta le 27 avril 1805 la petite ville de Kayi et arriva deux jours après à ce comptoir de Pisania, d'où Mungo-Park avait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique environ dix années auparavant.

Après avoir acheté à Pisania quelques bêtes de somme, il repartit le 4 mai, et le 11 il entra dans Madina ou Medina, capitale du royaume de Woulli. Les effets de la saison pluvieuse commençaient à se faire sentir, et deux soldats furent atteints de la dyssenterie. Le 22 mai la caravane parvint jusqu'à Badou, près de Tambacunda. Deux lettres de Mungo-Park, écrites de cet endroit, l'une à sa femme, l'autre à sir Joseph Banks, nous apprennent qu'il espérait avoir achevé le 27 juin ses voyages par terre, c'est-à-dire être arrivé sur les bords du Niger et s'y embarquer pour descendre le fleuve et revenir, comme il le dit, en Angleterre ¹, car son génie lui avait déjà révélé, comme

¹ By the 27 of june we expect to have finished all our travels

au voyageur allemand Reichard , que le Niger devait déboucher dans l'océan Atlantique, au lieu d'aller se perdre en évaporation dans les sables, comme quelques-uns le prétendaient, ou bien dans une mer intérieure, telle que le lac Tchad découvert et décrit en 1825 par le major Denham.

Nonobstant la satisfaction que Mungo-Park témoigne dans cette correspondance, on voit par son journal, qu'il n'était pas aussi tranquille sur l'effet des pluies. Le 12 juin cet effet se manifesta d'une manière effrayante, douze soldats tombèrent à la fois dangereusement malades, outre que le fidèle Isaac, en traversant une rivière à la nage, avait failli devenir la proie d'un crocodile; le 6 juillet, toute la caravane, à l'exception d'une seule personne, fut également atteinte par le fléau, et quand elle arriva le 19 août 1805, après une série de dangers et de souffrances sans exemple, sur les bords du Niger à Bammakou, lieu où le fleuve, ainsi que nous l'avons déjà dit, commence à être navigable; de quarante Européens qui composaient l'expédition lorsqu'environ deux mois auparavant elle s'était éloignée de la Gambie, il n'en restait plus que onze vivans. Les lieutenans Anderson et Martyn étaient eux-mêmes attaqués du mal, et le dessinateur Scott avait été forcé de rester en arrière à

by land; and when we have once got afloat on the river, we shall conclude that we are embarking for England.

Koumikouni, où il expira sans avoir vu le Niger, comme Moïse, après la traversée du désert, était mort sans avoir pu toucher la terre promise.

Heureusement que la santé de Mungo-Park n'avait pas été le moins du monde altérée; car tout le fardeau de l'expédition pesait sur lui. Arrivé ainsi au Niger, il s'embarqua sur ce fleuve le 21 août 1805; le jour suivant, lorsqu'il parvint à Marrabou, il expédia aussitôt Isaac à Sego pour négocier avec Mansong, souverain de ce pays, le passage à travers ses États. Pendant qu'il attendait le retour du marabout, notre voyageur fut attaqué de la dyssenterie qui avait été si fatale à ses compagnons; mais un remède énergique et la vigueur de sa constitution le rendirent promptement à sa santé accoutumée.

Après une longue et difficile négociation avec les ministres de Mansong, il obtint d'aller à Samée, dans le voisinage de Sego, et puis à Sansanding, pour y construire une barque, et faire les préparatifs nécessaires à sa descente sur le Niger ou Jolibba. A son premier voyage à Sego, il avait reçu un présent de 5,000 cowries du roi Mansong, mais sans que ce monarque lui eût permis de le voir : la même interdiction eut lieu lors du second voyage, et il paraît qu'elle était dictée par un sentiment louable, la crainte de ne pouvoir protéger efficacement Mungo-Park contre les avanies des Maures.

Un barde de Mansong vint au-devant de l'Européen avec six canots, escorte sous laquelle Mungo-Park s'embarqua le 13 septembre à Marrabou, sur le Niger, ce fleuve immense, dit-il, dont les eaux tantôt unies comme une glace, tantôt ridées par une brise légère, l'emportaient dans leur cours, en lui faisant parcourir six ou sept milles à l'heure. Ne voulant ou ne pouvant séjourner à Sego, il poursuivit sa navigation jusqu'à Sansanding, petite ville à quelques milles à l'est de cette capitale, sur les bords du Niger, et peuplée d'environ dix mille habitants. Ici notre voyageur s'arrêta près de deux mois, établit un trafic pour avoir les moyens de payer le bateau qu'il faisait construire, et recueillit de nombreux détails sur la contrée, détails qui forment une des parties les plus intéressantes de son journal.

Le bateau achevé, Mungo-Park lui donna le titre pompeux de *Joliba*, schouner de Sa Majesté britannique; mais alors il n'y avait plus pour le monter avec lui que le lieutenant Martyn et trois soldats; tout le reste était mort. Ils allaient les premiers suivre un grand fleuve dont ils ignoraient le cours, probablement de plus de trois mille milles, à travers des contrées qu'habitaient des nations sauvages, cours sans doute mêlé d'une longue succession de chutes, de lacs et de cataractes; ce voyage, un des plus périlleux qui aient été entrepris, l'était sur une

barque fragile conduite par quatre nègres et quatre Européens!

Le 16 novembre 1805, le schouner étant prêt, Mungo-Park mit la dernière main à son journal, écrivit plusieurs lettres à son beau-père, à sa femme, à sir Joseph Banks et à lord Camden, lettres empreintes de ce courage réfléchi et sans ostentation que Park montra dans tous les instans de sa vie. Il monta sur le bâtiment et fit voile le 19 ou le 20 novembre, après avoir confié ces mêmes lettres avec son journal au fidèle Isaac qui les apporta jusqu'à la Gambie, d'où le tout fut envoyé en Angleterre : ce sont là les derniers documens qu'on ait reçus de Mungo-Park.

Il s'écoula près d'une année avant qu'on n'eût aucune nouvelle de l'expédition. C'est alors que des marchands nègres, arrivés de l'intérieur aux établissemens anglais sur la côte, annoncèrent que Mungo-Park et ses compagnons avaient péri. A cette rumeur, le lieutenant-colonel Maxwell, qui commandait dans les parages du Sénégal, expédia Isaac à la recherche de son ancien et infortuné maître. Isaac revint au bout de vingt-deux mois, et confirma les rapports qui avaient été faits sur la fin tragique de Park. Il avait, à Sansanding, appris d'Amadi-Fatouma, le guide qui avait accompagné Mungo-Park de cette même ville pour descendre le Niger, qu'en arrivant sur la barre du fleuve à

Boussa, c'est-à-dire à environ trois cents lieues de l'embouchure du Niger, la barque s'était brisée sur les rochers, et que les blancs avaient été tués par les naturels ¹, d'après les ordres secrets du roi d'Yaourie, lequel supposant des trésors entre les mains de ces blancs, avait voulu s'en emparer. Avant d'atteindre Boussa, il paraît que la fragile embarcation, après avoir dépassé Tombouctou, avait eu à soutenir plusieurs combats contre les Tonaricks et autres peuplades barbares dont le Niger traverse le territoire inhospitalier.

Si, maintenant, le lecteur veut tirer une conséquence des aventures et des voyages de Mungo-Park, elle montrera dans ce voyageur célèbre une vigilance et une activité infatigables, un courage calme et une persévérance à toute épreuve; il verra que peu de voyageurs l'ont égalé, et que certainement nul ne l'a surpassé sous ce triple rapport; il reconnaîtra d'ailleurs en Mungo-Park ce jugement sain et infaillible, si rarement uni à l'enthousiaste ardeur des découvertes; il reconnaîtra encore que si ses talens ne furent point transcendans, ils furent solides et utiles, c'est-à-dire appropriés à un voyageur géographe dont les récits ne présentent aucune trace d'exagération et de crédulité aveugle. Son attention s'attachait exclusi-

¹ Il paraît que l'événement arriva le 23 décembre 1805, d'après une note insérée dans le *Mémorial encyclopédique* par M. d'Avezac.

vement aux faits, et si l'on excepte son opinion sur le Niger, opinion au surplus confirmée par l'expédition récente des frères Lander, il se livra bien rarement à des conjectures ou à des hypothèses, comme l'avaient fait ses devanciers. Il était doué d'une prudence, d'un sang-froid et d'une modération au-dessus de tout éloge; et autant il fut habile voyageur, autant il avait été indulgent et affectueux dans ses relations privées. D'une haute stature, car il avait près de six pieds, son corps se distinguait par de belles proportions, et pouvait supporter aisément les plus dures fatigues. Sa petite famille se composait de trois fils et d'une fille; sa veuve est morte seulement l'année dernière en Écosse, où elle continuait à jouir d'une pension qu'elle tenait du gouvernement de son pays. Gloire éternelle à Mungo-Park, ce martyr de la science, dont la géographie bénira surtout à jamais la mémoire!

ALBERT-MONTÉMONT.

VOYAGES EN AFRIQUE.

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

MUNGO-PARK.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

PREMIER VOYAGE.

(1795-1797.)

Départ. Route de Djillifri à Pisania. Préparatifs de voyage à l'intérieur.

Aussitôt après mon retour des Indes orientales en 1793, ayant appris que les membres de l'association pour la découverte à faire dans l'intérieur de l'Afrique, désiraient engager quelqu'un pour l'exploration de ce continent par la route de la rivière de Gambie, je m'offris pour cette expédition. J'avais su qu'un capitaine de l'armée, nommé Houghton, qui avait autrefois été commandant du fort de Gorée, avait déjà fait voile pour la Gambie, par

les soins de l'association, et qu'il y avait des raisons de craindre qu'il n'eût succombé sous l'influence du climat, où qu'il n'eût péri dans quelques contestations avec les naturels. Cette nouvelle, au lieu de me détourner de mon projet, me fit persévérer dans mes offres de service. J'avais un ardent désir d'examiner les productions d'une contrée si peu connue et de faire connaissance par moi-même avec la manière de vivre et le caractère des indigènes. Je me sentais capable de supporter la fatigue, et je me fiais à ma jeunesse et à la force de ma constitution pour me préserver des effets du climat. Je pris donc mon passage sur le brick *l'Endeavour*, petit bâtiment qui se rendait dans la Gambie.

Mes instructions étaient très simples et très concises. Il m'était prescrit, à mon arrivée en Afrique, de me diriger vers le fleuve Niger, soit par le chemin de Bambouk, soit par la route qui me semblerait convenable, de reconnaître le cours, et s'il était possible la source de ce fleuve : je devais faire tous mes efforts pour visiter les villes principales situées dans son voisinage, particulièrement Tombouctou et Houssa. Ensuite, j'avais liberté de revenir en Europe, soit par la Gambie, soit par toute autre route, et toujours conformément à ce qui me paraîtrait convenable suivant les circonstances.

Nous mîmes à la voile de Portsmouth le 22 mai

1795. Le 4 juin nous vîmes les montagnes qui dominent Mogadore, sur la côte d'Afrique, et le 21 du même mois, après une agréable traversée de trente jours, nous jetâmes l'ancre à Djillifri, ville située sur la rive nord de la rivière de Gambie, vis-à-vis James-Island, où les Anglais avaient autrefois un petit fort. Le royaume de Barra, dont fait partie la ville de Djillifri, produit en abondance les nécessités de la vie, mais le principal objet de commerce des habitans est le sel. Avec cette denrée, ils remontent la rivière jusqu'à Barraconda, et apportent en retour du blé d'Inde, des étoffes de coton, des dents d'éléphants, de petites quantités de poudre d'or, etc. Le nombre des canots et des hommes constamment employés à ce trafic rendent le roi de Barra plus formidable pour les Européens qu'aucun autre chef de la côte; et c'est cette circonstance qui l'a sans doute engagé à mettre des droits exorbitans sur les navires de toutes les nations.

Ces taxes sont ordinairement perçues par l'alcaïde ou gouverneur de Djillifri en personne, et, dans ces occasions, il est accompagné d'une nombreuse suite de serviteurs, parmi lesquels plusieurs ont acquis dans leurs fréquens rapports avec les Anglais, quelques mots de notre langue. Ils sont en général très bruyans, très incommodés, et demandant tout ce qui leur plaît avec tant d'instances

et d'importunités, que les marchands, pour en être quittes, sont fréquemment obligés d'accéder à leurs requêtes.

Le 23 nous quittâmes Djillifri, et nous dirigeâmes vers Vintain, ville située à environ deux milles en remontant une baie sur le côté méridional de la rivière. Cette ville est très fréquentée par les Européens à cause de la grande quantité de cire qu'on y apporte pour être vendue. Cette cire est recueillie dans les bois par les Feloups, race sauvage et insociable. Leur pays, qui est d'une étendue considérable, abonde en riz, et les naturels fournissent à ceux qui trafiquent, soit sur la rivière de Gambie, soit sur celle de Cassamansa, cette denrée ainsi que des chèvres et de la volaille, le tout à des prix très raisonnables. Le miel qu'ils récoltent est principalement employé par eux à faire une liqueur forte très enivrante, et qui ressemble beaucoup à notre hydromel.

Dans leurs relations de commerce avec les Européens, les Feloups emploient ordinairement un facteur ou agent de la nation mandingue qui parle un peu anglais et est au fait du commerce de la rivière. Ce courtier fait le marché et, d'accord avec l'Européen, reçoit seulement une partie du paiement qu'il donne à celui qui l'emploie comme étant le montant total de la vente. Le reste, que l'on appelle très justement *l'argent à tricher*, lui est remis quand

le Feloup est parti, et il se l'approprie comme salaire de ses peines.

Le 26 nous quittâmes Vintain, et continuâmes à remonter la rivière, jetant l'ancre dès que la marée nous manquait, et remorquant fréquemment le bâtiment au moyen de la chaloupe. La rivière est profonde et vaseuse. D'impénétrables taillis de mangroves couvrent les rives et toute la contrée adjacente paraît plate et marécageuse.

La Gambie abonde en poissons, dont quelques espèces fournissent une nourriture excellente; mais je ne me rappelle pas qu'aucuns de ces poissons soient connus en Europe; à l'embouchure on trouve des requins en grande quantité. Plus haut les alligators et les hippopotames sont très nombreux. Les dents de ces derniers animaux, qu'à leur masse on appellerait plus justement éléphants de mer, donnent de très bon ivoire. L'hippopotame est amphibie; il a de grosses et courtes jambes et le pied fendu. Il vit d'herbe et de toutes les broussailles qui couvrent la rive, de branches d'arbres, et il s'aventure rarement loin de l'eau, où il cherche un refuge quand il entend le bruit d'un homme. J'en ai vu beaucoup, et je les ai toujours trouvés timides et inoffensifs.

Six jours après avoir quitté Vintain, nous étions à Jonkakonda, lieu de commerce considérable, où notre vaisseau devait prendre une partie de son

chargement. Le matin suivant, plusieurs négocians européens vinrent de leurs différentes factoreries pour recevoir leurs lettres et s'informer de la nature et de l'importance du chargement. Je restai là chez le docteur Laidley jusqu'au 5 juillet, et mon hôte m'ayant fourni un cheval et un guide, je partis au point du jour de Jonkakonda, et à onze heures j'arrivai à Pisania où j'eus une chambre médiocre dans la maison du docteur.

Pisania est un petit village dans les domaines du roi de Yany; il a été établi par des Anglais qui y tiennent une factorerie pour le commerce, et l'habitent seuls avec leurs noirs. Il est situé sur le bord de la Gambie, à seize milles au-dessous de Jonkakonda. Il n'y avait là, à l'époque de mon arrivée, que trois résidens blancs, dont le docteur Laidley en était un; mais ils avaient de nombreux domestiques. Ils jouissaient d'une parfaite sécurité sous la protection du roi; et comme ils étaient en une haute estime parmi les naturels dans un rayon d'une grande étendue, ils ne manquaient d'aucune des commodités que pouvait fournir le pays; et la plus grande partie du commerce en esclaves, ivoire et or, étaient dans leurs mains.

Me trouvant ainsi à mon aise pour quelque temps, je pensai d'abord à apprendre la langue mandingue, qui est la langue parlée dans presque toute cette partie de l'Afrique, et sans laquelle j'étais convaincu

que je ne pourrais acquérir une connaissance étendue du pays et de ses habitans. Le docteur Laidley me fut d'un grand secours dans cette entreprise, grâce à sa longue résidence parmi les habitans. Après le langage, mon premier soin fut de recueillir tous les renseignemens possibles sur ces contrées que je me proposais de visiter. Je fus adressé pour cela à certains commerçans désignés sous le nom de *slatés*. Ce sont des marchands noirs libres, très considérés dans ces régions, et qui descendent de l'intérieur principalement avec des noirs esclaves pour les vendre; mais je découvris bientôt à leurs renseignemens tous contradictoires qu'ils n'étaient nullement disposés à favoriser ma marche en avant. Cette circonstance accrut mon désir d'acquérir, avant tout, une connaissance personnelle.

Dans des recherches de cette sorte, et l'observation des mœurs et coutumes d'un pays si peu connu de l'Europe, et en possession de tant d'objets naturels, curieux et rares, mon temps se passait d'une manière assez agréable; je commençais à me flatter que j'avais échappé à la fièvre qui saisit les Européens à leur arrivée en ce climat. Mais le 31 juillet, m'étant imprudemment exposé au serein pour observer une éclipse de lune et déterminer la longitude de ce lieu, le jour suivant j'eus la fièvre et le délire, et la maladie me retint à la maison durant la plus grande partie d'août. Ma convalescence fut très lente.

mais je profitais de chaque intervalle de mieux pour sortir et faire connaissance avec les productions du pays. Enfin au bout de trois semaines, je fus assez fort pour recommencer, quand le temps le permettait, mes excursions botaniques, et quand il pleuvait je m'amusais à dessiner des plantes dans ma chambre. Le docteur Laidley contribua beaucoup par ses soins à mon rétablissement. Sa compagnie et sa conversation faisait passer les heures de cette saison sombre, où la pluie tombe comme des torrens, où le jour la chaleur est suffocante, et où la nuit le voyageur terrifié n'entend que le croassement des grenouilles, dont le nombre excède l'imagination, le cri perçant du chakal et le profond hurlement de la hyène : c'est un sinistre concert qui n'est interrompu que par le rugissement d'un si formidable tonnerre que nul ne peut en concevoir l'idée.

Le pays était une immense plaine, en général couverte de bois, et d'une sombre et fatigante uniformité, mais bien que la nature lui ait donné les beautés d'un paysage, elle a prodigué à ses habitans d'une main libérale les plus importants bienfaits de la fertilité et de l'abondance. Peu de soin apporté à la culture fournit du blé en quantité suffisante; les prairies donnent au bétail de riches pâturages, et la rivière de Gambie ainsi que la baie de Walli approvisionnent abondamment les naturels d'un poisson excellent.

Les grains que l'on cultive principalement sont le maïs, deux sortes de *holcus*, dont les naturels nomment la première espèce *bassi woulima*, et la dernière *bassiqui*. Ces grains, ainsi que le riz, sont récoltés en quantités considérables. Les habitans ont en outre dans le voisinage des villes ou villages, des jardins qui produisent des oignons, des patates, des ignames, des cassaves, des noix, des pastèques, des gourdes, des melons d'eau, et quelques autres plantes alimentaires.

Je remarquai aussi aux environs des villes de petits groupes de cotonniers et d'indigotiers. Le premier de ces arbres fournit aux noirs leurs vêtemens; l'autre arbuste leur donne une excellente teinture.

Pour préparer leur blé quand ils veulent le manger, ils ont un grand mortier de bois nommé *paloun*, où ils pilent le grain jusqu'à ce qu'il se sépare de l'enveloppe ou balle que l'on sépare alors du blé, et l'exposent au vent : après cette opération, ils remettent dans le mortier le blé nettoyé de sa balle, et le broient en farine. On l'emploie de différentes façons selon les divers pays; mais la préparation la plus commune chez les naturels de la Gambie, est une sorte de pudding qu'ils nomment *couscous*. On le fait en humectant d'abord la farine avec de l'eau, puis on le secoue dans une grande calasse ou gourde, jusqu'à ce qu'elle forme de petits grains semblables à ceux du sagou. On le met alors

dans un pot de terre dont le fond est percé de nombre de petits trous. Ce pot étant placé au-dessus d'un autre, on attache les deux vases ensemble soit avec une pâte de farine et d'eau, soit avec de la fiente de vache; on le place alors sur le feu. Dans le vaisseau de dessous, il y a ordinairement de l'eau et un aliment animal, dont la vapeur pénètre dans le vase de dessus par des trous pratiqués au fond, et adoucit et prépare le couscous, mets qui est très estimé dans tous les pays que j'ai visités. J'ai appris que la même méthode de préparer la fleur de farine est d'un usage général sur la côte de Barbarie, et que ce mets y porte le même nom. Il est donc probable que les nègres ont emprunté cette préparation aux Maures.

Pour satisfaire leur goût pour la variété, ils font une autre sorte de pudding nommée *nealing*, que l'on prépare quelquefois avec de la farine de froment. Ils ont aussi adopté deux ou trois manières d'arranger leur riz. Les naturels ne manquent point, toutefois, de nourriture végétale, et bien que la classe commune soit mesquinement nourrie de viande, cependant cet article ne leur est pas entièrement refusé.

Les animaux domestiques sont à peu près les mêmes qu'en Europe. On trouve du porc dans les bois, mais leur chair n'est pas estimée. L'horreur bien prononcée que les sectateurs de Mahomet ont

pour cet animal, s'est probablement répandue parmi les idolâtres. On a partout des volailles de toute espèce; les poules de Guinée et les perdrix rouges abondent dans les champs, et l'on trouve dans les bois une espèce d'antilope dont la chair est hautement prisee et à juste titre.

Parmi les autres bêtes sauvages des contrées mandingues, les plus communes sont la hyène, la panthère et l'éléphant. Eu égard à l'usage auquel on emploie le dernier dans les Indes orientales, on peut trouver extraordinaire que les naturels Africains, dans toutes les parties de cet immense continent, ignorent l'art de dompter cette puissante et docile créature, et d'appliquer sa force et son intelligence au service de l'homme. Quand je dis aux naturels qu'il était ainsi d'usage dans les contrées de l'Orient, mes auditeurs me rirent au nez et s'écrièrent : *Tobobo fonnio* (mensonge d'un blanc). Les nègres trouvent souvent le moyen de détruire l'éléphant avec les armes à feu : ils le chassent principalement pour en avoir les dents, et en trafiquent avec d'autres qui à leur tour les vendent aux Européens. Ils mangent sa chair, qu'ils regardent comme une grande délicatesse.

L'âne est la bête de somme en usage dans tout le pays nègre. L'application du travail des animaux à l'agriculture n'est adoptée nulle part : la charrue est en conséquence tout-à-fait inconnue.

Le principal ustensile usité dans le labourage est la houe, qui varie de forme suivant les districts. Le travail des champs est ordinairement exécuté par les esclaves.

Le 6 octobre les eaux de la Gambie étaient à leur plus grande hauteur, c'est-à-dire à quinze pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées. Elles commencèrent ensuite à baisser, lentement d'abord, ensuite rapidement : quelquefois elles descendaient de plus d'un pied en vingt-quatre heures. Au commencement de novembre, la rivière était revenue à son niveau ordinaire, et le flux et le reflux avaient lieu comme à l'ordinaire. Quand la rivière fut rentrée dans ses limites et que l'atmosphère devint sèche, je me rétablis vite et commençai à penser au départ. car cette saison est considérée comme la plus favorable pour voyager. Les naturels avaient terminé leurs moissons, et les provisions étaient partout à bon marché et abondantes. Le docteur Laidley était alors en voyage pour des intérêts de commerce à Jonkakonda. Je lui écrivis pour le prier d'employer tout son crédit avec les *slatés*, ou marchands d'esclaves, de me procurer la compagnie et la protection de la première *coffle* (caravane) qui viendrait à quitter la Gambie pour l'intérieur. En même temps, je le priai d'acheter pour moi deux ânes et un cheval. Peu de jours après, le docteur revint à Pisania et

m'apprit qu'une coflle partirait certainement pour l'intérieur dans le cours de la saison des sécheresses, mais que comme plusieurs des marchands n'avaient pas complété leurs pacotilles, il ne pouvait dire à quelle époque elle se mettrait en route.

Comme le caractère et les dispositions des *slatés* et des gens composant la caravane m'étaient entièrement inconnus, comme ils me semblaient plutôt opposés à mon projet et n'ayant pris aucun arrangement positif sur ce point, comme d'ailleurs l'époque de leur départ était en définitive très incertaine, je me décidai, après réflexion, à profiter des sécheresses et à partir sans la caravane.

Le docteur Laidley approuva ma résolution et me promit tout l'aide qui serait en son pouvoir pour me mettre à même de poursuivre ma route commodément et en sûreté.

Je fis donc mes préparatifs; mais avant de quitter pour plusieurs mois les contrées qui bordent la Gambie, il me semble à propos, avant de continuer ma narration, de donner quelques détails sur les diverses nations nègres qui habitent les rives de cette célèbre rivière.

Description des Feloups, des Jaloffs, des Foulahs et des Mandingues. Commerce.

Les naturels des contrées qui bordent la Gambie, bien que distribués en plusieurs gouvernemens

distincts, peuvent, je le pense, être divisés en quatre grandes classes : les Feloups, les Jalloffs, les Foulahs et les Mandingues. Parmi toutes ces nations la religion de Mahomet a fait et continue de faire de grands progrès; mais dans la plupart de ces nations le fond de la population, hommes libres ou esclaves, persistent à maintenir les superstitions aveugles et inoffensives de leurs ancêtres : les Mahométans les nomment *kafirs*, ou infidèles. Pour les Feloups, j'ai peu à ajouter à ce qui a été observé relativement à eux précédemment. Ils sont d'une disposition sombre et on suppose qu'ils ne pardonnent jamais une injure. On dit même qu'ils transmettent leurs querelles à leur postérité, de telle sorte qu'un fils considère dans un sentiment de devoir filial comme une obligation sacrée de devenir le vengeur des maux de son père mort. Si un homme perd la vie dans une de ces subites querelles qui s'élèvent perpétuellement dans leurs fêtes, quand toute la société est ivre d'hydromel, le fils de cet homme, ou l'ainé s'il en a plusieurs, s'efforce de se procurer les sandales de son père, qu'il porte *une fois par an*, le jour anniversaire de la mort de son père, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable de le venger, et l'objet de son ressentiment échappe rarement à sa poursuite. Cette nature féroce et implacable est toutefois compensée par plusieurs bonnes qualités; ils témoignent

la plus grande gratitude et l'affection la plus vive envers leurs bienfaiteurs, et la fidélité avec laquelle ils conservent ce qui leur est donné en dépôt est remarquable.

Les Jaloffs ou Valoffs sont une race active, puissante et guerrière, qui habite tout le pays situé entre le fleuve Sénégal et les États mandingues qui bordent la Gambie. Ils diffèrent cependant des Mandingues, non-seulement par le langage, mais aussi par les traits et la couleur. Le nez des Jaloffs n'est point à beaucoup près aussi déprimé que le nez des autres Africains, ils n'ont pas non plus les lèvres si protubérantes, et bien que leur peau soit du noir le plus foncé, les négriaux blancs les considèrent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Ils sont divisés en plusieurs États ou royaumes indépendans, qui sont fréquemment en guerre soit avec leurs voisins, soit les uns avec les autres. Leurs mœurs, leurs superstitions, et leur gouvernement ont toutefois une plus grande ressemblance avec ceux des Mandingues qu'avec ceux de toute autre nation.

Les Foulahs, du moins ceux qui résident près de la Gambie, sont principalement d'une couleur de suie, avec des cheveux soyeux et des traits agréables. Ils sont très attachés à la vie pastorale, et se sont introduits dans tous les royaumes sur la côte au vent, en qualité de chevriers et de laboureurs.

et paient tribut au souverain pour les terres qu'ils possèdent.

Les Mandingues, dont il me reste à parler, constituent à vrai dire le fond de la population de tous les districts que j'ai visités. On les nomme *Mandingues*, parce qu'ils sont émigrés d'un État de l'intérieur, nommé *Manding*, dont je parlerai plus tard; mais contrairement à la constitution de leur mère-patrie qui est républicaine, il me parut que le gouvernement, dans tous les États mandingues qui bordent la Gambie, est monarchique. Le pouvoir du souverain n'est, toutefois, nullement illimité. Dans toute affaire d'importance, le roi convoque un conseil des principaux ou des anciens, dont les conseils le dirigent et sans l'avis desquels il ne peut déclarer la guerre ni conclure la paix. Dans chaque ville considérable il y a un magistrat principal, l'*alcaïde*, dont l'office est héréditaire et dont le soin est de maintenir l'ordre, de lever les taxes sur les voyageurs, et de présider à toutes les conférences dans l'exercice de la juridiction locale et l'administration de la justice. Ces cours sont composées des anciens de la ville, ceux de condition libre, et sont nommés *palavers*. Ils procèdent ainsi en plein air avec assez de solennité. Les deux côtés d'une question y sont librement présentés, les témoins sont examinés en public, et les décisions qui suivent reçoivent l'approbation de l'auditoire.

Comme les nègres n'ont point de langue écrite à eux, la règle générale est un appel à l'*ancienne coutume*; mais depuis que le mahométisme a fait parmi eux de si grands progrès, les convertis à cette foi ont graduellement introduit, avec les préceptes religieux, plusieurs des institutions civiles du prophète, et quand le Koran n'est pas assez explicite, on a recours à un commentaire, nommé *al charra*, qui contient, m'a-t-on dit, une exposition complète ou le digeste des lois mahométanes, tant civiles que criminelles, convenablement ordonnées et commentées.

Ce recours fréquent aux lois écrites, qu'ignorent nécessairement les naturels idolâtres, ont nécessairement donné naissance dans leur palaver à des avocats de profession ou explicateurs de la loi. Ce sont des nègres mahométans qui ont fait ou affectent d'avoir fait une étude spéciale des lois du prophète, et, à en juger par leurs plaidoiries que j'entendis souvent, je crois que dans l'art de la procrastination et de l'ergotage, ainsi que dans celui de compliquer et d'embarrasser une cause, les plus habiles plaideurs européens ne les surpassent pas toujours. Pendant que j'étais à Pisania, il se présenta une cause qui fournit aux légistes mahométans une admirable occasion de déployer toute leur dextérité. Le cas était ceci : l'âne d'un nègre serrawoulli (naturel du pays intérieur qui borde

le fleuve du Sénégal) avait fait irruption dans un champ de blé appartenant à un des habitants mandingues, et en avait détruit une grande partie. Le Mandingue ayant trouvé l'animal dans son champ, tira sur-le-champ son couteau et lui coupa la gorge. Le Serrawoulli demande alors un palaver pour recevoir des dommages à cause de la perte de sa bête, qu'il mettait à un haut prix. Le défendeur avouait qu'il avait tué l'âne, mais concluait à la mise hors de cause, soutenant que le dommage que lui avait fait éprouver le ravage survenu dans son blé était bien équivalent à la somme demandée pour l'animal. Établir ce fait était le grand point, et les habiles avocats réussirent à embarrasser tellement la cause, qu'après trois jours la course sépara sans avoir rien décidé, et un second palaver fut, je le pense, jugé nécessaire.

Les Mandingues sont d'un caractère doux et serviable. Les hommes sont d'ordinaire au-dessus de la taille moyenne, bien faits, forts et capables de supporter une grande fatigue. Les femmes sont douces aussi, vives et agréables. Le vêtement des deux sexes est d'étoffe de coton de leurs manufactures. Celui des hommes est une grande robe lâche qui ressemble assez à un surplis, avec des caleçons qui descendent à mi-jambe. Ils portent aux pieds des sandales et sur la tête un bonnet blanc. L'habillement des femmes se compose de deux

moreaux d'étoffe, chacun d'environ six pieds de long et trois de large. Elles en roulent un autour de la taille d'où il tombe et forme le jupon. L'autre est négligemment jeté sur le sein et les épaules.

Cette description de leurs habits est applicable à presque tous les naturels des diverses contrées de cette partie de l'Afrique; on n'observe de mode nationale que dans les coiffures des femmes : ainsi dans le pays de la Gambie, les femmes portent une sorte de bandeau qu'elles nomment *jalla* : c'est une étroite bande de coton qui fait plusieurs tours immédiatement au-dessus du front. A Bondou la tête est ceinte d'un rang de grains blancs, et au milieu du front est attachée une petite plaque d'or. Dans le Kasson, les femmes parent avec beaucoup de goût et d'élégance leurs têtes de coquillages blancs. Dans le Kaarta et le Ludamar, les femmes élèvent leur chevelure à une grande hauteur, au moyen d'un bourrelet qu'elles décorent avec une espèce de corail que des pèlerins qui reviennent de la Meeque leur rapportent de la mer Rouge, et vendent à un haut prix.

Pour la construction de leurs maisons d'habitation, les Mandingues se conforment aussi à la méthode de toutes les nations africaines dans cette partie du continent : ils se contentent de cabanes petites et incommodes. Un mur circulaire de terre d'environ quatre pieds de haut et surmonté d'un

toit unique, composé de cannes de bambou et couvert d'herbe, est aussi bien le palais du roi que la cabane de l'esclave. Leur mobilier est également simple : une claie de cannes placée sur des pieds droits, à environ deux pieds de terre, et sur laquelle on tend un matelas ou une peau de taureau, fait l'office du lit. Une cruche à eau, quelques vases de terre pour la préparation des alimens, et un ou deux tabourets bas composent le reste de l'ameublement.

Comme tout homme d'une condition libre a plusieurs femmes, il a été jugé nécessaire pour prévenir, je le pense, les discussions matrimoniales, d'obliger chaque femme à avoir une cabane à elle. Toutes les cabanes appartenant à la même famille sont entourées d'une palissade, faite de cannes de bambou fendues et disposées en treillis. Tout l'enclos s'appelle *Sirk* ou *Surk*. Un certain nombre de ces enclos, séparés par d'étroits passages, forment une ville, mais les cabanes sont généralement placées sans aucune régularité et au gré du propriétaire. On ne paraît avoir égard qu'à une seule règle qui est naturelle, c'est de placer la porte au sud-ouest afin d'avoir la brise de mer.

Dans chaque ville est un grand espace appelé le *bentang*, qui répond en quelque sorte à nos maisons communes. Il est fermé par un enclos de cannes, et en général abrité du soleil par l'ombre de quel-

que grand arbre. C'est là que se font toutes les affaires publiques, et que les procès se poursuivent : là les indolens et les oisifs se réunissent pour former et savoir les nouvelles du jour. Dans la plupart des villes les Mahométans ont aussi une *missura* ou *mosquée* où ils se rassemblent, font leurs prières chaque jour, conformément aux préceptes du Koran.

Dans tous les détails que je viens de donner sur les habitans, il faut bien considérer que mes observations s'appliquent principalement aux personnes de condition libre qui, je le suppose, ne font pas plus d'un quart de la population. Les trois autres quarts sont dans un état désespéré de servitude héréditaire, et sont occupés à cultiver la terre, à soigner le bétail, et employés aux offices serviles de toute espèce, presque comme les esclaves dans les Indes occidentales. On m'a dit toutefois qu'un maître mandingue ne peut ôter la vie à son esclave ni le vendre à un étranger, sans avoir provoqué un palaver sur sa conduite, ou, en d'autres termes, un procès public ; mais ce degré de protection ne s'étend qu'aux esclaves natifs du pays ou domestiques. Les captifs faits en guerre, et ces malheureuses victimes condamnées à l'esclavage pour crimes ou insolvabilité, en un mot tous ces infortunés que l'on amène de l'intérieur pour les vendre, n'ont nulle sûreté ni garantie, mais au contraire sont à l'entière disposition de leur propriétaire. Il arrive quel-

quefois, en effet, quand il n'y a pas de négriers à la côte, qu'un maître humain mette au nombre de ses domestiques les esclaves qu'il a achetés, et alors leur postérité, sinon eux, a droit à tous les privilèges des natifs.

Les remarques qui précèdent concernant les diverses nations qui habitent les rives de la Gambie sont, je le pense, suffisantes ici, et aux premiers pas que je fais dans mon voyage. Je terminerai ce chapitre par l'historique du commerce que les nations de la chrétienté ont réussi à établir avec les naturels par le canal de la Gambie et du trafic intérieur qui en résulte entre les nations de la côte et les pays situés dans les terres.

Le plus ancien établissement sur cette célèbre rivière était un comptoir portugais, et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'introduction de beaucoup de mots de portugais en usage encore parmi les nègres, comme *palaver-palabra*. Les Hollandais, les Français et les Anglais possédèrent aussi successivement quelques établissemens sur la côte; mais le commerce de la Gambie devint une sorte de monopole entre les mains des Anglais, et cet état de choses dura plusieurs années; mais le commerce avec l'Europe fut, plus tard, rendu commun à toutes les nations. Les esclaves forment le principal objet de commerce, mais le nombre total de nègres exportés de la Gambie par les diverses na-

tions ne monte pas, dit-on, actuellement à un millier.

La plupart de ces victimes sont amenées à la côte en caravanes périodiques; beaucoup viennent de contrées très reculées dans l'intérieur. Dans une autre partie de mon ouvrage je ferai connaître ce que j'ai pu apprendre sur la manière dont on se les procure. A leur arrivée à la côte, s'il ne se présente pas immédiatement une occasion d'en traiter avantageusement, ils sont répartis entre les villages environnans, jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau négrier, ou bien encore jusqu'à ce qu'ils soient achetés par des négocians noirs, qui font quelquefois cette spéculation : en attendant, les pauvres misérables sont tenus constamment aux fers, enchaînés deux à deux, employés aux travaux des champs, et, chose cruelle à dire! aussi mal nourris que durement traités. Le prix d'un esclave varie en proportion du nombre d'acheteurs européens et des caravanes venues de l'intérieur; mais en général, j'estime qu'un jeune homme robuste de seize à vingt-cinq ans peut valoir de 18 à 20 livres sterling (450 à 500 fr.)

Les marchands d'esclaves, comme je l'ai dit, s'appellent *slatés*. Outre les esclaves et les marchandises qu'ils apportent pour être vendus aux blancs, ils fournissent aux habitans des districts maritimes du fer natif, des gommes parfumées et de l'encens, ainsi qu'une denrée nommée *schea toulou*, qui, lit-

téralement, signifie *beurre d'arbre*. Cet aliment est extrait, au moyen de l'eau bouillante, de l'amande d'une noix : il a la consistance et l'aspect du beurre, et en vérité y supplée à merveille. C'est un objet important dans la nourriture des naturels, et il sert aussi à tous les usages domestiques auxquels on emploierait l'huile. La consommation en est donc fort grande.

En paiement de ces objets, les États maritimes fournissent les contrées de l'intérieur de sel, denrée rare et précieuse, comme je l'ai souvent éprouvé dans le cours de mon voyage. Il en est aussi fourni de grandes quantités aux pays dans les terres, par les Maures qui le tirent de salines dans le grand désert, et prennent en retour du blé, du coton fabriqué et des esclaves.

Dans ces échanges, il dut tout d'abord se présenter beaucoup d'inconvéniens du défaut de monnaie ou de quelque moyen sensible et déterminé pour établir la balance entre la valeur de divers articles. Pour y remédier, les naturels de l'intérieur font usage de coquillages appelés *kowries*, dont je parlerai plus loin. Sur la côte les habitans ont adopté une coutume qui, je le crois, leur est particulière.

Dans leurs premiers rapports avec les Européens, l'article qui fixa le plus leur attention fut le fer. Son utilité pour faire des instrumens de guerre et

d'agriculture le rendait préférable à tout, et le fer devint bientôt la mesure d'après laquelle fut établie la valeur des autres marchandises. Ainsi une certaine quantité de denrées quelconques, leur paraissant égale en valeur à une barre de fer, constituait, dans la langue du négociant une barre de cette marchandise particulière. Vingt feuilles de tabac, par exemple, furent considérées comme *un bar* de tabac, et un gallon d'esprit de vin (ou plutôt d'esprit et d'eau mélangés par moitié) fut dénommé *bar* de rum; un bar d'une denrée étant regardé comme égal en valeur à un bar d'une autre marchandise. Comme, toutefois, il doit infailliblement arriver que, selon la rareté ou l'abondance des marchandises sur le marché en proportion des demandes, la valeur relative soit sujette à une fluctuation, on a reconnu nécessaire une plus grande précision. Actuellement la valeur d'un bar de quelque marchandise que ce soit est fixée par les blancs à 2 schellings sterling; ainsi un esclave dont le prix est de 15 livres, est en d'autres termes évalué à 150 bars.

Dans de pareilles transactions il est évident que le marchand blanc a infiniment d'avantages sur l'Africain qui, par cette raison même, est difficile à satisfaire; car bien convaincu de sa propre ignorance, il devient soupçonneux et méticuleux à l'excès. En effet, les nègres sont si incertains et si jaloux

dans leurs transactions avec les blancs, que jamais un Européen ne regarde un marché comme conclu que lorsque le prix est payé et que les parties se sont séparées.

Ayant ainsi mis en avant ces observations générales sur le pays et ses habitans, telles qu'elles se présentèrent à moi pendant ma résidence dans le voisinage de la Gambie, je vais procéder au récit régulier des incidens qui survinrent et des réflexions qui en résultèrent, dans le cours de mon pénible et périlleux voyage, depuis son commencement jusqu'à mon retour sur la Gambie.

Départ de Pisania. Medina, capitale du Woulli. Mumbo Djumbo.
L'auteur traverse le désert, et arrive à Tallika, dans le royaume de Bondou.

Le 2 décembre 1795, je partis de la demeure hospitalière du docteur Laidley; j'étais heureusement accompagné d'un domestique nègre qui parlait l'anglais et le mandingue. Il s'appelait Johnson, et était natif de cette partie de l'Afrique. Ayant dans sa jeunesse été conduit comme esclave à la Jamaïque, il avait été affranchi et amené en Angleterre par son maître, et il y avait résidé plusieurs années. Le docteur Laidley me pourvut en outre d'un petit nègre, lui appartenant, nommé *Demba*, jeune homme alerte, et qui, outre le mandingue, parlait la langue des Serrawoullis : pour l'engager à se bien conduire.

le docteur lui promit sa liberté au retour, dans le cas où je lui rendrais un témoignage favorable de sa fidélité et de ses services. J'avais pour moi un cheval, petit mais infatigable et ardent, et deux ânes pour mes interprètes. Mon bagage était léger, car il n'y avait guère de provisions que pour deux jours; un petit assortiment de rassades, d'ambre et de tabac, pour acheter, à mesure que j'avancerais, des provisions nouvelles; quelques charges de linge, et un autre appareil nécessaire; un parasol, un sextant de poche, un compas magnétique, et un thermomètre, avec deux fusils de chasse, deux paires de pistolets et quelques autres menus articles.

Un homme libre, Buschrinn ou Mahométan, nommé Madibou, qui se rendait dans le royaume de Bambarra, et deux slatés ou deux marchands de la nation serrawoulli et qui allaient à Bondou, m'offrirent leurs services jusqu'au point où ils compaient se rendre. Il en fut de même d'un nègre nommé *Tani*, Mahométan aussi, né dans le Kasson, que le docteur Laidley avait employé pendant quelques années comme forgeron, et qui retournait avec ses épargnes dans son pays. Tous ces hommes voyageaient à pied poussant leurs ânes devant eux.

Ainsi je n'avais pas moins de six serviteurs, qui tous avaient l'habitude de me traiter avec un grand respect, et qui étaient convaincus que leur retour

en Gambie, avec sécurité, dépendait de ma propre conservation.

Le docteur Laidley lui-même, et MM. Ainsley, avec une partie de leurs domestiques, se déterminèrent avec bienveillance à m'accompagner pendant les deux premiers jours, et je crois qu'en secret ils me disaient adieu pour toujours.

Nous arrivâmes à Djundey le même jour, après avoir traversé l'anse de Walli, qui est une branche de la Gambie, et nous nous arrêtâmes dans la maison d'une femme noire qui avait autrefois été la *chère amie* du négociant blanc nommé Hewett, et qu'en conséquence et pour la distinguer, on nommait *seniora*. Le soir nous sortîmes pour voir un village voisin qui appartient à un slaté nommé Djemafou Mammadou, le plus riche de tous les négocians de Gambie. Nous le trouvâmes chez lui, et il regarda cette visite comme un si grand honneur, qu'il nous fit don d'un taureau qui fut immédiatement tué et accommodé en partie pour notre repas du soir.

Les nègres ne soupent que tard, et afin de nous divertir pendant qu'on préparait notre bœuf, un Mandingue fut invité à raconter quelques histoires amusantes; en fumant et les écoutant, nous passâmes trois heures. Ces histoires ont quelque ressemblance avec celles qui composent les contes arabes; mais, en général, elles sont d'un tour plus

badin. Je vais en reproduire un abrégé pour la curiosité du lecteur.

Il y a plusieurs années, dit le narrateur, que le peuple de Doumamansa, ville sur la Gambie, était très tourmenté par un lion qui venait chaque nuit et leur enlevait quelques-uns de leurs bestiaux. Le peuple devint à la longue si furieux de ses déprédations, qu'une troupe d'entre eux se résolut à aller chasser le monstre. Ils se mirent en conséquence en garde de l'ennemi commun qu'ils trouvèrent caché dans un hallier : ils firent tous aussitôt feu sur lui, et furent assez heureux pour le blesser tellement, qu'en s'élançant du hallier contre ceux qui l'attaquaient, il tomba dans l'herbe et ne put se relever. L'animal donnait encore toutefois de tels signes de vigueur que personne ne se souciait d'approcher seul de lui. On tint une consultation sur le moyen d'arriver à le prendre vivant, circonstance, disaient-ils, qui en donnant une preuve incontestable de leur valeur serait d'un grand avantage pour eux, car ils comptaient le conduire à la côte et le vendre à quelque Européen. Tandis que les uns proposaient un moyen, les autres un autre, un vieillard fit sa proposition. Il s'agissait de dépouiller le toit d'une maison de son chaume, et d'emporter le chassis de bambou, dont les pièces sont bien liées par des courroies, pour le jeter sur le lion. Si en l'approchant le lion tentait de se jeter sur eux, ils

n'avaient rien de mieux à faire que de se laisser tomber le toit sur eux, et de lui tirer des coups de fusil par l'intervalle des soliveaux.

Cette proposition fut approuvée et adoptée. On enleva le chaume du toit d'une cabane, et les chasseurs de lion, portant la charpente du toit, marchaient courageusement à la bataille, chacun tenant d'une main un fusil et ayant sur l'épaule opposée sa part du fardeau. De cette façon ils approchaient de l'ennemi; mais la bête avait dans l'intervalle recouvré ses forces, et telle était la férocité de son maintien, que les chasseurs au lieu de pousser plus avant, jugèrent prudent de pourvoir à leur propre sûreté en se couvrant du toit : par malheur le lion n'était que trop agile, car faisant un bond avant que le toit ne fut tombé, l'animal et les chasseurs furent pris dans la même cage, et le lion les dévora tous à loisir, au grand étonnement et à la profonde mortification du peuple de Doumamansa, où il est encore dangereux de raconter cette histoire; car elle est devenue pour les contrées environnantes un sujet de rire et de plaisanteries, et rien ne pousse à bout un habitant du pays comme de lui dire de prendre un lion en vie.

A environ une heure de l'après-midi, le 3 décembre, je pris congé du docteur Laidley et de MM. Ainsley, puis j'entrai au pas de mon cheval dans les bois. J'avais alors devant moi une forêt immense et une

contrée dont les habitans étaient étrangers à la vie civilisée, et pour la plupart desquels un blanc était un objet de curiosité et de pillage. Je réfléchissais que je venais de me séparer du dernier européen que je verrais probablement, et que j'avais peut-être quitté pour toujours le bien-être de la société chrétienne. Des pensées pareilles devaient nécessairement jeter du sombre dans l'esprit, et j'allai rêvant l'espace de trois milles, quand je fus tiré de ma rêverie par des hommes qui accouraient et arrêtaient les ânes, en me donnant à entendre que je devais aller avec eux à Peckaba pour me présenter au roi de Walli ou bien leur payer les droits. Je m'efforçai de leur faire comprendre que mon voyage n'étant point une entreprise de commerce, je ne devais pas être soumis à une taxe comme les slatés et autres marchands qui voyagent pour gagner, mais je perdis mes raisonnemens. Ils me dirent qu'il était d'usage pour les voyageurs de toute espèce de faire un présent au roi de Walli, et faute d'agir ainsi je ne pouvais passer outre. Comme ils étaient plus nombreux que ma suite et en même temps très bruyans, je jugeai prudent d'accéder à leur demande; et après leur avoir donné quatre bars de tabac pour l'usage du roi, il me fut permis de continuer mon voyage; au coucher du soleil nous arrivâmes à un village près de Koutaconda, et nous y passâmes la nuit.

Le 4 décembre au matin, nous traversâmes Koutaconda, dernière ville du Walli, et nous nous arrêtâmes environ une heure dans un petit village pour payer les droits à un officier du roi de Woulli. Nous passâmes la nuit suivante à Tabadjang, village, et le jour suivant, à midi, nous atteignîmes Madina, capitale des États du roi de Woulli.

Le royaume de Woulli est borné par le Walli à l'ouest, au sud par la Gambie. La petite rivière Walli le confine au nord-ouest, le Bondou est sa limite au nord-est, et le désert de Simbani le borne à l'est.

Le pays s'élève de toutes parts en douces acclivités, couvertes en général de bois étendus, et les villes sont situées dans les vallées intermédiaires. Chaque ville est entourée d'un rayon de terre cultivée, dont le produit, je le présume, peut suffire aux besoins des habitants; car le sol me parut très fertile sur tous les points, hormis près du sommet des hauteurs, où la pierre rouge et d'arides broussailles marquaient les limites entre la fertilité et la stérilité. Les principales productions sont le coton, le tabac et des végétaux alimentaires : ces diverses cultures ont lieu dans les vallées, car les terrains hauts sont appropriés à différentes sortes de blé.

Les habitants sont Mandingues, et comme la plupart des Mandingues sont divisés en deux grandes sectes, les Mahométans que l'on nomme *Bouchrinn*,

et les idolâtres que l'on appelle indistinctement *Kafir* (mécéréans), et *Sonakis* (c'est-à-dire qui boit des liqueurs fortes). Les idolâtres sont incomparablement les plus nombreux, et le gouvernement du pays est dans leurs mains; car bien que les plus respectables d'entre les Bouchrinns soient fréquemment consultés dans les affaires d'importance, on ne leur permet cependant jamais de prendre aucune part au gouvernement exécutif qui est exclusivement dévolu au *mansa* ou souverain, et aux grands officiers de l'État. Le premier de ces officiers en dignité est l'héritier présomptif de la couronne; on le nomme le *farbanna*; viennent après lui les *aleais* ou gouverneurs de province que l'on nomme plus communément *keamos*. Ensuite ce sont les deux grandes divisions en hommes libres et en esclaves. Parmi les premiers, les *slatés* sont regardés comme les plus considérables, mais dans toutes les classes un grand respect est témoigné aux vieillards.

A la mort du roi régnant, son fils aîné (s'il a atteint l'âge de la virilité) succède à l'autorité royale; s'il n'y a pas de fils, ou qu'il soit au-dessous de l'âge de discrétion, une assemblée de grands hommes a lieu, et le plus proche parent du monarque (ordinairement son frère) est appelé au gouvernement, non comme régent ou tuteur de l'enfant, mais de droit et à l'exclusion du mineur. Les charges du gouvernement sont défrayées par des tributs que

paie le peuple à l'occasion, et par les droits qu'acquittent les marchandises qui traversent le pays. Les voyageurs, en allant de la Gambie vers l'intérieur, paient les droits en marchandises d'Europe; les retours, ils les acquittent en fer et en scheatoulon. Ces taxes sont payées à chaque ville.

Medina, la capitale du royaume dans laquelle je venais d'arriver, est un lieu d'une étendue considérable, et peut compter de huit cents à mille maisons. Elle est fortifiée à la manière africaine, c'est-à-dire entourée d'un haut mur construit de terre, et une palissade extérieure de piquets aigus et de buissons épineux; mais les murs sont négligés, et l'enclos extérieur a beaucoup souffert de la part des actives ménagères qui arrachent les piquets pour en faire du feu. J'obtins un logement chez un des parens du roi qui m'apprit que la première fois que j'aborderais le roi, je ne devais pas *prendre la liberté de lui donner une poignée de main*. Il n'était pas d'usage, me dit-il, d'accorder cette liberté aux étrangers. Ainsi informé, j'allai dans l'après-midi présenter mes respects au souverain, et lui demander la permission d'aller à Bondou en traversant son territoire. Le nom du roi était *Djatta*. C'était ce même vieillard vénérable dont un compte si favorable a été rendu par le major Houghton. Je le trouvai assis sur une natte devant la porte de sa cabane. Nombre d'hommes et de femmes étaient

rangés de chaque côté, chantant et battant des mains ; je le saluai respectueusement, et lui fis connaître le but de ma visite. Le roi répliqua gracieusement que non-seulement il me permettait de traverser son pays, mais qu'il ferait des prières pour mon succès ; alors un des gens de ma suite, apparemment pour répondre à la bienveillance du roi, commença à chanter, ou plutôt à rugir une chanson arabe ; à chaque pose de cette chanson le roi, ainsi que tous les gens présents, frappaient leur front de leurs mains, et s'écriaient, avec une touchante et dévote solennité : *Amin ! amin !* Le roi me dit de plus que j'aurais le jour suivant un guide qui me conduirait en sûreté jusque sur la frontière de son royaume. Je pris alors congé de lui, et le soir j'envoyai au roi un ordre sur le docteur Laidley pour trois gallons de rum, en échange duquel je reçus beaucoup de provisions.

Le 6 décembre, de bonne heure dans la matinée, j'allai trouver le roi une seconde fois pour savoir si le guide était prêt. Je trouvai Sa Majesté assise sur une peau de taureau, et se chauffant à un grand feu ; car les Africains sont sensibles aux plus petites variations de la température, et se plaignent souvent du froid quand un Européen étouffe de chaleur. Il me reçut d'un air affable et me conjura affectueusement de renoncer au projet de voyager dans l'intérieur, en me disant que le major Houghton

avait été tué en route, et que si je marchais sur ses traces je m'exposais sans doute au même sort. Il me dit que je ne devais pas juger des habitans des contrées de l'est par ceux du Woulli; que ceux-ci connaissent les blancs et les respectaient, tandis que les naturels de l'est n'avaient jamais vu un homme de ma couleur, et qu'à coup sûr ils m'assassineraient. Je remerciai le roi de sa sollicitude; mais je lui dis que j'avais bien tout examiné, et que j'étais résolu, nonobstant tous les périls, à aller en avant; le roi secoua la tête, mais n'insista pas; il me répondit que le guide serait prêt dans l'après-midi.

A deux heures environ le guide étant venu, j'allai faire mon dernier adieu au bon vieux roi : et en trois heures, je parvins à un petit village nommé *Konjour*, où nous nous décidâmes à passer la nuit. Là, j'achetai un beau mouton pour quelques grains de rassade, et mes serviteurs serrawoullis le tuèrent avec toutes les cérémonies prescrites par leur religion. On en accommoda une partie pour notre souper, après lequel une dispute s'éleva entre un des noirs serrawoullis et Johnson mon interprète, à cause des cornes du bétail. Le premier réclamait les cornes comme son droit, pour avoir fait les fonctions de boucher; Johnson contestait la prétention. Je mis fin au différent, en donnant une corne à chacun d'eux. Je rapporte cet incident insignifiant pour introduire à ce qui suit, car je dé-

couverts, en m'informant, que ces cornes étaient extrêmement estimées, parce qu'on pouvait aisément les convertir en fourreaux ou gâines pour tenir en sûreté certains charmes ou amulettes que l'on nomme *saphis*, et que les nègres portent constamment sur eux. Les *saphis* sont des prières ou plutôt des phrases extraites du Koran que les prêtres mahométans écrivent sur des morceaux de papier, et vendent aux naturels qui leur attribuent des vertus extraordinaires. Quelques nègres les portent pour se garantir contre la morsure des serpents et des alligators; dans ce cas, le *saphi* est ordinairement renfermé dans de la peau d'alligator ou de serpent, et attaché à la cheville du pied; d'autres ont recours à ces amulettes en temps de guerre, pour n'être pas atteint par les armes de l'ennemi; mais l'effet ordinaire de ce *saphi*, c'est de prévenir et de guérir les maladies du corps, de préserver de la faim et de la soif, et en général de concilier la faveur des puissances supérieures dans toutes les circonstances de la vie.

A cette occasion, il est impossible de ne pas s'étonner de l'étonnante contagion des idées superstitieuses; car, bien que la majorité des nègres soient idolâtres, et repoussent absolument la doctrine de Mahomet, je n'ai jamais rencontré un homme, soit Boucherinn, soit Cafir, qui ne fût entièrement convaincu de l'efficacité de ces amulettes. La vérité

est que tous les nègres de cette partie de l'Afrique regardent l'écriture comme frisant la magie, et ce n'est point dans les préceptes du prophète, mais bien dans l'art des magiciens, qu'ils mettent leur confiance. On verra plus tard que moi-même je fus assez heureux, dans des circonstances critiques, pour faire tourner à mon profit cette crédulité populaire.

Le 7 je partis de Konjour, et je passai la nuit à un village nommé *Malla* ou *Mallaing*, et le 8, à midi environ, j'arrivai à Kolor, ville considérable, près de l'entrée de laquelle je vis, suspendu à un arbre, une espèce d'habillement de mascarade fait d'écorce, que j'appris plus tard appartenir à Mumbo-Jumbo. C'est un étrange épouvantail commun à toutes les nations mandingues, et très employé par les idolâtres pour tenir leurs femmes dans la soumission. Chaque Cafir n'étant point gêné, quant au nombre de ses femmes, chacun en épouse autant qu'il peut en entretenir, et comme il arrive fréquemment que les dames ne sont pas d'accord, des querelles de famille s'élèvent, et quelquefois à un tel point que l'autorité du mari ne peut maintenir la paix dans son ménage, et c'est dans de tels cas que l'intervention de Mumbo-Jumbo est réclamée, et elle est toujours décisive.

Cet étrange ministre de la justice, que l'on suppose être le mari lui-même, ou quelqu'un instruit

par lui, portant le déguisement dont il vient d'être parlé, et armé de la verge d'autorité publique, annonce son approche, quand on l'a appelé, par des cris éclatans et effroyables dans les bois qui sont près de la ville. Il commence cette pantomime à l'approche de la nuit, et, quand il fait tout-à-fait noir, il entre dans la ville, et se rend au bentang, où tous les habitans s'assemblent aussitôt.

On peut supposer que cette exhibition n'est pas du tout du goût des femmes; car, comme la personne déguisée leur est à toutes entièrement inconnue, chaque femme peut supposer que la visite est à son intention; mais elles n'osent pas refuser de se rendre quand elles sont convoquées. La cérémonie commence par des chants et des danses qui durent jusqu'à minuit, heure à laquelle le Mumbo désigne la coupable. Cette infortunée étant alors immédiatement saisie, on la dépouille nue, on l'attache à un poteau, et elle est rudement fustigée par le Mumbo, au milieu des acclamations et des rires de toute l'assemblée. Il est à remarquer que les femmes sont les plus acharnées contre leur malheureuse sœur. Le point du jour met fin à ce divertissement indécent et barbare.

Le 9 décembre, comme il n'y avait pas d'eau à se procurer sur la route, nous voyageâmes vite jusqu'à Tambacunda, et, partis de cette ville le matin du 10, nous atteignîmes dans la soirée Kouniakari.

ville de la même importance à peu près que Kolor. Le 11, à midi à peu près, nous arrivâmes à Koudjar, ville frontière du Woulli du côté de Bondou, dont elle est séparée par un désert de deux jours de marche.

Le guide que m'avait donné le roi de Woulli étant maintenant sur le point de retourner, je lui donnai, pour le payer de sa peine, un peu d'ambre, et ayant appris qu'il était impossible en tout temps de se procurer de l'eau dans le désert, je cherchai des hommes qui pussent me guider et porter mon eau pendant ce trajet. Trois nègres, chasseurs d'éléphants, m'offrirent leurs services, je les acceptai, leur payant à chacun trois bars d'avance, et le jour étant près d'être fini je me déterminai à passer la nuit où je me trouvais. Les habitans de Koudjar, bien qu'ils ne soient pas entièrement inaccoutumés à la vue des Européens, puisque beaucoup d'entre eux ont eu l'occasion de visiter les pays qui bordent la Gambie, me regardèrent avec un mélange de curiosité et de respect; puis, le soir, ils m'invitèrent à assister à un neobering, ou lutte dans le bentang. Ce spectacle est très commun dans tout le pays mandingue. Les spectateurs se placèrent en cercle, laissant au milieu d'eux un espace pour les lutteurs, qui étaient des jeunes gens robustes et actifs, et accoutumés dès leur enfance, je le suppose, à cette sorte d'exercice. Ils se dépouillèrent de leurs vêtements, hormis d'une paire de caleçons courts, et

après avoir eu la peau induite d'huile ou de beurre de shea, les combattans s'approchèrent l'un de l'autre, marchant sur leurs pieds et leurs mains, et de temps à autre tendant un bras, jusqu'à ce qu'un deux sauta et prit son adversaire par le genou. Alors ils déployèrent beaucoup de dextérité et de calcul, mais le combat fut décidé par la supériorité de la force, et je pense qu'il y a peu d'Européens capables de tenir tête au vainqueur. Il faut remarquer que les combattans étaient excités par un tambour qui donnait à leurs mouvemens de la régularité et une sorte de cadence.

A la lutte succéda une danse dans laquelle figuraient plusieurs acteurs, qui tous étaient pourvus de petites clochettes attachées à leurs bras et à leurs jambes : ici encore le tambour réglait leurs mouvemens. On le battait avec un bâton recourbé, que le tambour avait dans la main droite, se servant de temps à autre de la gauche pour amortir le son et ainsi varier sa musique. On emploie aussi le tambour dans ces occasions pour maintenir l'ordre parmi les spectateurs en imitant le son de certaines phrases mandingues. Par exemple, quand la lutte va commencer, le tambour bat un temps que je lui suppose signifier *ali beu si*, asseyez-vous ! sur quoi les spectateurs s'asseyent aussitôt. Et quand les combattans doivent commencer, le tambour bat *amouta ! amouta !* prenez ! prenez !

Dans le cours de la soirée on me présenta une boisson qui à ma grande surprise avait le goût de la bonne bière forte ; et j'appris avec étonnement qu'elle était également fabriquée avec de l'orge, et qu'une racine dont l'amertume n'est pas désagréable servait de houblon.

De bonne heure dans la matinée du 12, j'appris qu'un des chasseurs d'éléphants s'était caché avec l'argent qu'il avait reçu de moi pour partie de son salaire. Afin d'empêcher les autres de suivre son exemple, je leur fis à l'instant remplir d'eau leurs calebasses, et dès que le soleil parut, j'entrai dans le désert qui sépare les royaumes de Woulli et du Bondou.

Nous n'avions pas fait plus d'un mille quand les gens de ma suite insistèrent pour s'arrêter, afin de préparer un charme ou saphi, qui devait leur assurer un voyage sûr. C'est ce qu'ils firent en marmottant quelques mots et en crachant sur une pierre qu'ils avaient jetée en avant de nous sur le chemin. La même cérémonie eut lieu trois fois, et ensuite les nègres allèrent avec la plus grande confiance ; chacun d'eux était fermement persuadé que cette pierre, comme le bouc émissaire, avait emporté tout ce qui pourrait engager les pouvoirs supérieurs à nous causer malheur.

Nous continuâmes de marcher sans aucune halte jusqu'à midi, heure à laquelle nous arrivâmes sous un grand arbre, nommé par les naturels *nima taba*.

Il avait un singulier aspect, étant décoré d'innombrables haillons ou morceaux d'étoffes, que des voyageurs traversant le désert avaient sans doute, à plusieurs reprises, attachés aux branches : c'était probablement dans l'intention d'apprendre au voyageur que l'eau se trouvait non loin de là, mais le temps avait tellement sanctionné cette coutume, que personne n'ose passer près de cet arbre sans y suspendre quelque chose. Je suivis l'exemple et attachai aux branches un joli morceau d'étoffe ; ayant ensuite appris qu'il y avait un puits ou un étang à une certaine distance, j'ordonnai aux nègres de décharger les ânes, afin que nous pussions leur donner du blé, et nous régaler des provisions que nous avions prises. Pendant ce temps, j'envoyai un des chasseurs d'éléphants pour chercher le puits ; j'avais l'intention, si l'on pouvait se procurer de l'eau dans cet endroit, d'y passer la nuit. On trouva un étang, mais l'eau était fangeuse et épaisse, et les nègres découvrirent près de là les restes de provisions et d'un feu récemment éteint, traces du passage de voyageurs ou de brigands. Mes gens, dans leur terreur, adoptaient la dernière supposition. Moi-même, croyant que les voleurs rôdaient autour de nous, je changeai de résolution et pris le parti de me diriger vers un autre lieu où il y avait de l'eau et que, disait-on, nous pouvions atteindre de bonne heure dans la soirée.

Nous partîmes immédiatement, mais il était huit heures du soir quand nous arrivâmes à l'endroit désigné. Là, fatigués par une si longue traite, nous nous couchâmes après avoir allumé un grand feu et entourés de notre bétail sur la terre nue, à plus d'une portée de fusil du moindre buisson, et les nègres s'entendirent pour veiller chacun à leur tour, à l'effet de prévenir toute surprise.

Je ne sais pas si en effet il y avait du danger, mais tant que dura le voyage les nègres avaient une peur indicible des bandits. Aussitôt que parut le jour nous remplîmes nos *soufros* (outres) et les ealebasses à l'étang et partîmes pour Tallike, première ville du Bondou, où nous étions le 18 décembre à onze heures du matin. Je ne saurais toutefois quitter le Woulli sans faire remarquer que je fus partout bien reçu des naturels, et que les fatigues de la journée étaient ordinairement soulagées le soir par un cordial accueil, et quoique la façon de vivre des Africains me fût d'abord désagréable, je découvris enfin que l'habitude avait à la longue surmonté des inconvéniens sans importance et m'avait rendu aisée et même agréable toute chose.

Entrevue avec Almami, souverain du Bondou à Fatteconde, la capitale. Arrivée à Joag. Description du Bondou et de ses habitans les Foulahs.

Tallica, ville frontière du Bondou du côté du Woulli, est habitée principalement par des Foulahs

mahométans qui y vivent dans une grande richesse, que leur procurent soit la vente des provisions aux coffles ou caravanes qui traversent la ville, soit le commerce de l'ivoire, car ils sont chasseurs d'éléphants très habiles. Ici réside constamment un officier du roi du Bondou, dont le soin est d'avertir à temps l'arrivée des caravanes, qui sont taxées en raison du nombre d'ânes chargés qui arrivent à Tallika.

J'établis ma résidence dans la demeure de cet officier, et m'arrangeai avec lui pour qu'il m'accompagnât à Fatteconda, séjour du roi; et je lui donnai pour cela 5 bars : avant mon départ je chargeai de quelques lignes pour le docteur Laidley une caravane qui se rendait en Gambie. Cette caravane était composée de neuf ou dix personnes avec cinq ânes chargés d'ivoire. Les grandes dents sont portées dans des filets, deux sur chaque côté de l'âne; les petites sont enveloppées dans des peaux et attachées avec des cordes.

Le 14 décembre nous quittâmes Tallika, et nous avions paisiblement fait environ deux milles, quand une violente querelle s'éleva entre deux de mes compagnons de voyage, l'un desquels était le forgeron, et ils échangèrent quelques paroles injurieuses. Il est digne de remarque qu'un Africain pardonnera plutôt un coup qu'un terme de reproche adressé à ses ancêtres. « Frappe-moi, mais ne

maudis pas ma mère », est une expression commune même parmi les esclaves. Un outrage de cette nature irrita donc un des querelleurs au point qu'il tira son coutelas contre le forgeron, et la dispute se serait certainement terminée d'une sérieuse manière, si je ne m'étais emparé de lui pour lui arracher le coutelas. Je parvins à mettre fin à cette scène désagréable en ordonnant au forgeron de se taire, et en disant à l'autre, que je supposais dans son tort, que si à l'avenir il tirait son arme ou cherchait à vexer un de mes gens, je le regarderais comme un voleur et le fusillerais sans autre forme. Cette menace eut l'effet désiré, et nous marchâmes dans un grand silence jusqu'à l'après-midi. Alors nous arrivâmes dans une plaine fertile semée de petits villages; dont l'un, nommé *Ganado*, fut notre résidence de nuit. Ici un échange de présents et un bon souper mirent un terme à toute animosité entre mes gens, et la nuit était très avancée quand on pensa à s'aller coucher. Nous fûmes divertis par un chanteur errant qui nous raconta plusieurs histoires amusantes, et joua quelques airs agréables en soufflant sur la corde d'un arc qu'il frappait en même temps avec une baguette.

Le 15 décembre, au point du jour, mes compagnons de voyage, les Serrawoullis, prirent congé de moi après avoir fait beaucoup de prières pour que j'eusse un voyage heureux. A environ un mille de

Canado nous traversâmes une branche considérable de la Gambie nommée *Neriko*. Les rives en sont perpendiculaires et couvertes de mimosas. Je remarquai dans la boue nombre de grandes mouches, mais les naturels ne les mangent pas. A environ midi, le soleil étant excessivement chaud, nous nous reposâmes deux heures à l'ombre d'un arbre et achetâmes du lait et du froment pilé à quelques bergers Foulahs, et nous arrivâmes au coucher du soleil à une ville nommée *Kourkarani*, où le forgeron avait quelques parens. Nous y restâmes deux jours.

Kourkarani est une ville mahométane entourée d'un haut mur et pourvue d'une mosquée. On m'y montra plusieurs manuscrits arabes, particulièrement une copie du livre intitulé *Alshara*. Le marabou ou prêtre en la possession de qui il était me lut et m'expliqua en mandingue plusieurs des passages les plus remarquables.

Le soir du second jour (17 décembre) nous quitâmes Kourkarani, et nous ajoutâmes à notre troupe un jeune homme qui se rendait à Fatteconda pour acheter du sel, et à la nuit tombante nous atteignîmes Dougghi, petit village éloigné de Kourkarani de trois milles environ.

Là les provisions étaient à si bas prix que j'achetai un taureau pour six pierres d'ambre, car j'avais remarqué que ma compagnie diminuait ou

s'augmentait en proportion du bien-être que je pouvais lui procurer.

Le 18 décembre, et le matin de bonne heure, nous partîmes de Dougghi, et ayant reçu parmi nous un nombre de Foulahs et d'autres personnes, nous présentions un aspect formidable, et ne craignions nullement d'être pillés dans les bois. Un des ânes se montrant rétif, les nègres prirent un curieux moyen de le rendre traitable. Ils coupèrent un bâton en fourchette, et placèrent la partie fourchue dans la bouche de l'âne comme un mors, et les deux bouts de la fourche, liés ensemble au-dessus de sa tête, ils laissèrent tomber la partie inférieure du bâton assez bas pour heurter la terre si l'âne tentait de baisser la tête. Après cette précaution prise, l'âne marcha en paix, ayant grand soin de tenir sa tête assez haute pour empêcher les pierres ou les racines des arbres de frapper le bout du bâton, car l'expérience lui avait appris qu'il lui en résulterait un violent contre-coup sur les dents. Cette méthode avait quelque chose de burlesque, mais mes compagnons de route me dirent que les slatés y avaient constamment recours et toujours avec succès.

Le soir nous arrivâmes au milieu de quelques villages épars, entourés de vastes cultures. Nous passâmes la nuit à un de ces villages, sous une misérable hutte, n'ayant pour tout lit qu'une botte de

paille de maïs, et point d'autre nourriture que celle que nous avions apportée.

Le 19 décembre nous partîmes de Buggil et fîmes route jusqu'au milieu du jour le long d'une éminence couverte de mimosas. Alors la terre inclinait vers l'est, et nous descendîmes dans une profonde vallée. Poursuivant notre marche à l'est, par cette vallée dans le lit desséché d'une rivière, nous arrivâmes à un grand village où nous avions intention de loger. Nous trouvâmes beaucoup de naturels vêtus d'une gaze très mince qu'ils nommaient *byqui*. Ce vêtement, extrêmement léger et tout-à-fait de nature à développer les formes, est très estimé des dames. Les façons de ces femmes ne répondaient en rien à leur habillement, car elles étaient au plus haut point grossières et fatigantes. Elles nous entouraient en grand nombre, demandant des rassades, de l'ambre, etc., et leurs sollicitations étaient si véhémentes que je m'aperçus qu'il était impossible d'y résister. Elles me déchirèrent mon manteau, enlevèrent les boutons de l'habit de mon domestique, et se mettaient en devoir d'aller plus avant dans leurs outrages, quand je m'élançai à cheval et partis, suivi pendant un demi-mille par un détachement de ces harpies.

Le soir nous arrivâmes à Soobrodouka, et comme ma troupe était nombreuse (nous étions quatorze), j'achetai un mouton et beaucoup de blé pour le

souper, après lequel nous nous couchâmes près de nos ballots et passâmes une nuit fort incommodée par une rosée épaisse.

Le 20 décembre nous quittâmes Soobrodouka, et à deux heures nous étions dans un grand village situé sur les bords de la rivière Salommé, qui est ici rapide et à fond de roche. Les naturels étaient occupés à pêcher de différentes manières. On prenait le plus grand poisson dans des paniers longs faits de cannes fendues et placés dans un courant rapide, qui résulte d'un mur de pierre bâti en travers de la rivière, en laissant libres quelques espaces par où l'eau se précipite avec une grande force. Quelques-uns de ces paniers avaient plus de vingt pieds de long, et une fois que le poisson y était entré, la violence du courant l'empêchait de sortir. Les petits poissons se pêchaient au moyen de filets à main que les naturels font avec du coton et emploient avec une grande adresse. Ces poissons ont environ la grosseur des sardines, et on les prépare de diverses façons pour la vente. Le plus commun de tous ces apprêts consiste à les piler tout entiers, et tout frais sortis de l'eau, dans un mortier de bois : ensuite on les expose au soleil pour sécher en tas coniques. On peut supposer que l'odeur n'en est pas très agréable, mais dans les pays maures au nord du Sénégal, où le poisson est à peine connu, cette préparation est estimée comme un ar-

ticle de luxe et se vend à grand bénéfice. Les naturels l'emploient en faisant dissoudre un morceau de ce pain noir *de poisson* dans de l'eau bouillante, et ils le mélangent avec leur *consoups*.

Je trouvai très singulier de rencontrer, dans cette saison de l'année, les bords du Salommé couverts partout de beaux et vastes champs de blé; mais l'examen me prouva que ce n'était point la même espèce de grain que celui qui est communément cultivé sur les bords de la Gambie. Les naturels le nomment *manio* : il croît dans la saison sèche, et très abondamment, et on le récolte en janvier.

Quand je revins au village, après avoir fait une excursion au bord de l'eau pour examiner la pêcherie, un vieux chef maure vint me présenter ses bénédictions et me demander un peu de papier pour écrire des saphis. Cet homme avait vu le major Houghton dans le royaume de Kaarta, et me dit qu'il avait péri dans le pays des Maures. Je lui donnai quelques feuilles de papier, et il leva le même tribu sur le forgeron, car il est d'usage que les jeunes Musulmans fassent des présents aux vieux, afin d'obtenir leur bénédiction, qui est prononcée en arabe et reçue avec une grande humilité.

A trois heures environ de l'après-midi nous reprîmes notre route le long de la rivière, vers le nord, jusqu'à huit heures du soir, et alors nous entrâmes à Nayemou. Ici le chef de la ville fut hos-

pitalier, et nous fit présent d'un taureau. En retour, je lui donnai un peu d'ambre et de rassades.

Le 21 décembre, ayant arrêté un canot pour transporter mes paquets, je traversai la rivière, qui, moi étant à cheval, me venait au genou; mais l'eau est si claire que de la rive, qui est élevée, le fond est tout-à-fait visible.

A midi environ, nous fîmes notre entrée dans Fatteconda, capitale du Bondou, et presque aussitôt nous fûmes invités chez un slaté important, car, comme il n'y a point de lieux publics en Afrique, il est d'usage pour les étrangers de rester dans le bentang ou quelque autre endroit de réunion commune, jusqu'à ce que quelque habitant leur offre un logement. Nous acceptâmes, et une heure après une personne vint me dire qu'elle avait l'intention de me conduire près du roi, qui désirait beaucoup me voir sur-le-champ, si je n'étais pas trop fatigué.

Je pris alors avec moi mon interprète et suivis le messager. Nous sortîmes tout-à-fait de la ville et traversâmes quelques champs de blé. Je soupçonnai alors quelque malice, et demandai à mon guide où nous allions. Pour toute réponse, il me montra du doigt un homme assis sous un arbre à une petite distance, et me dit que le roi donnait souvent ainsi audience dans un lieu retiré pour échapper à la foule, et que personne, hormis moi

et mon interprète, ne devait l'approcher. Quand j'arrivai, il m'invita à m'asseoir près de lui sur sa natte, et après avoir entendu mon récit, sur lequel il ne fit aucune observation, il me demanda si je voulais acheter des esclaves ou de l'or. Sur ma réponse négative, il parut un peu surpris : il me dit cependant d'aller le trouver dans la soirée et qu'il me donnerait quelques provisions.

Ce monarque s'appelait Almamy, nom maure, bien que j'aie appris qu'il n'était point mahométan, mais cafir ou infidèle. J'avais ouï dire qu'il avait agi envers le major Houghton avec beaucoup d'affabilité, et l'avait fait piller. Sa conduite à mon égard, lors de cette entrevue, bien plus civile que je ne l'espérais, fut loin de me tirer d'inquiétude. J'appréhendais quelque perfidie, et comme j'étais alors tout-à-fait en sa puissance, je pensai que le meilleur parti à prendre était de préparer les voies par un présent. J'emportai donc avec moi le soir une boîte de poudre, de l'ambre, du tabac et mon parasol ; et comme je supposais que mes paquets seraient visités, je cachai quelques articles dans le toit de la cabane que j'occupais, et je mis mon habit bleu neuf pour le conserver.

Toutes les maisons qui appartiennent au roi et à sa famille sont entourées d'un haut mur de terre qui en fait une espèce de citadelle. L'intérieur est divisé en plusieurs cours. A la première entrée, je

remarquai un homme debout le mousquet sur l'épaule, et je trouvai le passage très embarrassé avec des sentinelles placées aux différentes portes. Quand nous arrivâmes à l'entrée de la cour où réside le roi, mon guide et mon interprète, suivant la coutume, ôtèrent leurs sandales, et le premier prononça à haute voix le nom du roi jusqu'à ce qu'on répondît de l'intérieur. Nous trouvâmes le roi assis sur une natte, ayant près de lui deux personnes. Je répétai ce que je lui avais déjà dit concernant l'objet de mon voyage et quelles étaient mes raisons pour traverser son pays. Il ne sembla toutefois qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui était tout-à-fait nouvelle. Il regardait, disait-il, comme impossible qu'un homme dans son bon sens entreprît un voyage si périlleux, seulement pour voir la contrée et ses habitans. Toutefois, quand je lui offris de lui montrer le contenu de mon portemanteau et tout ce qui m'appartenait, il fut convaincu. Il était évident que ses soupçons venaient de ce qu'il croyait que tout voyageur blanc devait nécessairement être un négociant. Quand je lui eus délivré mes présens il parut très content, et surtout du parasol qu'il ouvrit et ferma à plusieurs reprises, à sa grande admiration et à celle de ses deux serviteurs. Ils furent long-temps sans pouvoir comprendre l'usage de cette machine. J'étais alors sur le point de prendre congé quand le roi, pour me

retenir un peu, entama un long préambule en faveur des blancs, exaltant leurs immenses richesses et leurs dispositions bienveillantes. Il arriva ensuite à l'éloge de mon habit bleu dont les boutons jaunes paraissaient fixer en particulier son attention. Il termina par me prier de le lui donner, m'assurant, pour me consoler de cette perte, qu'il le porterait dans les grandes occasions, ce qui proclamerait à tous ceux qui le verraient ma grande libéralité envers lui. La requête d'un prince africain, surtout quand elle s'adresse à un étranger, ressemble fort à un ordre; c'est seulement un moyen d'obtenir par la douceur ce qu'il peut, s'il lui plaît, avoir par la force : or, comme il était contre mon intérêt de l'offenser par un refus, j'ôtai tranquillement mon habit, le seul bon que je possédasse, et je le mis à ses pieds.

Pour répondre à cette générosité, il me donna une grande abondance de provisions, et me pria de le venir voir le matin encore; je m'y rendis et le trouvai assis sur son lit. Il me dit qu'il était malade et désirait que je lui tirasse un peu de sang; mais je n'eus pas plus tôt bandé son bras et pris la lancette que son courage faillit, et il me demanda de remettre l'opération à l'après-midi, car il se sentait, disait-il, beaucoup mieux qu'il n'avait été, et me remercia affectueusement de mon empressement à lui rendre service. Il me dit alors que ses femmes

avaient grande envie de me voir, et me pria de leur faire une visite. Un serviteur reçut l'ordre de me conduire, et je ne fus pas plus tôt entré dans la cour consacrée aux femmes, que tout le harem m'entoura, quelques-unes demandant des drogues, d'autres de l'ambre, et toutes avides d'essayer de ce grand spécifique africain, la *saignée*. Elles étaient au nombre de dix ou douze, la plupart jeunes et jolies, et portaient sur la tête des ornemens d'or et des grains d'ambre.

Elles me raillèrent sur différens points, et en particulier sur la blancheur de ma peau et la saillie de mon nez. Elles persistèrent à les regarder comme artificiels : ma peau blanche, disaient-elles, venait de ce qu'étant enfant j'avais été plongé dans du lait; et quant à la forme désagréable et peu naturelle de mon nez, je devais l'attribuer à ce qu'on l'avait pincé chaque jour jusqu'à ce qu'il fût difforme à ce point. De mon côté, sans prendre parti pour ma propre difformité, je leur fis beaucoup de complimens sur la beauté africaine. Je vantai le noir luisant de jais qu'avait leur peau, et l'agréable dépression de leur nez; mais elles me dirent que la flatterie, ou pour répéter leur expression, la *bouche de miel*, n'était pas estimée à Bondou. Toutefois, pour me remercier de ma visite et de mes complimens, auxquels pour le dire en passant elles ne paraissaient pas être aussi insensibles qu'elles l'affectaient, elles

me firent présent d'une jarre de miel et d'un peu de poisson, qui furent envoyés à mon logis. Le roi me fit encore demander un peu avant le coucher du soleil.

Je lui portai des grains de verre et un peu de papier à écrire, car il est d'usage de faire quelque petit cadeau en prenant congé, en retour de quoi le roi me donna cinq drachmes d'or, en me faisant remarquer que ce n'était qu'une bagatelle et un don de pure amitié, mais que cela me serait utile dans mon voyage pour acheter des provisions. Il fit succéder à cet acte d'affection, une marque de bienveillance plus prononcée encore, en me disant poliment que bien qu'il fût en règle commune d'examiner le bagage de chacun des voyageurs qui traversent son pays, cependant il voulait me dispenser de cette formalité, ajoutant que j'étais libre de partir quand il me plairait. En conséquence, dans la matinée du 23 nous quittâmes Fatteconda, et à onze heures environ nous arrivâmes dans un petit village où nous nous déterminâmes à faire halte pour le reste du jour.

Dans l'après-midi mes compagnons m'apprirent que comme nous nous trouvions actuellement sur la frontière du Bondou et du Kadjaaga, et qu'il y a du danger pour les voyageurs, il serait nécessaire de voyager de nuit jusqu'à ce que nous eussions atteint une partie plus hospitalière du pays. J'adhérai

à la proposition, et louai deux guides pour traverser les bois; puis, dès que les habitans du village furent couchés, nous partîmes par un clair de lune magnifique. Le calme de l'air, le hurlement des bêtes féroces et la profonde solitude de la forêt, rendaient la scène solennelle et imposante. Aucun de nous ne disait un mot, ou bien c'était à voix basse; tout le monde était attentif, et chacun montrait à l'envi sa sagacité en me désignant les loups et les hyènes qui glissaient comme des ombres d'un hallier à l'autre. Vers le matin nous trouvâmes un village nommé *Kimmou*, où nos guides éveillèrent une de leurs connaissances, et nous y fîmes halte pour donner du blé à nos ânes et faire rôtir quelques noix de terre pour nous. Au point du jour nous nous remîmes en route, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Djoag, dans le royaume de Kadjaaga.

Comme nous voici maintenant dans un pays et chez un peuple différent, à beaucoup d'égards, de ce que nous avons observé jusqu'ici, je donnerai, avant d'aller plus avant, quelques détails sur le Bondou, son territoire et ses habitans, les Foulahs; détails que j'ai réservés pour cette partie de ma relation.

Bondon est borné à l'est par Bambouk; au sud-est et au sud par Fonda et le désert de Simbani; au sud-ouest il a pour limite le Woulli; à l'ouest, Fouta-Torre; et au nord il est borné par le Kadjaaga.

Le pays, comme celui du Woulli, est en général boisé, mais le terrain est plus élevé, et vers le Salommé il forme des éminences considérables. Dans aucune partie de l'Afrique le sol n'est plus fécond qu'ici. La situation centrale du Bondou, placé entre la Gambie et le Sénégal, fait que ce pays est très fréquenté par les slatés qui le traversent en se rendant de la côte dans l'intérieur et par les négocians qui y viennent fréquemment de l'intérieur pour acheter du sel. Les différentes branches de commerce sont exploitées par les Mandingues et les Serrawoullis établis dans le pays. Cette étendue de relations commerciales rendant très productifs les droits perçus sur les marchandises, le roi du Bondou est complètement pourvu d'armes et de munitions, circonstance qui le rend redoutable aux États voisins.

Les habitans diffèrent par le teint et les mœurs nationales des Serrawoullis et des Mandingues, avec lesquels ils sont souvent en guerre. Il y a quelques années que le roi du Bondou traversa la rivière Salommé avec une armée nombreuse, et après une courte et sanglante campagne, il défit totalement les forces du roi de Bambouk, qui fut obligé de lui demander la paix et de lui rendre toutes les villes qui bordent le Salommé à l'est.

Les Foulahs, en général, sont basanés; leurs traits sont délicats et leur chevelure soyeuse. Après

les Mandingues, ils composent indubitablement la plus importante des nations de cette partie de l'Afrique. On dit que leur mère-patrie est le Fouladou (c'est-à-dire le pays des Foulahs); mais ils possèdent actuellement plusieurs autres royaumes que séparent de grandes distances. Toutefois leur teint n'est pas exactement le même dans différens districts. Dans le Bondou et les autres royaumes dans le voisinage du territoire maure, ils ont une teinte plus olivâtre que dans les États du sud.

Les Foulahs du Bondou sont naturellement d'un caractère doux et affable, mais les maximes du Koran les ont rendus moins bien disposés que les Mandingues en faveur des étrangers. Il est évident qu'ils regardent tous les noirs indigènes comme leurs inférieurs; et quand ils parlent de diverses nations, ils se rangent toujours au nombre des blancs.

Leur gouvernement diffère de celui des Mandingues, principalement en ce qu'ils sont plus immédiatement sous l'influence des lois mahométanes, car tous les chefs, le roi excepté, et une grande partie des habitans du Bondou, sont musulmans, et les lois du prophète sont partout regardées comme sacrées et décisives. Toutefois, dans l'exercice de leur foi, ils ne sont pas très intolérans à l'égard de ceux de leurs compatriotes qui conservent leurs anciennes superstitions. Ils ne connaissent pas la persécution religieuse et elle ne leur est pas néces-

saire, car le système de Mahomet est conçu pour s'étendre par des voies beaucoup plus efficaces. Au moyen d'écoles dans les différentes villes où beaucoup des infidèles sont, de même que les Mahométans, instruits à lire le Koran et les préceptes du prophète, les prêtres musulmans laissent dans les esprits une impression que nulle des circonstances de la vie de leurs disciples ne saurait altérer ou détruire. J'ai visité plusieurs de ces petites écoles dans le cours de mes voyages, et j'ai toujours vu les élèves pleins de docilité et de soumission.

L'industrie des Foulahs dans la pratique de l'agriculture est partout très remarquable; même sur les bords de la Gambie, la plus grande partie du blé est cultivé par eux, et leurs troupeaux sont plus nombreux et en meilleur état que ceux des Mandingues. Ils montrent une grande habileté dans l'entretien de leur bétail, qu'ils savent par de douces manières rendre extrêmement privé. A l'approche de la nuit on les fait revenir des bois et on les rassemble dans des parcs nommés *korris*, construits dans le voisinage des différens villages. Au milieu de chaque korri il y a une petite hutte dans laquelle un ou deux des bergers veillent la nuit pour empêcher des vols de bestiaux et pour alimenter les feux que l'on entretient autour des korris pour écarter les bêtes féroces.

On traite le matin et le soir; le lait est excellent,

mais il s'en faut que la quantité que donne chaque vache soit aussi grande qu'en Europe. Les Foulahs emploient le lait principalement comme un objet de nourriture et attendent pour cela qu'il soit aigre. La crème qu'il produit est très épaisse et on en fait du lait en le battant dans une grandealebasse. Ce beurre, après qu'on l'a fait fondre sur un feu doux et qu'on l'a séparé de toute matière étrangère, se garde dans des vases de terre, et entre dans une grande partie de leurs mets. Il leur sert également pour s'oindre la tête et ils s'en mettent abondamment sur le visage et sur les bras.

Mais bien que le lait soit abondant, il est remarquable que les Foulahs ne connaissent pas l'art de fabriquer le fromage. Il en est ainsi de tous les habitants de cette partie de l'Afrique. Un ferme attachement aux coutumes de leurs ancêtres leur fait voir avec préjugé tout ce qui semble une innovation. Outre les bestiaux qui constituent la principale richesse des Foulahs, quelques-uns possèdent d'excellens chevaux, dont la race semble être un mélange des races arabe et africaine primitives.

Le Kaadjaga. Serrawoullis. L'auteur traverse le Sénégal et arrive dans le royaume de Kasson.

Le royaume de Kaadjaga, où je venais d'arriver, est nommé par les Français *le Galam*, mais le nom que j'ai adopté est généralement employé par les

naturels. Ce pays est borné au sud-est et au sud par le Bambouk; à l'ouest par le Bondou et Fouta-Torre; et au nord par la rivière du Sénégal.

L'air et le climat sont, je le crois, plus purs et plus salubres ici que dans aucun des établissemens de la côte. La contrée est partout variée de collines et de vallées, et les sinuosités de la rivière du Sénégal, qui descend des rochers de l'intérieur, rend le passage très beau.

On nomme les habitans *Serrawoullis*, ou, comme disent les Français, Seracolets. Leur teint est d'un noir de jais : en ce point on ne saurait les distinguer des Jaloffs.

Le gouvernement est monarchique, et l'autorité royale, d'après ce qu'ici j'en éprouvai, me semble suffisamment puissante. Toutefois les habitans ne se plaignaient point d'oppression et paraissaient très empressés à soutenir leur roi dans une lutte qu'il allait engager avec le roi du Kasson. Les Serrawoullis sont d'ordinaire un peuple marchand. Ils entretenaient autrefois avec les Français un grand commerce d'or et d'esclaves. Ils sont regardés comme assez accommodans et justes dans leurs transactions, mais ils sont infatigables pour acquérir des richesses et tirent un bénéfice considérable de la vente du sel et des étoffes de coton dans les contrées éloignées. Quand un marchand serrawoulli revient d'une expédition de commerce, les

voisins s'assemblent immédiatement pour le féliciter sur son arrivée. Dans ces occasions le voyageur déploie sa richesse et sa générosité en faisant quelques cadeaux à ses amis, mais si son entreprise a été malheureuse, la cérémonie est bientôt terminée et chacun le regarde comme un homme sans intelligence, qui ferait un long voyage, et suivant leur expression, *ne rapporterait que ses cheveux sur sa tête*.

Il est bon d'apprendre leur langue, qui est très gutturale, parce qu'on la comprend en général dans les royaumes de Kasson, de Kaarta, de Ludamar et les parties septentrionales du Bambarra : dans tous ces pays les Serrawoullis sont les principaux marchands.

Nous arrivâmes à Joag, ville frontière du royaume, le 24 décembre, et nous nous établîmes dans la maison du chef, qui, ici, n'est plus connu sous le nom d'*Alcaïd*, mais s'appelle le *Douti*. C'était un Musulman rigide, mais renommé pour son hospitalité. On peut supposer à cette ville, à la première vue, une population de dix mille habitants : elle est entourée d'une haute muraille, dans laquelle sont pratiquées nombre de meurtrières pour l'usage de la mousqueterie en cas d'attaque. La propriété de chacun est de même entourée d'un mur, ce qui fait de l'ensemble autant de citadelles distinctes, car chez un peuple qui est étranger à l'usage de l'artil-

lerie, ces murailles remplissent l'objet des plus puissantes fortifications. A l'ouest de la ville est une petite rivière sur les bords de laquelle les habitans cultivent beaucoup de tabac et d'ognons.

Le même soir, Madibou le buchrinn, qui m'avait accompagné depuis Pisania, alla faire une visite à son père et à sa mère qui habitaient une ville voisine nommée *Dramanet*; mon autre compagnon le forgeron se joignit à lui, et, dès qu'il fut nuit, je fus invité à assister aux divertissemens des habitans, car il est d'usage parmi eux, à l'arrivée des étrangers, de les amuser de toutes manières. Je trouvai une grande foule autour d'une société qui dansait à la clarté de grands feux et au son de quatre tambours battus avec une grande précision de mesure. Les danses consistaient plus en gestes lubriques qu'en attitudes de force ou de grâce. Les femmes luttaient à qui déploierait les mouvemens les plus voluptueux.

Le 25 décembre, à deux heures du matin. des cavaliers entrèrent dans la ville, et, ayant réveillé mon hôte, ils lui parlèrent quelque temps en langue serrawoullie, après quoi ils descendirent et se rendirent au bentang où j'avais placé mon lit. Un d'entre eux, pensant que je dormais, tenta de m'enlever le mousquet qui était près de moi sur la natte; mais quand il s'aperçut qu'il ne pouvait effectuer son dessein sans être découvert, il y re-

nonça, et les étrangers s'assirent près de moi jusqu'au point du jour.

Je pus alors voir, à la figure de Johnson, mon interprète, qu'il y avait en jeu quelque chose de fort désagréable. Je fus également surpris de voir Madibou et le forgeron si vite revenus. Quand j'en demandai la raison, Madibou me répondit que pendant qu'ils étaient à danser à Dramanet, dix cavaliers de Batcheri, le roi du pays, ayant son second fils à leur tête, y étaient arrivés, demandant si l'homme blanc avait passé par-là; et quand on leur dit que j'étais à Joag, ils tournèrent bride sans retard; Madibou ajouta qu'ayant appris cela, lui et le forgeron étaient revenus à la hâte pour me prévenir de la visite des cavaliers. Pendant que j'écoutais ce récit, les dix cavaliers arrivèrent; ils descendirent de cheval et s'assirent avec ceux qui étaient déjà près de moi, et le tout formait un cercle de vingt hommes, dont chacun tenait son fusil à la main. Je pris cette occasion de faire remarquer à mon hôte que, comme je n'entendais pas le serrawoulli, j'espérais que quelque chose que ces hommes eussent à se dire, ils parleraient mandingue; ils y consentirent, et un gros homme, chargé d'un grand nombre de saphis, entra en matière par une très longue harangue, où il me notifiait qu'étant entré dans la ville du roi sans avoir d'abord payé les droits ou fait des présents au souverain, mes gens,

mes bestiaux et mes bagages étaient confisqués, conformément aux lois du pays. Ils ajoutèrent qu'ils avaient reçu l'ordre du roi de me conduire à Maana, lieu de sa résidence, et que si je refusais de le suivre, ils avaient l'ordre de m'y conduire par force, et à peine ces paroles dites, ils se levèrent en me demandant si j'étais prêt. Il aurait été aussi vain qu'imprudent de résister ou d'irriter un tel nombre d'hommes. Je feignis donc de consentir, et je les priai seulement d'attendre que j'eusse donné à mon cheval une ration de blé et réglé mes affaires avec mon hôte. Le pauvre forgeron, qui était natif du Kasson, prenant cette feinte soumission pour réelle, et me prenant à part, me dit qu'il s'était toujours comporté envers moi comme si j'étais son père et son maître, et qu'il espérait que je ne le renierais pas complètement en allant à Maana; ajoutant à cela que, comme il y allait avoir, selon toute apparence, guerre entre le Kasson et le Kadjaga, il perdrait non-seulement sa petite propriété, fruit d'un travail de quatre ans, mais encore sa liberté, à moins que ses amis ne payassent deux esclaves pour le racheter. Je compris son raisonnement dans toute sa force, et me décidai à faire tout ce que je pourrais pour soustraire le forgeron à un sort si épouvantable. Je dis donc au fils du roi que j'étais prêt à le suivre, sous la condition que le forgeron, qui habitait un royaume lointain, et m'é-

taut tout-à-fait étranger, serait autorisé à rester à Joag jusqu'à mon retour; ils s'y opposèrent, soutenant que nous avions tous violé les lois du pays, et que nous étions tous responsables.

Je pris alors mon hôte à part, et après lui avoir donné un peu de poudre, je lui demandai son avis dans une situation si critique; il fut en définitive d'opinion que je ne devais pas aller trouver le roi qui, s'il découvrait quelque chose de précieux en ma possession, ne se ferait certainement point de scrupule sur les moyens de se le procurer. Cet avis me rendit plus empressé encore d'arranger cette affaire avec les gens du roi, et je commençai par leur faire remarquer que ce que j'avais fait ne provenait en aucune manière d'un manque de respect envers le roi, non plus que de la volonté d'enfreindre les lois, mais qu'il n'en fallait accuser que mon inexpérience et mon ignorance, étant entièrement étranger aux lois et coutumes du pays; j'avais en effet passé la frontière sans savoir que j'avais avant tout des taxes à payer, et je leur assurai que j'étais prêt à le faire. Je leur présentai alors comme don destiné au roi, les cinq drachmes d'or que m'avait données le roi du Bondou. Ils acceptèrent l'or, mais ils insistèrent pour examiner mes bagages, ce à quoi je m'opposai en vain. Les paquets furent ouverts, mais les hommes furent très désappointés quand ils ne trouvèrent ni tout l'or,

ni tout l'ambre qu'ils avaient espérés. Ils comblèrent le déficit toutefois, en prenant tout ce qu'il leur plaisait, et, après avoir lutté et débattu avec moi pendant tout le jour, ils partirent au coucher du soleil, après m'avoir volé la moitié de mes marchandises. Ces procédés découragèrent mes gens, et notre courage ne fut pas relevé par un assez mauvais souper, après un long jeûne. Madibou me demanda à s'en retourner, et Johnson rit aux éclats à la pensée de continuer le voyage sans argent; le forgeron enfin craignait d'être vu et reconnu pour être natif de Kasson. C'est dans cette situation d'esprit que nous passâmes la nuit près d'un feu terne, et nous étions le lendemain dans une situation très embarrassante. Il était impossible de se procurer des provisions sans argent, et je savais que si je montrais des grains ou de l'ambre, le roi en serait sur-le-champ instruit, et que je perdrais ainsi probablement le peu d'effets que j'avais pu soustraire. Nous résolûmes donc de combattre la faim tout le jour, et d'attendre quelques occasions favorables pour acheter ou demander des provisions.

Toutefois, comme j'étais assis sur le bentang, mâchant de la paille, une vieille femme esclave, passant près de moi avec un panier sur la tête, me demanda si *j'avais eu mon dîner*. Comme je pensai au premier moment qu'elle se moquait de moi, je ne lui répondis rien; mais mon petit domestique

qui était à côté répondit pour moi, et lui dit que les gens du roi m'avaient enlevé tout mon argent. Quand elle apprit cela, la vieille, avec un regard bienveillant, ôta aussitôt son panier de dessus sa tête, et me montrant qu'il renfermait des noix de terre, me demanda si j'en voulais manger. Sur ma réponse affirmative, elle m'en offrit plusieurs poignées, et s'éloigna avant que j'eusse eu le temps de la remercier de cette provision si bien venue. Cette circonstance bien légère me fit éprouver un véritable plaisir : la conduite de cette pauvre esclave, obéissant aux inspirations de son cœur, me touchait : elle avait connu la peine de la faim, et sa propre misère la rendait compatissante pour les souffrances des autres.

La vieille m'avait à peine quitté que je reçus la nouvelle de l'arrivée d'un neveu de Demba-Segojalla, le roi de Kasson, qui voulait me rendre visite. Il était venu en ambassade près de Batcheri, roi de Kadjaga, pour essayer d'arranger les différens survenus entre celui-ci et son oncle ; mais après trois jours de conférences sans succès, il était sur le point de s'en retourner, et ayant appris qu'un homme blanc allant à Kasson se trouvait à Joag en ce moment, la curiosité l'amenait vers moi. Je lui représentai quelle était ma situation ; alors il m'offrit franchement sa protection, et me dit qu'il serait mon guide jusqu'à Kasson. pourvu que je fusse

prêt à partir le lendemain matin, et qu'il répondait de ma sûreté. J'acceptai l'offre avec empressement et reconnaissance, et le matin du 27 décembre au point du jour nous étions prêts mes compagnons et moi.

Mon protecteur qui s'appelait *Demba-Sego*, probablement du nom de son oncle, avait une nombreuse suite. Notre troupe, au départ de Joag, se composait de trente personnes et de six ânes chargés, et nous cheminâmes assez gaiement pendant quelques heures sans la moindre circonstance digne de remarque, quand nous arrivâmes à une espèce de chêne dont mon interprète Johnson s'était enquis plus d'une fois. Quand nous l'eûmes enfin trouvé il nous pria de faire halte, et prenant un poulet blanc qu'il avait acheté à Joag tout exprès, il l'attacha par la patte à une des branches, et nous dit que nous pouvions continuer notre route, et que notre voyage serait désormais heureux. Je rapporte cet incident pour mettre en plein jour le caractère nègre, et montrer combien est puissante la superstition sur leurs esprits. Bien que cet homme eût résidé sept ans en Angleterre, il est évident qu'il avait conservé dans toute leur vivacité les préjugés et les idées dont il avait été pénétré dans sa jeunesse. Cette cérémonie était, dans son intention, une offrande ou sacrifice aux esprits des bois qui, disait-il, sont une race puissante d'êtres blancs avec une longue

chevelure ondoyante. Je ris de sa folie sans condamner la piété du motif.

A midi j'avais atteint Gungadi, grande ville où nous restâmes une heure environ, jusqu'à ce que quelques ânes qui étaient restés en arrière nous rejoignissent. Ici, j'observai nombre de dattiers et une mosquée bâtie de terre avec six petites tours que surmontait chacune un œuf d'autruche. Un peu avant le coucher du soleil nous étions à Sami, ville sur les bords du Sénégal, qui est à cet endroit une belle rivière, mais peu profonde, et qui coule lentement sur un lit de sable et de gravier : les bords sont élevés et couverts de verdure ; le pays est découvert et cultivé, et les montagnes de Fellow et de Bambouk ajoutent beaucoup à la beauté du paysage.

Le 28 décembre, de Sami nous arrivâmes dans l'après-midi à Kayi, grand village dont partie est située sur la rive nord, partie sur la rive sud du fleuve. Un peu au-dessus de celui-ci, est une cataracte considérable au-dessous de laquelle la rivière est très noire et très profonde. Après avoir appelé et tiré des coups de fusil, les habitants du Kasson nous aperçurent et vinrent avec un canot pour prendre notre bagage. Je ne regardais pas, toutefois, comme possible de faire descendre les animaux du haut en bas du bord qui était de quarante pieds au-dessus de l'eau, mais les nègres s'empa-

rèrent des chevaux et les lancèrent par une sorte de tranchée qui était presque perpendiculaire, et semblait polie par un fréquent usage de ce moyen de transport. Les animaux terrifiés, une fois lancés de cette manière à l'eau, les hommes descendirent comme ils le purent. Alors le batelier saisissant le plus vigoureux des chevaux au moyen d'une corde, le conduisit dans l'eau et avec quelques coups de rame éloigna un peu le canot de la rive. Ensuite une attaque générale commença sur les autres chevaux qui, se voyant harcelés de tous côtés, se plongèrent unanimement dans le fleuve et suivirent leur camarade. Quelques domestiques se mirent à la nage derrière eux, et en leur jetant de l'eau quand ils essayaient de revenir, ils les poussèrent en avant, et nous eûmes au bout de quinze minutes la satisfaction de les voir tous sains et saufs sur l'autre bord. Ce qui était plus difficile, c'était de faire prendre le même chemin aux ânes. Leur entêtement naturel leur fit endurer beaucoup plus de coups avant de se jeter à l'eau, et une fois arrivés au milieu de la rivière, quatre retournèrent en dépit de tout ce qu'on put faire pour les pousser en avant. Nous mîmes deux heures à les faire arriver tous; une heure fut nécessaire pour transporter les bagages, et le soleil était près de se coucher quand le canot revint; alors Domba-Sego et moi, nous nous embarquâmes sur ce dangereux

bateau que le moindre mouvement semblait devoir faire chavirer. Le neveu du roi eut la fantaisie de regarder dans une boîte que j'avais mise à l'avant, et en tendant la main pour la prendre, il détruisit par ce mouvement l'équilibre et renversa le canot. Par bonheur nous n'étions pas loin du bord, et y revînmes après peu de difficultés. Alors nous exprimâmes l'eau de nos habits, remîmes la main à la rame et bientôt nous prîmes terre sur la rive du Kasson.

Arrivée à Tissi. L'auteur y est dévalisé. Arrivée à Konniakary, capitale du royaume.

Nous ne fûmes pas plus tôt en sûreté à terre que Domba-Sego me dit que j'étais dans les domaines de son oncle, et qu'il espérait qu'à présent que j'étais tiré d'affaire, je prendrais en considération l'obligation que je lui avais, et que je reconnaîtrais par un joli présent les peines qu'il avait prises. Comme il savait à quel point j'avais été pillé à Joag, cette proposition était inattendue pour moi, et je commençai à croire que je n'avais pas amélioré ma position en passant sur l'autre rive, mais comme il eût été fort inutile de me plaindre, je ne fis aucune observation sur sa conduite, et lui donnai sept bars d'ambre et un peu de tabac, et il parut satisfait.

Après une longue journée de marche, nous arrivâmes dans la soirée du 29 décembre à Tissi, et

logeâmes dans la hutte de Demba-Sego. Le lendemain matin il me présenta à Tigghity-Sego, frère du roi de Kasson, chef de Tissi. Le vieillard me regarda avec une grande curiosité, car il n'avait encore vu, disait-il, qu'un seul blanc ; et au portrait qu'il m'en fit je reconnus aussitôt le major Houghton. En réponse à ses questions, je lui déduisais les motifs qui me portaient à explorer le pays, mais je vis bien qu'il ne croyait pas à la sincérité de mes assertions, et qu'il soupçonnait, je le crois, que je méditais en secret quelque projet que je n'osais avouer : il me dit qu'il serait nécessaire que je me rendisse à Kouniakary pour offrir mes hommages au roi ; mais il me pria de revenir le voir avant de quitter Tissi.

Dans l'après-midi un de ses esclaves s'évada, et l'alarme étant donnée, tous ceux qui avaient un cheval coururent dans les bois pour le reprendre, et Demba-Sego me pria de lui prêter mon cheval pour cette expédition : je consentis bien vite, et une heure après ils revinrent avec l'esclave qui fut rudement fustigé et ensuite mis aux fers. Le jour suivant, 21 octobre, Demba-Sego reçut l'ordre de se rendre avec vingt cavaliers à une ville du Djedumah, pour mettre fin à une discussion avec les Maures que l'on soupçonnait d'avoir volé trois chevaux à Tissi. Demba me demanda encore la permission de se servir de mon cheval, disant que la

vue de ma bride et de ma selle lui donnerait de l'importance aux yeux des Maures. J'acquiesçai à cette requête encore, et il me promit qu'il serait de retour dans trois jours. Pendant son absence, je m'amusai à parcourir la ville, et à causer avec les habitans qui m'accompagnaient partout avec autant de complaisance que de curiosité, et me fournissaient à bon marché le lait, les œufs et les autres provisions qui m'étaient nécessaires.

Tissi est une grande ville sans murailles, et qui n'a, contre les attaques de l'ennemi, d'autre rempart qu'une sorte de citadelle où Tigghity et sa famille résident constamment. Cette ville, au rapport des habitans, n'était autrefois habitée que par quelques bergers foulahs qui vivaient dans une grande richesse, grâce aux excellens pâturages voisins où ils élevaient un grand nombre de bestiaux. Leur prospérité ayant attiré l'envieuse attention de quelques Mandingues, ceux-ci avaient chassé les bergers et pris possession de leurs terres.

Les habitans d'aujourd'hui, bien qu'ils aient le lait et le blé en abondance, ne sont pas très délicats en fait d'alimens. Rats, taupes, écureuils, serpens, sauterelles, etc., sont mangés sans répugnance par la haute comme par la plus basse classe. Mes gens avaient été invités un soir à un festin donné par un des habitans où, après avoir cordialement mangé ce qu'ils regardaient comme du poisson et du cous-

cous, ils trouvèrent dans le plat un morceau de peau dure qu'ils m'apportèrent pour que je visse quelle sorte de poisson c'était. L'examen de la peau me fit reconnaître qu'ils avaient mangé d'un grand serpent. Une autre coutume plus extraordinaire est celle qui interdit à une femme de *manger un œuf*. Cette prohibition, soit qu'elle résulte d'une ancienne superstition ou de la malice de quelque vieux bouchrinn qui aimait les œufs et voulait les garder pour lui seul, les femmes de Tissi y obéissent strictement, et rien ne leur est un plus grand outrage que de leur présenter un œuf. Cette coutume est d'autant plus singulière que les hommes en mangent sans scrupule en présence de leurs femmes, et que je n'ai jamais observé une pareille interdiction dans les autres pays mandingues.

Le troisième jour après le départ de son fils, Tigghity-Sego tint un palaver auquel j'assistai, et dans un cas extraordinaire, où les deux côtés de la question furent débattus avec beaucoup d'ingénuité. Un jeune homme, un kafir, possesseur d'une fortune considérable, et qui avait récemment pris pour épouse une jeune et belle femme, s'adressa à un très dévot bouchrinn ou prêtre mahométan de sa connaissance, afin de se procurer des saphis qui le protégeassent pendant la guerre prochaine. Le bouchrinn accéda à sa requête; et pour rendre, comme il le prétendait, les saphis plus efficaces, il prescri-

vit au jeune marié de se tenir éloigné du lit nuptial pendant six semaines. Quelque sévère que fût l'injonction, le kafir s'y conforma rigoureusement, et sans dire à sa femme quelle était la cause de sa réserve, ne réclama aucun de ses droits d'époux. Cependant l'on commença à dire tout bas dans Tissi que le bouchrinn, qui avait tous les jours fait ses dévotions du soir à la porte de la hutte du kafir, était plus intime qu'il ne devait l'être avec la jeune femme. D'abord le marié était peu disposé à suspecter l'honneur de son saint ami, et un mois entier s'écoula avant que la moindre jalousie lui montât au cerveau; mais à force d'entendre se reproduire l'accusation, il questionna enfin sa femme sur ce point, et elle lui avoua franchement que le bouchrinn l'avait séduite. Alors le kafir la renferma et réclama un palaver sur la conduite du bouchrinn. Le fait ayant été clairement prouvé, celui-ci fut condamné à être vendu comme esclave, ou à trouver deux esclaves pour se racheter, si le plaignant y consentait. Le mari insulté ne voulut pas toutefois pousser la chose à cette rigueur avec son ami, et préféra qu'il fût fouetté publiquement devant la porte de Tigghity-Sego: on y consentit, et la sentence fut immédiatement exécutée. Le coupable fut lié par les mains à un fort poteau, et alors l'exécuteur prit une grande baguette noire, et après l'avoir agitée autour de sa tête pendant

quelque temps, l'appliqua avec tant de force et de dextérité sur le dos du bouchrinn, qu'il poussait des cris à faire retentir les bois environnans. La multitude des assistans, par des huées et des rires, témoignait combien le châtiment de ce vieux galant la réjouissait : il est à remarquer que le nombre des coups était précisément le même que dans la loi de Moïse, *quarante moins un*. Comme il était très probable que Tissî, ville frontière, serait très exposée durant la guerre aux pillages des Maures du Gadumah, quelques jours avant mon arrivée, Tigghity-Sego avait envoyé dans tout le village voisin pour lever ou acheter autant de provisions qu'il en faudrait pour nourrir les habitans un an, et indépendamment de la récolte sur pied que les Maures pourraient probablement détruire. Ce projet fut bien reçu par les habitans des campagnes; ils fixèrent un jour pour amener à Tissî les provisions qu'ils pouvaient fournir, et comme mon cheval n'était pas de retour encore, j'allai, dans l'après-midi du 4 janvier 1796, au-devant de l'escorte qui accompagnait les provisions.

La troupe était composée de quatre cents hommes environ, en bon ordre, ayant sur la tête de grandes calebasses pleines de blé et de noix de terre, précédés d'un fort détachement d'archers, et suivis de huit chanteurs et musiciens. Aussitôt que le cortège approcha de la ville, les chanteurs en-

tonnèrent une chanson, dont chaque vers était répété en chœur et suivi de quelques coups frappés sur de grands tambours. La marche s'avança ainsi, aux acclamations du peuple, jusqu'à la maison de Tigghity-Sego, où furent déposés les fardeaux : le soir on s'assembla sous l'arbre du bentang, et la nuit se passa en danses et en réjouissances. Plusieurs de ces étrangers restèrent trois jours à Tissi, et pendant ce temps je fus constamment visité par ceux d'entre eux qui pouvaient se présenter devant moi.

Le 5 juin une ambassade, composée de dix des gens d'Almamy-Abdulkader, roi du Fouta-Torra, contrée à l'ouest du Bondou, arriva à Tissi, et après avoir invité Tigghity-Sego à convoquer une assemblée des habitans, annonça publiquement cette détermination du roi : « A moins que le peuple de Kasson ne voulût embrasser la religion de Mahomet, et constater leur conversion en disant onze prières, lui, roi de Fouta-Torra, ne resterait point neutre dans le présent débat, et joindrait certainement ses armes à celles de Kadjag. » Un message de cette nature, de la part d'un prince si puissant, ne pouvait manquer de causer de vives alarmes ; et les habitans de Tissi, après de longues délibérations, furent d'avis de se soumettre, quelque humiliant que fût cet acte. En conséquence, chacun d'eux, et tous ensemble, récitèrent les onze prières. ce qui fut une preuve suffisante qu'ils re-

nonçaient à l'idolâtrie et embrassaient la doctrine du prophète.

Ce n'est que le 8 janvier que Demba-Sego revint avec mon cheval, et comme j'étais tout-à-fait las de ce long retard, j'allai immédiatement prévenir son père que je partirais dès le lendemain pour Kouniakari. Le vieillard me fit d'abord plusieurs objections frivoles, et me donna enfin à entendre que je ne pouvais pas songer à partir sans lui avoir d'abord payé les droits qui lui étaient dus par tous les voyageurs. Il espérait en outre, me dit-il, quelque preuve de ma reconnaissance pour les bons services qu'il m'avait rendus. Le matin du 9, mon ami Demba vint donc avec beaucoup de monde, et me dit qu'il venait de la part de Tigghity-Sego pour recevoir le présent, et qu'ils désiraient voir en quoi il consistait. Je savais que la résistance serait vaine et les plaintes tout aussi inutiles, et comme j'étais préparé à cette visite par la déclaration qui m'avait été faite par le roi la veille au soir, je donnai tranquillement à Demba sept bars d'ambre et cinq de tabac. Après avoir quelque temps examiné froidement ces objets, Demba les mit à terre et me dit que ce n'était point là un présent à offrir à un homme de l'importance de Tigghity-Sego, qui était à même de faire de moi ce qu'il lui plairait. Il ajouta que si je ne consentais pas à présenter une plus forte offrande, il porterait tous mes bagages à son

père qui choisirait. Je n'eus pas le temps de la réponse, car Demba et sa suite se mirent tous aussitôt à ouvrir mes paquets et à étendre à terre les divers articles qui subirent là un examen plus rigoureux que celui dont ils avaient été l'objet à Joag. Ils prenaient sans façon tout ce qui leur plaisait. En recueillant les débris épars de ma petite fortune, quand ces gens m'eurent quitté, je reconnus que, de même qu'à Joag j'avais été pillé de la moitié, de même ici on m'avait enlevé la moitié du reste. Le forgeron lui-même, bien que natif du Kasson, avait été également contraint à ouvrir ses paquets, et à attester avec serment que tout ce qui y était renfermé était sa propriété. Il n'y avait donc aucun remède, et comme j'avais quelques obligations à Demba-Sego pour les soins qu'il m'avait donnés depuis Joag, je ne lui reprochai point sa rapacité, mais je me déterminai à quitter Tissi le lendemain matin à tout événement; et pour relever le moral des gens de ma suite, j'achetai un mouton gras que je fis accommoder pour notre dîner.

Le 10 janvier, de grand matin, je quittai donc Tissi, et à midi environ nous montâmes sur une hauteur d'où nous avions une vue incertaine des montagnes qui ceignent Kouniakari. Le soir nous atteignîmes un petit village où nous couchâmes, et l'ayant quitté dès le matin, nous traversâmes au bout de peu d'heures une étroite mais profonde ri-

vière nommée *Kricko*, et qui est une branche du Sénégal. A environ deux milles plus loin, dans l'est, nous traversâmes *Madina*, grande ville, et à deux heures nous étions en vue de *Jumbo*, ville natale du forgeron, et d'où il était absent depuis quatre ans : bientôt son frère, qui avait été instruit de son arrivée, sortit pour venir à sa rencontre accompagné d'un chanteur. Il amenait un cheval pour le forgeron, afin qu'il pût entrer d'une façon distinguée dans sa ville, et il pria chacun de nous de mettre une bonne charge de poudre dans nos fusils. Alors le chanteur se mit en tête, suivi des deux frères, et nous fûmes en ce moment joints par beaucoup de gens venus de la ville, qui témoignaient la joie qu'ils éprouvaient à revoir leur vieille connaissance le forgeron par les bonds et les chants les plus extravagans du monde. A l'entrée en ville le chanteur improvisa une chanson en l'honneur du forgeron, par laquelle il exaltait son courage qui lui avait fait surmonter tant de difficultés, et qui se terminait par une vigoureuse injonction à ses amis de lui préparer une abondante nourriture.

Arrivés à la maison du forgeron nous descendîmes de cheval, et fîmes feu. L'entrevue entre ses parens et lui fut très tendre; car ces grossiers enfans de la nature, libres de toute retenue, laissent voir leurs émotions et les expriment de la

façon la plus énergique. Au milieu de ces transports on amena la vieille mère du forgeron qui avait un bâton pour appui. Tout le monde s'écarta devant elle, et alors elle étendit sa main pour souhaiter la bienvenue à son fils. Étant totalement aveugle, elle lui toucha les mains, le bras et le visage avec la plus grande attention, et sembla très heureuse de ce que ses derniers jours étaient embellis par le retour de son enfant, et de ce que ses oreilles pouvaient entendre encore la musique de sa voix. Cette scène me convainquit pleinement que, quelle que soit la différence de la conformation du nez et de la couleur de la peau qui sépare l'Européen du nègre, il n'y en a aucune entre les sympathies du cœur et les sentimens de notre commune nature.

Pendant le tumulte de ces congratulations, je m'étais assis à part, à côté d'une des huttes, pour ne pas gêner cette effusion de tendresse filiale et maternelle; mais le forgeron absorbait tellement l'attention de l'assemblée que, je le crois, aucun de ses amis ne m'avait aperçu. Quand tous les gens présens furent assis, on demanda au forgeron un récit de ses aventures, et le silence établi, il commença. Après avoir à plusieurs reprises remercié le ciel du succès qui l'avait favorisé, il rapporta tous les faits matériels du voyage; il eut alors de fréquentes occasions de parler de moi, et après plusieurs vives expressions pour célébrer ma bonté à

son égard, il montra du doigt le lieu où j'étais en s'écriant : *Afille ibi siring!* voyez-le assis là. En un instant tous les regards se dirigèrent vers moi. J'apparus à leurs yeux comme un être tombé des nues; chacun était surpris de ne m'avoir point remarqué, et plusieurs femmes et enfans exprimèrent de la gêne à se trouver si près d'un homme d'une apparence si peu commune. Leurs appréhensions diminuèrent toutefois par degrés; et quand le forgeron leur eut donné l'assurance que j'étais parfaitement inoffensif, et que je ne ferais de mal à personne, quelques-unes s'aventurèrent à venir examiner mes habits; mais elles étaient inquiètes encore, et dès qu'il m'arrivait de me remuer ou de regarder les enfans, leurs mères s'enfuyaient en les emportant. Peu d'heures suffirent cependant pour nous bien mettre ensemble.

Je passai avec ces dignes gens le reste de ce jour et toute la journée suivante en festins et en divertissemens, puis le forgeron me déclara qu'il ne voulait pas me quitter tant que durerait mon séjour à Kouniakary; de bonne heure, dans la matinée du 14 janvier, nous partîmes pour cette ville, et vers le milieu du jour nous étions à Soulou, petit village à environ trois milles au sud de Kouniakary. Comme ce lieu est hors de la route directe, il est nécessaire d'ajouter que j'y allai faire visite à un slaté de grande importance, nommé Salim-Daucari.

Il était très connu du docteur Laidley qui lui avait donné des effets pour la valeur de cinq esclaves, et m'avait remis un billet de toute cette dette. Nous le trouvâmes heureusement chez lui, et il me reçut avec beaucoup d'affabilité et d'égards. Nous partîmes avec Salim-Daucari au soleil couchant, et une heure après nous étions à Kouniakary.

Audience du roi de Kasson. Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta. Bonne réception. L'auteur part pour le Ludamar, royaume maure.

Le 15 janvier 1796, à environ huit heures du matin, nous nous rendîmes à l'audience du roi Domba-Sego-Jalla; mais la foule de peuple accourue pour me voir était si grande, que je pouvais à peine arriver. Un passage m'ayant enfin été ouvert, je fis mes saluts au monarque que nous trouvâmes assis sur une natte dans une grande hutte. Il paraissait âgé de soixante ans. Ses succès à la guerre et sa douceur en temps de paix l'avaient rendu cher à tous ses sujets. Il m'examina avec beaucoup d'attention; et quand Salim-Daucari lui expliqua l'objet de mon voyage et les raisons qui m'engageaient à traverser son pays, le bon vieux roi non-seulement parut très satisfait, mais il me promit toute l'assistance qui serait en son pouvoir. Il me dit qu'il avait vu le major Houghton, et lui avait fait présent d'un cheval blanc; mais qu'après

avoir traversé le royaume de Kaarta, il avait perdu la vie dans le pays des Maures; mais il ne put m'apprendre comment. L'audience finie nous retournâmes à notre logement, et je tirai du peu d'objets qui me restaient un petit présent pour le roi; je n'étais pas riche; car je n'avais encore rien reçu de Salim-Daucari. Ce présent, quoique peu considérable en lui-même, fut bien reçu du roi qui m'envoya en retour un beau taureau blanc. La vue de cet animal réjouit ma suite, non pas tant à cause de sa taille, que parce qu'il était blanc, ce qui est une marque de faveur toute particulière. Toutefois, bien que le roi fût bien disposé pour moi, et m'ait accordé sans hésiter la permission de passer sur son territoire, je découvris bientôt que des obstacles réels et inattendus arrêteraient probablement mes progrès. Outre la guerre qui était sur le point d'éclater entre Kasson et Kaadjaga, j'appris que le royaume de Kaarta, qui se trouvait sur ma route, était enveloppé dans cette question de guerre, et qu'en outre, il était menacé d'hostilités de la part du Bambarra. Le roi me fit part lui-même de ces circonstances, et me conseilla de rester dans le voisinage de Kouniakary jusqu'à ce qu'il eût pu me procurer des renseignemens précis sur les projets du Bambarra, ce qu'il espérait pouvoir faire au bout de quatre ou cinq jours, puisqu'il avait déjà, me disait-il, envoyé pour cet objet quatre messagers à

Kaarta. J'accueillis sans hésiter la proposition, et me rendis à Soulo pour attendre le retour d'un de ces messagers, ce qui me donna l'occasion de recevoir ce que Salim-Daucari put me donner d'argent pour le compte du docteur Laidley. Je réussis à avoir de lui la valeur de trois esclaves, principalement en poudre d'or; et désirant vivement me mettre en route le plus vite possible, je priai Daucari d'user de son influence auprès du roi pour me procurer un guide par le chemin de Fouladou; car j'avais appris que la guerre avait déjà commencé entre les rois de Kaarta et de Bambarra. Daucari partit en conséquence pour Kouniakary dans la matinée du 20, et revint le même soir avec la réponse favorable du roi: il me faisait dire qu'il avait depuis plusieurs années fait un arrangement avec Daricy, roi de Kaarta, pour diriger tous les marchands et les voyageurs du côté de ses domaines, mais que puisque je désirais prendre la route du Fouladou, j'en avais la permission, bien qu'il ne pût pas, malgré son assentiment, me prêter un guide.

Comme j'avais éprouvé dans le commencement de mon voyage combien la protection d'un souverain était nécessaire, et ne voulant pas m'exposer à de nouvelles misères, surtout quand je considérais que l'argent que j'avais reçu était probablement le dernier secours qui me viendrait, je me déterminai

à attendre que les messagers fussent revenus de Kaarta. Dans l'intervalle, le bruit commença à se répandre que j'avais reçu beaucoup d'or de Salim-Daucari, et le matin du 23, Sambo-Sego me fit visite avec un détachement de cavaliers. Il insista pour connaître le montant exact de la somme que j'avais reçue, me déclarant que, quelle qu'elle fût, il en revenait une moitié au roi. Il me déclara en outre qu'il attendait de moi un joli présent pour lui, fils du roi, et pour ceux qui l'accompagnaient en leur qualité de parens du roi. J'étais, on le conçoit, très mortifié des obligations qu'on m'imposait, mais songeant combien serait dangereuse une folle résistance, j'allais me soumettre si Salim-Daucari n'était pas intervenu ; il réussit enfin à faire accepter à Sambo seize bars de marchandises européennes, de la poudre et des balles, comme paiement complet de tout ce que l'on pouvait me demander dans le royaume de Kasson.

Le 26 janvier, dans l'après-midi, je me rendis sur une haute montagne au sud de Sôulo, où je jouis de la plus délicieuse perspective de tout le pays. Le nombre des villes et des villages, et la vaste culture qui les entouraient, surpassaient tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Afrique. On peut évaluer à un taux élevé la population, quand on sait que le roi de Kasson peut y lever *quatre mille* combattans à l'appel de son tambour de guerre. En

traversant les éminences de cette montagne qui sont des rocs presque sans végétation, je vis dans les fentes et les crevasses de rochers de grands trous où les loups et les hyènes se réfugiaient le jour. Quelques-uns de ces animaux nous rendirent visite dans la soirée du 27 : les chiens du village annoncèrent leur approche, et il est remarquable que ce n'était point par des aboiemens, mais par les hurlemens les plus sinistres. Les habitans du village ne les eurent pas plus tôt entendus, qu'en sachant la cause, ils s'armèrent, et se munissant de bottes d'herbe sèche, ils se rendirent en corps à l'enclos situé au milieu du village où était renfermé le bétail. Là, ils allumèrent les bottes d'herbe sèche, et les brandissant et les agitant, ils coururent criant et vociférant par les montagnes. Cette manœuvre eut l'effet désiré, d'épouvanter les loups et de les faire sortir du village; mais nous trouvâmes qu'ils avaient tué cinq animaux et blessé plusieurs autres.

Le 1^{er} février, les messagers arrivés de Kaarta donnèrent la nouvelle que la guerre n'était pas encore entamée entre le Kaarta et le Bambarra, et que je pourrais probablement traverser le Kaarta avant l'invasion du pays par l'armée de Bambarra.

Le 3 février, de bonne heure le matin, deux guides vinrent de Kouni à Kari, pour me conduire aux frontières de Kaarta. Je pris donc congé de Daucari et me séparai pour la dernière fois de mon com-

pagnon de voyage le forgeron, et à dix heures environ je sortis de Soulo. Nous voyageâmes tout le jour par un pays de montagnes et de rochers, le long de la rivière Kricko, et au coucher du soleil nous fîmes halte au village de Soumo où nous couchâmes.

Le 4 février nous continuâmes de suivre le cours du Kricko, dont les bords sont très bien cultivés et fourmillent d'habitans. Ils étaient alors renforcés par nombre de gens qui étaient venus de Kaarta s'y réfugier, à cause de la guerre de Bambarra. Dans l'après-midi nous atteignîmes Kimo, grand village où réside Madi-Konko, gouverneur de la contrée montueuse du Kasson, nommée *Soroma*. De là, les guides que m'avait donnés le roi de Kasson s'en retournèrent pour se joindre à l'expédition contre Kaadjaga, et ce ne fut que le 6 que je pus obtenir de Madi-Konko un guide pour me conduire à Kaarta.

Le 7 février je quittai Kimo avec le fils de Madi-Konko pour guide, et nous suivîmes toujours le Kricko jusqu'à l'après-midi, puis nous arrivâmes à Kandji, ville considérable. Le Kricko n'est ici qu'un ruisseau. Cette belle rivière prend sa source à l'est de cette ville, et descend avec un courant bruyant et rapide jusqu'au pied de la haute montagne de Fappa, où elle devient plus paisible et serpente doucement par les plaines de Koumakary; après quoi, et grossie par une branche qui lui vient

du nord, elle se perd dans le Sénégal, près des chutes du Salou.

Le 8 février nous traversâmes une rude contrée pierreuse, et après avoir passé par Scimpo et beaucoup d'autres villages, nous arrivâmes dans l'après-midi à Lackarago, petit village situé sur la bande de montagnes qui sépare les royaumes de Kason et de Kaarta. Dans le cours de la journée nous rencontrâmes quelques centaines de personnes qui fuyaient Kaarta avec leur famille et leurs effets.

Le 9 février, de bonne heure le matin, nous quittâmes Lackarago, et un peu à l'est, atteignîmes le sommet d'une montagne, d'où nous avions une vue étendue de la contrée. Vers le sud-est on apercevait quelques montagnes dans le lointain, et notre guide nous dit que c'étaient les montagnes de Fouladou. Nous descendîmes avec beaucoup de difficultés par un précipice abrupte et hérissé de rocs, et continuâmes notre route dans le lit desséché d'une rivière où les arbres, s'entrelaçant au-dessus de nos têtes, rendaient le chemin sombre et frais. Au bout de peu de temps nous étions au fond de ce vallon romantique, et à environ six heures nous sortîmes d'entre deux hauts rochers, et nous nous trouvâmes dans les plaines unies et sablonneuses du Kaarta. A midi nous arrivâmes à un *korri*, ou lieu à faire de l'eau, et là pour quelques grains de verre j'achetai autant de lait et de blé que nous en pou-

vions avoir besoin. En effet, les provisions sont dans ce pays tellement bon marché, et les bergers y vivent dans une telle abondance, qu'ils demandent rarement quelque chose en échange des rafraîchissemens qu'un voyageur a reçus d'eux. De Kori nous arrivâmes au coucher du soleil à Fissurah, où nous nous établîmes pour le mieux.

Le 10 février nous passâmes tout le jour à Fissurah pour laver un peu de linge, et apprendre plus exactement la situation des affaires avant de nous risquer du côté de la capitale.

Le 11 février, notre hôte prenant avantage de la position incertaine du pays, demanda pour notre logement une somme si extravagante, que, soupçonnant qu'il avait par ce moyen l'intention d'engager une querelle avec nous, je refusai d'accéder à sa demande exorbitante; mais tous mes gens étaient tellement effrayés des bruits de la guerre prochaine, qu'ils refusaient d'aller plus avant, à moins que je ne m'arrangeasse avec lui et ne l'engageasse à m'accompagner à Kimmou pour nous protéger sur la route. J'y réussis assez difficilement, et au moyen d'une couverture que j'avais apportée pour moi coucher, et qui avait inspiré à mon hôte une si grande envie, les affaires furent accommo-dées à l'amiable; il monta à cheval et se mit à notre tête. C'était un de ces nègres qui mènent de front, avec la partie cérémoniale de la religion musulmane,

toutes leurs superstitions anciennes et boivent des liqueurs fortes. On les nomme *Johar* ou *Jowers*, et ils forment dans ce royaume une nombreuse et puissante tribu. Nous ne fûmes pas plus tôt dans une partie sombre et solitaire du bois, qu'il nous fit signe d'arrêter, et avec un morceau de bambou creux, qui lui pendait au cou comme une amulette, il siffla très fort trois fois. J'avoue que je fus un peu effrayé à la pensée que c'était un signal qu'il donnait à ses camarades pour venir nous attaquer, mais il me donna l'assurance qu'il n'avait agi ainsi que pour s'assurer du sort probable de notre voyage. Alors il descendit de cheval, mit sa lance en travers sur la route, et après nombre de courtes prières, il termina par trois sifflemens encore. Il écouta ensuite quelque temps comme s'il attendait une réponse, et n'en recevant aucune, il nous dit que nous pouvions voyager sans crainte car il n'y avait pas de danger. A midi environ nous traversâmes plusieurs villages abandonnés. Les habitans s'étaient réfugiés dans le Kasson pour éviter les horreurs de la guerre. Nous arrivâmes à Karankalla au coucher du soleil. C'était autrefois une grande ville, mais comme elle a été, il y a quatre ans, pillée par les Bambarans, il y en a encore à peu près la moitié en ruines.

Le 12 février, au point du jour, nous partîmes de Karankalla, et comme il n'y avait plus qu'une

petite journée pour arriver à Kemme, nous voyageâmes plus le lendemain qu'à l'ordinaire en nous amusant à cueillir des fruits le long de la route. Cette occupation fit que je m'éloignai un peu de ma troupe, et comme j'étais incertain s'ils étaient devant ou derrière moi, je me hâtai d'aller vers une éminence pour regarder autour de moi. Comme je me dirigeai du côté de cette hauteur, deux cavaliers nègres, armés de fusils, sortirent au galop des taillis. Dès que je les vis, je fis halte, les nègres en firent autant, et tous trois nous semblions également confondus. A mesure que j'approchai d'eux, leur peur croissait, et l'un des deux m'ayant lancé un regard d'horreur, partit au grand galop. Saisi d'une frayeur panique, il mit sa main sur ses yeux et ne cessa pas de marmotter des prières jusqu'à ce que son cheval, en apparence à l'insu de son cavalier, l'emmena lentement sur les traces de son camarade. A un mille environ, ces cavaliers rencontrèrent mes gens, à qui ils racontèrent une terrible histoire. Il paraît que leur terreur m'avait revêtu de robes flottantes, d'un esprit formidable, et l'un d'eux affirma que quand je fis mon apparition un coup de vent froid tomba sur lui d'en haut comme beaucoup d'eau froide. A environ midi nous vîmes au loin la capitale du Kaarta, située au milieu d'une plaine découverte, la contrée étant dépourvue de bois à deux milles à la ronde par suite de la grande

consommation qui se fait de cet article pour brûler et se chauffer. A environ deux heures de l'après-midi nous entrâmes dans la ville.

Nous allâmes tout droit à la cour qui est devant la résidence du roi, mais j'étais si complètement entouré de la multitude ébahie, que je n'essayai pas de descendre de cheval et me contentai d'envoyer le fils de Nadikonko et mon hôte, pour prévenir le roi de mon arrivée. Ils revinrent bientôt accompagnés d'un messenger du roi, qui me faisait signifier qu'il désirait me voir le soir. Le messenger avait aussi la mission de me procurer un logement et de veiller à ce que la foule ne me molestât point. Il me conduisit dans une cour, à la porte de laquelle stationnait un homme, avec un bâton à la main, pour écarter la foule, et là, il me montra une grande hutte où je devais loger. J'étais à peine assis dans ce spacieux logement, que la foule entra. Il fut impossible de la maintenir dehors et je fus entouré par autant de monde que la hutte en pouvait recevoir. Quand la première société m'avait vu et adressé plusieurs questions, elle se retirait et faisait place à une autre, et de cette façon la hutte se vida et se remplit treize fois.

Un peu avant le coucher du soleil, le roi m'envoya dire qu'il était libre et désirait me voir. Je suivis le messenger au travers de nombre de cours entourées de hauts murs, où j'observai beaucoup

d'herbe sèche bottelée comme du foin, pour nourrir les chevaux dans le cas où la ville serait investie. Quand j'entrai dans la cour où le roi était assis, je fus étonné du nombre des gens de sa suite et du bon ordre qui paraissait régner parmi eux. Ils étaient tous assis. Les hommes de guerre à la droite du roi, les femmes et les enfans à sa gauche, laissant un passage pour moi. Le roi, nommé Daisy Kourabarri, ne se distinguait de ses sujets par aucune supériorité dans le costume. Un banc de terre de deux pieds de haut environ, sur lequel était étendue une peau de léopard, constituait la seule insigne de la dignité royale. Quand je fus assis sur la terre devant lui, et que je lui racontai les diverses circonstances qui m'amenaient à passer à travers son pays, et les raisons qui me portaient à solliciter sa protection, il parut parfaitement satisfait, mais il ajouta qu'il n'était guère en son pouvoir, en ce moment, de m'être de quelque secours, parce que toute communication était depuis quelque temps interrompue entre le Kaarta et le Bambarra. Comme Mansong, roi de Bambarra, était entré avec son armée dans le Fouladou en se dirigeant vers le Kaarta, il y avait peu à espérer que je pusse pénétrer dans le Bambarra par aucun des chemins ordinaires, d'autant plus que venant du pays d'un ennemi, je serais certainement pillé ou pris comme espion. Si son pays eût été en paix, me

disait-il, il serait resté avec moi jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât, mais dans la situation présente, il ne désirait pas que je séjournasse à Kaarta dans la crainte que quelque accident ne m'arrivât et parce qu'alors mes compatriotes diraient qu'il avait tué un blanc. Il me conseillait donc de retourner dans le Kasson et d'y rester jusqu'à la fin de la guerre, qui probablement arriverait au bout de trois ou de quatre mois, et alors s'il était vivant, disait-il, il serait heureux de me voir, s'il était mort, ses enfans auraient soin de moi. Cet avis était certainement donné par le roi dans une bonne intention, et peut-être fus-je blâmable pour ne l'avoir pas suivi; mais je réfléchis que les mois chauds approchaient et je tremblais devant l'idée de passer la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations et l'aversion que me causait la pensée de revenir sans avoir fait dans mes découvertes de plus grands progrès, me déterminaient à pousser en avant, et bien que le roi refusât de me donner un guide pour le Bambarra, je le priai de permettre à un homme de m'accompagner aussi près des frontières de ce royaume qu'il le pourrait faire avec sûreté. Quand le roi vit que j'étais bien résolu à continuer, il me dit qu'il y avait encore une route libre, mais qu'elle n'était pas entièrement sans danger. Elle consistait à passer du royaume de Kaarta dans le royaume maure de

Ludamar pour aller de là par un circuit dans le Bambarra. Le roi m'offrit, si je voulais prendre ce chemin, des gens qui me conduiraient à Jarra, ville frontière du Ludamar. Il s'informa alors avec beaucoup de soin de la manière dont j'avais été traité depuis mon départ de la Gambie, et me demanda en plaisantant combien d'esclaves je comptais emmener avec moi. Il allait poursuivre quand un homme, monté sur un beau cheval maure, couvert de sueur et d'écume, entra dans la cour et déclara qu'il avait quelque chose d'important à communiquer au roi : celui-ci prit alors ses sandales, et c'est là le signe qu'il faut se retirer. Je pris donc congé, mais je dis à mon petit domestique de rester aux environs afin d'apprendre quelque chose des nouvelles que ce messager apportait. Au bout d'une heure environ, le domestique revint et me dit que l'armée Bambarra avait quitté le Fouladou et était en marche vers Kaarta : l'homme que j'avais vu et qui apportait cette nouvelle était un de ces espions ou éclaireurs employés par le roi, dont chacun a son poste particulier, habituellement sur une éminence, d'où il a une vue étendue de la contrée et surveille les mouvemens de l'ennemi.

Dans la soirée le roi m'envoya un beau mouton, présent très acceptable, puisque aucun de nous n'avait pris de nourriture de tout le jour. Tandis que nous apprêtions le souper, on commença les prières

du soir, non par le cri habituel du prêtre, mais par le bruit du tambour et des sons prolongés tirés des dents d'éléphant creusées de façon à en faire une trompe dont le son est mélodieux et ressemble plus que tout autre son artificiel à la voix humaine. Comme le corps principal d'armée de Dany était alors à Kemmou, les mosquées étaient pleines, et je remarquai là que les disciples de Mahomet formaient la moitié au moins de l'armée de Kaarta.

Le 13 février je fis présent au roi de mes pistolets de selle et de mes arçons, et très pressé de quitter un lieu qui vraisemblablement allait bientôt devenir le théâtre de la guerre, je priai le messager de faire savoir au roi que je désirais quitter Kemmou aussitôt qu'il jugerait convenable de me donner un guide. Une heure après le roi m'envoya avec son messager, chargé de me remercier de mon présent, huit cavaliers pour me conduire à Jarra. Ils me dirent que le roi désirait que je me rendisse à cette destination le plus vite possible pour qu'ils fussent de retour avant que rien se fût fait de décisif entre les armées de Bambarra et de Kaarta. Nous partîmes donc aussitôt de Kemmou, accompagnés des trois fils de Dany et de deux cents cavaliers environ, qui dans une intention bienveillante voulurent nous voir dans notre chemin.

Voyage de Kemmou à Funingkedy. Particularités sur le major Houghton. Jarra.

Dans la soirée du jour où nous sortîmes de Kemmou, le fils aîné du roi et une grande partie des cavaliers nous ayant quittés, nous atteignîmes un village appelé *Marina*, où nous couchâmes. Durant la nuit quelques voleurs pénétrèrent violemment dans la cabane où j'avais déposé mon bagage, et ayant ouvert au moyen d'un couteau un de mes paquets, vola beaucoup de grains de verre, une partie de mes habits et un peu d'ambre et d'or qui se trouvaient dans mes poches. Je m'en plaignis à mes protecteurs, mais inutilement. Le jour suivant, 14 février, était très avancé avant l'heure de notre départ de Marina, et nous voyageâmes lentement, à cause de la chaleur excessive, jusqu'à quatre heures de l'après-midi : nous remarquâmes alors deux nègres assis parmi quelques buissons épineux à une petite distance du chemin. Les gens du roi, tenant pour certain que ces nègres étaient des esclaves échappés, armèrent leurs fusils et coururent à toute bride dans plusieurs directions afin de les cerner et de les empêcher de fuir. Les nègres, toutefois, attendirent avec beaucoup de calme que nous fussions arrivés à portée de l'arc : chacun d'eux prit alors dans son carquois une poignée de flèches, en mit deux entre ses dents, une à son arc, en nous

faisant avec la main signe de nous tenir à distance. Alors un des hommes du roi demanda aux étrangers ce qu'ils étaient : ils répondirent qu'ils étaient natifs de Tourda, village voisin, et qu'ils étaient venus à cet endroit pour cueillir des *tomberongs*.

Ce sont de petites baies farineuses, d'une couleur jaune et d'un goût délicieux, que je savais être le fruit du *rhamnus lotus* de Linnée. Les nègres nous en montrèrent deux paniers qui en avaient été remplis dans la journée. Ces baies sont très estimées des naturels, qui les convertissent en une sorte de pain, en les exposant quelques jours au soleil et en les pilant ensuite doucement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse de la baie soit séparée du noyau. Cette farine est alors délayée dans un peu d'eau et arrangée en gâteaux qui, séchés au soleil, ressemblent par le goût et la couleur au plus doux pain-d'épice. Les noyaux sont ensuite mis dans un vase plein d'eau, et secoués de façon à en séparer la farine qui peut y être restée. Elle donne à l'eau un goût agréable, et cette eau, en y ajoutant un peu de millet pilé, forme un très bon gruaud nommé *sondi*, qui est le déjeuner ordinaire dans plusieurs parties du Ludamar, durant les mois de février et de mars. On recueille ce fruit en étendant un linge sur la terre, et en battant au-dessus les branches avec un bâton.

Le lotier est très commun dans tous les royaumes

que je visitai, mais c'est le sol sablonneux du Kaarta qui le produit en plus grande abondance, ainsi que le Ludamar et les parties septentrionales du Bambarra, où c'est un des plus communs arbrisseaux du pays. J'en avais observé les mêmes espèces en Gambie; comme cet arbrisseau vient aussi à Tunis de même que dans les royaumes nègres, et qu'il fournit à ces derniers un aliment qui ressemble à du pain et aussi une douce liqueur que les noirs goûtent beaucoup, on ne peut douter que cette plante soit le lotier de Pline qui formait la nourriture des Libyens-Lotophages. Une armée peut très bien subsister avec le pain que fournit ce fruit. Nous arrivâmes le soir au village de Tourda; là tous les gens du roi me quittèrent, hormis deux qui devaient me servir de guides jusqu'à Jarra.

Le 15 février je partis de Tourda, et environ à deux heures nous étions dans une ville considérable nommée *Funing-Kedy*. Quand nous approchâmes les habitans furent très alarmés; car, comme un de mes guides était coiffé d'un turban, ils nous prirent pour des bandits maures. Cette méprise fut bientôt dissipée, et nous fûmes reçus par un slaté de Gambie qui habite cette ville et nous logea chez lui.

Le 16 février nous apprîmes qu'un grand nombre d'hommes devaient se rendre de cette ville à Jarra le lendemain, et comme la route était in-

festée par les Maures, nous prîmes le parti de faire halte et de nous réunir à ces voyageurs. A deux heures environ, comme j'étais couché, endormi sur une peau de taureau, derrière la porte de la hutte, je fus éveillé par des cris de femmes et une confusion générale parmi les habitans. Je soupçonnai tout d'abord que les Bambarrans venaient d'entrer dans la ville, mais ayant aperçu mon domestique sur le toit d'une hutte, je lui demandai quelle était la cause de ce bruit. Je montai alors sur le toit aussi, et je vis un grand troupeau de taureaux qui venait vers la ville, suivi de trois Maures à cheval qui le poussaient en avant. Quand ils eurent atteint les puits qui sont tout auprès de la ville, les Maures choisirent dans le troupeau seize des plus belles bêtes et les emmenèrent au grand galop. Pendant cette affaire les gens de la ville, au nombre de cinq cents se tenaient rassemblés près des murs, et quand les Maures emmenèrent le bétail, bien qu'ils passassent près d'eux à portée de pistolet, les habitans firent à peine mine de vouloir résister : je ne vis tirer que quatre coups de fusil, et comme c'était de la poudre de la manufacture des nègres qui composait la charge, ils ne produisirent aucun effet. Bientôt après, je remarquai nombre de gens qui soutenaient un jeune homme à cheval et le conduisaient lentement vers la ville. C'était un des bergers qui, ayant essayé de lancer

son javelot, avait été blessé d'un coup de feu par un Maure. Sa mère marchait devant, frénétique de douleur, frappant des mains et énumérant les excellentes qualités de son fils. *I n' affo fonio* ; « il ne disait jamais un mensonge ! » s'écriait la malheureuse mère inconsolable pendant qu'on apportait son fils blessé : *i maffo, fonio abade* ; « il ne dit jamais un mensonge ; non, jamais ! » Quand on l'eut porté dans sa cabane, et étendu sur une natte, tous les spectateurs se joignaient pour déplorer son sort par les clameurs et les hurlemens les plus douloureux.

Quand leur affliction se fut un peu apaisée, on me pria d'examiner la blessure ; je trouvai que la balle lui avait entièrement traversé la jambe, ayant fracturé les deux os un peu au-dessous du genou. Il y avait peu d'espoir à donner, cependant j'indiquai une chance possible de guérison en lui coupant la jambe au-dessus du genou. Cette proposition fut repoussée avec horreur, et évidemment je leur parus être une espèce de cannibale : on livra donc le patient aux soins de quelques bouchrinns qui s'efforcèrent de lui ouvrir le chemin du paradis en lui marmottant dans l'oreille quelques phrases arabes qu'ils lui faisaient répéter. Après plusieurs efforts inutiles, le pauvre infidèle prononça enfin *la illah el allah ; Mohamet raçoul allahi*. Alors les disciples du prophète donnèrent à la mère l'assurance que son fils avait donné un suffisant témoignage de sa

foi, et qu'il serait heureux dans la vie à venir : il mourut le soir même.

Le 17 février mes guides me dirent que pour éviter les bandits maures, il était nécessaire de voyager la nuit ; nous partîmes donc de Funingkedy dans l'après-midi, et accompagnés d'environ trente personnes qui emportaient leurs effets dans le Ludamar, de crainte de la guerre. Nous voyageâmes grand train et en silence jusqu'à minuit, heure à laquelle nous fîmes halte dans une sorte d'enclos près d'un petit village. Les nègres ne purent pas dormir à cause du froid : le thermomètre de Fahrenheit était descendu à 68 degrés.

Le 18 au point du jour nous reprîmes notre voyage, et à huit heures nous traversâmes Fimbing, village frontière du Ludamar, situé dans une plaine entre deux montagnes ou rochers, et entouré d'une haute muraille. C'est de ce village que le major Houghton, abandonné par ses esclaves nègres qui refusaient de le suivre dans le pays des Maures, écrivit au crayon sa dernière lettre au docteur Laidley. Ce brave et malheureux homme, après avoir surmonté beaucoup de difficultés, s'était dirigé au nord, s'efforçant de traverser le royaume de Ludamar, où j'appris par la suite les détails suivans sur sa fin déplorable. A son arrivée à Jarra, il lia connaissance avec des marchands qui se rendaient à Tischit (lieu voisin des Salines du Grand-Désert,

à dix journées dans le nord) pour y acheter du sel, et le major, au moyen d'un fusil et d'un peu de tabac, les décida à le conduire. Il est impossible de ne pas penser que les Maures les trompèrent avec intention, soit sur la route qu'il voulait suivre, soit sur l'état du pays qui sépare Jarra de Tombouctou. Leur intention était probablement de le voler et de l'abandonner dans le désert. Au bout de deux jours il soupçonna leur perfidie et insista pour retourner à Jarra. Les Maures voyant qu'il persistait dans cette résolution, lui enlevèrent tout ce qu'il possédait et emmenèrent ses chameaux. Le pauvre major, ainsi délaissé, retourna à pied à un lieu d'aiguade qui appartient aux Maures et se nomme *Tarra*. Il était depuis quelques jours sans nourriture, et les Maures lui en ayant refusé, il succomba à ses misères. Qu'il soit mort de faim ou sous les coups des Mahométans, on l'ignore : son corps fut traîné dans les bois, et on me fit voir de loin le lieu où on laissa consommer ses restes.

A environ quatre milles, au nord de Fimbing, nous trouvâmes un petit cours d'eau, où nous vîmes nombre de chevaux sauvages. Ils étaient tous de la même couleur, et s'enfuirent au galop, à leur aise cependant, faisant de fréquentes haltes pour regarder derrière eux. Les nègres les chassent pour les manger, et leur chair est très estimée.

A midi environ nous entrâmes dans Jarra, grande

ville située au pied de quelques rochers. Avant de procéder à la description de cette ville, et de rapporter les diverses aventures qui m'y arrivèrent, il sera bon de donner au lecteur un bref détail de l'origine de la guerre qui me conduisit à prendre cette route, malheureuse détermination qui fut la cause de toutes les calamités qui m'assailirent par la suite.

Cette guerre, qui désola Kaarta peu de temps après que j'eus quitté ce royaume, et qui répandit l'effroi dans plusieurs États voisins, naquit de la manière suivante : Quelques taureaux appartenant à un village frontière de Bambarra ayant été volés par un parti de Maures, furent vendus au douti ou chef d'une ville du Kaarta. Les villageois réclamèrent leurs bestiaux, et satisfaction leur ayant été refusée, ils se plaignirent de la conduite du douti à leur souverain Mansong, roi de Bambarra, qui voyait probablement d'un œil d'envie la prospérité croissante du Kaarta, et profita de cet incident pour déclarer la guerre à ce royaume.

Il envoya donc un messenger et un détachement de cavaliers à Dany, roi de Kaarta, pour lui apprendre que le roi de Bambarra, avec neuf mille hommes, visiterait Kemnou dans le cours de la saison sèche, et pour charger Dany d'ordonner à ses esclaves de balayer les maisons et de tout apprêter pour le recevoir commodément. Le messa-

ger termina cette notification insultante en présentant au roi une paire de *sandales de fer*, avec cette réflexion que : « Tant que le roi de Bambarra ne les « aurait pas usées dans la fuite, il ne serait jamais « à l'abri des flèches du Bambarra. »

Dany ayant pris l'avis de ses chefs sur les moyens de repousser un ennemi si formidable, répondit par un défi, et fit écrire en arabe, par un bouchrinn, sur un carton mince, une sorte de proclamation qui fut suspendue à un arbre dans la place publique. Nombre de vieillards furent chargés de se rendre sur différens points pour l'expliquer au peuple.

Cette proclamation appelait tous les amis de Dany à se joindre à lui immédiatement; mais elle donnait à ceux qui étaient sans armes, ou craignaient la guerre, la faculté de se retirer dans les pays voisins : et stipulant toutefois qu'ils garderaient une stricte neutralité, que, dans ce cas, ils seraient bien accueillis au retour dans leurs habitations; mais dans le cas contraire, et s'ils étaient convaincus d'avoir été hostiles envers le Kaarta, ils brisaient la clef de leurs huttes et n'y rentreraient jamais : telles étaient les expressions.

Cette proclamation eut son effet, mais bien restreint, car un grand nombre des sujets du Kaarta profitèrent de la faculté d'émigration, et l'armée du Kaarta, quand j'étais à Kemmou, ne montait pas

à plus de quatre mille hommes, mais tous braves et déterminés.

Le 2 février Mansing, avec son armée, marcha sur Kemmou, et Dany, sans vouloir hasarder une bataille, se retira à Djoko, ville au nord-ouest de Kemmou, où il resta trois jours, et alla se réfugier dans une ville forte nommée *Djedingouma*, située dans la contrée montueuse, et ceinte de hautes murailles de pierre. Quand Dany quitta Djoko, ses fils refusèrent de le suivre, disant : « Que les chanteurs « publieraient leur déshonneur dès qu'ils sauraient « que Dany et sa famille avaient quitté Djoko sans « tirer un coup de fusil. » Ils restèrent donc à Djoko, y furent défaits, un d'eux même y périt, et le reste se retira dans Djedingouma, que Dany avait muni de provisions pour y finir la guerre.

Mansing voyant que Dany était décidé à éviter une bataille rangée, fit ravager le royaume du Kaarta par son armée divisée en nombreux détachemens. Pendant ce temps Dany fortifiait Djedingouma, et l'armée de Bambarra ayant voulu l'attaquer fut toujours repoussée. Alors le roi de Bambarra résolut de prendre Dany par la famine, et c'est Mansing au contraire que la famine prit pendant qu'il bloquait la place depuis deux mois. Dans cette position, il eut recours au roi maure de Ludamar, Ali, qui au commencement de la guerre avait promis son secours au Bambarra, mais refusa pourtant,

ce qui irrita tellement Mansing, qu'il leva en partie le siège de Djedingouma pour marcher sur Funing-kedy et de là sur le camp de Benoûm; mais les Maures avertis de cela avaient fui dans le nord-ouest.

Le roi de Kaarta à peine délivré de cette guerre entra en hostilité avec le Kasson pour une querelle de famille; mais cette guerre finit par un envoi d'esclaves du Kasson et du Kaarta au marché de Fort-Louis, ou des exécutions sanglantes. Il y eut à la suite des représailles partielles. Telle était la situation des affaires parmi les nations dans le voisinage de Jarra peu après mon arrivée en cette ville.

Maures. Permission de traverser le Ludamar. Arrivée à Dina.
L'auteur est fait prisonnier à Sami et conduit captif au camp de Benoûm sur les confins du Grand-Désert.

La ville de Jarra est d'une étendue considérable; les maisons sont bâties de terre et de pierres mêlées, la terre faisant l'office de mortier. Elle est située dans le royaume maure de Ludamar; mais la plupart des habitans sont des nègres de la frontière des États méridionaux qui préfèrent une existence précaire sous la protection des Maures qu'ils achètent par un tribut, à la continuelle inquiétude de se voir piller par eux. Le tribut qu'ils paient est considérable, et ils ont pour leurs protecteurs la soumission la plus illimitée, bien que traités par

eux avec un dédain extrême. Les Maures de ce pays et ceux des autres États qui tiennent aux pays nègres ressemblent physiquement aux mulâtres des Indes occidentales à un tel degré, qu'on ne les en distingue qu'avec peine. En vérité la génération actuelle semble être une race mêlée de Maures du nord et des nègres du sud. Au moral, ils sont doués des plus mauvaises qualités de l'une et de l'autre nation.

En ce qui concerne l'origine des tribus maures, distincts des habitans de la Barbarie dont ils sont séparés par le Grand-Désert, l'un, l'Africain, semble avoir supposé tout ce qui est probable, c'est-à-dire que quelques tribus numides, fuyant devant la fureur des Arabes sous les premiers califes, traversèrent au sud le Grand-Désert, et c'est une de ces tribus, dit Léon, qui découvrit et conquît les nations nègres sur le Niger. Par le Niger, il entend sans doute ici le Sénégal qui, dans le langage mandingue, se nomme *Bafing*, la rivière Noire. Il est difficile d'établir quelle extension ces peuplades ont prise sur le continent africain. Il y a des raisons de croire que leur domination de l'ouest à l'est, forme une ligne étroite depuis l'embouchure du Sénégal (sur la rive nord du fleuve) jusqu'aux confins de l'Abyssinie. C'est une race d'hommes subtile et perfide qui saisit chaque occasion de piller et de tromper les crédules et confians nègres. Dans le

cours de mon récit, leurs mœurs et leurs habitudes en général présenteront naturellement.

A mon arrivée à Jarra, j'obtins un logement dans la maison de Daman-Djumma, slaté de Gambie. Cet homme avait autrefois emprunté des marchandises au docteur Laidley pour une valeur de six esclaves, et bien que la dette datait de cinq années, il la reconnut avec empressement, et me promit tout l'argent qu'il pourrait se procurer. Il craignait, me dit-il, que dans la situation présente de ses affaires, il ne pût me payer plus de la valeur de deux esclaves. Il me fut toutefois d'un très grand secours en me changeant mes grains de verre et mon ambre pour de l'or, article plus portatif et plus facile à dérober à la rapacité des Maures.

Les difficultés que nous avions rencontrées, l'état agité du pays, et, par-dessus tout, la conduite sauvage et insultante des Maures effrayèrent tellement mes gens, qu'ils déclarèrent qu'ils préféreraient abandonner tous leurs droits à une récompense, plutôt que de faire un pas de plus dans l'est; en effet, le danger qu'ils couraient d'être pris par les Maures et vendus comme esclaves devenait plus probable chaque jour : je ne pouvais donc blâmer leurs craintes. Dans cette situation, abandonné par ma suite, et réfléchissant que la retraite m'était coupée par la guerre qui avait lieu derrière moi, je m'adressai à Daman pour obtenir d'Ali, chef ou roi du Ludamar,

la permission de passer en sûreté dans le Barra par son pays, et je louai un des esclaves de Daman pour m'accompagner dès que cette permission me serait accordée. Un messenger fut dépêché à Ali qui était alors campé près de Benoûm, et comme un présent était indispensable pour assurer le succès, je lui envoyai cinq vêtemens d'étoffe de coton qu'avait échangés Daman contre un de mes fusils de chasse. Quatorze jours furent employés à la conclusion de cette affaire; mais dans la soirée du 26 février, un des esclaves d'Ali arriva avec des ordres pour me conduire en sûreté, disait-il, jusqu'à Goumba, pour lequel service il me demandait le don d'un vêtement d'étoffe de coton bleu. Mon fidèle domestique, ayant remarqué que je me disposais à partir sans lui, résolut de m'accompagner, et me dit que, bien qu'il désirât me voir revenir sur mes pas, il n'avait jamais eu sérieusement la pensée de me quitter, mais que le conseil lui en avait été donné par Johnson, afin de m'engager à retourner sur-le-champ en Gambie.

Le 27 février je remis une grande partie de mes papiers à Johnson pour les transporter en Gambie le plus tôt possible. J'en avais réservé un duplicata pour moi, en cas d'accidens. Je laissai aussi en entière propriété à Daman un paquet de linge et d'autres objets qui ne m'étaient pas indispensables, car je désirais diminuer autant que possible mon ba-

gage pour que les Maures eussent moins la tentation de me piller.

Les choses ainsi arrangées, nous partîmes de Jarra dans l'après-midi, et allâmes coucher à Troum-Goumba, petit village muré, habité par un mélange de nègres et de Maures. Le jour suivant, 28 février, nous atteignîmes Quira, et le 29, après une journée pénible par une contrée sablonneuse, nous arrivâmes à Compé, lieu à faire de l'eau, qui appartient aux Maures. De là, le matin suivant, nous fîmes route vers Dina, grande ville bâtie comme Jarra de pierre et de terre. Les Maures sont ici en plus grande proportion que les nègres ne sont à Jarra. Ils s'assemblèrent autour de la hutte nègre que j'habitais, et me traitèrent avec la plus grande insolence; ils me sifflèrent, me huèrent, et me dirent des injures : ils allèrent même jusqu'à me cracher à la face pour m'irriter et faire naître un prétexte de me piller. Quand ils s'aperçurent que leurs outrages n'avaient pas l'effet qu'ils désiraient, ils eurent recours à l'argument final et décisif; j'étais chrétien : donc, ma propriété était le butin légal des sectaires de Mahomet. En conséquence, ils ouvrirent mes paquets et m'enlevèrent tout ce qui leur plut. Mes compagnons, voyant que chacun pouvait me piller impunément, insistèrent pour retourner à Jarra.

Le 2 mars je m'efforçai, par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir, de décider mes gens à

aller en avant ; mais ils persévérèrent , et comme j'avais des raisons d'appréhender d'autres avanies de la part des fanatiques maures , je pris le parti de continuer seul ma route. En conséquence , le matin suivant , à deux heures environ , j'étais hors de Dina. Il faisait clair de lune ; mais les hurlemens des bêtes féroces m'annonçaient la nécessité d'une marche prudente.

Quand je fus parvenu à une petite éminence qui est à un demi-mille de la ville , j'entendis quelqu'un appeler , et regardant en arrière , je vis mon domestique fidèle qui courait après moi. Il m'avertit que l'homme d'Ali était retourné à Benoûm , et que le nègre de Daman allait repartir pour Jarra ; mais il ne doutait pas , disait-il , que si je restais un peu encore il parviendrait à persuader à ce dernier de nous accompagner. J'attendis donc , et au bout d'un quart d'heure , mon domestique revint avec le nègre. Nous continuâmes notre route par une contrée sablonneuse jusqu'au milieu du jour ; à cette heure nous trouvâmes plusieurs huttes abandonnées , et comme je voyais quelque apparence d'eau à une petite distance , j'envoyai mon domestique y remplir un soufros ; mais pendant qu'il examinait le lieu et y cherchait l'eau , le rugissement d'un lion , qui probablement cherchait de l'eau aussi , fit revenir en hâte le domestique épouvanté , et il fallut nous soumettre patiemment à cette décon-

venue. Dans l'après-midi nous atteignîmes une ville principalement peuplée de Foulahs, et nommée *Samaming-Kus*.

Le 4 mars nous partîmes dès le matin pour Sampaka, lieu que nous atteignîmes à deux heures. Nous remarquâmes sur la route des quantités infinies de sauterelles, et les arbres en étaient entièrement noirs. Ces insectes dévorent tous les végétaux qui se trouvent sur leur chemin et en peu de temps ils ont dépouillé un arbre de ses feuilles. Le bruit de leurs excréments tombant sur les feuilles et l'herbe sèche ressemble beaucoup à celui que produit une ondée; si on frappe un de ces arbres, le nuage qui s'envole est étonnant : ils suivent dans leur vol le cours du vent, qui dans cette saison de l'année est toujours du nord-est. Si le vent venait à retourner, il est difficile de concevoir où ils prendraient de la nourriture, puisque toute leur route est marquée par la désolation.

Sampaka est une grande ville, et quand les Maures et les Bambarrans étaient en guerre, elle fut trois fois attaquée par les premiers; mais ils furent repoussés avec de grandes pertes, bien que le roi de Bambarra fût dans la suite obligé d'abandonner cette ville et tout le pays jusqu'à Goumba, afin d'obtenir la paix. J'y logeai dans la maison d'un nègre qui fabriquait de la poudre à canon. Il me fit voir un sac de salpêtre très blanc, mais cris-

taillé plus fin que d'ordinaire. Ils en tirent une quantité considérable des mares qui sont comblées dans la saison des pluies, et dans lesquelles le bétail se réfugie pour se rafraîchir durant les ardeurs du jour. Quand l'eau est reposée, il reste sur la fange une effervescence blanche que les habitans recueillent et purifient à leur façon. Les Maures leur fournissent du soufre venu de la Méditerranée, et la fabrication a lieu en pilant ensemble ces matériaux dans un mortier de bois. Les grains sont très inégaux, et il s'en faut de beaucoup que le son de l'explosion soit aussi sec que celui que produit la poudre d'Europe.

Le 5 mars nous sortîmes de Sampaka au point du jour. A midi environ nous fîmes halte à un petit village nommé *Dangali*, et dans la soirée nous arrivâmes à Dalli. Nous vîmes sur la route deux grands troupeaux de chameaux qui paissaient. Quand les Maures mettent leurs chameaux à paître, ils leur lient une des jambes de devant pour les empêcher de s'éloigner. Il se trouvait que ce jour était jour de fête à Dalli, et on dansait devant la porte du dounti. Aussitôt que les danseurs furent avertis qu'un blanc était entré dans la ville, ils quittèrent leur danse et vinrent en procession régulière, musique en tête, deux à deux, à l'endroit où je logeais. Ils jouent d'une espèce de flûte, mais au lieu de souffler dans un trou pratiqué sur le côté, ils soufflent

obliquement sur le bout qui est à demi bouché par une petite pièce de bois mince; ils ferment avec leurs doigts les trous qui sont sur le côté, et tirent de ces instrumens des airs simples et très plaintifs. Ils continuèrent la danse et le chant jusqu'à minuit. Pendant tout ce temps je fus enveloppé d'une telle foule qu'il me fallut bien satisfaire leur curiosité en restant assis immobile.

Le 6 mars nous restâmes, parce que quelques habitans qui le lendemain se rendaient à Goumba désirèrent nous accompagner; mais afin d'éviter la foule qui se formait ordinairement le soir, nous allâmes à un village nègre à l'est de Dalli, nommé *Sami*, où le douti hospitalier nous accueillit en faisant tuer deux moutons et en invitant ses amis à venir se divertir avec nous.

Le 7 mars mon hôte était si glorieux de l'honneur de traiter un homme blanc, qu'il insista pour que je restasse avec lui et ses amis jusqu'au frais du soir, en ajoutant qu'il me conduirait jusqu'au village prochain. Comme j'étais alors à deux journées de Goumba, et que je ne redoutais pas les Maures, j'acceptai de bon cœur l'invitation, et je passai l'après-midi très agréablement avec ces pauvres nègres. Leur compagnie m'était d'autant plus précieuse qu'elle contrastait vivement par sa douceur avec la rudesse et la barbarie des Maures. Ils animaient leur conversation en buvant une liqueur fermentée

tirée du froment, sorte de bière meilleure que celle que j'ai bue en Angleterre.

Au milieu de cette innocente fête, je me flattais que tout péril de la part des Maures était passé. L'imagination me transportait déjà sur les rives du Niger, et me faisait voir mille scènes délicieuses dans mon voyage à venir, quand tout à coup un parti de Maures entra à l'improviste dans la hutte et chassa les songes dorés. Ils venaient, disaient-ils, par ordre d'Ali pour me conduire au camp de Benoûm. Ils ajoutaient que si je les suivais de bon gré, je n'avais rien à craindre ; mais que si je résistais, ils étaient chargés de m'emmener de force. La surprise et l'effroi me laissèrent muet, mais les Maures, s'efforcèrent de dissiper mes appréhensions en me répétant que je n'avais rien à craindre. Leur visite, disaient-ils, avait pour cause la curiosité de Patima, femme d'Ali, qui avait tant entendu parler des chrétiens qu'elle brûlait du désir d'en voir un. Ils ne doutaient pas, qu'aussitôt cette curiosité satisfaite, Ali ne me fît un beau présent en m'envoyant avec un guide dans le Bambarra. Sachant bien que les prières et la résistance seraient également inutiles, je me disposai à suivre les envoyés, et je pris congé, avec beaucoup de chagrin, de mon hôte et de sa compagnie. Accompagné de mon domestique seul, car mon nègre de Damam avait pris la fuite à l'aspect des Maures, nous

parvînmes à Dalli dans la soirée, et nous y fûmes strictement surveillés par les Maures pendant la nuit.

Le 8 mars nous traversâmes par un circuit les bois de Dangali où nous couchâmes.

Le 9 mars nous continuâmes notre marche, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Sampaka. Nous vîmes sur la route un détachement de Maures bien armés, qui nous dirent qu'ils étaient à la recherche d'un esclave échappé; mais les gens de la ville nous apprirent qu'un parti de Maures avait tenté de dérober des bestiaux appartenant à la ville, mais qu'ils avaient été repoussés, et au portrait que l'on nous en fit, nous fûmes convaincus que c'étaient ces mêmes bandits que nous avions vus dans les bois.

Le lendemain matin, 10 mars, nous partîmes pour Samaming-Kous; nous rejoignîmes sur le chemin une femme et deux enfans avec un âne. Cette femme nous dit qu'elle allait en Bambarra, mais qu'elle avait été arrêtée par des Maures qui lui avaient pris la plus grande partie de ses hardes et un peu d'or, et qu'elle serait dans la nécessité de retourner à Dina pour attendre que la lune reparût. Ce même soir, la nouvelle lune donna le signal du commencement du rhamadan. De grands feux furent allumés sur différens points de la ville, et une plus grande quantité de vivres apprêtés à cette occasion.

Le 11 mars les Maures étaient prêts dès le point du jour; mais comme j'avais beaucoup souffert en route de la soif, je fis remplir d'eau un soufros pour mon usage particulier, car les Maures m'avaient assuré qu'ils ne mangeraient ni ne boiraient jusqu'à l'heure du coucher du soleil. La chaleur du jour et la poussière que soulevait notre marche vainquirent cependant leurs scrupules, et firent de mon soufros un article très essentiel de notre bagage.

Aussitôt mon arrivée à Dina, j'allai saluer un des fils d'Ali. Je le trouvai assis dans une hutte basse, avec cinq ou six de ses compagnons, lavant leurs pieds et leurs mains avec de l'eau, se gargarisant et la rejetant. Je ne fus pas plus tôt assis qu'il me présenta un fusil à deux coups en me disant de teindre le bois en bleu et de réparer une des batteries; il me fut très difficile de lui faire comprendre que je n'y entendais rien. Toutefois, me dit-il, si vous ne pouvez raccommoder le fusil, vous me donnerez sur-le-champ vos couteaux et vos ciseaux. Quand mon domestique, qui faisait les fonctions d'interprète, lui donna l'assurance que je n'avais point de ces objets, il saisit à la hâte un fusil qui était à sa portée, l'arma, et appliquant le canon sur l'oreille du domestique, il l'aurait certainement étendu mort sur la place, si les Maures ne lui avaient arraché l'arme en nous faisant signe de nous retirer. Le do-

mestique, terrifié par ce traitement, essaya de se sauver durant la nuit; mais il en fut empêché par la vigilante surveillance que les Maures exerçaient sur nous.

Le 12 mars nous quittâmes Dina pour nous rendre à Benoûm, et à quatre heures environ nous arrivâmes à un korri d'où les Maures s'apprêtaient à partir, se dirigeant vers le sud, à cause de la rareté de l'eau dans ce lieu. Nous y remplîmes notre soufros et continuâmes notre marche par un pays de sables couverts de petits arbrisseaux rabougris, et à une heure la chaleur nous força à faire halte. Mais comme notre eau était épuisée, nous ne pouvions pas prudemment rester plus de quelques minutes pour recueillir un peu de gomme qui remplace l'eau parfaitement en tenant la bouche humide, et en apaisant pour un temps les douleurs de gorge.

A cinq heures environ nous fûmes en vue de Benoûm, résidence d'Ali. Le camp présentait à l'œil un grand nombre de tentes sales, éparses sur un vaste terrain; et parmi les tentes se montraient de grands troupeaux de chameaux, de bétail et de chèvres. Nous arrivâmes sur les premières lignes du camp un peu avant le coucher du soleil, et après beaucoup d'instances nous nous procurâmes un peu d'eau. Mon arrivée ne fut pas plus tôt remarquée, que les gens qui tiraient de l'eau aux puits

laissèrent tomber leurs seaux ; ceux qui étaient dans les tentes s'élancèrent à cheval, et les hommes, les femmes et les enfans vinrent en course et au galop à ma rencontre. Je me trouvai bientôt enveloppé d'une telle foule que je ne pouvais plus remuer ; l'un me tirait mes habits, l'autre m'ôtait mon chapeau, un troisième s'avancait pour examiner les boutons de mes habits ; un quatrième enfin s'écriait *la ilah el allah, Mahomet racoul allahi*, et me signifiait par des paroles et des gestes de menace que je devais répéter ces mots. Enfin nous parvîmes à la tente du roi, où nous trouvâmes réunis un grand nombre de gens, hommes et femmes. Ali était assis sur un coussin de cuir noir, et occupé à arracher quelques poils de ses moustaches, tandis qu'une femme tenait devant lui un miroir. Il paraissait vieux, avait la physionomie des Arabes, et sa barbe était blanche. Il avait un aspect farouche et dédaigneux. Après m'avoir examiné avec attention, il demanda aux Maures si je parlais arabe. Quand on lui répondit négativement, il sembla très surpris et resta muet. Ceux qui l'entouraient, et les femmes surtout, étaient beaucoup plus curieux. On me faisait mille questions, on examinait toutes les parties de mon costume : après m'avoir fouillé on me contraignit à déboutonner mon gilet et à montrer la blancheur de ma peau. Quelques-uns allèrent même jusqu'à compter mes

doigts et mes orteils, comme s'ils mettaient en doute que je fusse un être humain.

Bientôt après le prêtre annonça les prières du soir; mais avant que personne ne s'éloignât un interprète me dit qu'Ali voulait m'offrir quelque chose à manger, et regardant autour d'eux, je vis plusieurs enfans qui amenaient un cochon qu'ils attachaient aux cordes de la tente, et Ali me fit signe de le tuer et de l'apprêter pour mon souper. Bien que je fusse très affamé, je ne jugeai pas prudent de prendre ma part d'un animal si détesté des Maures, et je répondis que je ne mangeais jamais de cette viande. Alors ils délièrent le porc, dans l'espoir qu'il courrait tout aussitôt après moi, car ils croient qu'il existe une grande inimitié entre les pores et les chrétiens; mais ils furent désappointés, car l'animal ne fut pas plus tôt en liberté qu'il commença à s'attaquer à toute personne qui se trouvait sur son chemin, et finit même par chercher un refuge sous le siège où était assis Ali. L'assemblée ayant été ainsi séparée, je fus conduit à la tente du principal esclave d'Ali, mais sans la permission d'y entrer ni de toucher rien du mobilier. Je demandai quelque chose à manger, et un peu de blé bouilli avec du sel et de l'eau me fut envoyé dans un bol de bois, et une natte ayant été étendue devant la tente je passai la nuit dessus, entouré d'une multitude curieuse.

Au lever du soleil Ali, avec quelques serviteurs, vint à cheval pour me faire visite, et m'annonça qu'il avait disposé pour moi une hutte où je serais à l'abri du soleil : on m'y conduisit, et je trouvai cette hutte comparativement fraîche et agréable : elle était construite avec des tiges de blé mises debout, formant un carré avec un toit plat de mêmes matériaux, soutenu par des bâtons fourchus, à l'un desquels on attachait le porc dont il a été question plus haut. Cet animal avait entièrement été mis là par ordre d'Ali, et en dérision pour moi, chrétien, et je trouvai que c'était là un commensal désagréable. en ce qu'il attirait nombre d'enfans qui s'amusaient à le battre à coup de bâton, tellement qu'il prenait son élan et mordait toutes les personnes qu'il pouvait atteindre.

J'étais à peine installé dans ma nouvelle habitation que déjà les Maures s'assemblèrent en groupes nombreux pour me voir; mais ce *lever* me parut incommode, en ce que je fus obligé de tirer un de mes bas et de leur montrer mon pied, même d'ôter mon habit et mon gilet pour leur faire voir comment je les mettais et déponillais mes vêtemens. La curieuse invention des boutons les ravissait. Il fallait répéter cette démonstration pour chaque visiteur; car tous ceux qui avaient du goût pour le merveilleux insistaient pour que leurs amis les visissent à leur tour, et ainsi, m'habillant, me désa-

billant, me déboutonnant, me reboutonnant, je passai douze heures de midi à minuit. A huit heures du soir environ, Ali m'avait envoyé pour souper un peu de couscous avec de l'eau et du sel, repas très bien venu, car je n'avais rien pris depuis le matin.

Je remarquai que durant la nuit les Maures me veillaient de près, et regardaient fréquemment dans la hutte pour voir si j'étais endormi; ou bien s'il faisait tout-à-fait obscur, ils allumaient une mèche faite de brins d'herbe. A deux heures du matin environ, un Maure entra dans la hutte, probablement avec l'intention de me voler quelque chose, de me massacrer peut-être. Comme les visiteurs de nuit étaient pour le moins suspects, je sautai debout au moment où il mettait la main sur moi, car je la sentais poser sur mon épaule. Le Maure, dans sa précipitation pour se sauver, butta sur mon domestique, et alla tomber la face sur le cochon qui répondit à cette attaque en mordant le Maure au bras. Les cris de cet homme alarmèrent les gens de la tente du roi, qui conjecturèrent tout aussitôt que je venais de m'évader, et nombre d'entre eux, à cheval déjà, s'apprêtaient à me poursuivre. Je remarquai en cette occasion qu'Ali ne couchait pas sous sa tente; car il venait au galop, sur un cheval blanc d'une petite tente, dressée à une distance considérable. En effet, la conduite tyrannique et cruelle

de cet homme le rendaient si jaloux de tous ceux qui l'entouraient, que ses esclaves et ses serviteurs eux-mêmes ne savaient pas où il couchait. Quand les Maures lui eurent expliqué la cause de cette algarade, ils s'en allèrent tous, et il me fut permis de dormir jusqu'au matin.

Le 13 mars, avec le jour recommencèrent les attaques et les outrages : les enfans s'assemblaient pour battre les cochons, et les hommes et les femmes pour tourmenter le chrétien. Il m'est impossible de décrire la conduite d'un peuple qui s'étudie au mal comme à une science, et se complaît dans les misères et les malheurs de ses semblables. Il suffit d'observer que la rudesse, la férocité et le fanatisme qui distinguent les Maures du reste des hommes trouvèrent en moi un sujet propre à exercer sur lui toutes leurs inclinations. J'étais *étranger, sans protection, et chrétien*. Chacune de ces circonstances est de celles qui ôtent toute humanité du cœur d'un Maure; mais quand on saura que tous se réunirent pour m'attaquer et me considérer comme un espion, on imaginera facilement ce que j'avais à craindre. Toutefois, voulant me concilier leur faveur, et, s'il était possible, ne leur fournir aucun prétexte à me maltraiter, j'obéis avec empressement à tous leurs ordres, et je supportai avec patience chaque outrage; mais jamais dans ma vie je ne connus d'heures plus traînantes et plus lourdes,

étant contraint de souffrir du matin au soir, avec un front sans ride, les insultes des plus grossiers sauvages qui soient sur la terre.

Détention à Benoûm. Funérailles. Mariage. Présent de noce extraordinaire que reçoit l'auteur. Caractère des habitans.

Les Maures, quoique très indolens de leurs personnes, sont des maîtres très rigides, et exigent un travail actif des gens qui dépendent d'eux. Mon domestique Demba fut envoyé dans les bois ramasser de l'herbe sèche pour le cheval d'Ali, et après avoir fait différens projets sur mon compte, ils me trouvèrent enfin un emploi qui n'était autre que le respectable office de *barbier*. Je devais faire ma première exhibition de capacité en cette profession devant le roi, et je fus honoré de la tâche de raser la tête du jeune prince de Ludamar. Je m'assis en conséquence sur le sable, et l'enfant, avec quelque hésitation, s'assit près de moi. On me mit dans la main un petit rasoir long de trois pouces environ, avec ordre de commencer; mais, soit effet de mon manque d'habileté, soit défectuosité de l'instrument, je fis malheureusement une petite coupure à la tête de l'enfant au début de l'opération. Le roi ayant remarqué ma manière gauche de tenir le rasoir, conclut que la tête de son fils était dans de très mauvaises mains, et me donna ordre de rendre le rasoir et de sortir de la tente. Je regardai ceci comme

une très heureuse circonstance ; car je m'étais imposé pour règle de me faire aussi inutile et aussi insignifiant que possible, regardant cette manière d'agir comme le seul moyen de recouvrer ma liberté.

Le 18 mars quatre Maures arrivèrent de Jarra avec Johnson mon interprète, qu'ils avaient arrêté avant qu'il fût informé de la position dans laquelle j'étais. Ils avaient avec eux un paquet de hardes et de linge que j'avais laissé dans la maison de Daman-Jumma pour mon usage, dans le cas où je revien-drais par le chemin de Jarra. On amena Johnson dans la tente d'Ali, et il y fut interrogé ; le paquet fut ouvert, et on m'envoya chercher pour que je fisse connaître l'usage de ces différens objets. Je fus heureux toutefois d'apprendre que Johnson avait confié mes papiers aux soins d'une des femmes de Daman. Quand j'eus satisfait la curiosité d'Ali relativement aux différentes parties du vêtement, on refit le paquet, et on le mit dans un grand sac de peau de vache qui était dans un coin de la tente. Le même soir, Ali envoya trois de ses gens pour me donner avis de la présence d'un grand nombre de voleurs dans le voisinage, et me fit savoir que, pour empêcher que le reste de mes objets me fût enlevé, il était nécessaire de transporter le tout dans sa tente : mes habits, mes instrumens et tout ce qui m'appartenait furent donc emportés, et, bien que la

chaleur du linge propre m'eût été nécessaire pour me rafraîchir, je ne pus me procurer seulement une chemise de la provision que j'avais apportée. Toutefois Ali fut très déconcerté quand il ne trouva point parmi mes effets la quantité d'or et d'ambre qu'il avait espérée. Pour s'assurer de ce qui en était, il envoya le matin suivant les mêmes personnes pour examiner si je n'avais rien de caché sur ma personne. Ces gens, avec leur rudesse native, fouillèrent dans tous les coins de mon vêtement, et me prirent tout mon or, mon ambre, ma montre et une de mes boussoles de poche. J'avais heureusement, la veille au soir, enfoui mes autres compas dans le sable, et ces objets, avec les vêtemens que je portais, furent tout ce qui put échapper aux tyranniques investigations d'Ali.

L'or et l'ambre étaient fort satisfaisans pour l'avarice des Maures; mais la boussole de poche devint bientôt un objet de curiosité superstitieuse. Ali désirait beaucoup savoir pourquoi ce petit morceau de fer, l'aiguille, montrait toujours le Grand-Désert, et je me trouvai un peu embarrassé pour répondre à sa question; accuser mon ignorance, c'était faire soupçonner que je voulais lui cacher la vérité; je lui répondis donc que ma mère demeurerait bien loin au-delà des sables de Sahara, et que tant qu'elle serait vivante, la pointe de fer me désignerait ce point, et me servirait de guide pour

me mener vers elle, et que si elle était morte, l'aiguille me désignerait encore son tombeau. Alors Ali regarda la boussole avec un étonnement double : il la tourna et la retourna à diverses reprises ; mais voyant que le fer marquait toujours le même point, il prit l'instrument avec de grandes précautions, et me le rendit, témoignant l'opinion qu'il y avait là quelque chose de magique, et qu'il craignait de le garder entre ses mains.

Le 20 mars au matin, les chefs tinrent conseil sur mon compte dans la tente d'Ali. Leurs décisions, bien que toutes défavorables, me furent rapportées différemment par différentes personnes. Quelques-unes me dirent qu'ils avaient l'intention de me mettre à mort ; d'autres assuraient que je ne perdrais que la main droite ; mais ce qu'il y avait de plus probable, c'est ce que je tenais du fils même d'Ali, enfant de neuf ans, qui vint me trouver dans la soirée, et qui m'apprit avec beaucoup d'intérêt que son oncle avait persuadé à son père de me faire arracher les yeux, qui, disait-on, ressemblaient à ceux d'un chat : cette mesure avait été approuvée par tous les bouchrinns. Toutefois son père, ajoutait-il, ne mettrait la sentence à exécution que quand la reine Fatima, qui se trouvait en ce moment dans le nord, m'aurait vu.

Le 21 mars, très inquiet de mon sort, je me rendis de bon matin chez le roi, et comme il y avait là

nombre de bouehrimms assemblés, je pensai que l'occasion était favorable pour m'assurer de leurs intentions. Je commençai donc par solliciter la permission de retourner à Jarra : elle me fut tout nettement refusée. Sa femme, me disait le roi, ne m'avait pas encore vu, et je devais rester jusqu'à ce qu'elle vînt à Benoûm, après quoi j'aurais la liberté de partir sur mon cheval, qu'on m'avait pris le lendemain même de mon arrivée. Quelque peu satisfaisante que fût cette réponse, je fus forcé d'en paraître content, et comme il y avait peu d'espoir que je pusse échapper à cette époque de l'année, à cause de l'excessive chaleur et du manque absolu d'eau dans les bois, je pris le parti d'attendre patiemment la fin des pluies, ou une occasion plus favorable; mais l'espoir éloigné rend le cœur malade. Cette fatigante attente de jour en jour, et l'idée de traverser les royaumes nègres par la saison pluvieuse qui approchait, me rendit très triste, et après une nuit sans repos, je me trouvai le matin atteint d'une fièvre violente. Je m'étais bien enveloppé de mon manteau afin d'exciter la transpiration et je dormais, quand une bande de Maures entra dans la cabane, et avec leur rudesse ordinaire, ils m'arrachèrent le manteau. Je leur fis signe que j'étais malade et désirais beaucoup dormir; mais je sollicitais en vain : mes souffrances furent pour eux un objet de risée, et ils s'attachèrent à l'augmenter par

tous les moyens possibles. Cette insolence calculée et humiliante à laquelle j'étais exposé était un des plus amers ingrédients dans la coupe de la captivité, et me rendait souvent la vie à charge. Dans ces momens de détresse j'enviais le sort de l'esclave qui, au milieu de ses calamités, avait du moins la libre jouissance de ses pensées, bonheur auquel je fus étranger pendant quelque temps. Fatigué de ces insultes continuelles et aigri par mon état de fièvre, je tremblais que je ne vinsse à sortir des bornes de la prudence et que la colère ne me portât à quelque violence, dont la mort eût été la conséquence inévitable. Dans ce tourment je quittai ma hutte et allai me coucher sous un arbre ombreux à une certaine distance du camp. Là même, la persécution vint me chercher encore; la solitude était un bienfait trop grand pour un malheureux chrétien.

Le fils d'Ali avec plusieurs cavaliers vinrent me donner ordre de me lever et de les suivre. Je les suppliai de me laisser où j'étais, ne fût-ce que pour quelques heures, mais ils firent peu d'attention à ce que je disais, et après quelques mots menaçans un d'eux tira un pistolet d'un sac de cuir attaché au pommeau de sa selle, et le dirigeant vers moi, lâcha deux fois la détente. Il le faisait avec tant de sang-froid que je me demandais si ce pistolet était chargé. Il l'arma une troisième fois et frappait la pierre à feu avec un morceau d'acier, quand je le

suivis. Nous trouvâmes Ali fort en colère dans sa tente. Il demanda le pistolet du Maure, et s'amusa pendant quelque temps à lever et à faire tomber le couvre-bassin. Prenant enfin sa poire à poudre, il l'amorça, et se tournant vers moi d'un air de menace, il dit en arabe quelque chose que je ne compris pas. Je chargeai mon domestique de savoir quelle offense j'avais commise, et j'appris que m'étant éloigné du camp sans la permission d'Ali, je leur avais inspiré le soupçon que je cherchais à m'évader : enfin il me fut signifié que si j'étais vu encore hors des limites du camp, des ordres étaient donnés pour que la première personne qui viendrait à me voir me fusillât.

Dans l'après-midi, l'horizon à l'est était chargé et épais ; les Maures pronostiquèrent un vent de sable, qui en effet s'éleva le matin suivant et dura deux jours, sans le moindre répit ; la force du vent n'était pas très grande, c'était ce que les marins appellent une *forte brise*, mais la quantité de sable et de poussière qu'il poussait devant lui était telle qu'elle obscurcissait entièrement l'atmosphère. Le vent la portait de l'est à l'ouest dans un courant non interrompu, et l'air était quelquefois si épais et si plein de sable, qu'il était difficile de voir les tentes voisines. Comme les Maures font toujours leur cuisine en plein air, ce sable tombait abondamment dans le couscous, et s'attachait promptement à la peau

humide de transpiration. Les Maures se roulent autour de la figure un linge pour ne pas respirer et avaler le sable, et tournent toujours le dos au vent quand ils regardent en l'air pour empêcher le sable de leur tomber dans les yeux. Vers ce temps, toutes les femmes du camp se teignirent les pieds et le bout des doigts d'une couleur safran foncé. Je ne pus jamais savoir si c'était prescription religieuse ou parure. La curiosité des femmes maures m'avait été très incommode depuis mon arrivée à Benoûm, et dans la soirée du 25 (était-ce à l'instigation des autres, par l'effet de leur extrême curiosité ou simple plaisanterie?) il en vint dans ma cabane un certain nombre et elles me donnèrent clairement à entendre que l'objet de leur visite était de s'assurer, par un examen immédiat, si le rite de la circoncision avait lieu parmi les nazaréens (chrétiens). Le lecteur jugera aisément quelle fut ma surprise à cette déclaration inattendue, et afin d'esquiver la visite en question je jugeai plus convenable de prendre plaisamment la proposition. Je leur dis qu'il n'était point d'usage dans mon pays de faire des démonstrations de cette nature devant tant de belles femmes, mais que si elles voulaient se retirer toutes à l'exception d'une d'elles que je montrai, (c'était la plus jeune et la plus jolie), je contenterais sa curiosité. Les dames goûtèrent la plaisanterie et s'en allèrent en riant cordialement. La jeune femme

à qui j'avais donné la préférence, bien qu'elle n'eût pas fait usage du droit d'inspection que je lui déférai, ne sembla nullement mécontente du compliment, car elle m'envoya de la farine et du lait pour mon souper.

Le 28 mars au matin, un grand troupeau de bétail arriva de l'est, et un des conducteurs à qui Ali avait prêté mon cheval entra dans ma hutte avec une patte d'antilope pour présent, et me dit que mon cheval était devant la tente d'Ali. Peu de temps après, Ali envoya un esclave pour me faire savoir que dans l'après-midi je devais être prêt à monter à cheval avec lui, car il avait le projet de me faire voir à quelques-unes de ses femmes.

A quatre heures à peu près, Ali avec six de ses courtisans vint à cheval à ma hutte et me dit de le suivre. J'obéis tout aussitôt; mais ici une difficulté se présenta. Les Maures, accoutumés à un costume large et flottant, ne pouvaient se faire à l'apparence de *mes culottes de nankin*, qu'ils trouvaient non-seulement peu élégantes, mais très indécentes parce qu'elles collaient. Comme il s'agissait d'une visite à des dames, Ali dit à mon domestique d'apporter le manteau lâche que j'avais toujours porté depuis mon arrivée à Benoûm, et m'ordonna de m'en bien envelopper. Nous visitâmes les tentes de quatre dames, et à chacune d'elles on me présenta une tasse de lait et d'eau. Toutes ces dames étaient d'une

corpulence remarquable, ce qui est ici considéré comme une grande beauté. Elles furent très curieuses, et examinèrent avec la plus vive attention mes cheveux et ma peau; mais elles affectaient de me considérer comme une espèce très inférieure à leur race, fronçaient le sourcil et paraissaient épouvantées quand elles voyaient la blancheur de ma peau. Dans le cours de l'excursion de ce soir-là, ma mine et mon costume donnèrent une grande gaité à la compagnie, qui galopait autour de moi comme si j'étais un animal sauvage traqué. Ils brandissaient leurs fusils autour de leur tête, et déployaient de toutes façons leur activité et leur habileté à cheval, comme pour exercer leurs prouesses sur un pauvre captif.

Les Maures sont certainement bons cavaliers et montent hardiment. Leurs selles étant devant et derrière plus élevées, leur fournissent un siège commode et sûr, car s'il leur arrive de tomber, le sol est tellement doux et sablonneux qu'ils se blessent rarement. Leur plus grand orgueil consiste à arrêter, pendant le plus grand galop, leur cheval tout court, tellement qu'il ploie sur ses haunches. Ali montait toujours un cheval blanc qui avait la queue teinte en rouge. Il n'allait jamais à pied, si ce n'est pour dire ses prières, et même la nuit deux ou trois chevaux étaient toujours tenus sellés à une petite distance de sa tente. Les Maures mettent un

grand prix à leurs chevaux, car c'est grâce à leur rapidité supérieure qu'ils peuvent faire des incursions de pillage dans les pays nègres. Ils leur donnent à manger trois ou quatre fois par jour, et le soir une grande quantité de lait doux, que les chevaux paraissent aimer beaucoup.

Le 3 avril, dans l'après-midi, un enfant qui était malade depuis quelque temps mourut dans la tente voisine de la mienne, et la mère avec les parens commencèrent aussitôt les hurlemens de mort. Nombre de femmes étrangères vinrent se joindre à elles et prendre part à ce concert mélancolique. Je n'eus pas l'occasion de voir l'enterrement, qui ordinairement se fait en secret, à la brune, et souvent à quelques pas de distance seulement de la tente. Ils plantent sur ce tombeau un arbuste particulier, et il n'est permis à aucun étranger d'en cueillir une feuille ou même de la toucher, tant leur vénération pour les morts est grande.

Le 7 avril, à quatre heures de l'après-midi environ, une trombe passa sur le camp avec une telle violence qu'elle renversa trois tentes et m'enleva la moitié de ma hutte. Ces tourbillons viennent du Grand-Désert et sont tellement fréquens à cette saison de l'année, que j'en ai vu cinq ou six en un seul jour : ils élèvent le sable à une hauteur prodigieuse et il semble que l'on voie de loin des colonnes de fumée mouvante.

La chaleur poignante du soleil reflétée par un terrain sec et sablonneux rend l'air étouffant. Ali m'ayant pris mon thermomètre, je n'avais aucun moyen de m'en faire une idée précise, mais au milieu du jour, quand les rayons du soleil vertical sont secondés par le vent brûlant du Désert, le sol est chauffé à un tel degré qu'il n'y a pas moyen d'y tenir le pied nu. Les nègres esclaves eux-mêmes ne passeraient pas en courant d'une tente à l'autre sans leurs sandales. A cette heure du jour les Maures gissent étendus de tout leur long dans leurs tentes, endormis ou immobiles. J'ai souvent éprouvé des vents si chauds que je ne pouvais tenir ma main dans le courant d'air qui entraient par les fentes de ma hutte sans que je sentisse une certaine douleur.

Le 8 avril le vent souffla du sud-ouest, et dans la nuit nous eûmes une averse abondante accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

Le 10 avril on battit le tabala ou grand tambour, pour annoncer un mariage qui avait lieu dans une tente voisine. Un grand nombre de gens étaient réunis, mais ce n'était point là cette gaieté et cet entraînement qui règne dans une noce nègre. Il n'y avait ni chant, ni danse, ni divertissement d'aucune espèce, tant que je pus voir. Une femme battait le tambour, et les autres s'y joignant à certains temps, formant un chœur de cris aigus, et agitant en même temps leurs langues d'un côté de la bouche à l'autre

avec une grande vivacité. J'en fus bientôt las et je m'en retournai à ma hutte, où j'étais assis et presque endormi, quand une femme qui tenait à sa main une tasse de bois, entra et m'annonça qu'elle m'apportait un présent de la part de la mariée. Avant que je fusse remis de la surprise que me causait le messenger, la femme me jeta en plein à la face le contenu de la tasse. M'étant aperçu que c'était exactement l'eau bénite dont parmi les Hottentots les prêtres arrosent, dit-on, un nouveau couple, je soupçonnai que la vieille femme était poussée par la malice ou la méchanceté, mais elle me donna sérieusement à entendre que c'était une bénédiction nuptiale de la façon de la mariée elle-même, faveur que les jeunes Maures non mariés reçoivent toujours comme une grande marque de distinction. Puisqu'il en était ainsi, je m'essuyai le visage et envoyai mes remerciemens à l'épousée. Le tambour nuptial continua et les dames chantèrent ou sifflèrent toute la nuit. A neuf heures du matin environ, la femme fut emmenée en cérémonie à la tente de sa mère, suivie de beaucoup de femmes qui portaient sa tente (présent du mari), d'autres portaient les poteaux, d'autres les cordes. De cette façon et toujours sifflant comme d'abord, elles arrivèrent à la place marquée pour la résidence de la mariée et y dressèrent sa tente. Le mari venait après avec nombre d'hommes qui conduisaient quatre tau-

reaux, qu'ils attachèrent aux cordes de la tente; ensuite en ayant tué un, dont ils distribuèrent la viande au peuple, la cérémonie fut terminée.

Renseignemens recueillis sur Houssa et Tombouctou. Souffrance de la faim. Manque d'eau.

Un mois entier s'était écoulé depuis que j'étais captif, et chaque jour m'avait pendant ce temps apporté de nouvelles souffrances. J'observai la marche lente du soleil avec anxiété et je bénissais les rayons jaunes du couchant quand ils brillaient sur le sol de ma hutte, car c'était l'heure où mes oppresseurs me quittaient pour me laisser passer la nuit brûlante dans la solitude et les réflexions.

A environ minuit on apporta pour moi et mes deux serviteurs une tasse de couscous avec un peu d'eau et de sel. C'était là notre ration ordinaire et tout ce qui nous était alloué pour satisfaire les besoins de la faim et nous soutenir pendant tout le jour d'après, car il faut remarquer que c'était alors le carême mahométan, et comme les Maures l'observent avec une extrême rigidité, ils trouvaient convenable de me soumettre, bien que chrétien à la même observance. Le temps cependant me réconcilia avec ma position, et je découvris que je pouvais supporter la faim et la soif mieux que je ne l'aurais cru, et enfin je m'efforçai de tromper les lentes heures en apprenant à écrire l'arabe. Les

gens qui me visitaient me firent bientôt connaître les caractères, et je trouvai qu'en engageant ainsi leur attention, je les rendais moins tourmentans qu'ils n'eussent été. En effet, quand je remarquais quelqu'un dont la figure m'annonçait suivant moi quelque mauvais tour, je prenais le parti de le prier soit d'écrire quelque chose sur le sable, soit de déchiffrer ce que j'y avais déjà écrit, et l'orgueil de montrer sa supériorité d'éducation le portait habituellement à souscrire à ma requête.

Le 14 avril, comme la reine Fatima n'était pas encore arrivée, Ali parla d'aller dans le nord et de la ramener avec lui; mais comme ce lieu était à deux journées de Benoûm, il était nécessaire d'avoir quelques provisions sur la route, et Ali, méfiant envers ceux qui l'entouraient, craignait tant d'être empoisonné, qu'il ne mangeait jamais de rien qui n'eût été apprêté sous sa surveillance immédiate. On tua donc un beau taureau, et la chair coupée en tranches minces fut mise à sécher au soleil. Cette viande et deux sacs de couscous composaient les munitions de voyage.

Avant son départ, les noirs de la ville de Benoûm vinrent, suivant leur coutume annuelle, représenter leurs armes et apporter le tribut fixe d'étoffes et de blé. Ils étaient mal armés; vingt-deux avaient des mousquets, quarante ou cinquante des arcs et des flèches. Il y avait à peu près le même

nombre d'hommes et d'enfans portant seulement des piques. Ils se rangèrent devant la route, où ils attendirent que les armes fussent examinées et que quelques petites querelles fussent apaisées.

Le 18 avril, deux jours après le départ d'Ali, un chérif arriva avec du sel et quelques autres articles de Walet, capitale du royaume de Birou. Comme il n'y avait aucune tente préparée pour lui, il établit sa demeure dans la même hutte que moi. Il me parut être un homme bien informé et sa connaissance des langues arabe et bambarra l'avaient mis à même de voyager en sûreté dans nombre de royaumes, car bien que sa résidence fût Walet, il avait visité Houssa, et Tombouctou avait été pendant quelques années son séjour habituel. Comme je m'informai de la distance qui séparait Walet de cette ville, il me demanda si j'avais l'intention de voyager de ce côté, et sur ma réponse affirmative, il secona la tête et me dit que cela ne pourrait se faire, car là les chrétiens étaient regardés comme les enfans du diable et les ennemis du prophète. J'appris de lui les particularités suivantes : Houssa était, suivant lui, la plus grande ville qu'il eût jamais vue : Walet était plus grande que Tombouctou; mais comme son commerce consiste principalement en sel, Walet n'était pas aussi fréquenté par les étrangers : entre Benoûm et Walet il y avait dix journées de marche, mais la route ne traversait

aucune ville remarquable, et les voyageurs s'y nourrissaient de lait qu'ils achetaient aux Arabes, gardiens de troupeaux, près des lieux où il y a de l'eau. Deux de ces journées se passaient dans une contrée de sable et sans eau absolument. De Walet à Tombouctou il comptait onze journées, mais l'eau était plus abondante et l'on voyageait d'ordinaire sur des taureaux. Il me dit qu'il y avait beaucoup de Juifs à Tombouctou, mais qu'ils parlaient arabe et priaient comme les Maures. Il me désignait souvent du doigt le sud-est ou plutôt l'est par le sud, me faisant remarquer que Tombouctou était situé dans cette direction, et bien que je lui fisse répéter ce renseignement à plusieurs reprises, il ne varia jamais ou bien ce fut de très peu de chose, et au sud alors.

Le 24 avril, au matin, le chérif Sidi-Mahomed-Moura-Abdallah, natif de Maroc, arriva avec cinq taureaux chargés de sel. Il avait autrefois habité pendant quelques mois Gibraltar, où il avait ramassé assez d'anglais pour se faire comprendre. Il m'apprit qu'il avait été cinq mois à venir de Santa-Cruz, mais qu'une grande partie de ce temps avait été occupée au commerce. Quand je le priai de m'énumérer les jours qu'il avait employés dans sa route de Maroc à Benoûm, il me donna le détail qui suit : pour aller à Souera, trois jours ; à Agadir, trois ; à Djiniken, dix ; à Nadenoun, quatre ; à La-

kenerg, cinq; à Ziriwin-Zouman, cinq; à Tischit, dix; à Benoûm, dix; en tout cinquante jours: mais les voyageurs restent ordinairement plus long-temps à Djiniken et à Tischit. C'est dans ce dernier lieu qu'ils tirent le sel de roche, qui est un si grand article de trafic avec les nègres.

En causant avec ce shérif et les divers étrangers qui venaient au camp, je passai mon temps plus aisément que d'abord. D'un autre côté, comme le soin de ma cuisine était maintenant entièrement entre les mains des esclaves d'Ali, sur lesquels je n'avais aucune autorité, je me trouvai assez mal nourri, plus mal enfin que le mois d'avant, car deux nuits successives ils négligèrent de m'envoyer ma ration, et bien que mon domestique eût été dans une petite ville près du camp, demandant avec instance de hutte en hutte, il ne put se procurer qu'une poignée de noix de terre, qu'il partagea avec moi. La faim est dans les premiers momens une sensation à coup sûr très douloureuse, mais quand elle dure un certain temps elle est remplacée par de la débilité et de la langueur. Dans ce cas, une gorgée d'eau, en tenant l'estomac tendu, rétablit et ranime les esprits et fait cesser pour un temps toute espèce de malaise. Johnson et Domba étaient très abattus. Ils restaient étendus sur le sable dans un sommeil de torpeur. et même quand le conscous arriva j'éprouvai quelque difficulté à les

réveiller. Je ne me sentais point accablé de sommeil, mais j'étais affecté d'une respiration profonde et convulsive, pareil à un soupir continu, et ce qui m'alarmait plus encore, ma vue devenait trouble, et quand je voulais me mettre sur mon séant je me sentais près de m'évanouir. Ces symptômes ne disparurent que plusieurs jours après celui où la nourriture me fut rendue.

Nous étions depuis quelques jours dans l'attente d'Ali, qui venait de Sahil (le pays du nord) avec sa femme Fatima. Pendant ce temps Mansong, roi de Bambarra, avait envoyé demander à Ali une troupe de cavaliers pour l'aider à assiéger Djidingouma. Non-seulement Ali avait rejeté cette demande, mais il avait traité les envoyés avec beaucoup de hauteur et de dédain; alors Mansong avait entièrement renoncé à assiéger la ville pour ne penser qu'à châtier Ali de son insolence.

Les choses étaient dans cette position, quand le 29 avril un messenger arriva à Benoûm avec la désagréable nouvelle que l'armée bambarra approchait des frontières du Ludamar. Cette nouvelle jeta tout le pays dans la confusion, et dans l'après-midi le fils d'Ali arriva à Benoûm avec vingt cavaliers environ. Il donna ordre d'éloigner immédiatement tout le bétail, de ployer les tentes, et de se tenir prêt à partir le lendemain matin au point du jour.

Le 30 avril, dès que le jour parut, tout le camp

était en mouvement. Le bagage était porté par des taureaux, les deux portions de la tente étant placées chacune d'un côté, et les différens articles de bois dépendant de la tente distribués de la même façon. L'étoffe de la tente était jetée sur le tout, et par-dessus tout cela étaient assises une ou deux femmes, car les femmes maures sont très mauvaises marcheuses. Les favorites du roi étaient montées sur des chameaux, ayant une selle d'une construction particulière et une espèce de dais pour les garantir du soleil. Nous marchâmes au nord jusqu'à midi. A cette heure le roi ordonna que tout le cortège, deux tentes exceptées, entrât dans un bois épais et bas, qui était à notre droite. On m'envoya avec les deux tentes, et j'arrivai le soir dans une ville nègre nommée *Farani*, où nous dressâmes les tentes dans un lieu ouvert, à peu de distance de la ville.

Le trouble et la confusion avaient empêché les esclaves d'accommoder la même quantité de vivres, et de crainte que leurs provisions séchées ne fussent épuisées avant d'arriver au lieu de la destination (car personne autre qu'Ali et les chefs ne savait encore où nous allions), ils jugèrent à propos de me faire observer un jeûne d'un jour encore.

Le 1^{er} mai, comme j'avais des raisons de craindre que ce jour ne fût encore considéré comme jour d'abstinence, j'allai le matin à la ville nègre de *Farani*, et demandai au douti quelques provisions : il

me les donna sur-le-champ, et m'invita à venir chaque jour chez lui tant que je serais dans le voisinage. Ces gens hospitaliers sont regardés par les Maures comme une race abjecte d'esclaves, et traités en conséquence. Deux des esclaves de la maison d'Ali, homme et femme, qui étaient venus aussi avec les deux tentes, allaient ce matin faire boire le bétail aux puits de la ville, où l'eau commençait à s'épuiser ; quand les femmes nègres aperçurent le bétail, elles prirent leurs pots et s'enfuirent à toutes jambes du côté de la ville, mais avant d'y pouvoir entrer, elles furent arrêtées par les esclaves qui les contraignirent à rapporter l'eau qu'elles avaient tirée pour la mettre dans les auges des bestiaux : quand cette eau fut bue, ils ordonnèrent à ces femmes de puiser de l'eau jusqu'à ce que toutes les bêtes fussent désaltérées, et la femme esclave maure brisa deux vases de bois sur la tête des filles noires, parce qu'elles tardaient un peu à obéir à ses ordres.

Le 3 mai nous quittâmes le voisinage de Farani, et après un circuit par les bois, nous arrivâmes dans l'après-midi au camp d'Ali : il était plus étendu que celui de Benoûm, et situé dans un bois épais, éloigné de deux milles environ d'une ville nègre nommée *Boubaker*. Je me rendis immédiatement près d'Ali pour présenter mes respects à la reine Fatima, qui était arrivée avec lui de Sahil. Il parut très satisfait de mon arrivée, me serra les mains et dit à sa

femme que j'étais chrétien : elle était de la race arabe, ses cheveux étaient longs et noirs et sa corpulence remarquable. Elle me sembla d'abord révoltée de la pensée qu'elle avait vu un chrétien si près d'elle, mais quand, par le moyen d'un nègre qui parlait l'arabe et le mandingue, je lui eus répondu à plusieurs questions que la curiosité lui suggérait, relativement aux pays des chrétiens, elle fut plus à son aise et me fit apporter une tasse de lait, ce que je regardai comme de très favorable augure.

La chaleur était alors intolérable : toute la nature semblait y succomber. Le pays au plus loin présentait à la vue une morne étendue de sable, où étaient par-ci par-là des arbres rabougris et des buissons épineux, à l'ombre desquels les bestiaux affamés tondaient le gazon flétri, tandis que les chameaux et les chèvres en broutaient le maigre feuillage. L'eau était plus rare ici qu'à Benoûm; jour et nuit les puits étaient encombrés de bestiaux mugissant et se battant pour approcher des auges. La soif excessive en rendait quelques-uns furieux : d'autres trop faibles pour avoir de l'eau par la force, essayaient de calmer leur soif en dévorant la fange noire des creux des puits, ce qu'ils faisaient avidement, bien que cela leur fût fatal.

Cette grande disette d'eau se faisait sévèrement sentir à tous les hommes du camp, mais à personne

plus qu'à moi, car bien qu'Ali m'eût fait donner une peau pour renfermer de l'eau, et que Fatima m'en eût légèrement approvisionné une ou deux fois quand j'en manquais, cependant telle était la barbarie des Maures quand ils étaient aux puits, que quand mon domestique cherchait à remplir mon outre, il était vigoureusement battu pour sa présomption. Chacun était surpris que l'esclave d'un chrétien essayât de puiser de l'eau à des puits creusés par les sectateurs du prophète. Ce traitement finit par effrayer tellement le domestique que je crois qu'il eût mieux aimé périr de soif que de tenter encore de remplir l'outre. Il se contenta donc de demander en mendiant de l'eau aux esclaves nègres qui servaient le camp. Je suivis son exemple; mais ce fut avec assez peu de succès, car bien que je ne laissasse échapper aucune occasion, et que je fusse très pressant dans mes sollicitations avec les Maures et avec les nègres, j'étais fort mal approvisionné et passais souvent les nuits dans la situation de Tantale. Une nuit, après avoir en vain demandé de l'eau dans le camp, et me sentant dévoré par la fièvre, je résolus d'aller tenter fortune aux puits qui étaient à un demi-mille du camp. Je partis donc à minuit, et me guidant sur les mugissemens des bestiaux, j'arrivai bientôt à ce lieu où je trouvais les Maures très occupés à tirer de l'eau. Je demandai la permission de boire, mais on me repoussa avec

des outrages. Toutefois, passant d'un puits à un autre, je vins enfin à un puits où il n'y avait qu'un vieillard et deux petits garçons. Je fis la même demande à cet homme et il me puisa sur-le-champ un seau d'eau ; mais comme j'allais le saisir, il se ressouvint que j'étais chrétien, et craignant que le contact de mes lèvres ne polluât son seau, il jeta l'eau dans une des auges en me disant d'y boire ; bien que cette auge ne fut pas des plus grandes, et que trois vaches y fussent déjà à se désaltérer, je résolus d'y prendre ma part et m'agenouillant, je passai ma tête entre deux vaches, et bus avec grand plaisir jusqu'à ce que l'eau fût presque entièrement épuisée. Les vaches alors se disputèrent la dernière gorgée.

C'est dans des incidens de cette nature que je passai le mois de mai, durant lequel ma situation ne reçut aucun changement. Ali me considérait toujours comme son prisonnier légitime, et Fatima, bien qu'elle me fît donner une plus grande quantité de vivres que je n'étais habitué à en recevoir à Benoûm, n'avait encore rien dit au sujet de ma délivrance : cependant les fréquentes variations du vent, les nuages qui s'amoncelaient et les éclairs lointains, en même temps que d'autres signes de l'approche de la pluie, annonçaient que la saison humide était très imminente : c'est dans cette saison que les Maures évacuent le pays des nègres, et re-

tournent sur les confins du Grand-Désert. Ceci me fit penser que mon sort allait se décider par une crise, et je me déterminai à attendre l'événement sans inquiétude apparente; mais des circonstances se présentèrent qui occasionèrent en ma faveur un changement plus prompt que je ne l'avais prévu ou espéré. Par suite des événemens de la guerre, Ali devait aller à Jarra, et par le moyen de Fatima qui s'occupait beaucoup des affaires, et aussi était émue de compassion pour moi, j'obtins d'accompagner Ali. Mes bagages furent tirés du grand sac de peau de vache qui était dans le coin de la tente d'Ali, et il m'ordonna d'expliquer l'usage de chacun des objets, et de montrer la manière de mettre les bottes, les bas, etc. Je fis tout avec empressement, puis on me dit qu'au bout de quelques jours je serais libre de partir.

Persuadé que, une fois à Jarra, je trouverais bien moyen de m'échapper, je me livrai alors à l'espérance de voir ma captivité bientôt à son terme, et comme je n'ai point été trompé dans cet espoir, je vais m'arrêter pour présenter dans leur ensemble des observations sur les Maures et sur le pays.

Mœurs et habitudes des Maures. Observations sur le Désert, etc.

Les Maures de cette partie de l'Afrique sont divisés en plusieurs tribus distinctes, dont les plus formidables sont, suivant tout ce qui m'a été rap-

porté, celles de Travart et d'Ill-Braken, qui habitent la rive nord du fleuve Sénégal. Les tribus de Djidoumah, de Djafnou et de Ludamar, bien que moins nombreuses que les premières, sont néanmoins très puissantes et très belliqueuses. Chacune de ces tribus est gouvernée par un chef ou roi qui exerce sur sa horde une juridiction absolue, sans reconnaître la souveraineté d'un monarque commun. En temps de paix l'occupation de ces gens est le soin de leurs bestiaux dont la chair les nourrit, car les Maures sont extrêmes en gloutonnerie et en abstinence. Par suite de jeûnes fréquens et sévères que leur enjoint leur religion, et aussi des voyages fatigans qu'ils entreprennent fréquemment dans le Grand-Désert, ils sont capables de supporter la faim et la soif avec un courage étonnant; mais dès qu'il se présente une occasion de satisfaire leur appétit, ils dévorent en général dans un seul repas ce qui en ferait trois au moins pour un Européen. Ils se mettent peu en peine de l'agriculture, puisqu'ils se procurent le blé, les étoffes de coton et les autres nécessités au moyen du sel extrait des salines du Grand-Désert, qu'ils échangent contre ces objets avec les nègres.

La stérilité naturelle du pays est telle qu'il fournit peu de matériaux pour les manufactures. Les Maures réussissent cependant à tisser une forte étoffe dont ils couvrent leurs tentes. Les femmes font le fil avec

le poil de chèvre ; ils préparent aussi les peaux de leur bétail de manière à s'en faire des selles, des brides, des poches et autres articles de cuir. Ils sont également assez habiles à convertir le fer natif que leur fournissent aussi les nègres, en peignes et en couteaux aussi bien qu'en pots pour faire bouillir leurs alimens. Quant aux sabres et aux autres instrumens, ils les achètent des Européens, ainsi que les fusils et les munitions des armes à feu pour des esclaves qu'ils font dans leurs incursions de pillage. Le principal commerce de cette sorte a lieu avec les marchands français sur la rivière de Sénégal.

Les Maures sont de rigides mahométans, et possèdent, avec la bigoterie et la superstition, toute l'intolérance de leur secte ; ils n'ont point de mosquée à Benoûm ; mais ils font leurs dévotions sous un hangar ouvert ou enclos de nattes. Le prêtre est en même temps le maître d'école des enfans. Chaque soir ils se réunissent devant sa tente, et là, à la lueur d'un grand feu de broussailles et de bouse, on leur enseigne quelques versets du Koran et les préceptes de leur croyance. Ces prêtres affectent de savoir quelque chose de la littérature étrangère. Le prêtre de Benoûm m'attestait qu'il pouvait lire les écrits des chrétiens ; il me fit voir nombre de caractères qu'il assurait être l'alphabet romain, et un autre spécimen inintelligible également qu'il déclara être le *Kellam il indi* en persan. Sa biblio-

thèque se composait de neuf volumes in-4°, dont la plupart étaient, je le pense, des ouvrages de religion ; car le nom de Mahomet s'y montrait en lettres rouges à chaque page. Les écoliers écrivaient leurs leçons sur des planches minces, le papier étant trop cher pour être d'un usage commun ; ils étaient assez diligents, et paraissaient doués d'une ardente émulation, et portaient même leurs petites planches de travail en travers sur leurs dos quand ils faisaient autre chose. Quand un enfant a logé dans sa mémoire quelques prières et sait lire et écrire certaines parties du Koran, il est regardé comme assez instruit, et c'est avec ce léger bagage d'instruction qu'il entre dans la vie. Fier de ses talens acquis, il regarde avec dédain le nègre illettré, et saisit toutes les occasions de montrer sa supériorité sur ceux de ses compatriotes qui ne possèdent pas la même éducation : quant à celle des filles, elle est totalement mise de côté ; les femmes ne font que peu de cas des qualités de l'esprit, et l'absence de ces qualités dans une femme n'est point considérée par les hommes comme un défaut ; on la regarde, je crois, comme une espèce inférieure d'animal, et il semble qu'on ne les élève que pour vaquer aux plaisirs sensuels de leurs maîtres impérieux. La volupté est donc regardée comme leur principale perfection, et une soumission d'esclave comme leur indispensable devoir.

Les Maures ont une singulière idée de la perfection physique des femmes. La grâce de la figure ou de la démarche, ou l'expression d'une physionomie, ne sont nullement des points essentiels pour eux ; corpulence et beauté paraissent être synonymes. Une femme, même de peu de prétention à la beauté, doit ne pouvoir marcher sans une esclave à chaque bras pour la soutenir, et une beauté parfaite est la charge d'un chameau. En conséquence de ce goût des Maures pour la taille massive, les femmes se donnent beaucoup de peine pour se l'acquérir de bonne heure. A cet effet, les mères font manger à leurs filles une grande quantité de couscous arrosé chaque matin d'une grande tasse de lait de chameau ; peu importe que la fille ait faim ou non, il faut qu'elle avale le lait et le couscous, et son obéissance est souvent forcée par des coups. J'ai vu une pauvre fille crier pendant une heure la tasse sur les lèvres, et sa mère, un bâton à la main, la guettant et faisant usage sans pitié de ce bâton toutes les fois qu'elle s'apercevait que sa fille n'avalait point. Cette singulière méthode, au lieu de produire l'indigestion et les maladies, donne bientôt à la jeune femme ce degré d'obésité qui, aux yeux d'un Maure, est la beauté au plus haut degré.

Comme les Maures achètent toutes les étoffes aux nègres, les femmes sont forcées d'user de très

grande économie en fait de costume. En général, elles se contentent d'une large pièce d'étoffe de coton qu'elles se roulent autour de la taille, et qui descend comme un jupon presque jusqu'à terre. A la partie supérieure de ce vêtement sont cousues deux pièces d'étoffes carrées, l'une devant, l'autre derrière, qui sont attachées ensemble sur les épaules. Leur costume de tête est une bande d'étoffe de coton dont certaines parties sont plus larges les unes que les autres, et servent à leur garantir le visage quand elles vont au soleil. Toutefois il arrive souvent que quand elles sortent, elles se voilent de la tête aux pieds.

Les travaux de femme varient en raison de leur degré d'opulence. La reine Fatima et quelques autres femmes de haut rang, comme les grandes dames de quelques parties de l'Europe, passent leur temps en grande partie à causer avec les personnes qui les visitent, à faire leurs dévotions ou à admirer leurs charmes dans un miroir. Les femmes des classes inférieures se livrent aux différens devoirs domestiques. Elles sont très vaines et parleuses. Quand quelque chose les met de mauvaise humeur, elles déchargent ordinairement leur colère sur leurs esclaves femelles qu'elles mènent avec une autorité tout-à-fait despotique : ceci me conduit à observer que la condition de ces pauvres captives est déplorable. Au point du jour elles doivent aller chercher

de l'eau aux puits dans de grandes outres nommées *djirbas*, et aussitôt qu'elles ont apporté ce qu'il faut d'eau à la famille pour l'usage de la journée, aussi bien que pour les chevaux, alors il leur faut piler le blé et accommoder les vivres. Cette cuisine se fait toujours en plein air, de façon que les esclaves sont exposés tout à la fois à la chaleur du soleil, à celle du sable et à celle du feu; dans les intervalles, leur affaire est de balayer les tentes, de battre le lait, et de remplir d'autres offices domestiques. Avec tout cela, elles sont mal nourries, et souvent châtiées avec cruauté. L'habit des hommes chez les Maures du Ludamar diffère peu de celui des nègres, hormis l'insigne caractéristique de la secte mahométane, le turban, qui est ici généralement d'étoffe de coton blanche. Ceux d'entre les Maures qui ont de longues barbes les étalent avec un mélange de satisfaction et d'orgueil comme un certificat d'origine arabe. Ali était de ce nombre; mais parmi le peuple la chevelure est courte, mêlée et généralement noire. Je puis dire ici que si quelque circonstance de ma personne inspira jamais quelque considération pour moi, ce fut ma barbe qui était arrivée à une longueur énorme, et excitait toujours l'approbation et l'envie. Je crois vraiment qu'ils regardaient cette barbe comme étant trop belle pour un chrétien.

Les seules maladies régnantes parmi les Maures,

d'après mes observations, étaient les fièvres intermittentes et la dyssenterie, pour le traitement desquelles de vieilles femmes administraient quelquefois des recettes; mais ils laissent en général la nature agir. On me parla de la petite vérole comme étant quelquefois très destructive; mais elle n'avait pas à ma connaissance fait son apparition à Ludamar pendant ma captivité. Le docteur Laidley m'assura qu'elle fait fréquemment des ravages parmi quelques tribus de Maures qui la portent souvent avec eux dans les pays méridionaux nègres. J'appris aussi de lui que les nègres de Gambie pratiquent l'inoculation.

L'administration de la justice, autant que j'ai pu l'observer, était prompte et décisive; car, bien que les droits civils fussent assez légèrement traités dans le Ludamar, il était nécessaire, quand des crimes se commettaient, de faire quelquefois des exemples. Dans de pareilles occasions, le prévenu était amené devant Ali qui prononçait de sa pleine autorité le jugement qu'il trouvait convenable; mais j'appris que la peine capitale était rarement infligée, pour ne pas dire jamais, excepté sur les nègres.

Bien que les richesses des Maures consistent principalement en nombreux troupeaux de bestiaux, cependant, comme la vie pastorale ne fournit pas un travail suffisant, la plupart d'entre eux est parfaitement oisive. Ils passent la journée en insi-

gnifiantes conversations sur leurs chevaux, ou à tramer des plans de pillage dans tel ou tel village nègre.

Le lieu habituel de rendez-vous pour les oisifs est la tente royale, où semble exister une grande liberté de paroles entre eux ; tandis que, lorsqu'ils parlent au souverain, ils n'ont qu'une même opinion ; ils s'accordent toujours pour le célébrer. La compagnie chante fréquemment des airs composés en son honneur ; mais ces chants sont tellement surchargés de la plus grossière adulation, qu'il n'y a qu'un despote Maure qui puisse les entendre sans rougir. Le roi se distingue par la finesse de son costume qui est composé d'étoffe de coton bleu, apportée de Tombouctou, ou de toile et de mouseline blanche de Maroc. Il a également une plus grande tente que les autres, et de couleur blanche ; mais dans ses rapports ordinaires avec ses sujets, les distinctions de tout rang sont fréquemment mises de côté. Il mange quelquefois à la même écuelle avec son chancelier, et se repose durant la chaleur du jour sur le même lit que lui. Les dépenses de son gouvernement et de sa maison sont défrayées par une taxe sur les sujets nègres que paie chaque ménage en blé, étoffe ou poudre d'or, une taxe sur différens korris ou lieux d'aiguade maures qui s'acquitte ordinairement en bétail, et enfin un droit sur toutes les marchandises qui traversent le

royaume, et qui se perçoit habituellement en nature; mais une part considérable des revenus du roi provient du pillage des individus. Les habitans nègres de Ludamar et les marchands en voyage craignent de paraître riches; car Ali, dont les espions sont établis dans les différentes villes pour lui donner des renseignemens sur la richesse de ses sujets, invente fréquemment quelque chicane frivole pour s'emparer de leur propriété et réduire l'opulent à l'état de fortune de ses concitoyens.

La force militaire de Ludamar consiste en cavalerie. Les hommes sont bien montés, et paraissent très experts aux escarmouches et aux attaques par surprise. Chaque soldat fournit son cheval et porte ses accoutremens, un grand sabre, un fusil à deux coups, un sac de cuir rouge pour mettre ses balles, et une poire à poudre suspendue derrière l'épaule. Ce corps n'est pas très nombreux, car quand Ali fit la guerre au Bambarra, j'appris que ses forces n'excédaient pas deux mille chevaux : ce n'est toutefois là qu'une petite partie de ses sujets Maures. Les chevaux sont très beaux, et si estimés que les princes nègres donnent souvent douze ou quatorze esclaves pour un cheval.

Ludamar a pour limite au nord le Grand-Désert de Sahara. Les meilleurs renseignemens que j'aie pu recueillir m'ont appris que l'on peut regarder ce vaste océan de sable qui occupe un espace si

considérable de l'Afrique septentrionale, comme presque dénué d'habitans; excepté sur certains points qui donnent une maigre végétation aux troupeaux de quelques misérables Arabes qui errent d'un puits à l'autre. Dans d'autres parties où l'eau et les pâturages sont plus abondans, quelques hordes de Maures ont établi leur résidence. Là, ils vivent dans une pauvreté indépendante, à l'abri des gouvernemens tyranniques de Barbarie. La plus grande partie du désert étant totalement dénuée d'eau est rarement visitée par aucun être humain, à moins que les caravanes de commerce n'aient à traverser ces contrées sur quelques points de cette immense solitude; la terre est couverte d'arbrisseaux rabougris qui servent de marque pour les caravanes et fournissent aux chameaux un maigre fourrage.

Il y a des contrées où le voyageur désolé, de quel que côté qu'il tourne la tête, ne voit rien autour de lui qu'une étendue illimitée de sable et de ciel. C'est un vide stérile et sombre où l'œil ne trouve rien à se reposer, et l'esprit est assailli de l'épouvantable image de la mort par la soif : « Entouré de cette sinistre solitude, le voyageur voit les corps inanimés des oiseaux que la violence du vent a apportés des régions plus heureuses, et pendant qu'il réfléchit sur la longueur effrayante de la traversée qui lui reste, il entend avec horreur la rumeur du vent;

c'est là le seul bruit qui interrompe le funèbre repos du désert. »

Les rares animaux sauvages qui habitent ces mélancoliques régions sont l'antilope et l'autruche, que leur vitesse met à même d'atteindre les lieux d'aiguade les plus éloignés. Sur les limites du désert, où l'eau est plus abondante, on trouve des lions, des panthères, des éléphants et des sangliers.

Quant aux animaux domestiques, le seul qui puisse endurer la fatigue de traverser le désert est le chameau. La conformation particulière de son estomac lui permet de porter une provision d'eau suffisante pour dix ou douze jours, son large pied est bien propre à fouler un sol sablonneux, et d'un seul mouvement de sa lèvre supérieure il cueille la plus petite feuille des arbustes rabougris près desquels il passe. Le chameau est donc la seule bête de somme employée par les caravanes de commerce qui traversent le désert dans différentes directions de la Barbarie à la Nigritie : sa chair, bien qu'elle me semble sèche et sans saveur, est préférée à toute autre par les Maures. Quant au lait de la femelle il est universellement estimé : en effet il est doux, d'un goût agréable et nutritif.

J'ai remarqué que les Maures ressemblent par le teint aux mulâtres des Indes occidentales ; mais ils ont dans leur physionomie quelque chose de déplaisant que les mulâtres n'ont pas. Il me semblait

que je découvrais dans les traits de la plupart d'entre eux une disposition à la cruauté et une duplicité basse. Je ne pouvais jamais les regarder en face sans me sentir mal à l'aise. Leurs regards égarés les faisaient facilement passer aux yeux des étrangers comme une nation de fous. La malveillance et la perfidie de leur caractère se manifestent dans leurs excursions de pillages dans les villages noirs. Souvent sans la moindre provocation, et quelquefois après les plus vifs témoignages d'amitié, ils s'emparent à l'improviste des bestiaux des nègres et des habitans eux-mêmes. Les nègres usent rarement de représailles. La hardiesse entreprenante des Maures, leur connaissance du pays et par-dessus toutes choses la rapidité de leurs chevaux, en font des ennemis si formidables que les petits États nègres qui bordent le désert sont tenus dans une terreur continuelle par le voisinage des tribus Maures, et sont trop épouvantés pour songer à la résistance.

Ainsi que les Arabes errans, les Maures changent souvent de station, suivant la saison ou la convenance des pâturages. Dans le mois de février, quand la chaleur du soleil grille toute végétation dans le désert, ils ploient leurs tentes et s'approchent des pays nègres dans le sud. Là, ils séjournent jusqu'au commencement des pluies dans le mois de juillet. A cette époque, ayant acheté du blé et

leurs autres nécessités de la main des nègres, au moyen de leur sel, ils retournent au nord et y restent jusqu'à ce que les pluies soient passées et que le pays redevienne brûlé et stérile.

Cette existence errante et sans repos, en les endureissant à la fatigue, fortifie en même temps les liens de leur petite société, et crée en eux une aversion presque insurmontable pour les étrangers. Privés de toute relation avec des nations civilisées, et fiers de l'avantage que leur donne sur les nègres une connaissance très limitée des lettres, ce sont à la fois les plus vains et les plus orgueilleux, et peut-être les plus superstitieux, les plus féroces, les plus intolérans de tous les peuples. Leur caractère est un composé de l'aveugle superstition du nègre et de la cruauté perfide de l'Arabe.

Il est probable que plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu un blanc avant mon arrivée à Benoûm, mais ils avaient été élevés à considérer le nom chrétien avec une horreur inconcevable, ou à regarder comme aussi légitime à peu près de tuer un chrétien qu'un chien. Le triste sort du major Houghton et le traitement que j'éprouvai durant mon séjour parmi eux servirent, je l'espère, aux voyageurs.

L'auteur s'échappe à Jarra. Un détachement de Maures le reprend à Queria. Il les trompe encore. Un autre parti le pille entièrement.

Ayant, comme je l'ai dit, obtenu la permission d'accompagner Ali à Jarra, je pris congé de la reine Fatima, qui me rendit de très bonne grâce une partie de mon costume, et le soir avant mon départ mon cheval sellé et bridé me fut envoyé par l'ordre d'Ali.

Le 26 mai, au matin, de bonne heure, je partis du camp de Bubaker, accompagné de mes deux serviteurs Johnson et Demba, et nombre de Maures à cheval. Ali accompagné de cinquante cavaliers avait quitté le camp pendant la nuit. Nous fîmes halte à midi environ à Farani, et là douze Maures montés sur des chameaux se joignirent à nous; et avec eux nous allâmes à une aigüade dans les bois où nous rejoignîmes Ali et ses cinquante cavaliers. Ils étaient logés dans quelques humbles tentes de bergers auprès du puits. Comme la compagnie était nombreuse les tentes pouvaient à peine nous recevoir tous, et je reçus l'ordre de coucher en plein air, au centre des tentes, dans un lieu couvert et où chacun pouvait voir mes moindres mouvements. Pendant la nuit il y eut beaucoup d'éclairs dans le nord-est, et au point du jour un violent vent de sable commença à souffler, et continua avec la même véhémence jusqu'à quatre heures de

l'après-midi. La quantité de sable que ce vent porta dans l'ouest durant cette journée doit avoir été prodigieuse. Il était impossible par momens de lever les yeux en l'air, et les bestiaux étaient tellement tourmentés par les particules qui se logeaient dans leurs yeux ou dans leurs oreilles, qu'ils couraient çà et là comme s'ils étaient enragés, et que j'étais dans un danger continuel d'être écrasé par eux.

Le 28 mai, le matin, de bonne heure, les Maures sellèrent leurs chevaux, et le chef des esclaves d'Ali me donna ordre de me tenir prêt. Peu de temps après cet envoyé revint, et prenant mon petit domestique par les épaules, il lui dit en mandingue que : « Ali était son maître à l'avenir » ; puis se tournant vers moi : « L'affaire est arrangée, au moins, dit-il, l'enfant et tout, hormis votre cheval, retourne à Boubaker ; mais vous pouvez emmener ce vieil imbécile (il me montrait Johnson) avec vous à Jarra. » Je ne répondis point, mais affligé au-delà de toute expression de l'idée de prendre mon pauvre petit domestique, je courus vers Ali qui était à déjeuner devant sa tente, au milieu de plusieurs de ses courtisans. Je lui dis, d'un ton peut-être trop passionné, que quelle que fût l'imprudencé dont je pouvais être coupable en venant dans ce pays, je pensais en avoir été déjà suffisamment puni par une si longue détention et par la privation d'une partie de mon bien : tout cela toutefois ne m'affec-

tait point, comparativement à ce qu'on venait de me faire. Je fis remarquer que l'enfant sur lequel on avait mis la main n'était point esclave, et n'avait été accusé d'aucune faute : qu'il était un de mes serviteurs, et que ses fidèles services dans ce pays lui avaient procuré son affranchissement. Sa fidélité et son attachement l'avaient fait me suivre dans la position où je me trouvais, et comme il comptait sur ma protection, je ne pouvais, dis-je en terminant, le voir privé de sa liberté sans protester contre un tel acte comme étant le comble de l'injustice et de la cruauté. Ali ne répondit point, mais d'un air hautain et avec un sourire méchant, il me fit dire par mon interprète que si je ne montais pas à cheval immédiatement, il me renverrait dans la situation où j'étais. Il y a dans le froncement de sourcil d'un tyran quelque chose qui va éveiller les plus secrètes émotions du cœur; je ne pus cacher mes sentimens, et formai cette fois, dans mon indignation, le vœu de délivrer la terre d'un tel monstre.

Le pauvre Demba n'était pas moins affecté que moi. Il m'avait voué un très fort attachement, et possédait une gaité de caractère qui souvent abrégait les longues heures de la captivité. Il était aussi assez avancé dans la langue bambarra, et devait m'être à l'avenir d'une grande utilité pour cela encore. Il était inutile d'attendre quelque chose de

favorable à l'humanité de la part des gens qui ignorent entièrement ses lois. Ayant donc donné de cordiales poignées de main à ce malheureux enfant, et mêlé mes larmes aux siennes, en lui donnant l'assurance que je ferais tout mon possible pour le racheter, je le vis partir avec trois des esclaves d'Ali pour le camp de Boubaker.

Quand les Maures furent à cheval je reçus l'ordre de les suivre, et après une journée fatigante à travers les bois, par un temps brûlant, nous arrivâmes dans l'après-midi à un village muré nommé *Doumbani*, où nous restâmes deux jours pour attendre l'arrivée de quelques cavaliers.

Le 1^{er} juin nous partîmes de Doumbani pour Jarra. Notre troupe s'élevait maintenant à deux cents hommes tous montés. Ils paraissaient propres à de grandes fatigues, mais leur manque de discipline fit que notre voyage à Jarra ressembla plus à une chasse au renard qu'à une marche militaire.

A Jarra je me logeai chez ma vieille connaissance Daman-Jumma, et je lui appris tout ce qui m'était arrivé. Je le priai tout particulièrement d'user de son influence auprès d'Ali pour racheter mon esclave, et lui promis une traite sur le docteur Laidley pour la valeur de deux esclaves, au moment où le mien serait à Jarra. Daman s'empressa de négocier cette affaire; mais il découvrit qu'Ali regardant ce domestique comme mon principal in-

terprète, il ne voulait pas s'en séparer de peur qu'il ne me retombât entre les mains, et ne servît à me conduire dans le Bambarra. Ali remit donc l'affaire de jour en jour, mais tout en disant à Daman que, s'il désirait acheter l'esclave pour son usage, il l'aurait plus tard, au prix ordinaire d'un esclave; et Daman consentit à le lui payer quand Ali l'aurait renvoyé à Jarra.

Le principal objet du voyage d'Ali à Jarra était le prélèvement d'un impôt. Aussi dès le soir, 2 juin, le tambour parcourut la ville, et le crieur annonça que si quelqu'un laissait aller son bétail dans les bois avant que le roi eût choisi la part à laquelle chacun était imposé, sa maison serait mise au pillage et ses esclaves enlevés. Le peuple n'osa pas désobéir à cette proclamation, et le lendemain matin environ deux cents de leurs plus beaux bestiaux furent choisis et livrés aux Maures.

Le 8 juin, dans l'après-midi, Ali m'envoya son esclave en chef me dire qu'il était sur le point de retourner à Boubaker, mais que, comme il n'y resterait que peu de jours, et seulement pour assister au banquet solennel (*Banna Sali*), et qu'il reviendrait à Jarra, il m'était permis de rester à Jarra jusqu'à son retour avec mon ami Daman. Ce fut pour moi une joyeuse nouvelle; mais j'avais éprouvé tant de désappointemens que je ne voulais pas céder à l'espérance de la voir se réaliser, quand John-

son vint m'apprendre qu'Ali et une partie des cavaliers venaient de sortir de la ville, et que le reste devait suivre dans la matinée.

Le 9 juin, de bonne heure en effet, le reste des Maures quitta Jarra. Ils avaient, durant leur séjour, commis plusieurs vols; et ce matin même, avec une audace sans égale, ils s'emparèrent de trois filles qui rapportaient de l'eau du puits et les emmenèrent en esclavage.

L'anniversaire de Banna Sali à Jarra méritait bien d'être appelé une réjouissance. A cette occasion les esclaves étaient élégamment vêtus, et les chefs de maison luttaient de magnificence en approvisionnemens de vivres qu'ils distribuaient à leurs voisins avec la plus grande profusion. La faim était littéralement bannie de la ville, et femmes, hommes, enfans libres ou esclaves en avaient autant qu'ils pouvaient manger.

Le 12 juin deux hommes horriblement blessés furent trouvés près du puits dans les bois. Un d'eux venait de rendre le dernier soupir; l'autre fut transporté vivant à Jarra. Quand il fut un peu remis, il raconta des nouvelles sinistres du Kasson, où beaucoup d'amis de ceux de Jarra avaient été tués par suite de la guerre. Ces mauvaises nouvelles furent suivies de pires : Ali a refusé cent nègres pour les aider à repousser Dainy, roi de Kaarta, qui voulait marcher sur Jarra : les nègres réunis au nombre

de huit cents entrèrent dans le Kaarta le 18 juin.

Le 19 juin, au matin, le vent passa au sud-ouest : et à environ deux heures de l'après-midi nous eûmes une trombe violente et des coups de tonnerre accompagnés de pluies, ce qui ranima l'aspect de la nature, et donna à l'air une douce fraîcheur. C'était la première pluie qui tombât depuis plusieurs mois.

Comme toutes mes tentatives pour racheter mon domestique avaient jusqu'ici été infructueuses, et probablement continueraient de l'être tant que je serais dans le pays, je pensai qu'il était nécessaire que je pourvusse à ma sûreté avant la venue de la saison des pluies, car mon hôte voyant peu de probabilité d'être payé de sa peine, désirait me voir partir ; et comme Johnson, mon interprète, refusait de pousser plus avant, ma position devenait très difficile.

Si je restais où j'étais je prévoyais bien que je tomberais victime de la barbarie des Maures, et si je me remettais tout seul en route, il était évident que le manque de moyens de me fournir le nécessaire et le défaut d'un interprète pour me faire comprendre, me jetteraient dans d'extrêmes embarras. D'un autre côté, rentrer en Angleterre sans avoir rempli ma mission, était pire que tout cela. Je me déterminai donc à profiter de la première occasion pour m'échapper et me rendre directement dans le Bambarra, aussitôt que les pluies auraient

tombé quelques jours, de manière à ce que j'eusse la certitude que j'en trouverais de l'eau dans les bois.

Telle était ma situation, lorsque dans la soirée du 24 juin je tressaillis au bruit de quelques coups de fusil tirés près de la ville, et quand j'en demandai la raison, j'appris que c'était l'armée de Jarra qui venait de combattre Dany, et que ces décharges de mousqueterie étaient des signes de réjouissance. Cette guerre n'avait été que pillages partiels, et Dany, non vaincu, arrivait sur Jarra pour venger ses sujets.

Le 26 juin, dans l'après-midi, on apprit que Dany avait pris Simbing, et qu'il serait à Jarra dans le cours du lendemain. Tout aussitôt on plaça un grand nombre d'hommes sur les hauteurs et dans différens passages conduisant à la ville pour donner de promptes nouvelles des mouvemens de Dany, et les femmes se mirent à faire tous les préparatifs nécessaires pour quitter en peu de temps la ville. Elles battirent le blé et empaquetèrent leurs effets toute la nuit, et le matin de bonne heure la moitié environ des habitans prit le chemin de Bambarra par la route de Dina.

Leur départ fut très touchant : les femmes et les enfans criaient; les hommes étaient silencieux et abattus, et tous jetaient en arrière de tristes regards sur leur ville natale, et sur ces puits et ces rochers que leur ambition n'avait jamais songé à

quitter, et où ils avaient formé tous leurs projets de bonheur, qu'il leur fallait à présent abandonner pour chercher un refuge chez les étrangers.

Le 27 juin, à onze heures de l'après-midi environ, nous fûmes alarmés par les sentinelles qui nous annoncèrent que Dany était en marche sur Jarra, et que l'armée confédérée des nègres et des Maures avait fui devant lui sans tirer un seul coup de fusil. La terreur des habitans à cette nouvelle est difficile à décrire. En effet les hurlemens des femmes et des enfans, ainsi que la confusion et le tumulte qui étaient partout, pouvaient bien me faire soupçonner que les Kaartans étaient déjà dans la ville; et bien que j'eusse toute raison possible d'être satisfait de la conduite qu'avait tenue Dany avec moi pendant mon séjour à Kemmou, je n'étais nullement désireux de m'exposer à la merci de son armée, qui eût très bien pu dans le trouble général me prendre pour un Maure. Je montai donc à cheval, et prenant devant moi un grand sac de blé, je suivis lentement les fugitifs jusqu'au pied d'une montagne de rochers où je descendis et conduisis mon cheval devant moi.

Parvenu au sommet je m'assis, et à cette vue générale de la ville et de la contrée environnante, je ne pus m'empêcher de déplorer la situation de ces pauvres gens, qui se pressaient autour de moi, chassant devant eux leurs moutons, leurs vaches, leurs

chèvres, et emportant avec quelques hardes une mince quantité de provisions. Il y avait grand bruit et plaintives clameurs sur la route, car beaucoup de vieillards et d'enfans ne pouvaient marcher, et il fallait bien les porter ainsi que les malades, à moins d'abandonner ces malheureux à une mort certaine.

Vers cinq heures nous arrivâmes à une petite ferme nommée *Kadidja*, appartenant aux gens de Jarra, où je trouvai Daman et Johnson occupés à remplir de grands sacs de blé pour être transportés par des taureaux et assurer la subsistance de la famille de Daman sur la route.

Le 26 juin, au point du jour, nous quittâmes Kadidja, et ayant trouvé sans faire halte Troungomba, nous arrivâmes à Queira dans l'après-midi. Je restai deux jours afin de donner le temps de se remettre à mon cheval, que les Maures avaient réduit à l'état d'une parfaite rossinante, et aussi pour attendre l'arrivée de quelques nègres mandingues qui devaient aller en Bambarra dans quelques jours.

Dans l'après-midi du 1^{er} juillet, comme je gardais mon cheval dans les champs, le chef esclave d'Ali et quatre Maures arrivèrent à Queira et établirent leur demeure dans la maison du douti. Mon interprète Johnson, qui soupçonna le but de cette visite, envoya pour écouter leur conversation deux enfans,

qui apprirent qu'ils venaient pour me remmener à Boubaker. Le même soir, deux des Maures vinrent en cachette regarder mon cheval, et l'un d'eux proposait de le garder dans la hutte du douti, mais l'autre fit observer que cette précaution était peu nécessaire, car je ne pourrais jamais m'échapper sur un tel animal ; alors ils demandèrent où je couchais et allèrent rejoindre leurs camarades.

Ce fut un coup de foudre pour moi, car je ne redoutais désormais rien tant qu'une détention parmi les Maures, dont je n'avais plus que la mort à attendre. Je me déterminai donc bien vite à partir pour le Bambarra, mesure qui me semblait presque le seul moyen de sauver ma vie et d'atteindre le but de ma mission. Je communiquai ce projet à Johnson, et bien qu'il y applaudît, il était si loin de montrer l'intention de m'accompagner, qu'il protesta qu'il aimerait mieux perdre son salaire que d'aller plus loin. Il me dit que Daman était convenu de lui donner la moitié du prix d'un esclave pour ses services et l'aider à conduire une caille d'esclaves en Gambie. Il était, ajouta-t-il, résolu de saisir cette occasion de rentrer dans sa famille.

N'ayant aucune espérance de lui faire changer de résolution, je pris le parti de partir seul. A environ minuit je me hâtai donc de réunir mes hardes, deux chemises, deux paires de culottes de matelot, deux mouchoirs de poche, un gilet de dessus, un de

dessous, un chapeau et une paire de demi-bottes. Ceci et un manteau composait toute ma garde-robe. Je n'avais pas, du reste, un seul grain de verre ou de corail, pas un objet de quelque valeur en ma possession pour acheter des vivres pour moi ou du blé pour mon cheval.

Au point du jour, Johnson, qui avait écouté les Maures toute la nuit, vint et me dit tout bas qu'ils dormaient. La terrible crise était donc arrivée; mais continuer de jouir de la liberté ou retomber en esclavage pour toute ma vie?... Une sueur froide baigna mon front quand j'envisageai cette alternative, en réfléchissant que de manière ou d'autre mon sort serait décidé dans le cours de la journée qui allait commencer. Délibérer c'était perdre l'occasion de fuir. Prenant donc mon paquet, je passai doucement par-dessus les nègres qui dormaient en plein air, et après être monté à cheval je dis adieu à Johnson, en lui recommandant bien les papiers que je lui avais confiés et en le chargeant de dire à mes amis en Gambie qu'il m'avait laissé bien portant et prenant le chemin du Bambarra.

Je marchai avec grande précaution, examinant chaque buisson, prêtant fréquemment l'oreille et regardant derrière moi si je ne voyais pas les cavaliers maures jusqu'à un mille environ de la ville; je fus très surpris alors de me trouver dans le voisinage d'un korri appartenant aux Maures. Les ber-

gers me suivirent pendant un mille environ, me huant et me jetant des pierres. J'étais à peine hors de leur portée et je commençais à espérer que j'étais libre, quand j'entendis avec terreur quelque'un crier holà ! derrière moi ; je regardai et je vis trois Maures à cheval courant sur mes traces au grand galop, criant et brandissant leurs fusils à deux coups. Je savais qu'il était inutile de songer à m'échapper, je tournai donc bride et allai à leur rencontre : alors deux d'entre eux s'emparèrent de ma bride, et le troisième me tenant en joue me dit que je devais retourner vers Ali. Quand l'esprit humain a été pendant quelque temps flottant entre l'espérance et le désespoir, torturé par l'anxiété, ballotté d'une extrémité à l'autre, il y a une sorte de soulagement sombre à apprendre le pire qui puisse arriver. Telle était ma situation. Un dégoût de la vie et de toutes ses jouissances avait complètement engourdi mes facultés et je suivais les Maures avec une apparente insouciance ; mais un changement s'opéra plus vite que je n'avais espéré. Comme nous passions près d'un buisson épais, un des Maures m'ordonna de défaire mon paquet et de lui en faire voir le contenu. Après l'avoir examiné ils n'y trouvèrent rien de digne d'eux, à l'exception de mon manteau, qu'ils regardaient comme une très précieuse acquisition, et un d'entre eux me l'ayant pris s'en enveloppa. Ce manteau m'avait été

d'une grande utilité; il servait à me garantir des pluies du jour, et la nuit à me protéger contre les mousquites. Je le conjurai donc de me le rendre et le suivis quelque temps pour tâcher de le ravoir; mais sans faire la moindre attention, lui et ses compagnons s'en allèrent avec leur prise. Quand je tentais de les suivre, le troisième qui était resté avec moi frappait mon cheval sur la tête, et me mettant en joue il me dit enfin que je n'irais pas plus loin. Je vis bien alors que ces hommes n'avaient eu aucunement la mission de me prendre, mais qu'ils m'avaient poursuivi pour me voler. Tournant donc de nouveau mon cheval vers l'est et après avoir vu le Maure suivre ses complices, je me félicitai, bien que je fusse très misérable, d'avoir échappé avec la vie à cette horde de barbares.

Je ne fus pas plus tôt hors de la vue des Maures, que je pénétrai dans les bois pour éviter de nouvelles poursuites, et poussai avec toute la vitesse possible jusqu'à quelques rochers que je me rappelais avoir vus dans ma première route de Queira à Dina, et me dirigeant un peu dans le nord, j'eus le bonheur de me trouver sur le chemin.

Délivrance de l'auteur. Route pénible dans le Désert. Il va mourir de soif. Une pluie soudaine le ranime. Deux jours encore dans le désert. Arrivé le troisième jour à Wawra, ville nègre, tributaire du roi de Bambarra.

Il est impossible de décrire la joie qui se répandit en mon âme, quand je regardai autour de moi et conclus que j'étais hors de danger : je me sentis comme convalescent d'une maladie, je respirais plus librement, j'avais dans les membres une légèreté inaccoutumée, le désert même me semblait riant et je ne craignais rien tant que de tomber dans quelques partis errans de Maures qui auraient pu me reconduire dans le pays de voleurs et de meurtriers que je venais de fuir.

Je sentis bientôt toutefois que ma situation était vraiment déplorable, car je n'avais aucun moyen de me procurer des alimens et j'étais sans espérance de trouver de l'eau. Vers dix heures environ, ayant aperçu un troupeau de chèvres qui paissait sur le bord de la route, je fis un détour pour ne pas être vu et je continuai de traverser le désert, me dirigeant au moyen de la boussole vers l'est sud-est, afin d'atteindre aussitôt que possible quelque ville ou village du royaume de Bambarra.

Un peu après midi, heure à laquelle la brûlante ardeur du soleil était reflétée avec une double violence par le sable brûlant et les rangées lointaines de montagnes qu'on apercevait à travers les vapeurs

montantes qui semblaient ondoyer et flottaient comme une mer agitée, je m'évanouis presque de soif, et m'efforçai de grimper sur un arbre dans l'espoir de voir une fumée éloignée ou quelque autre apparence d'habitation humaine; mais en vain, je ne vis rien que des taillis épais et des collines de sable blanc.

A quatre heures environ je me trouvai à l'improviste près d'un grand troupeau de chèvres, et, poussant mon cheval dans un buisson, je regardai pour m'assurer si les bergers étaient maures ou nègres. Bientôt j'aperçus deux petits garçons maures, et je les décidai difficilement à s'approcher de moi. Ils m'apprirent que ce troupeau appartenait à Ali, et qu'ils allaient à Dina, où l'eau était plus abondante, et où ils comptaient rester jusqu'à ce que la pluie eût rempli les étangs du désert; ils me montrèrent même leurs outres à eau, et me dirent qu'ils n'avaient point vu d'eau dans le bois. Ce rapport me donna peu de consolation. Toutefois il était inutile de se lamenter, et je poussai aussi vite que je pus dans l'espoir de rencontrer pendant la nuit quelque puits; ma soif devint cependant insupportable : ma bouche était en feu et desséchée, souvent mes yeux devenaient ternes tout à coup, et j'avais d'autres symptômes de défaillance; mon cheval étant de plus très fatigué, je commençai à craindre sérieusement de périr de soif. Pour soulager le feu de ma bouche et de ma gorge, je mâchai les feuilles

de plusieurs arbrisseaux, mais toutes étaient amères et de nul service pour moi.

Un peu avant le coucher du soleil, ayant atteint le sommet d'une hauteur facile à monter, je grimpai sur un arbre élevé, du haut duquel je jetai un regard triste sur cette stérile solitude, sans découvrir le moindre vestige d'une habitation. Toujours cette uniformité morne d'arbrisseaux et de sable, et l'horizon aussi uni, aussi illimité que celui de la mer.

Descendu de l'arbre, je trouvai mon cheval qui dévorait avidement les broussailles; et comme j'étais alors trop épuisé pour songer à essayer de marcher, et que mon cheval était trop las pour me porter, je regardai comme un acte d'humanité (et c'était le dernier qu'il me paraissait possible d'exercer) de lui ôter sa bride et de le laisser s'occuper de lui seul. En cet instant je fus saisi de faiblesse et de vertige, et, tombant sur le sable, je me sentis comme si l'heure de la mort approchait. « Ici donc, me disais-je, après une courte mais impuissante lutte, s'évanouissent toutes mes espérances d'être utile au présent et à l'avenir. C'est ici que doit s'arrêter la courte carrière de ma vie. » Je jetai, du moins je le crus, un dernier regard sur la scène environnante; et pendant que je réfléchissais au terrible changement qui allait avoir lieu, ce monde et ses scènes riantes semblaient sortir de ma mémoire.

Toutefois la nature finit par reprendre ses fonctions, et recouvrant mes sens, je me trouvai étendu sur le sable, la bride en main encore, et le soleil venant de tomber derrière les arbres. Je recueillis alors toute ma résolution, et je me déterminai à faire un autre effort pour prolonger mon existence. Comme la soirée était un peu fraîche, je résolus d'aller aussi loin que mes pieds pourraient me soutenir, dans l'espoir de trouver ma seule ressource, un puits. Je mis alors la bride sur le dos de mon cheval, et, le faisant marcher devant moi, je marchai lentement durant une heure, au bout de laquelle j'aperçus un éclair dans le nord-est, vue consolante, car elle promettait de la pluie. Le ciel s'assombrissait vite et sillonnait de fréquens éclairs; en moins d'une heure le vent commença à rugir dans les bois. J'avais déjà ouvert la bouche pour recevoir les gouttes rafraîchissantes que j'espérais, quand je fus tout à coup couvert d'un nuage de sable poussé par le vent avec une telle force que j'en éprouvai une sensation désagréable à la figure et aux bras; je fus alors contraint de monter mon cheval et de m'arrêter sous un buisson pour me garantir d'une suffocation. Le sable continua de voler par masses effrayantes pendant une heure, puis je repris ma route, et allai avec difficulté jusqu'à dix heures. Vers cette époque de la journée environ, je fus agréablement surpris par quelques vifs éclairs

suivis de larges mais rares gouttes d'eau. En peu de momens le sable s'abattit; je descendis, et j'étendis tout mon linge propre pour recueillir la pluie qui allait enfin tomber. En effet, il plut abondamment pendant une heure, et j'étanchai ma soif en tordant et suçant mon linge.

Comme il n'y avait pas de lune, il faisait extrêmement sombre, tellement que j'étais obligé de conduire mon cheval et de me diriger à l'aide de la boussole quand les éclairs me permettaient de l'observer. Je voyageai de cette manière assez bon train, jusqu'à minuit. A cette heure les éclairs devinrent plus rares, et j'étais obligé d'aller à tâtons, au grand risque de mes mains et de mes yeux. A deux heures environ mon cheval tressaillit; je regardai et ne fus pas peu surpris de voir à une courte distance une lumière dans les arbres, et supposant qu'il y avait là une ville, j'allais tâtonnant au-dessus du sol dans l'espérance de toucher des tiges de blé, du coton ou d'autres apparences de culture; mais je ne sentais rien. Plus j'approchais, plus je voyais des lumières éparses, et je commençai à soupçonner que j'étais tombé dans un parti de Maures. N'importe, dans ma présente situation, j'étais résolu à voir qui ils étaient, si je pouvais le faire avec sûreté. Je conduisis donc avec précaution mon cheval du côté de la lumière, et le mugissement des bestiaux et les hautes paroles des bergers me donnèrent pres-

que la certitude que c'était une case qui appartenait apparemment aux Maures. Quelque délicieuse que fût à mon oreille la voix humaine, je résolus encore une fois de m'enfoncer dans les bois et de courir plutôt le risque de mourir de faim que de me confier à leurs mains ; mais comme j'étais très altéré, et que je redoutais l'approche du jour brûlant, je jugeai prudent de chercher des puits que je m'attendais à trouver à une courte distance. Cette préoccupation fit que je passai si près d'une des tentes, qu'une femme m'aperçut et se mit à crier tout aussitôt. Deux hommes accoururent à son secours de quelques tentes voisines, et passèrent si près de moi que je me crus découvert ; je me hâtai donc de rentrer dans les bois.

A un mille environ de ce lieu, j'entendis à ma droite à peu près un bruit confus mais fort, et bientôt je découvris avec soin qu'il fallait l'attribuer au croassement des grenouilles qui, à mes oreilles, était une céleste musique. Je suivis le bruit, et j'arrivai au point du jour à quelques étangs boueux et peu profonds, si pleins de grenouilles, qu'il était difficile de voir l'eau. Leur concert effraya mon cheval, et je fus obligé de le faire cesser en battant l'eau avec une branche, jusqu'à ce que mon cheval eût bu. Après y avoir étanché ma soif, je montai sur un arbre, et j'aperçus bientôt la fumée de la station près des puits que j'avais vus la nuit, et je

remarquai une autre colonne de fumée à l'est-sud-est, à douze ou quatorze milles. Je dirigeai ma route vers ce point, et atteignis les terres cultivées un peu avant douze heures : et là je vis nombre de nègres occupés à planter du blé, et m'enquis du nom de la ville. On m'apprit que c'était un village nommé *Schrilla*, appartenant à Ali. J'hésitai alors à y entrer ; mais comme mon cheval était très fatigué, et que le jour devenait très chaud, pour ne rien dire des angoisses de la faim qui commençaient à m'assaillir, je pris le parti de m'aventurer, et je me dirigeai vers la maison du douti, où malheureusement on refusa de me recevoir, sans même me donner une poignée de blé pour mon cheval ou pour moi. M'éloignant de cette porte inhospitalière, je quittai la ville à pas lents, et apercevant quelques huttes éparses hors des murs, je me dirigeai de ce côté, car je savais qu'en Afrique comme en Europe, l'hospitalité ne préfère pas toujours les plus riches demeures. A la porte d'une de ces huttes était assise une femme à l'air respectable, filant du coton. Je lui fis signe que j'avais faim, et lui demandai si elle avait quelques vivres dans sa hutte : elle quitta tout aussitôt sa quenouille, et me dit en arabe de la suivre. Quand je fus assis sur le plancher, elle me servit un plat de couscous qui restait de la veille, et dont je fis un assez bon repas. En retour de cette bonne action, je lui donnai un de mes mouchoirs

de poche, en lui demandant pour mon cheval un peu de blé qu'elle m'apporta immédiatement. Accablé de joie par une délivrance si inespérée, je levai mes yeux au ciel, et le cœur plein de reconnaissance, je rendis grâce à cet Être miséricordieux et bon dont la puissance m'avait soutenu dans tant de dangers, et venait de me dresser une table dans le désert.

Pendant que mon cheval mangeait, le peuple commença à s'assembler, et l'un d'eux murmura à mon hôtesse quelque chose qui excita beaucoup sa surprise. Quoique je ne connusse pas bien la langue foulah, je vis bien que quelques-uns de ces gens voulaient me saisir et me reconduire à Ali dans l'espoir, je le suppose, de recevoir une récompense. Je ramassai donc mon blé, j'en fis un paquet, et pour que personne ne soupçonnât que je m'échappais de chez les Maures, je pris la direction du nord et m'en allai d'un pas alègre, conduisant mon cheval devant moi, et suivi de tous les enfans et de toutes les jeunes filles de la ville. Quand j'eus fait environ deux milles et que je me vis délivré de ma suite incommode, j'entrai dans les bois et allai me mettre à l'abri d'un grand arbre où j'éprouvai le besoin de me reposer. Un paquet de branchage me servait de lit et ma selle était mon oreiller.

Je fus éveillé à deux heures environ, par trois Foulahs qui, me prenant pour un Maure, me mon-

trèrent le soleil et me dirent qu'il était temps de prier : sans entrer en conversation avec eux, je sellai mon cheval et continuai ma route. Je traversai un pays plat, mais plus fertile que tout ce que j'avais vu depuis long-temps, jusqu'au coucher du soleil, et alors arrivé à un chemin qui prenait la direction du sud, je le suivis jusqu'à minuit, heure à laquelle je trouvais une mare d'eau de pluie, et le bois étant découvert, je pris le parti d'y reposer toute la nuit. Après avoir donné à mon cheval le reste du blé, je fis mon lit comme d'ordinaire, mais les mousquitoes et les mouches de l'étang m'empêchèrent de dormir pendant quelque temps, et je fus trois fois dérangé dans la nuit par les bêtes féroces, qui venaient très près et tenaient par leurs hurlemens mon cheval dans une grande terreur.

Le 4 juillet, à la pointe du jour, je me remis en marche par les bois comme les jours précédens ; j'y vis nombre d'antilopes, de cochons sauvages et d'autruches, mais le sol était plus montueux et moins fertile que celui que j'avais foulé la veille. A environ onze heures je montai sur une éminence, où, du haut d'un arbre, je voyais à une distance de huit milles une contrée ouverte avec des places rouges, que je regardais comme des terres cultivées. et m'étant dirigé de ce côté, j'arrivai à une heure aux abords d'une station. A l'aspect du lieu je jugeai qu'il était foulah, et j'espérai une meilleure récep-

tion qu'à Schrilla. En ceci je ne fus pas déçu, car un des bergers m'invita à entrer dans sa tente et à prendre quelques dattes. C'était une de ces tentes foulahs, basse, où il y a à peine de la place pour se tenir debout, et dans laquelle la famille et le mobilier semblent entassés comme des objets dans un coffre. Quand j'eus pénétré sur mes pieds et mes mains dans cette humble habitation, j'y trouvai une femme et trois enfans qui, avec le berger et moi, couvraient toute la terre. On servit un plat de blé bouilli et de dattes; et le maître de la famille, comme il est d'usage dans cette partie de la contrée, le goûta d'abord, et ensuite m'invita à suivre son exemple. Pendant que je mangeais, les enfans tenaient leurs yeux fixés sur moi, et le berger n'eut pas plus tôt prononcé le mot *nazarani*, qu'ils se mirent à crier, et leur mère rampa doucement du côté de la porte, puis s'élança dehors comme un chien agile; ses enfans la suivirent. Ils étaient si épouvantés au nom de chrétien, qu'il n'y eut pas d'instances qui eussent le pouvoir de les faire approcher de la tente. J'échangeai quelques boutons de cuivre contre un peu de blé pour mon cheval, et après avoir remercié le berger de son hospitalité, je rentrai dans les bois. Au coucher du soleil, j'arrivai à une route qui prend la direction du Bambarra, et je résolus de la suivre toute la nuit; mais à huit heures environ, comme j'entendis quelques gens qui venaient du

côté du sud, je jugeai prudent de me cacher dans quelque buisson près de la route. Comme ces buissons ou taillis sont généralement pleins de bêtes sauvages, je trouvais ma situation assez peu agréable; assis dans l'obscurité, tenant à deux mains par le nez, mon cheval, pour l'empêcher de hennir, et également effrayé au dedans par les bêtes féroces, au dehors par les indigènes. Mes appréhensions furent toutefois bientôt dissipées, car ces gens, après avoir regardé autour de ce taillis et n'apercevant rien, passèrent outre; je me dirigeai à la hâte vers les parties plus ouvertes du bois, où jusqu'à minuit passé je continuai ma route à l'est-sud-est. Alors le chant joyeux des grenouilles me décida encore à m'écarter de mon chemin pour aller étancher ma soif; ce qu'ayant fait à une mare d'eau de pluie, je cherchai un lieu ouvert, avec un seul arbre au milieu et sous lequel je fis mon lit. Je fus dérangé dès le matin par quelques loups; cela me détermina à partir un peu avant le jour, et après avoir passé près d'un petit village nommé *Wassa-lita*, j'arrivai le 5 juillet à dix heures dans une ville nègre nommée *Naura*, qui appartient à Kaarta, mais étant alors tributaire de Mansong, roi de Bambarra.

Wassibou. Le Niger. Sego, capitale du Bambarra.

Naura est une petite ville entourée de hautes murailles, et habitée par un mélange de Mandingues

et de Foulahs. Les habitans s'occupent principalement de la culture du blé qu'ils échangent contre le sel des Maures. Je résolus de me reposer ici où j'étais en sûreté, car j'étais très las; et comme je fus bien accueilli par le douti, dont le nom était Flantchari, je m'étendis sur une peau de taureau et dormis deux heures profondément. Ces gens avaient vu ma bride et ma selle et s'étaient réunis en grand nombre pour se demander qui j'étais et d'où je venais. Quelques-uns pensaient que j'étais Arabe; d'autres soutenaient que j'étais un sultan maure, et ils débattaient ce point avec tant de chaleur qu'ils me réveillèrent. Le douti, qui avait été en Gambie, s'interposa enfin en ma faveur, et leur assura que j'étais certainement un blanc, mais qu'il était convaincu à ma pauvre mine que j'étais un blanc pauvre.

Dans le cours de la journée, plusieurs femmes apprenant que je me rendais à Sego, venaient me prier de demander à Mansong ce qu'étaient devenus leurs enfans. Une femme particulièrement me dit que son enfant s'appelait Mamadi, qu'il n'était pas païen, mais priait Dieu matin et soir, et qu'il lui avait été enlevé il y avait trois ans à peu près par l'armée de Mansong, et que depuis elle n'avait jamais entendu parler de lui. Elle me dit qu'elle en rêvait souvent et me conjura de lui dire, si je le voyais en Bambarra ou toute autre part, que sa

mère et ses sœurs étaient vivantes encore. Dans l'après-midi, le douï examina le contenu du sac de cuir où j'avais entassé mes hardes, mais ne trouvant rien qui valût la peine d'être pris, il me le rendit en me disant de partir dans la matinée.

Le 6 juillet il plut beaucoup dans la nuit; je partis au point du jour, en compagnie d'un nègre qui allait chercher du blé dans une ville appelée *Dinghyi*; mais nous avions à peine fait un mille quand son âne le jeta à terre, et il revint me laissant poursuivre tout seul mon chemin.

J'arrivai à Dinghyi à midi environ; alors une grande partie des habitans étaient allés dans les champs pour la culture du blé. Un vieux Foulah m'ayant remarqué errant dans la ville, me pria d'entrer dans sa hutte, où je fus bien traité, et le douï, quand il fut de retour, m'envoya quelques provisions pour moi et du blé pour mon cheval.

Le 7 juillet dans la matinée, au moment où j'allais partir, mon hôte me pria avec un grand air de timidité de lui donner une boucle de mes cheveux. Il avait été informé, disait-il, que les cheveux des blancs faisaient un saphi qui donnait à son possesseur tout le savoir des blancs. Je n'avais pas encore entendu parler d'un mode d'éducation aussi expéditif, mais je consentis sur-le-champ, et la soif de science dont était dévoré mon hôte était telle que, tant en coupant qu'en arrachant, il me faucha d'as-

sez près un côté de la tête, et l'autre côté y aurait passé, si je n'avais témoigné ma désapprobation en mettant mon chapeau et en lui disant que je voulais réserver un peu de cette précieuse denrée pour une autre occasion.

Je parvins à midi environ à une petite ville nommée *Wassibou*, où je fus contraint d'attendre que l'occasion me fournît un guide pour Satilé, qui est éloignée d'une très longue journée à travers des bois où il n'y a pas un sentier battu. Je m'établis en conséquence dans la maison du douti, où je restai quatre jours, et pendant ce temps je m'amusai à aller aux champs avec la famille planter le blé. Ici la culture est portée à un très haut point, et, comme le disent les naturels, la faim n'est jamais connue. Les hommes et les femmes travaillent ensemble aux champs; ils font usage d'une houe aiguisée très supérieure à celle que l'on emploie en Gambie, mais la crainte qu'ils ont des Maures les oblige à aller aux champs avec leurs armes. Le maître avec le bout de sa pique divise le champ en places régulières, dont chacune est assignée à trois esclaves.

Dans la soirée du 11 huit Kaartans qui, pour fuir la guerre, s'étaient réfugiés chez les Maures, arrivèrent à Wassibou; ils avaient reconnu qu'il leur était impossible de vivre sous le gouvernement de ces derniers et allaient faire leur serment d'allé-

geance au roi de Bambarra. Ils m'offrirent d'aller avec eux jusqu'à Satilé et j'acceptai.

Le 12 juillet, au point du jour, nous partîmes et voyageâmes avec une rare vitesse jusqu'au coucher du soleil. Nous ne fîmes que deux haltes dans le cours de la journée : la première fois, à une eau dans les bois; la seconde fois, aux ruines d'une ville appartenant anciennement à Daisy et nommée *Illa Compe* (la ville à blé). Quand nous arrivâmes dans le voisinage de Satilé, les gens qui travaillaient dans les champs de blé, voyant plusieurs hommes à cheval, nous prirent pour un parti de Maures et s'enfuirent devant nous en criant. Toute la ville fut à l'instant en alarme, et l'on voyait dans toutes les directions les esclaves chassant les chevaux et le bétail du côté de la ville. Ce fut vainement qu'un de nous courut au galop pour les désabuser, ils n'en furent que plus épouvantés, et quand nous arrivâmes à la ville nous trouvâmes les portes closes et le peuple sous les armes. Après avoir longtemps parlementé, l'entrée nous fut permise, et comme tout annonçait une crainte violente, le douti nous permit de coucher dans son *balour*, (chambre des étrangers), et nous donna à chacun pour lit une peau de taureau.

Le 13 juillet nous continuâmes notre marche de bon matin. Les routes étaient mouillées et glissantes, mais la contrée était très belle et abondante

en petits ruisseaux qu'avait grossis l'orage de la nuit. A dix heures environ nous arrivâmes aux ruines d'un village qui avait été détruit par la guerre six mois auparavant, et afin d'empêcher qu'à l'avenir on ne fondât aucune ville dans cet endroit, le grand arbre du bentang sous lequel les habitans passaient la journée avait été brûlé, les puits comblés, et tout ce qui pouvait rendre la situation désirable complètement détruit.

A midi environ mon cheval était si fatigué que je ne pus aller au pas de mes compagnons : je descendis donc de cheval en leur disant de continuer et que je les rattraperais quand ma monture serait reposée ; mais ils ne voulurent pas me quitter : les lions, disaient-ils, étaient très nombreux dans ces parages, et bien qu'ils ne se hasarderaient pas à attaquer des hommes réunis, ils auraient bientôt assailli un homme isolé. Il fut alors convenu qu'un d'entre eux resterait avec moi pour m'aider à faire aller mon cheval pendant que les autres iraient à Gallou pour se procurer des logemens et ramasser aux chevaux de l'herbe fraîche avant la nuit : accompagné de ce nègre je poussai mon cheval devant moi jusqu'à environ quatre heures, alors nous étions en vue de Gallou, ville considérable située dans une vallée belle et fertile formée par de hauts rochers.

Comme mes compagnons avaient l'intention de

s'établir dans le voisinage, le douiti leur donna un beau mouton, et je fus assez heureux pour procurer abondance de blé à mon cheval. Ici, ils soufflent dans des dents d'éléphants creusées, comme à Kemmou, pour annoncer la prière du soir.

Le lendemain 14 juillet, de bonne heure et après avoir remercié notre hôte de son hospitalité, pendant que mes camarades de voyage demandaient au ciel qu'il ne manquât jamais de rien, nous reprîmes notre marche. A trois heures à peu près nous étions à Mourdja, grande ville, fameuse par son commerce de sel, que les Maures y apportent en grande quantité pour l'échanger contre du blé et des étoffes de coton. Comme la plupart des habitants sont Mahométans, il est défendu aux kafirs de boire de la bière, qu'ils nomment *Neo Dollo* (esprit de blé), hormis dans certaines maisons. Dans une de ces maisons je vis une vingtaine de gens assis comme d'excellens convives, autour de grands vases de cette bière. Plusieurs étaient complètement ivres. Comme le blé est abondant, les habitants sont très libéraux avec les étrangers. Je crois que nous reçûmes de différentes mains plus de blé et de lait qu'il n'en aurait fallu à trois fois notre nombre, et bien que nous y fussions depuis deux jours, nous ne remarquâmes aucune altération dans leurs dispositions hospitalières.

Dans la matinée du 16 nous repartîmes accom-

pagnés d'un coffle de quatorze ans , chargé de sel , allant à Sansanding. La route était très pittoresque , entre deux montagnes de roches , mais les Maures y sont quelquefois à l'affût pour piller les étrangers. Aussitôt que nous fûmes dans la campagne découverte , le maître du sel nous remercia de ce que nous lui avions tenu compagnie si loin et nous pria d'aller en avant. Le soleil était presque couché quand nous atteignîmes Daltiboud. Nous eûmes dans la soirée une violente trombe. La maison que nous habitions étant à toit plat laissait passer l'eau par torrens : le plancher fut bientôt mouillé jusqu'à y plonger la cheville , le feu s'éteignit et nous fûmes contraints de passer la nuit sur quelques bottes de bois à brûler qui se trouvaient dans un coin.

Le 17 juillet nous partîmes de Daltiboud à dix heures environ ; nous passâmes près d'un coffle considérable qui revenait de Sego , avec des homs , des nattes et d'autres ustensiles de ménage. A cinq heures nous arrivâmes à un grand village où nous avions l'intention de passer la nuit , mais le douti ne voulut pas nous recevoir. Quand nous quittâmes ce lieu mon cheval était si las que je fus dans la nécessité de le faire aller devant moi , et il était nuit quand nous atteignîmes Fanimbou , petit village. Le douti de cet endroit n'eut pas plus tôt su que j'étais un blanc qu'il m'apporta trois vieux fusils , et

il fut très désappointé quand je lui dis que je ne pouvais pas les raccommoder.

Le 18 juillet nous continuâmes notre voyage ; mais ayant fait un souper léger le soir précédent, nous nous sentîmes affamés le matin et nous essayâmes de nous procurer un peu de blé dans un village , mais inutilement. Les villes étaient maintenant plus nombreuses ; la terre qui n'est pas en culture fournit d'excellens pâturages et de grands troupeaux de bétail , mais le grand nombre de gens qui traversent journellement ce pays en allant à Sego et en revenant , rend les habitans moins hospitaliers avec les étrangers. Mon cheval devenant plus faible de jour en jour me rendait à présent peu de services. J'étais obligé de le faire marcher devant moi la plus grande partie de la journée , et je ne parvins à Gersorre qu'à huit heures du soir. Je trouvai mes compagnons se disputant avec le douti, qui avait absolument refusé de leur donner ou de leur vendre des provisions. Comme aucun de nous n'avait goûté de vivres depuis vingt-quatre heures, nous n'étions nullement disposés à jeûner encore, si nous pouvions faire autrement ; mais voyant que nos instances étaient sans effet et comme j'étais très fatigué, je tombai endormi et je fus réveillé à minuit par cette joyeuse nouvelle : *kinni nata* (la nourriture est venue). Ceci fit que le reste de la nuit se passa agréablement, et le 19 juillet, au point du

jour, nous nous remîmes en route, avec l'intention de faire halte à un village nommé *Doulinkeabou*, pour la nuit suivante. Mes compagnons de voyage, qui avaient de meilleurs chevaux que moi, m'eurent bientôt laissé, et j'allais nu-pieds menant mon cheval, quand je fus rencontré par un coffle de soixante-dix esclaves qui venaient de Sego. Ils étaient attachés par le cou avec des lanières de peau de taureau tordue comme une corde, sept esclaves par lanières, et chacune de ces divisions séparée par un homme portant un fusil. Plusieurs de ces esclaves étaient en mauvaise santé, et il y avait parmi eux un grand nombre de femmes. A l'arrière venait le domestique de Sidi-Mahomed, que je me rappelais avoir vu au camp de Benoùm. Il me reconnut tout de suite et me dit que ces esclaves allaient à Maroc par le chemin du Ludamar et le Grand-Désert.

Dans l'après-midi, comme j'approchais de *Doulinkeabou*, je rencontrai une vingtaine de Maures à cheval; c'étaient les propriétaires des esclaves que j'avais vus le matin. Ils étaient bien armés de fusils et furent très curieux à mon égard, mais non aussi rudes que le sont en général leurs compatriotes : ils m'apprirent que Sidi-Mahomed n'était point en ce moment à Sego, mais à Kainkaba où il était allé chercher de la poudre d'or.

Quand j'arrivai à *Doulinkeabou*, j'appris que

mes compagnons avaient poussé plus avant, mais mon cheval était si fatigué que je ne pus songer à les rejoindre plus loin. Le douti de la ville me donna de l'eau, ce que l'on regarde comme un signe de grande hospitalité, et je ne doutai pas qu'un bon souper et un profond sommeil ne réparassent les fatigues du jour : par malheur je n'eus ni l'un ni l'autre. La nuit fut pluvieuse et tempétueuse, et le douti borna son hospitalité à un peu d'eau.

Le 20 juillet, le matin, j'essayai d'obtenir par les menaces et les supplications, quelques vivres du douti, mais en vain. J'allai même jusqu'à demander du blé à une de ses femmes esclaves qui en lavait au puits, et j'eus la mortification d'être refusé. Toutefois quand le douti fut aux champs, sa femme m'envoya une poignée de farine que je délayai dans de l'eau, et que je bus pour déjeuner. A huit heures à peu près je quittai Doulinkeabou, et à midi je fis halte pendant quelques minutes à un korri, où les Foulahs me donnèrent un peu de lait; apprenant que deux nègres allaient à Sego, je fus heureux d'être dans leur compagnie, et nous partîmes immédiatement. A quatre heures environ nous nous arrêtâmes à un petit village où l'un des nègres avait une connaissance qui nous invita à une espèce de banquet public, qui se passa avec une rare convenance. Un plat fait de lait aigre et de farine nommé *sinkatou*, et de la bière de blé, furent abondamment

distribués, et les femmes faisaient partie de la société, circonstance que je n'avais encore jamais observée en Afrique. Il n'y avait aucun effort; on ne vous y pressait point, chacun était libre de boire comme il lui plaisait. Ils se faisaient un hochement de tête quand ils allaient boire, et en remettant la calebasse, ils disaient ordinairement *birka* (merci). Hommes et femmes semblaient un peu ivres, mais ils étaient loin d'être en humeur de quereller.

Après ce lieu nous traversâmes plusieurs grands villages où l'on me prenait toujours pour un Maure, et où je devenais un grand objet de plaisanterie pour les Bambarrans qui, en me voyant conduire mon cheval devant moi, riaient de tout leur cœur de ma tournure. Il a été à la Mecque, disait l'un; vous pouvez le voir à ses habits: un autre me demandait si mon cheval était malade; un troisième m'offrait de l'acheter, etc.; de façon que, je le crois, les esclaves étaient même honteux d'être avec moi. Il allait faire nuit quand nous prîmes un logement à un petit village où je me procurai des vivres pour moi et du blé pour mon cheval, au prix modéré d'un seul bouton; et là j'appris que je verrais le Niger (que les nègres appellent *Djoliba* ou la *Grande-Eau*) de bonne heure le jour suivant. Ici les lions sont très nombreux, on ferme les portes aussitôt après le soleil couché et personne ne peut sortir. L'incommode bourdonnement des moustiques

m'empêcha de clore l'œil de toute la nuit. La pensée de voir le Niger le matin me tint éveillé aussi et avant le jour; mon cheval était sellé, j'étais prêt à partir, mais à cause des bêtes féroces, nous fîmes obligés d'attendre que les habitans fussent debout et les portes ouvertes. Ce jour était jour de marché à Sego, et les routes étaient de tous côtés couvertes de gens qui portaient à vendre divers articles. Nous traversâmes quatre grands villages, et à huit heures nous vîmes la fumée sur Sego.

Comme nous approchions de la ville je fus assez heureux pour rejoindre les Kaartans fugitifs aux soins desquels j'étais si redevable pour mon voyage dans le Bambarra. Ils s'offrirent avec empressement de me présenter au roi. Nous traversâmes ensemble à cheval quelques terres marécageuses, et comme je cherchais avidement du regard la rivière, un d'eux s'écria *geo affili* (voyez l'eau), et regardant devant moi je vis avec un plaisir infini le grand objet de ma mission; ce majestueux Niger, si longtemps cherché, étincelant au soleil du matin, aussi large que la Tamise à Westminster, et coulant lentement vers l'est. Je courus sur son rivage, et après avoir bu de son eau je m'élevai en ferventes prières d'actions de grâces, au grand régulateur de toutes choses, qui avait à ce point couronné de succès mes efforts.

La circonstance du cours du Niger à l'est, et ses

points collatéraux ne me surprit cependant pas, car bien que j'eusse quitté l'Europe dans un grand doute sur ce sujet, et que je crusse plutôt alors qu'il courait dans la direction opposée, j'avais fait de si fréquentes recherches pendant mon voyage relativement à cette rivière, et j'avais reçu des nègres de toutes les nations des assurances si claires et si positives qu'il allait *vers le soleil levant*, qu'il restait à peine un doute dans mon esprit, et surtout depuis que je savais que le major Houghton avait recueilli les mêmes renseignemens en ce point.

Sego, capitale du Bambarra, est composée à proprement parler de quatre villes distinctes : deux sur le bord septentrional du Niger, Sego-Korro et Sego-Bou; et deux sur la rive méridionale, Sego-Sor-Korro, et Sego-Si-Korro. Elles sont toutes entourées de hautes murailles de boue. Les maisons sont de terre, carrées et à toits plats : quelques-unes ont deux étages et sont blanchies. Outre ces bâtimens, il y a des mosquées maures dans chaque quartier, et les rues, bien qu'étroites, sont assez larges pour tous les objets d'utilité dans un pays où les moyens de transport à roues sont entièrement inconnus. Les meilleurs renseignemens que j'aie pu me procurer me portent à croire que la ville de Sego contient environ trente mille habitans. Le roi de Bambarra réside toujours à Sego-Si-Korro : il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter

de l'un à l'autre bord du fleuve les habitans, et l'argent qu'ils reçoivent, quoique ce soit une faible somme pour chacun, fournit au roi un revenu considérable au bout de l'année. Les canots sont d'une forme singulière, chacun d'eux étant formé des troncs de deux grands arbres rendus concaves et joints ensemble, non côté à côté, mais bout à bout. Ils sont donc très longs, étroits, hors de toute proportion, et n'ont ni ponts ni mâts. On les charge cependant beaucoup, car j'en ai vu un qui traversait la rivière, portant quatre chevaux et plusieurs personnes. Quand nous arrivâmes à ce bac, avec l'intention d'aller à la partie de la ville que le roi habite, nous trouvâmes un grand nombre d'individus qui attendaient pour passer. Ils me regardaient avec un étonnement muet, et je remarquai parmi eux avec intérêt plusieurs Maures : il y avait trois bacs, et les bateliers étaient très diligens et très expéditifs, mais la foule fit que je ne pus immédiatement passer, et je m'assis sur le bord de l'eau pour attendre une occasion. La vue de cette grande ville, les monstrueux canots sur la rivière et l'état de culture du pays environnant formaient dans leur ensemble un tableau de civilisation et de magnificence que je m'attendais peu à trouver dans le fond de l'Afrique.

J'attendis plus de deux heures avant de pouvoir traverser le fleuve : pendant ce temps les gens qui

avaient passé apprirent à Mansong, le roi, qu'un blanc attendait pour passer et le venir voir. Il envoya immédiatement chercher un de ses chefs qui me dit que le roi ne pourrait me voir que quand il saurait ce qui m'avait amené dans son pays, et que je ne devais pas me permettre de traverser l'eau sans la permission du roi. Il me conseilla donc d'aller loger pour la nuit dans un village éloigné qu'il me montra, et il me dit que le matin il me donnerait de plus amples instructions sur ce que j'avais à faire. Ceci était très décourageant; cependant comme il n'y avait rien à opposer à cette contrariété, je partis pour le village où, à mon grand chagrin, je ne trouvai personne qui voulût me recevoir. On m'observait avec surprise et crainte, et je fus contraint de rester tout le jour assis sous un arbre, sans nourriture; la nuit menaçait d'être peu agréable, car le vent s'élevait, et il y avait toute apparence d'une pluie abondante; de plus, les bêtes féroces sont tellement nombreuses dans ce voisinage qu'il m'aurait fallu grimper sur un arbre et dormir dedans. Toutefois, à l'heure du coucher du soleil, comme je me préparais à passer la nuit de cette façon après avoir lâché mon cheval, une femme qui revenait du travail des champs s'arrêta pour me regarder, et voyant que j'étais fatigué et abattu, elle s'informa de ma situation que je lui exposai brièvement. Alors avec un regard de pro-

fonde compassion, elle me prit ma selle et ma bride et me dit de la suivre. M'ayant alors conduit dans sa cabane, elle alluma une lampe, étendit une natte sur la terre, et me dit que je pouvais y rester la nuit. Quand elle vit que j'avais grand faim, elle me dit qu'elle allait me procurer de quoi manger. Elle sortit donc et revint bientôt avec un très beau poisson qu'elle fit griller à demi sur des cendres, et me donna pour souper. Les devoirs de l'hospitalité étant ainsi accomplis envers un étranger dans la détresse, ma digne bienfaitrice me montra la natte, et me dit que j'y pouvais dormir sans crainte, puis elle appela autour d'elle toutes les femmes de la famille qui n'avaient cessé de me regarder dans un étonnement insatiable, et elles se remirent à leur tâche qui consistait à filer le coton : elles continuèrent une grande partie de la nuit. Elles abrégeaient leur travail par des chansons, l'une desquelles fut improvisée, car j'en étais le sujet : une des jeunes femmes les chantait, et le reste reprenait en chœur : l'air était doux et plaintif, et en voici les paroles traduites littéralement.

« Les vents rugissaient et les pluies tombaient : le pauvre homme blanc vint et s'assit sous notre arbre : il n'avait point de mère pour lui donner son lait, point de femme pour lui moudre son blé ; *chœur*, ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère, etc. »

Quelque insignifiant que ce récit puisse paraître , dans ma position il était touchant au plus haut point ; cette bonté inespérée m'avait tellement oppressé , que je ne pus dormir. Le matin je donnai à mon hôtesse si compatissante deux des quatre boutons de cuivre qui me restaient : c'était là le seul gage de souvenir que je pusse lui offrir.

Le 21 juillet je restai dans le village tout le jour à causer avec les naturels qui se pressaient autour de moi ; mais je me tourmentai beaucoup pour le soir quand je vis qu'il ne venait aucun messager du roi ; j'étais d'autant plus inquiet que l'on commençait à dire que Mansong avait reçu sur mon compte de très défavorables rapports des Maures et des slatés établis à Sego , qui étaient , à ce qu'il paraît , excessivement inquiets sur le but de mon voyage. J'appris que plusieurs délibérations avaient eu lieu avec le roi sur ma réception , et quelques villageois me dirent franchement que j'avais beaucoup d'ennemis , et ne devais pas m'attendre à des faveurs.

Le 22 juillet un messager du roi arriva , mais il ne me donna presque aucune satisfaction : il s'informa principalement si j'avais apporté un présent , et sembla très déconcerté quand je lui dis que les Maures m'avaient tout pris ; quand je fis mine de vouloir m'en aller avec lui , il me dit d'attendre que le roi m'envoyât chercher dans l'après-midi.

Le 23 juillet dans l'après-midi un second envoyé

vint de la part de Mansong avec un sac dans les mains. Il me dit que le désir du roi était que je m'éloignasse du voisinage de Sego, mais que Mansong, voulant venir au secours d'un blanc dans la détresse, m'avait envoyé cinq mille cowries (j'ai calculé que deux cent cinquante cowries représentent un schelling) pour me mettre à même d'acheter des provisions sur ma route. Le messager ajouta que, si mon intention était de me diriger sur Djenné, il avait ordre de me servir de guide jusqu'à Sansanding. J'eus d'abord de la peine à m'expliquer cette conduite du roi; mais de la conversation que j'eus avec le guide, je conclus que Mansong m'aurait volontiers admis en sa présence à Sego, mais qu'il craignait de ne pouvoir me protéger contre la fureur invétérée que les Maures avaient conçue contre moi. Sa manière d'agir était donc prudente et généreuse. Les circonstances au milieu desquelles je faisais mon apparition à Sego étaient indubitablement de nature à créer dans l'esprit du roi le soupçon que je voulais cacher le véritable objet de mon voyage. Il raisonnait sans doute comme raisonnait mon guide qui, lorsqu'il apprit que j'étais venu d'une grande distance et à travers beaucoup de périls pour voir la rivière Djoliba, demanda si c'est qu'il n'y avait pas de rivières dans mon pays, et si toutes les rivières ne se ressemblaient pas.

Départ de Sego. Sansanding. Quelques villes à l'est.

Forcé, comme je viens de le dire, de quitter Sego, je fus conduit le même soir à un village qui est dans l'est à huit milles à peu près, en compagnie de quelques-uns des habitans que mon guide connaissait, et par qui nous fûmes bien reçus. Il était très bienveillant et très communicatif, et parlait hautement de l'hospitalité de ses compatriotes; mais il me dit enfin que si Djenné était ma destination, ce dont il semblait avoir jusqu'ici douté, j'avais entrepris une chose de plus de danger que je ne le pensais probablement; car, bien que la ville de Djenné fit nominalelement partie des possessions du roi de Bambarra, c'était en fait une cité de Maures, la partie influente des habitans étant des bouchrinns; et le gouverneur lui-même, quoique nommé par Mansong, était de la même secte. J'étais donc une fois encore exposé à tomber dans les mains d'hommes qui considéreraient non-seulement comme justiciable, mais encore comme un acte méritoire, de me massacrer, et ces réflexions furent aggravées par la pensée que plus j'avancais plus le péril croissait; car j'appris que les lieux au-delà de Djenné sont sous la domination maure à un plus haut degré encore que Djenné, et qu'enfin Tombouctou, le grand objet de mes recherches, était aussi entre les mains de ce peuple sauvage et sans

pitié qui ne permet pas qu'un chrétien y habite. Après tout, j'avais trop avancé pour retourner dans l'ouest sur de si vagues et si incertaines informations, et je me décidai à continuer. Accompagné du guide, je quittai donc le village le matin du 24. A huit heures environ nous passâmes par une ville nommée *Kabba*, située au milieu d'un pays beau et bien cultivé, et qui ressemble à l'Angleterre plus que je ne l'aurais supposé du centre de l'Afrique. Tout le monde était occupé à récolter le fruit des arbres *shea* dont ils font ce beurre végétal dont j'ai parlé. Cette partie du Bambarra produit cet arbre en grande abondance. Ils ne sont point plantés par les indigènes, mais viennent naturellement dans les bois; et quand on coupe du bois pour les remplacer par la culture, on ne respecte que le *shea*.

Nous passâmes dans le cours de cette journée par un grand nombre de villages peuplés de pêcheurs, et dans la soirée, à cinq heures environ, nous arrivâmes à Sansanding, très grande ville qui a, m'a-t-on dit, de huit à dix mille habitans. Cet endroit est très fréquenté par les Maures, qui y apportent du sel de Birou, des grains de verre et du corail de la Méditerranée, pour les échanger contre de la poudre d'or et des étoffes de coton.

Je priai mon guide de me conduire à la maison que nous devons habiter par le chemin le plus détourné possible. Nous prîmes donc un chemin entre

la ville et la rivière, en passant par un crique ou petit port dans lequel j'observai vingt grands canots chargés tout-à-fait, et couverts de nattes pour empêcher la pluie de gâter les marchandises. Nous vîmes en avançant trois canots arriver, l'un avec des marchandises, les deux autres avec des passagers. Je me réjouissais de voir que les nègres me prenaient pour un Maure, et j'aurais probablement, en cette qualité, passé sans être vexé, si un Maure, qui était assis au bord de l'eau, n'eût découvert la méprise; et, poussant une bruyante exclamation, il rassembla un grand nombre de ses compatriotes.

Quand j'arrivai à la porte de Counti-Mamadi, douti de la ville, j'étais entouré de quelques centaines de gens qui parlaient une variété de dialectes tous également inintelligibles pour moi. Enfin, avec l'aide de mon guide, qui faisait office d'interprète, je compris qu'un des spectateurs prétendait m'avoir vu à tel endroit, un autre à telle autre ville; une femme maure enfin jurait solennellement qu'elle avait tenu ma maison pendant trois ans à Galam sur le Sénégal. Il était clair qu'ils me prenaient pour un autre, et je sommai deux des plus assurés de montrer du doigt l'endroit où ils m'avaient vu. Ils montrèrent le sud, d'où je conclus qu'ils venaient probablement de Cape-Coast, où ils avaient vu des blancs.

Leur langage différait de tout ce que j'avais en-

tendu jusqu'ici. Les Maures étaient alors en grand nombre, et avec leur arrogance ordinaire ils forcèrent les nègres à se tenir à distance. Ils se mirent à me questionner relativement à ma religion; mais quand ils virent que je ne savais pas l'arabe, ils envoyèrent chercher deux hommes qu'ils appellent *ilhuidi* (Juifs) dans l'espérance que je pourrais converser avec eux. Ces Juifs, pour le costume et l'apparence, ressemblent beaucoup aux Arabes; mais bien qu'ils se conforment à la religion de Mahomet au point de réciter publiquement des prières tirées du Koran, ils ne sont que peu respectés par les nègres, et les Maures eux-mêmes reconnaissaient que, quoique je fusse chrétien, je valais mieux qu'un Juif. Toutefois ils insistèrent pour que je me conformasse, comme les Juifs, aux rites mahométans, et que je disse les prières. Comme je cherchais à détourner ce sujet de conversation, un shérif de Tuat, dans le Grand-Désert, se leva et jura par le prophète que si je refusais de me rendre à la mosquée, il serait un de ceux qui m'y porteraient. Il est hors de doute que cette menace eût été exécutée, si mon hôte ne s'était interposé en ma faveur. Il leur dit que j'étais l'étranger du roi, et qu'il ne souffrirait pas qu'on me maltraitât tant que je serais sous sa protection. Il leur conseilla donc de me laisser seul pour la nuit, en leur donnant l'assurance que le lendemain matin on m'enverrait chercher. Ceci

apaisa un peu leur clameur; ils me contraignirent cependant à monter sur un siège élevé près de la porte de la mosquée, afin que chacun pût me voir. Je restai sur ce siège jusqu'au coucher du soleil, et alors seulement on me conduisit dans une petite hutte très propre avec une petite cour en avant, et dont Counti-Mamadi ferma la porte pour que personne ne pût me déranger; mais cette précaution ne put exclure les Maures : ils franchirent le mur de boue et vinrent en foule dans la cour afin, disaient-ils, de me voir *faire ma dévotion du soir et manger des œufs*. Je ne jugeai pas à propos de leur donner la première partie du spectacle; mais je leur dis que je n'avais pas d'objection à manger des œufs, pourvu qu'ils m'en apportassent. Mon hôte m'apporta tout aussitôt sept œufs de poule, et fut très surpris de voir que je ne les voulais pas manger crus; car il paraît que l'opinion générale en ces contrées veut que les Européens observent presque exclusivement ce régime. Quand je fus parvenu à persuader à mon hôte que cette opinion était tout-à-fait sans fondement, et que je serais charmé de prendre ma part de tout aliment qu'il lui conviendrait de m'envoyer, il donna ordre de tuer un mouton et d'en accommoder une partie pour mon souper. A minuit environ, quand les Maures m'eurent quitté, il me rendit visite, et me pria, avec beaucoup d'instances, de lui écrire un saphi. Si le saphi

d'un Maure est bon, disait ce vieillard hospitalier, le saphi d'un homme blanc doit être meilleur. Je lui en donnai sur-le-champ un doué de toutes les vertus que je pouvais concentrer : c'était *l'Oraison dominicale*. La plume dont je me servis était un roseau ; du charbon et de la gomme composaient de l'encre passable, et une planche mince remplaçait le papier.

Le 25 juillet, le matin, de bonne heure, avant que les Maures ne fussent réunis, je quittai Sansanding, et couchai la nuit suivante dans une petite ville nommée *Sibili*. De là, le lendemain, je me rendis à Nyara, grande ville à quelque distance de la rivière sur les bords de laquelle je m'arrêtai pour laver mon linge et reposer mon cheval. Le douti de ce lieu a une maison très commode à deux étages et à toit plat. Il me fit voir de la poudre à feu de sa propre fabrique, et me montra, comme une grande curiosité, un petit singe brun lié à un poteau près d'une porte, en me disant qu'il venait d'un pays très éloigné nommé *Kong*.

Le 28 juillet je quittai Nyara et arrivai à Nyami à midi environ. Cette ville est principalement habitée par des Foulahs du royaume de Massina. Le douti, je ne sais pourquoi, refusa de me recevoir, mais m'envoya très civilement son fils à cheval pour me conduire à Madibou qui, m'assurait-il, n'était pas à une grande distance.

Nous allâmes à peu près en ligne droite à travers les bois ; mais en général nous marchions avec une grande circonspection. Je remarquai que mon guide s'arrêtait souvent pour regarder sous les buissons. Quand je lui demandai quel était le motif de tant de précaution, il me répondit que les lions étaient nombreux dans cette partie du pays, et attaquaient souvent les gens qui passaient dans les bois. Pendant que je parlais, mon cheval tressaillit ; je regardai autour de moi, je vis un animal de la race caméléopard, se tenant à quelque distance. Le cou et les jambes de devant étaient d'une grande longueur ; la tête était munie de deux petites cornes noires qui allaient en arrière ; la queue, qui descendait au milieu de la cuisse, avait une touffe de poils à son extrémité. Cet animal était de couleur de souris, et trottait devant nous à son aise, tournant sa tête d'un côté et de l'autre pour voir si nous le poursuivions. Bientôt après cette rencontre, comme nous traversions une grande plaine découverte où il y avait peu de buissons, mon guide, qui était un peu devant moi, fit faire un demi-tour subit à son cheval, en criant en langue foulah quelque chose que je ne comprenais pas. Je lui demandai en mandingue ce qu'il avait : *Wara billi billi*, un très grand lion, dit-il, et il me fit signe de fuir ; mais mon cheval était trop fatigué, et nous passâmes lentement près du buisson d'où l'animal nous avait donné cette

alarme ; ne voyant rien, je pensais que mon guide s'était trompé, quand le Foulah mit tout à coup sa main à sa bouche, en s'écriant : *Soubah an allahi!* (que Dieu nous préserve!) et, à ma grande surprise, j'aperçus un grand lion rouge à peu de distance du buisson, ayant sa tête appuyée à terre entre ses pattes de devant. Je m'attendais à le voir s'élancer sur moi, et instinctivement j'avais retiré mes pieds des étriers pour me jeter à terre, afin que mon cheval fut sa proie plutôt que moi ; mais il est probable que le lion n'avait pas faim, car il nous laissa passer tranquillement, bien que nous fussions tout-à-fait à sa portée. Nous prîmes alors un détour à travers un terrain marécageux, pour éviter une nouvelle rencontre de cette nature. Au coucher du soleil nous arrivâmes à Madibou, village délicieux sur le bord du Niger, et qui a une perspective de plusieurs milles sur la rivière à l'est et à l'ouest. De petites îles verdoyantes, paisible retraite de quelques industriels Foulahs dont les bestiaux sont à l'abri de la déprédation des bêtes féroces, et la largeur majestueuse du fleuve qui est plus considérable ici qu'à Sego, rendent cette situation une des plus enchanteuses du monde. On y prend quantité de poisson avec des filets de coton que les naturels font, et qu'ils emploient à peu près comme nos pêcheurs font en Europe. Je remarquai près d'une maison la tête d'un crocodile qui, me dit-on, avait

été tué par les bergers dans un marais près de la ville. Ces animaux ne sont pas rares dans le Niger ; mais je crois qu'ils sont peu souvent dangereux. Le voyageur en tient peu compte quand il les compare à ces incroyables essaims de moustiques qui s'élèvent des marais et des criques en telles quantités qu'ils mettent hors de lui-même le plus stupide des naturels. Comme mes habits étaient presque à présent à l'état de haillon , je n'étais pas en mesure de résister à leurs attaques. Je passais ordinairement la nuit sans fermer l'œil à marcher en long et en large, et m'éventant avec un chapeau. Leurs aiguillons avaient couvert d'ampoules mes jambes et mes bras , ce qui , avec le manque de sommeil , me donnait du malaise et de la fièvre.

Le 29 juillet , le matin de bonne heure , mon hôte , ayant remarqué que j'étais indisposé , me fit partir bien vite après m'avoir donné un domestique pour me conduire à Kea ; mais bien que je fusse peu en état de marcher , mon cheval était encore moins en état de me porter , et à environ six milles à l'est de Modibou , en traversant une terre argileuse , il tomba , et la force combinée de mon guide et de moi ne put réussir à le remettre sur ses jambes. Je restai quelque temps assis près de ce compagnon de mes aventures qu'elles avaient épuisé ; mais le voyant incapable de se relever , je lui ôtai sa selle et sa bride , et plaçai devant lui de l'herbe. Je re-

gardais avec émotion le pauvre animal qui gisait là, et je ne pouvais éloigner de ma pensée la triste appréhension de tomber et de mourir ainsi que lui de fatigue et de faim. Plein de ces tristes présages, je laissai là mon pauvre cheval, et suivis très péniblement à pied mon guide, le long de l'eau, jusqu'à midi environ; nous étions alors à Kea que je trouvai n'être qu'un petit village de pêcheurs. Le douti, vieillard morose qui était assis à la porte, me reçut très froidement; et quand je l'eus informé de ma position en le priant de me protéger, il me répondit avec une grande indifférence qu'il faisait peu d'attention aux beaux discours, et que je n'entrerais pas chez lui : mon guide parla en ma faveur, mais sans aucun succès, et le douti resta inébranlable dans sa résolution. Je ne savais où reposer mes membres fatigués; mais je fus heureusement soulagé par un bateau de pêcheurs appartenant à Silla qui descendait alors la rivière; le douti fit signe au batelier d'approcher, et l'invita à se charger de moi jusqu'à Mourzan. Après quelque hésitation, le pêcheur me prit, et je m'embarquai dans le canot, en compagnie du pêcheur, de sa femme et d'un petit garçon. Le nègre, qui m'avait amené de Modibou, me quitta alors, et je le chargeai de voir en repassant comment était mon cheval, et d'en prendre soin s'il était encore vivant : il me le promit.

Ainsi partis de Kea, nous descendîmes la rivière l'espace d'un mille, et alors le pêcheur approcha du rivage et me dit de quitter le bateau. Puis ayant attaché le canot à un poteau, il se dépouilla et plongea pendant si long-temps que je pensais qu'il s'était noyé, et j'étais surpris de voir sa femme si indifférente en ce cas; mais je n'eus plus de crainte quand je vis sa tête se montrer à l'arrière du canot pour demander une corde : tenant cette corde, il plongea une seconde fois, puis revint dans le canot et dit au petit garçon de tirer avec lui. Enfin, ils amenèrent un grand panier de dix pieds environ, contenant deux beaux poissons que le pêcheur, après avoir reporté le panier au fond de l'eau, cacha dans l'herbe sur le rivage. Nous descendîmes un peu plus bas et retirâmes un autre panier où il y avait un poisson. Le pêcheur nous quitta alors pour porter sa capture à quelque marché voisin, et la femme et l'enfant continuèrent de descendre la rivière avec moi.

Environ à quatre heures nous arrivâmes à Mourzan, ville de pêcheurs sur la rive septentrionale, d'où je fus conduit en traversant la rivière à Silla, grande ville. J'y restai jusqu'à ce qu'il fît tout-à-fait sombre sous un arbre, entouré de quelques centaines de personnes : leur langue était très différente de celle des autres parties du Bambarra. On me dit que plus j'irais à l'est moins je me ferais compren-

dre en langue bambarra, et que quand je serais à Djenné je trouverais que la plupart des habitans parlent un langage différent, que les nègres, notamment *djenné kummo* et que les Maures appellent *kalam soudan*.

Après beaucoup d'instances, le douti m'autorisa à venir dans son baloun pour éviter la pluie; mais ce lieu était très humide, et j'eus pendant la nuit un violent accès de fièvre. Usé par la maladie, épuisé par la faim et la fatigue, à demi nu, et sans aucun article de quelque valeur pour me procurer des habits, des provisions et un abri, je commençai à faire de sérieuses réflexions sur ma situation. J'étais maintenant convaincu, par une douloureuse expérience, que les obstacles à ce que j'avancasse étaient insurmontables. Les pluies tropicales avaient déjà commencé avec toute leur violence; les rivières et les marécages étaient partout inondés; peu de jours encore et tout voyage, hormis par eau, était complètement interdit. Les cowries qui me restaient du présent du roi de Bambarra n'étaient pas suffisans pour louer un canot qui me conduisît à une grande distance, et j'avais peu d'espoir de pouvoir vivre de charités dans une contrée où les Maures sont si influens; mais par-dessus tout je voyais bien que plus j'avancais, plus je me livrais au pouvoir de ces fanatiques sans pitié, et la réception qui m'avait été faite à Sego et à Sansanding

me faisait craindre qu'en tentant d'arriver même à Djenné sans la protection d'un homme important parmi eux, je sacrifierais ma vie inutilement, car mes découvertes périraient avec moi. La perspective des deux côtés était sombre. Pour retourner en Gambie, un voyage à pied de plusieurs centaines de lieues, à travers des régions inconnues, se présentait à mon imagination. Néanmoins c'était là la seule alternative, car je voyais d'inévitables dangers à poursuivre ma route vers l'est. Avec cette conviction bien établie dans mon esprit, j'espère que l'on reconnaîtra que je fis bien de ne pas aller plus avant. J'avais fait, pour remplir pleinement ma mission, tous les efforts que pouvait justifier la prudence; si j'avais eu la plus vague perspective d'une heureuse issue, ni les fatigues inséparables du voyage, ni les périls d'une seconde captivité ne m'auraient fait renoncer. C'est la nécessité qui me contraignit à prendre ce parti.

Ayant donc fixé mon esprit après beaucoup d'hésitation et de perplexité sur cette résolution de revenir dans l'ouest, je pensai qu'il était de mon devoir de quitter Silla, de recueillir des Maures et des marchands nègres tout ce que je pourrais sur le cours du Niger au-delà, dans l'est, sur l'étendue et la situation des royaumes circonvoisins; et les renseignemens ci-après me sont venus de sources si diverses que je dois les regarder comme authentiques.

A deux courtes journées de Silla on trouve Djenné, grande ville située sur une petite île de la rivière, et qui contient, dit-on, plus d'habitans que Sego ou toute autre ville du Bambarra. A deux journées au-delà, la rivière s'étend en un lac considérable nommé *Dibbie* (le lac sombre). Je cherchai à connaître son étendue, et ce que je pus apprendre, c'est que les canots qui le traversent de l'ouest à l'est perdent la vue de la terre pendant un jour entier. De ce lac l'eau sort en différens courans qui se réunissent en deux grandes branches, dont l'une coule vers le nord-est, l'autre à l'est; puis ces branches se confondent à Kabra, qui est à une journée au sud de Tombouctou, et est le port ou le lieu de débarquement de cette ville. Le pays qu'embrassent les deux branches est appelé *Djinbala*, et est habité par des nègres. La distance totale par terre de Djenné à Tombouctou est de douze journées.

De Kabra, situé à la distance de onze jours de marche, la rivière passe au sud de Houssa, ville qui en est éloignée de deux journées. Quant à ce cours plus lointain de cette grande rivière et à son terme, tous les naturels que je consultai en semblent tout-à-fait ignorans. Leurs affaires de commerce les conduisent rarement au-delà de Tombouctou ou de Houssa, et comme le seul but de ces voyages est l'accroissement de leurs richesses, ils font peu d'attention au cours des fleuves ou à la

géographie du pays. Il est toutefois très probable que le Niger fournit une sûre et commode communication entre les nations les plus éloignées.

Tous ceux qui me donnèrent des informations me dirent que les marchands nègres qui arrivent de l'est à Tombouctou et à Houssa parlent un langage différent du Bambarra ou de tout autre idiome connu d'eux. Ces marchands eux-mêmes, à ce qu'il paraît, ignorent où se termine la rivière, puisque ceux qui savent parler arabe décrivent l'étonnante longueur de son cours en termes très généraux, disant seulement qu'ils croient qu'il coule jusqu'au bout du monde.

Les noms de plusieurs royaumes à l'est de Houssa sont familiers aux habitans du Bambarra. On me fit voir des carquois et des arcs d'un travail très curieux, qui venaient, m'a-t-on dit, du royaume de Kassina.

Sur la rive septentrionale du Niger, à peu de distance de Silla, est le royaume de Marina que les Foulahs habitent. Là, comme partout, ils se livrent aux soins du pâturage, et paient un tribut annuel au roi de Bambarra pour les terres qu'ils occupent.

Au nord-est de Marina est situé le royaume de Tombouctou, ce grand objet des recherches des Européens. La capitale de ce royaume étant un des principaux marchés de ce commerce étendu que les Maures entretiennent avec les nègres, l'espoir d'ac-

quérir des richesses et le zèle pour propager leur religion ont rempli cette ville de Maures et de Mahométans convertis. Le roi lui-même et tous les principaux officiers sont Maures, et ils sont, dit-on, plus rigides dans leurs principes et plus intolérans qu'aucune autre des tribus maures, de cette partie de l'Afrique. Un vieux nègre vénérable me dit que la première fois qu'il visita Tombouctou, il logea à une espèce d'auberge publique dont l'hôte, quand il le conduisit dans sa hutte, étendit une natte sur le plancher et y mit une corde en disant : « Si vous « êtes Musulman, vous êtes mon ami, asseyez-vous ; « si vous êtes un kafir, vous êtes mon esclave, et avec « cette corde je vous conduirai au marché. » Le présent roi de Tombouctou se nomme Abu-Abrahima, et possède, dit-on, d'immenses richesses. Ses femmes et ses concubines sont vêtues de soie, et les principaux officiers de l'État vivent dans un grand luxe. Toute la dépense du gouvernement est défrayée, m'a-t-on dit, par une taxe sur les marchandises perçue aux portes de la ville.

La ville de Houssa, capitale d'un grand royaume du même nom situé à l'est de Tombouctou, est un autre grand marché pour le commerce des Maures. J'ai causé avec plusieurs marchands qui avaient vu cette ville, et ils s'accordaient tous à dire qu'elle est plus grande et plus peuplée que Tombouctou. Le commerce et le gouvernement sont à

peu près les mêmes dans l'un et l'autre pays, mais dans le Houssa, les nègres sont dans une proportion plus considérable avec les Maures et ont quelque part dans le gouvernement.

Quant au petit royaume de Djinbala, je ne fus pas à même d'avoir beaucoup de renseignemens; on dit que le sol est remarquablement fertile, et que tout le pays est tellement coupé de marécages et de criques, que jusqu'ici les Maures ont échoué dans toutes les tentations qu'ils ont faites pour le soumettre. Les habitans sont nègres, et quelques-uns vivent, dit-on, dans une grande abondance, surtout ceux qui avoisinent la capitale, lieu de repos pour tous les marchands qui transportent des denrées de Tombouctou à l'ouest de l'Afrique.

Au sud de Djinbala est le royaume de Gotto que l'on dit très étendu, et dont Moussé est la capitale. A l'ouest de Gotto est situé le royaume de Baedou que le présent roi de Bambarra a conquis il y a environ sept ans.

A l'ouest de Baedou se trouve Maniana, dont les habitans, à en croire les renseignemens les plus précis que j'aie pu recueillir, sont féroces : ils portent leur ressentiment contre leurs ennemis au point de se livrer, quand ils en ont en leur possession, au dégoûtant et horrible banquet de chair humaine.

Je sais qu'il faut écouter avec une grande pré-

caution les détails que les nègres donnent sur leurs ennemis; mais je les ai reçus parmi tant de pays différens et de tant de bouches, que je suis disposé à y ajouter foi. Les habitans de Bambarra dans le cours d'une longue et sanglante guerre doivent avoir eu de nombreuses occasions de vérifier le fait, et si cette assertion était sans fondement, je ne pourrais concevoir pourquoi l'expression *ma dum-molo* (mangeur d'hommes), ne serait appliquée qu'aux habitans de Maniana.

L'auteur retourne à l'ouest. Modibou. Route le long du Niger.
Taffara.

Étant donc résolu à ne pas aller plus loin dans l'est que Silla, je fis connaître au douli l'intention où j'étais de retourner à Sego, en prenant le côté méridional de la rivière; mais il me répondit que le grand nombre de marais et de criques sur cette rive rendaient impossible de prendre une autre route que le bord septentrional, et que même cette route serait bientôt impraticable à cause du débordement du fleuve. Cependant comme il approuvait le parti que je prenais, il consentit à parler à un pêcheur pour qu'il me conduisît à Mourzan. J'entrai donc dans un canot à environ huit heures du matin, le 30 juillet, et je débarquai à Mourzan au bout d'une heure à peu près. Là, pour soixante cowries je louai un canot, et dans l'après-midi j'arrivai

à Kea où, moyennant quarante cowries, j'obtins du douti la permission de coucher dans la même hutte qu'un de ses esclaves. Ce pauvre nègre, voyant que j'étais malade et que mes habits étaient presque en lambeaux, me prêta un grand manteau pour me couvrir la nuit.

Le 31 juillet, le frère du douti allant à Modibou je saisis cette occasion de m'y rendre avec lui, car il n'y avait pas de chemin frayé. Il me promit de me porter ma selle, que j'avais laissée à Kea quand mon cheval était tombé dans les bois, et maintenant je la destinais en présent au roi de Bambarra. Nous partîmes de Kea à huit heures, et à un mille environ à l'est, nous aperçûmes sur le bord de l'eau un grand nombre de jarres de terre empilées : elles étaient très bien faites, mais non vernies, et c'était évidemment cette poterie que l'on fabrique à Dourri, ville à l'ouest de Tombouctou, et qui se vend très avantageusement dans diverses parties du Bambarra. Comme nous approchions des jarres, mon compagnon se mit à arracher une grande poignée d'herbes qu'il jeta sur le tas en me faisant signe de faire de même, et j'obéis; il me dit alors avec un grand sérieux que ces jarres appartenaient à quelque pouvoir surnaturel, car il y avait deux ans qu'elles avaient été trouvées dans la même situation; et comme personne ne les avait réclamées, chaque personne qui passait par-là, en honneur au proprié-

taire invisible, jetai de l'herbe ou une branche d'arbre pour protéger contre la pluie ce tas de jarres.

Ainsi conversant nous faisons route le plus amicalement du monde quand, par malheur, nous aperçûmes les traces d'un lion toutes fraîches dans la vase près du bord de l'eau : mon compagnon procéda alors avec une grande circonspection et enfin, arrivé à un épais taillis, il insista pour que je marchasse le premier. Je cherchai à m'en dispenser en disant que je ne connaissais pas la route, mais il s'y obstina, et après quelques grosses paroles et des regards menaçans, il me jeta ma selle et partit. Ceci me déconcerta fort : cependant comme j'avais abandonné tout espoir de me procurer un cheval, je ne voulus pas songer à m'embarrasser d'une selle; en ayant donc détaché les étriers et les sangles, je la lançai dans la rivière. Le nègre n'eut pas plus tôt vu cela qu'il accourut du buisson où il s'était caché, sauta dans la rivière, et au moyen de sa lance ramena la selle et s'enfuit en l'emportant. Je continuai de suivre l'eau, mais comme le bois était très épais et que j'avais des raisons de croire qu'un lion n'était pas loin, je pris l'alarme et fis un long détour dans les buissons pour l'éviter.

A quatre heures à peu près, j'arrivai à Madibou où je retrouvai ma selle. Le guide qui était arrivé avant moi, craignant que je ne fisse connaître sa

conduite au roi, l'avait rapportée dans un canot.

Pendant que je causais avec le douti et me plaignais du guide qui m'avait laissé dans une telle position, j'entendis un cheval hennir dans une des huttes, et le douti me demanda en souriant si je savais qui me parlait. Il s'expliqua en m'apprenant que mon cheval était vivant encore et un peu remis de ses fatigues, mais il voulut absolument que je l'emmenasse et me raconta à ce propos qu'il avait à une époque gardé quatre mois le cheval d'un Maure, et quand le cheval fut remis en bon état, le Maure revint et le demanda, mais refusa de lui rien donner pour sa peine.

Le 1^{er} août je partis de Madibou, poussant mon cheval devant moi, et dans l'après-midi nous atteignîmes Nyami, où je restai trois jours. Pendant ce temps il plut sans relâche et si violemment que personne ne s'aventurait à sortir.

Le 5 août je quittai Nyami, mais le pays était tellement inondé que je fus en danger de m'égarer, et que j'eus à traverser à gué des savanes de plusieurs milles, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. La terre à blé même, qui est la plus sèche de toutes, était si complètement trempée que mon cheval s'embourba deux fois, et que je ne pus le délivrer qu'avec la plus grande peine.

Dans la matinée du même jour j'arrivai à Nyara, où le douti m'accueillit bien, et comme le 6 fut plu-

vieux, je ne partis que le matin du 7. Mais l'eau avait grossi au point qu'en plusieurs endroits la route était à peine praticable, et bien que je traversasse les marais, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, je ne pus atteindre qu'un petit village nommé Nemabou où, toutefois, moyennant cent cowries, quelques Foulahs me donnèrent abondamment du blé pour mon cheval et du lait pour moi.

Le 8 août, les difficultés que j'avais éprouvées le jour précédent me firent désirer vivement un compagnon de route, surtout depuis que l'on m'avait assuré que dans peu de jours le pays serait inondé au point de rendre le chemin tout-à-fait impraticable; mais bien que j'offrisse deux cents cowries à un guide, personne ne voulut m'en servir. Toutefois, le lendemain matin, 9 avril, un Maure et sa femme, montés sur des taureaux et se rendant à Sego avec du sel, traversèrent le village et consentirent à me prendre avec eux; mais je n'en tirai pas grand secours, car ils étaient tout-à-fait ignorans de la route à suivre et étaient accoutumés à un sol sablonneux: c'étaient de très mauvais voyageurs. Au lieu de marcher à gué devant les taureaux pour s'assurer si le sol était solide, la femme entra tout droit dans le premier marais, montée sur le sommet de la charge; mais quand elle eut fait deux cents pas, le taureau enfonça dans un trou et la jeta dans les roseaux ainsi que sa charge. Le mari resta quelque

temps immobile, pétrifié d'effroi, et sa femme était presque noyée quand il se décida à aller à son aide.

Vers le coucher du soleil nous étions à Sibity, mais le douti me reçut très froidement, et quand je le priai de me procurer un guide pour Sansanding il me répondit que ses gens étaient occupés. On me conduisit dans une hutte vieille et humide, où je passai une très incommode nuit, car bien que les murs d'une hutte s'amollissent par la pluie, ils deviennent souvent trop faibles pour soutenir le toit. J'entendis pendant la nuit trois huttes s'écrouler et je craignais beaucoup que la mienne ne fût la quatrième. Dans la matinée, en allant cueillir de l'herbe pour mon cheval, je comptai quatorze huttes tombées ainsi depuis le commencement de la saison pluvieuse.

La pluie continua avec violence toute la journée du 10, et comme le douti me refusait toute espèce de provision, j'achetai un peu de blé que je partageai avec mon cheval.

Le 11 août, le douti me força à quitter la ville; je partis pour Sansanding sans le moindre espoir d'y être mieux venu qu'à Sibity, car j'avais appris de personnes qui me venaient voir qu'un bruit auquel en général on ajoutait foi m'accusait d'être venu en qualité d'espion dans le Bambarra, et dès que Mansong ne m'avait pas admis en sa présence, les doutis de chaque ville étaient libres de me trai-

ter comme ils l'entendaient. J'arrivai néanmoins avant le coucher du soleil à Sansanding. La réception qui me fut faite fut exactement ce que j'avais prévu. Counti-Mamadi, qui avait été autrefois si bienveillant, me donna à peine le bonjour. Chacun cherchait à m'éviter, et mon hôte m'envoya quelqu'un me prévenir qu'on avait reçu de Sego un avis très défavorable sur mon compte et qu'il désirait que je partisse le matin de bonne heure. A dix heures environ du soir, Counti-Mamadi vint me trouver en particulier et me dit que Mansong avait dépêché un canot à Djenné pour me ramener, c'est pourquoi il craignait que je ne rencontrasse beaucoup de difficultés en me dirigeant à l'ouest. Il me conseilla donc de quitter Sansanding avant le point du jour et me recommanda de ne pas m'arrêter à Digгани ou à toute autre ville voisine de Sego.

Le 12 août, parti de Sansanding j'arrivai dans l'après-midi à Kabba. En approchant de la ville je fus surpris de voir plusieurs personnes rassemblées à la porte. Une dilla vint à moi en courant et prenant mon cheval par la bride me fit faire le tour des murs de la ville, puis me montrant l'ouest, me dit de partir ou bien qu'il m'en arriverait mal. C'est en vain que je leur représentai le danger d'être anuité dans les bois, exposé à l'inclémence du ciel et à la fureur des bêtes féroces : « Va ! » fut toute leur réponse. Alors une grande quantité de peuple étant

sortie et tous me pressant de la même façon, je soupçonnai que quelques-uns des messagers du roi envoyés à ma recherche étaient dans la ville, et que ces nègres par bienveillance me conduisaient au-delà pour faciliter mon évason. Je pris donc la route de Sego avec la triste perspective de passer la nuit sur un arbre. Après trois milles environ j'arrivai à un petit village sur le bord du chemin. Le douti était à la porte occupé à fendre des bâtons, mais je vis qu'il n'y avait point à espérer d'y être admis, et quand j'essayai d'entrer il sauta en avant, et avec le bâton qu'il avait à la main menaça de me jeter à bas de mon cheval si j'osais avancer d'un seul pas encore.

A peu de distance de ce village et un peu plus dans les terres est un autre petit pays. Je conjecturai que comme il se trouvait situé près de la route les habitans auraient moins de répugnance à me loger pour la nuit. Ayant donc traversé quelques champs de blé j'allai m'asseoir sous l'arbre auprès du puits. Deux ou trois femmes vinrent y puiser de l'eau, et l'une d'elles voyant que j'étais un étranger, demanda où j'allais. Je lui dis que je me rendais à Sego, mais que comme j'avais été pris par la nuit sur le chemin je désirais attendre le matin dans le village, et je la priai de faire connaître ma situation au douti. Au bout de peu de temps il m'envoya chercher et me permit de dormir dans

un grand baloun, dans un coin duquel on avait construit un four pour y faire sécher le fruit de l'arbre schea. Il contenait environ une demi-charretée de fruit, et au-dessous était entretenu un feu clair de bois.

Le 13 août, à dix heures à peu près, je parvins à un petit village à un demi-mille de Sego, et j'essayai mais inutilement de m'y procurer quelques provisions. Chacun semblait empressé de m'éviter et il m'était facile d'apercevoir aux regards et à la manière d'être des habitans que des rapports très désavantageux avaient circulé sur mon compte. Là, on m'apprit encore que Mansong avait envoyé des gens pour me prendre, et le fils du douti me dit que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais sortir sain et sauf du Bambarra. Je vis alors pleinement le danger de ma position et me déterminai à éviter Sego. Je montai donc à cheval et prenant la route de Diggani, j'allai aussi vite que je le pus et jusqu'à ce que je fusse hors de la vue des villages. Alors je pris à l'ouest à travers de hautes herbes et un terrain marécageux. A midi environ je fis halte sous un arbre pour réfléchir à la direction que j'avais à prendre, car il n'y avait plus de doute que les Maures et les slatés avaient fait au roi de faux rapports sur l'objet de ma mission et que des gens me cherchaient rigoureusement pour m'emmener prisonnier à Sego. Quelquefois j'avais la

pensée de traverser à la nage sur mon cheval le Niger et de me diriger au sud ; mais réfléchissant que j'avais dix journées de marche avant d'arriver à Kong, et ensuite à traverser un vaste pays habité par diverses nations dont j'ignorais les mœurs et les dialectes, j'abandonnai ce plan et pensai que je remplirais mieux ma mission en me rendant à l'ouest par les bords du Niger, afin d'établir jusqu'à quel point le fleuve est navigable dans cette direction. M'étant arrêté à ce dernier parti, je me mis en route en conséquence et j'arrivai un peu avant le coucher du soleil à un petit village foulah , nommé *Soubou*, où moyennant deux cents cowries je me procurai un logement pour la nuit.

Le 14 août je continuai ma marche le long du fleuve à travers un pays populeux et bien cultivé. Je traversai une ville murée, nommée *Kamalia*, sans m'y arrêter, et à midi je passai par une grande ville, Jami, où étaient réunis à un marché grand nombre de gens qui vendaient des bestiaux, du coton, du blé. Je le traversai à cheval sans être remarqué, car ils me prenaient tous pour un Maure. Dans l'après-midi j'arrivai à Binni, petit village où il était convenu avec le fils du douti que je passerais la nuit pour cent cowries ; mais quand le douti arriva il voulut absolument me faire quitter le pays, et il eût fallu s'y résoudre si les instances de sa femme et de son fils n'eussent plaidé en ma faveur.

Le 15 août je passai à environ neuf heures dans une grande ville nommée *Saï*, entourée de deux très profondes tranchées qui sont environ à deux cents pieds des murailles, et à midi j'étais dans le village de Kaimou, situé sur le bord de la rivière; comme le blé que j'avais acheté à Sibity était épuisé, je tâchai de m'en faire une nouvelle provision; mais j'appris que cette denrée était devenue très rare, et quoique j'offrisse cinquante cowries d'une très petite quantité, personne ne voulut m'en vendre. Cependant, comme j'étais sur le point de partir, un des villageois, qui me prit sans doute pour quelque shérif maure, m'en apporta un peu en présent, me demanda pour tout retour une bénédiction, ce que je fis en bon Anglais, et il la reçut avec reconnaissance. Ce présent composa mon dîner, et c'était le troisième jour que je vivais exclusivement de blé cru.

Le soir j'arrivai dans un petit village nommé *Song*, dont les habitans ne voulurent pas m'admettre même sur le seuil de la porte; mais comme les lions étaient très nombreux dans ce voisinage et qu'on en avait remarqué des traces plus d'une fois dans la journée, je résolus de rester à proximité de ce lieu habité. Après avoir ramassé de l'herbe pour mon cheval, je me mis donc sous un arbre près de la porte. A dix heures environ j'entendis le rugissement d'un lion qui ne devait pas

être à une grande distance, et j'essayai d'ouvrir la porte, mais les gens du dedans me dirent que nul ne devait essayer d'entrer sans la permission du douti. Je les priai de dire au douti qu'un lion approchait du village et que j'espérais qu'il me permettrait de franchir la porte. J'attendis un instant dans une grande anxiété, car le lion rôdait autour du village et s'avança une fois si près de moi que je pus entendre le murmure de ses pas dans l'herbe et que je ne me sauvai qu'en montant sur un arbre. A minuit environ, le douti accompagné de quelques personnes vint et me dit d'entrer. Ils étaient convaincus, disaient-ils, que je n'étais point un Maure, parce que les Maures n'attendaient jamais un instant à la porte d'un village sans maudire les habitants.

Le 16 août, à dix heures environ, je traversai une ville considérable nommée *Djabbi*, et qui a une mosquée. Ici le pays commence à s'élever graduellement et je pouvais distinguer dans l'ouest les sommets des hautes montagnes. L'état d'humidité des routes me fit faire une journée pénible, car la rivière était à une telle hauteur qu'elle avait inondé une grande partie des terrains plats de chaque côté du chemin et l'état fangeux de l'eau empêchait d'en reconnaître l'épaisseur. En traversant un de ces marécages, un peu à l'ouest d'une ville appelée *Gangu*, mon cheval, étant dans l'eau jusqu'au ven-

tre, glissa tout à coup dans un trou profond et était presque noyé avant que je pusse lever mes pieds de la glaise très tenace qui formait le fond. Le cheval et le cavalier étaient en effet si complètement couverts de boue, que quand nous traversâmes le village de Callimana, le peuple nous comparait à deux éléphants crottés. A midi environ je fis halte à un petit village près de Yamina, où je fis sécher mes vêtemens et mes papiers.

La ville de Yamina, vue à distance, a un très bel aspect. Elle couvre presque autant de terrain que Sansanding; mais ayant été saccagée il y a quatre ans, une moitié de cette ville n'est plus qu'un amas de ruines. Toutefois, ce lieu est considérable encore, et si fréquenté par les Maures que je ne jugeai pas prudent d'y loger; mais afin de me rendre compte de son étendue et de sa population, je voulus la traverser : je remarquai beaucoup de Maures assis sur les bentangs et autres lieux publics. Chacun me regardait avec étonnement, mais comme j'allais bon pas, personne n'avait le temps de me questionner.

J'arrivai dans la soirée à Farra, village clos de murs, où j'eus de la peine à me procurer un logement pour la nuit.

Le 17 août, de bonne heure dans la matinée, je poursuivis ma route, et à huit heures je traversai une ville considérable nommée *Balaba*, après laquelle

le chemin quitte la plaine et suit le pied de la montagne. Je passai durant ce jour près de trois villes ruinées. Près d'une de ces ruines, je montai sur un tamarin, mais j'en trouvai le fruit vert et aigre. L'aspect du pays n'était nullement engageant, car les hautes herbes et les buissons semblaient intercepter entièrement le chemin, et les basses terres étaient tellement inondées par le fleuve que le Niger ressemblait à un vaste lac. Dans la soirée j'arrivai à Kanika où le douti, assis sur une peau d'éléphant à sa porte, me reçut avec bonté, et me donna pour souper du lait et de la farine : grand luxe à coup sûr pour un homme dans ma position.

Le 12 août je pris un mauvais chemin, et ne découvris mon erreur que quand j'eus fait quatre milles : je montai alors sur une hauteur, et je vis que le Niger était considérablement sur ma gauche. Dirigeant ma marche vers ce fleuve, je traversai de longues herbes et des buissons, avec beaucoup de difficulté, jusqu'à deux heures de l'après-midi : à ce moment je me trouvai près d'une rivière petite, mais très rapide, que je pris d'abord pour un des bras du Niger. Toutefois un examen attentif me prouva que c'était une rivière distincte. Comme la route la traversait évidemment, puisque je voyais le sentier sur l'autre bord, je m'assis dans l'espoir que quelque voyageur viendrait et me donnerait les renseignemens nécessaires sur le lieu du gué, car

les bords étaient tellement couverts de roseaux et de buissons qu'il eût été presque impossible de prendre terre sur le bord opposé, excepté à l'endroit du sentier tracé, ce que la rapidité du courant me faisait supposer très difficile. Toutefois, aucun voyageur ne venant, et la pluie devenant très menaçante, j'examinai l'herbe et les buissons, et me décidai à entrer dans la rivière, beaucoup au-dessus du sentier, afin d'arriver à l'autre rive sans que le courant nous emportât trop loin au-dessous. J'attachai donc mes vêtemens sur la selle, et j'étais debout dans l'eau jusqu'au cou, tirant après moi mon cheval par la bride, quand un homme vint par hasard à passer, et me voyant dans l'eau me cria avec véhémence de sortir. Les alligators, disait-il, me dévoreraient moi et mon cheval si je continuais. Quand j'en fus dehors, l'étranger qui n'avait jamais vu d'Européen fut étrangement surpris. Il mit deux fois sa main à sa bouche, en disant tout bas : « Dieu préserve-moi ! qu'est-ce que cela ? » mais quand il m'entendit parler bambarra, et vit que j'allais du même côté que lui, il me promit de m'aider à traverser la rivière dont le nom, me dit-il, était *Frina*. Il fit donc quelques pas sur le rivage et appela : on répondit de l'autre bord, et bientôt un canot conduit par deux petits garçons sortit du milieu des roseaux. Ces enfans consentirent à transporter pour cinquante cowries moi et mon cheval

sur la rive opposée, ce qui se fit sans beaucoup de peine. Le soir j'arrivai à Taffara, ville murée, et je m'aperçus bientôt que le langage des habitans était revenu du bambarra corrompu au pur mandingue.

Inhospitalité à Taffara. L'auteur gagne sa vie à écrire des saphis. Bammakou. Sibidoulou.

A mon arrivée à Taffara, je demandai le douti; mais on me dit qu'il était mort depuis deux jours, et que les chefs étaient en ce moment même assemblés pour lui donner un successeur : comme l'élection était contestée, je dois attribuer à cet état de confusion l'inhospitalité dont je fus victime : je fus donc contraint de passer la nuit sous l'arbre du bentang, exposé au vent et à la pluie d'une trombe qui dura jusqu'à minuit avec la plus grande violence. A cette heure l'étranger qui m'avait aidé à passer la rivière me fit visite, et voyant que je n'avais pas trouvé de logement, il m'invita à partager son souper qu'il avait apporté devant sa hutte; car étant un hôte, comme moi, il ne pouvait sans la permission de celui qui le recevait me faire entrer. Après cela je dormis sur un peu d'herbe mouillée dans le coin d'une cour. Mon cheval était encore pire que moi, le blé étant épuisé et ma provision ne pouvant être renouvelée.

Le 20 août je traversai la ville de Djaba, et m'ar-

rétai quelques minutes dans un village nommé *Somini*, où je demandai et obtins un peu d'une nourriture grossière que les naturels préparent avec la balle du blé, et qu'ils appellent *bou*. A dix heures arrivé au village de Souha, j'essayai d'acheter un peu de blé au douti qui était assis à la porte, mais je ne réussis pas. Je lui demandai alors comme charité un peu de nourriture, mais il me répondit qu'il n'en avait point. Pendant que j'examinais la physionomie de cet homme inhospitalier, en cherchant à découvrir la cause de ce mécontentement sombre qui était visible dans ses regards, il appela un esclave qui travaillait dans un champ de blé, à peu de distance, et lui ordonna d'apporter une houe. Le douti lui dit alors de creuser un trou en terre, lui montrant du doigt le lieu qu'il désignait. L'esclave avec sa houe commence à creuser un trou, et le douti, qui semblait d'un caractère très violent, ne cessa de se parler et de marmotter jusqu'à ce que le trou fût à peu près fini : alors il répéta plusieurs fois les mots *dankatou* (bon pour rien) *yan-kra lemen* (une véritable perte). Je ne pouvais admettre que ces expressions s'adressassent à un autre qu'à moi, et comme le creux en question ressemblait beaucoup à une fosse, je jugeai prudent de monter à cheval, et j'allais décamper au galop quand l'esclave qui était rentré dans le village revint avec le corps d'un enfant de neuf ou dix ans, tout-

à-fait nu. Le nègre le portait par une jambe et un bras, et le jeta dans la fosse avec une sauvage insouciance, telle que je ne l'avais jamais vue. Pendant qu'il couvrait de terre le cadavre, le douti murmura plusieurs fois *naphula attiniata* (argent perdu), d'où je conclus que cet enfant avait été un de ses esclaves.

Après avoir assisté à cette scène révoltante, je suivis le bord de la rivière jusqu'à Koulikorro, ville considérable et grand marché à sel. Ici je pris mon logement chez un Bambarran qui avait été autrefois l'esclave d'un Maure, et avait en cette qualité été à Aroan-Towdinni et d'autres lieux du Grand-Désert. Mais s'étant fait musulman, et son maître étant mort à Djenné, il obtint sa liberté et s'établit ici où il fait un commerce important en sel, étoffes de coton, etc. La connaissance du monde n'a point altéré sa confiance dans les saphis, car, dès qu'il sut que j'étais chrétien, il pensa immédiatement à s'en procurer un. Il m'apporta donc son *walha* ou *planche à écrire*, m'assurant qu'il me ferait un souper de riz si je voulais lui écrire un saphi pour le garantir des méchants. La proposition m'était trop précieuse pour être repoussée : je couvris donc d'écriture la planche du haut en bas et des deux côtés. Mon hôte alors, pour être certain d'être en possession de toute la puissance du charme, enleva l'écriture de la planche avec de l'eau qu'il

versa dans une calebasse, et après quelques prières dites avala cette boisson ; et encore , de peur qu'un mot ne lui échappât, il se mit à lécher la planche jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Un écrivain de saphis était un homme de trop grande conséquence pour demeurer caché long-temps : l'important avis étant parvenu au douti, il m'envoya son fils avec une demi-feuille de papier, me priant de lui écrire un *naphula saphi* (charme pour se procurer des richesses). Il me fit alors présent d'un peu de lait et de farine : quand j'eus fini le saphi, et que je le lus à haute voix , il parut extrêmement content de son marché et promit qu'il m'enverrait le lendemain matin du lait pour mon déjeuner. Quand j'eus achevé mon souper de riz et de sel, je me couchai sur une peau de taureau et dormis très paisiblement jusqu'au matin, car c'était le premier bon repas et le premier sommeil rafraîchissant que je goûtassee depuis bien des jours.

Le 21 août, dès le matin, je partis de Koulikorro, et à midi environ je traversai les villages de Kayou et de Toulombo. Dans l'après-midi j'arrivai à Mar-rabou, grande ville fameuse, comme Koulikorro, pour son commerce de sel. Je fus conduit chez un Kaartan qui m'accueillit bien : cet homme avait acquis de grands biens dans le commerce des esclaves. Son hospitalité envers les étrangers l'avait fait surnommer par emphase *djati* (l'hôte), et sa maison

était une sorte d'auberge pour tous les voyageurs. Ceux qui avaient de l'argent étaient bien logés parce qu'ils lui faisaient toujours en retour quelque présent, mais ceux qui n'avaient rien à donner devaient se contenter de ce qu'il jugeait à propos de faire, et comme je ne pouvais me ranger parmi les gens à argent, je fus heureux de loger dans la même hutte avec sept pauvres diables qui étaient venus de Kamcaba dans un canot : notre hôte nous envoya d'ailleurs des vivres.

Le 22 août un des domestiques de mon hôte sortit avec moi un peu hors de la ville pour me montrer mon chemin, mais soit ignorance, soit malice, il me dirigea mal, et je ne m'en aperçus que lorsque le jour était très avancé : j'étais arrivé sur le bord d'une crique profonde, et je pensai à retourner sur mes pas, mais afin d'arriver à Bammakou avant la nuit, je la traversai et je continuai de cheminer à travers de hautes herbes, sans aucun chemin battu, et à midi je fus près de la rivière. En cet endroit les rives étaient très rocailleuses, et l'eau coulait très fort et avec grand bruit. A quatre heures environ de l'après-midi, ayant quitté le bord pour me diriger vers les montagnes, je vins à un petit sentier qui conduisait au village de Froukabou où je passai la nuit.

Le 23 août, le matin de bonne heure, je partis pour Bammakou où j'arrivai à cinq heures de l'a-

près-midi environ. J'avais beaucoup oulu parler de Bammakou comme d'un grand marché à sel, et je fus très désappointé de ne trouver qu'une ville de moyenne importance, pas tout-à-fait aussi grande que Marrabou. Toutefois l'exiguité de son étendue est compensée par la richesse de ses habitans, car lorsque les Maures apportent leur sel par le Kaarta ou le Bambarra, ils séjournent ici quelques jours. Je logeai dans la maison d'un Serrawoulli nègre, et nombre de Maures vinrent me voir. Ils parlaient très bon mandingue, et furent pour moi plus civils que jamais ne l'avaient été aucun de leurs compatriotes. Un d'eux avait été à Rio-Grande et parlait avec beaucoup d'éloges des chrétiens.

Il m'envoya dans la matinée du riz bouilli et du lait. Il tâcha alors de me procurer des renseignemens sur la route à suivre à l'ouest d'un marchand d'esclaves qui avait résidé quelques années en Gambie. Il me donna quelques notions imparfaites de la distance, et me nomma un grand nombre de lieux qui sont sur le chemin; mais il termina en me disant que la route était impraticable dans cette saison de l'année. Il craignait même, dit-il, que je ne pusse facilement continuer, car la route traversait le Djolibo à une ville située à environ une demi-journée à l'ouest de Bammakou, et comme il n'y avait pas là de canot assez grand pour recevoir mon cheval, il serait possible que je ne pusse le ra-

voir qu'au bout de quelques mois. C'était là une objection d'une sérieuse nature; mais comme je n'avais pas d'argent pour m'entretenir même pendant peu de jours, je résolus de continuer, et si je ne pouvais faire traverser la rivière à mon cheval, de l'abandonner et de passer à la nage. Je passai la nuit dans ces réflexions, et le matin je consultai mon hôte sur la manière de surmonter cette difficulté. Il m'apprit qu'il restait une route encore, qui à la vérité était très immense, et à peine tenable pour les chevaux; mais que si j'avais un guide pour me conduire par les montagnes à une ville nommée *Sibidoulou*, il ne doutait pas qu'avec de la patience et de la précaution je ne pusse traverser le Manding. Je m'adressai sur-le-champ au douti, et j'appris qu'un *djilli kea* (chanteur) était sur le point de partir pour *Sibidoulou*, et qu'il me montrerait la route par les montagnes. En conséquence, avec cet homme qui entreprit de me conduire, nous traversâmes une vallée rocailleuse pendant deux milles, et nous arrivâmes à un petit village. Ici mon compagnon de route s'aperçut qu'il m'avait mal conduit. Il me dit que la route de cheval était de l'autre côté de la montagne, et rejetant son tambour sur son dos, il monta les rocs, où en effet aucun cheval n'eût pu le suivre, me laissant admirer son agilité et chercher tout seul mon chemin. Ayant reconnu impossible de suivre cette route, je redes-

ceendis vers le bas, et me dirigeant à l'est, j'arrivai à un autre vallon et découvris un sentier où je remarquai la trace du pas des chevaux.

En suivant ce sentier, j'arrivai bientôt aux huttes de quelques bergers qui me dirent que j'étais dans le bon chemin, mais que je ne pouvais arriver pour la nuit à Sibidoulou. Après cette rencontre, j'atteignis le sommet d'une montagne d'où j'avais une vue étendue de tout le pays. Vers le sud-est étaient quelques montagnes très éloignées que j'avais vues autrefois d'une hauteur près de Marra-bou; et on m'avait dit alors que ces montagnes étaient situées dans un vaste et puissant royaume appelé *Kong*, dont le souverain pouvait lever une armée beaucoup plus nombreuse que le roi du Bambarra.

Un peu avant le coucher du soleil, je quittai au nord-ouest cette chaîne de montagnes, et comme je cherchais un arbre commode pour y passer la nuit, je descendis dans une délicieuse vallée où je trouvai bientôt le village pittoresque de Kouma. Ce village est entouré d'une haute muraille et appartient tout entier à un marchand mandingue qu'une guerre contraignit à chercher un asile dans cette vallée. Les champs adjacens lui donnent abondamment du blé; ses bestiaux errent à leur aise dans la vallée, et les montagnes escarpées le protègent contre les déprédations de la

guerre. Il est rarement visité par les étrangers dans cette obscurité ; mais toutes les fois que cela arrive, il fait bon accueil au voyageur fatigué. Je le trouvai bientôt entouré d'un cercle de villageois inoffensifs : ils me firent cent questions sur mon pays, et pour me remercier de mes renseignemens, ils m'apportèrent du blé et du lait pour moi, et de l'herbe pour mon cheval ; ils allumèrent du feu dans ma hutte et furent très empressés à me servir.

Le 25 août je partis de Kouma, accompagné de deux bergers qui allaient à Sibidoulou. La route était très pierreuse et très escarpée, et comme mon cheval s'était blessé au pied en venant de Bommakou, il voyageait lentement et avec beaucoup de peine, car en plusieurs endroits la montée était si rapide ou les déclivités si abruptes, qu'un seul faux pas l'eût mis en pièces. Les bergers étant pressés d'arriver, s'occupèrent peu de moi et de mon cheval et se tinrent en avant à une distance considérable. Il était onze heures quand, ayant fait halte pour boire un peu à un petit ruisseau, j'entendis des gens qui se parlaient à haute voix, et bientôt suivit un cri perçant comme le cri d'une personne en danger. Je conjecturai tout aussitôt qu'un lion s'était emparé d'un des bergers, et je montai mon cheval pour voir de plus loin. Le bruit cessa cependant, et je me dirigeai lentement du côté où je supposais que l'on avait crié, et j'appelais à haute voix,

mais sans recevoir de réponse. Bientôt cependant, j'aperçus un des bergers étendu dans les grandes herbes qui bordaient la route, et bien que je ne visse pas de sang, je conclus qu'il était mort; mais quand je fus près de lui, il me dit tout bas d'arrêter, parce que des hommes armés avaient pris son camarade et lui avaient lancé, à lui, deux flèches pendant qu'il fuyait. Je restai immobile, cherchant ce que j'avais à faire; et regardant autour de moi je vis à peu de distance un homme assis sur la souche d'un arbre. Je distinguai de plus cinq ou six autres têtes : c'était le reste du détachement, assis le mousquet à la main dans les hautes herbes. Je n'avais plus l'espoir d'échapper, et je me déterminai à aller à eux.

A mesure que j'approchais, je me disais avec encore plus de confiance que ces hommes étaient des chasseurs d'éléphants; et quand je fus près d'eux, j'entamai la conversation tout naturellement en leur demandant s'ils avaient pris quelque chose; mais sans me répondre un mot, l'un d'eux m'ordonna de descendre; puis, comme frappé d'une idée soudaine, il me fit signe de continuer ma marche. Je continuai donc, et j'avais traversé péniblement un profond ruisseau quand ceux que j'avais pris pour des chasseurs d'éléphants coururent après moi en me rappelant. Je m'arrêtai pour les attendre, et alors ils m'apprirent que le roi des Foulahs les

avait envoyés pour me ramener, et mon cheval et tout ce qui m'appartenait, à Fouladou, et que je devais en conséquence les suivre. Je fis volte face sans hésiter un instant, et nous fîmes ensemble un quart de mille sans échanger un mot. Arrivés dans une partie sombre du bois, l'un de ces hommes dit en mandingue : « Ce lieu convient ; » et il m'arracha tout aussitôt mon chapeau. Quoique je ne fusse pas exempt de toute appréhension, je résolus cependant de donner le moins possible des signes de crainte : je leur dis alors que je ne continuerais de marcher que quand mon chapeau me serait rendu. Je n'avais pas eu le temps de recevoir une réponse, et déjà un autre avait tiré son couteau, et s'était emparé d'un dernier bouton de métal qui restait à mon gilet. Leurs intentions étaient à présent bien évidentes, et je pensai que plus il leur serait facile de me dévaliser, moins j'aurais à craindre. Je les laissai donc sans résistance fouiller dans mes poches et examiner toutes les parties de mon habillement, ce qu'ils firent avec la plus scrupuleuse exactitude ; mais ayant remarqué que j'avais deux gilets l'un sur l'autre, ils insistèrent pour que je les ôtasse tous deux ; et enfin, pour en bien finir, ils me mirent tout-à-fait nu. Mes demi-bottes même, bien que la semelle de l'une des deux fût attachée à mon pied avec un morceau de la bride de mon cheval, furent rigoureusement examinées. Pendant qu'ils exa-

aminaient leur butin, je les priai, avec de vives instances, de me rendre ma boussole de poche; mais quand je leur fis voir ce que je demandais, un des bandits, croyant que j'allais prendre cet objet, arma son fusil, et jura que si j'osais y porter la main, il m'étendrait mort sur-le-champ. Ensuite quelques-uns s'en allèrent avec mon cheval, et le reste délibérait s'il me laisserait tout-à-fait nu, ou me donnerait quelque chose pour me préserver du soleil. L'humanité l'emporta enfin; ils me rendirent la plus mauvaise de mes chemises, et une paire de culottes; et en s'en allant, un d'eux me rejeta mon chapeau dans le fond duquel je gardais mes mémoires, et ce fut probablement pour cette raison qu'on me le rendit. Après qu'ils furent partis, je restai assis pendant quelque temps, me regardant avec étonnement et terreur. De quelque côté que je me tournasse, je ne voyais que danger et difficulté. Je me vis au milieu d'un vaste désert, au plus fort de la saison des pluies, nu et seul. J'étais à cinq cents milles du plus proche établissement européen. Toutes ces circonstances se foulèrent dans ma mémoire, et j'avoue que le courage commença à me manquer. Je regardai ma fin comme certaine, et je fus convaincu que je n'avais qu'à m'étendre là et à mourir. Toutefois l'influence de la religion vint à mon aide; je réfléchis qu'aucune prudence ou prévoyance humaine ne pouvait pré-

venir mes souffrances présentes. J'étais après tout un étranger sur une terre étrangère; cependant j'étais toujours sous les regards de la Providence qui s'est donné le nom d'amie de l'étranger. Dans ce moment de réflexions pénibles, je fixai mon œil sur une petite mousse en fructification d'une beauté extraordinaire. Je rapporte cette circonstance pour prouver que l'âme tire souvent des consolations des incidens les plus frivoles. Bien que la plante ne fût pas plus grande que le bout du doigt, je ne pus me lasser d'admirer la délicatesse des racines, des feuilles et de la capsule. Cet être, me disais-je, qui a créé dans cette partie ignorée du monde une chose de si peu d'importance, pourrait-il regarder sans intérêt la position et les souffrances des créatures formées à son image: non sans doute! Ces réflexions ne me permirent pas le désespoir. Je tressaillis, et ne songeant plus ni à la faim ni à la fatigue, je repris ma marche, convaincu que le soulagement était prochain, et je ne fus pas déçu. Bientôt après j'arrivai à un petit village à l'entrée duquel je rejoignis les deux bergers qui étaient venus de Kouma avec moi. Ils furent très surpris de me voir, car, disaient-ils, ils n'avaient pas mis en doute que les Foulahs, après m'avoir dépouillé, m'eussent massacré.

Au sortir de ce village nous traversâmes plusieurs chaînes de rochers, et au coucher du soleil

nous arrivâmes à Sibidoulou, ville frontière du royaume de Manding.

Le Manding. Ouanda. Kamalia. Maladie de l'auteur.

La ville de Sibidoulou est située dans une vallée fertile entourée de hautes montagnes de roche. Les chevaux y peuvent à peine atteindre, et pendant les guerres fréquentes des Bambarrans, des Foulahs et des Mandingues, cette ville n'a jamais été saccagée par l'ennemi. Quand j'entrai dans la ville le peuple s'avança autour de moi, et me suivit au baloun, où je fus présenté au douti ou *chef*, que dans le pays l'on appelle *mansa* ou *roi*. Néanmoins, il me sembla que le gouvernement de Manding était une république, ou plutôt une oligarchie, chaque ville ayant un mansa particulier, et le pouvoir principal de l'État se trouvant dans le corps assemblé. Je rapportai au mansa toutes les circonstances du vol de mon cheval et de mon habillement, et mon récit fut confirmé par les deux bergers. Il continua de fumer sa pipe tout le temps que je parlai; mais je n'eus pas plus tôt terminé que, prenant sa pipe de sa bouche, et agitant la manche de son manteau d'un air indigné : « Assieds-toi, dit-il, tout te sera rendu, je l'ai juré ! » Puis se retournant vers un serviteur : « Donnez de l'eau à l'homme blanc, et dès que le jour paraîtra, passez les montagnes et allez dire au douti du Bammakou qu'un pauvre homme.

l'étranger du roi du Bambarra, a été volé par le roi des gens de Foutadou. »

Je m'attendais peu, dans ma misérable situation, à rencontrer un homme qui compatit à mes souffrances. Je remerciai de bon cœur le mansa de sa bienveillance, et j'acceptai l'invitation qu'il me faisait d'attendre dans sa ville le retour du messenger. Je fus conduit dans une hutte, où l'on m'envoya quelques provisions; mais la foule, qui s'était assemblée pour me voir, et qui, informée de mes infortunes, vomissait des imprécations contre les Foulahs, m'empêcha de dormir jusqu'à minuit au moins. Je restai deux jours sans nouvelle de mon cheval et de mes habits; et comme il y avait alors une grande rareté de provisions, approchant de la famine dans toute cette contrée, je ne voulus pas réclamer encore la générosité du mansa, et lui demandai la permission de partir pour le prochain village. Comme il me voyait très pressé de poursuivre ma route, il me dit que je pouvais aller jusqu'à Wouda, ville où il espérait que je resterais quelques jours, et que je recevrais des nouvelles des objets volés.

Je partis donc le matin suivant, et m'arrêtai pour me rafraîchir dans plusieurs petits villages. On m'y présenta un mets que je n'avais encore jamais vu; il était composé de la fleur ou des anthères du maïs cuits à l'étuvée dans de l'eau et du lait. On ne mange

de ceci qu'aux temps de grande disette. Le 30, à environ midi, j'arrivai à Monda, petite ville ayant une mosquée et entourée d'une haute muraille. Le mansa, qui était mahométan, remplissait deux offices, celui de premier magistrat de la ville, et maître d'école des enfans. Il tenait son école sous un appentis ouvert, où l'on me dit de loger jusqu'à ce que quelques renseignemens arrivassent de Sibidoulou relativement à mon cheval ou à mes habits; car, bien que le cheval me fût de peu de service, mes autres vêtemens m'étaient essentiels. Le maigre habillement qui me restait ne me pouvait garantir ni du soleil dans le jour, ni de la rosée et des mousquites dans la nuit. Ma chemise était en effet non-seulement réduite par l'usage à la finesse de la mousseline, mais encore elle était si sale, que j'étais heureux de trouver une occasion de la laver. C'est ce que je fis, et je m'assis nu sous un buisson auquel je l'avais suspendue, jusqu'à ce qu'elle fût sèche.

Depuis le commencement de la saison pluvieuse ma santé avait toujours été en déclinant. J'étais souvent pris de petits paroxysmes de fièvre, et, depuis le moment où j'avais quitté ma chemise, les symptômes avaient pris beaucoup de gravité. Pendant que j'étais assis là, l'accès de fièvre redoubla, ce qui m'alarma beaucoup, d'autant plus que je n'avais aucun remède pour arrêter les progrès du mal, et aucune es-

pérance de me procurer les soins que ma position eût exigés.

Je restai à Monda neuf jours, pendant lesquels j'éprouvai le retour régulier des fièvres chaque matin. Bien que je m'efforçasse de cacher autant que possible ma maladie à mon hôte, et que je restasse souvent couché toute la journée, hors de sa présence, dans un champ de blé, car je savais combien dans ce temps de pénurie générale j'étais à charge à lui et à sa famille, je m'aperçus qu'il savait ma situation, et un matin comme je feignais de dormir près du feu, il fit observer à sa femme que je deviendrais probablement un hôte très fâcheux, parce que dans l'état de maladie où je me trouvais, ils seraient obligés pour conserver leur *bon nom* de me garder jusqu'à mon retour à la santé ou à ma mort.

A coup sûr le manque de provisions était durement senti alors par la classe pauvre : le fait suivant me le prouva douloureusement. Tous les soirs, pendant mon séjour, je voyais venir à la maison du mansa cinq ou six femmes, et chacune recevait de lui une certaine quantité de blé. Comme je savais quel était à cette époque le prix de cette denrée, je demandai au mansa si c'était par pure charité qu'il nourrissait ces femmes, ou s'il s'attendait à être remboursé quand la récolte serait rentrée : « Regardez cet enfant, me dit-il en me mon-

trant un petit garçon très beau, de cinq ans environ ; sa mère me l'a vendu pour quarante jours de provisions à partager entre elle et sa famille. J'ai encore acheté ainsi un autre enfant. » Quand le jour suivant les femmes revinrent chercher leurs rations, je dis au petit garçon de me montrer sa mère. Elle était très maigre, mais elle n'avait rien dans la physionomie de cruel, et quand elle eut reçu son blé, elle vint à son enfant, et causa avec lui tout aussi gaiement que si elle ne l'avait pas perdu.

Le 6 septembre deux hommes arrivèrent de Sibidoulou, m'amenant mon cheval et m'apportant mes vêtemens, mais je découvris bientôt une perte bien grande, parce que je ne pouvais la réparer ; ma boussole était brisée en mille pièces.

Le 7 septembre, comme mon cheval était à paître sur le bord d'un puits, la terre céda sous ses pieds, et il tomba dans le puits qui avait dix pieds de diamètre environ, et qui était si profond que quand je vis mon cheval s'y débattant, je regardai comme impossible de le sauver. Les habitans cependant le retirèrent avec la plus grande facilité, au moyen de pleyons faits d'une plante grimpante nommée *kabba*. Quand il fut hors du puits, ayant considéré que ce n'était plus qu'un squelette, incapable de m'être utile dans les routes de roche ou de boue que j'avais désormais à parcourir, je me trouvai heureux de le laisser à quelqu'un qui pourrait en

avoir soin : je l'offris à mon hôte en le priant d'envoyer en présent ma selle et ma bride au mansa de Sibidoulou. C'était là la seule marque de reconnaissance que je pusse lui donner pour la peine qu'il avait prise, afin de me faire rendre mes habits et mon cheval.

Je regardai alors comme nécessaire que je quittasse, quoique malade encore, mon hôte, et le 3 septembre, jour de mon départ, il me donna le matin une lance en gage de souvenir, et un sac de cuir pour contenir mes effets. Ayant converti mes demi-bottes en sandales, je marchai plus aisément et couchai cette nuit à un village nommé *Ballanti*. Le 9 j'atteignis Nemaou, mais le mansa de ce village jugea à propos de me faire souper par cœur. Par forme d'excuses il me donna l'assurance le lendemain matin que la disette de blé était telle qu'il ne pouvait en vérité m'en donner. Je ne pouvais pas l'accuser d'inhumanité, car tout le monde mourait de faim.

Le 10 septembre il plut fort tout le jour, et chacun resta dans sa hutte. Dans l'après-midi je reçus la visite d'un marchand nègre nommé Modi-Lomina-Taura, riche trafiquant, qui soulagea ma détresse en m'apportant des vivres, et me promit de me conduire chez lui à Kynicto le lendemain.

Le 11 septembre je partis de Nemaou, et j'arrivai à Kynicto dans la soirée; mais comme, chemin fai-

sant, je m'étais blessé à la cheville, elle était si enflammée et si enflée que je ne pouvais faire un pas ni mettre mon pied à terre le lendemain sans éprouver une vive douleur. Mon hôte voyant cela m'invita à passer quelques jours avec lui, et je restai jusqu'au 14 octobre, jour où je pus marcher avec l'aide d'un bâton. Je partis en remerciant mon hôte de tous ses soins, et accompagné d'un jeune homme qui suivait le même chemin que moi, je me dirigeai vers Djeridjang, district beau et bien cultivé, dont le mansa est regardé comme le chef le plus puissant de tout le Manding.

Le 15 j'arrivai à Dosita, et le 17 je partis pour Mansia, ville considérable où l'on trouve de petites quantités d'or : j'y entrai dans l'après-midi. Le mansa avait le renom d'être très inhospitalier ; il m'envoya donc pour souper un peu de blé en me demandant quelque chose en retour : quand je l'eus assuré que je ne possédais aucune chose de quelque valeur, il me répondit, comme en plaisantant, que ma peau blanche ne me protégerait pas si je mentais. Il me conduisit alors dans la hutte où je devais coucher, mais il me prit ma lance en me disant qu'elle me serait rendue le matin. Cette circonstance sans importance, jointe au caractère qu'on lui donnait généralement, me le rendit suspect, et je priai un des habitants qui avait un arc et des flèches de coucher dans ma hutte. A minuit environ

j'entendis approcher de la porte, et remarquant que la lune avait tout à coup éclairé l'intérieur de la hutte, je me dressai en sursaut, et vis un homme qui franchissait le seuil avec précaution. Je saisis tout aussitôt l'arc et les flèches du nègre, et le bruit fit retirer cet homme qui n'était autre que le mansa : le nègre m'en donna l'assurance et me conseilla de me tenir éveillé jusqu'au matin. Je fermai la porte et plaçai derrière un grand morceau de bois, et je m'étonnais de cette visite inattendue, quand la porte fut encore si violemment poussée que le nègre pouvait à peine la tenir close : mais quand je lui dis d'ouvrir la porte, le visiteur intrus s'enfuit comme la première fois.

Le 1^{er} septembre, aussitôt le jour venu, le nègre alla de ma part chercher ma lance chez le mansa ; et m'informant que cet homme inhospitalier était encore endormi, il me conseilla de partir avant son réveil, de crainte qu'il n'imaginât quelque moyen de me retenir. Je suivis immédiatement cet avis, et à deux heures à peu près j'étais à Kamalia, petite ville située dans un fond entre de hauts rochers, où les habitans ramassent des quantités considérables d'or. Les bouchrinns vivent ici à part des kafirs et ont élevé leurs huttes éparses à une courte distance de la ville. Ils ont un lieu séparé pour y faire leurs dévotions, lieu qu'ils nomment *missoura*, ou mosquée, mais en réalité ce n'est rien autre

chose qu'un emplacement carré de terre battue et entouré de troncs d'arbres penchans tous un peu vers l'est, et où se tient le prêtre ou marabou, quand il appelle le peuple à la prière. Ces mosquées construites ainsi sont très communes parmi les nègres convertis ; mais comme elles n'ont ni toits ni murailles, on ne peut en faire usage que quand le temps est beau. Lorsqu'il pleut les bouchrins font leurs dévotions dans leurs huttes.

A mon arrivée à Kamalia je fus conduit dans la maison d'un bouchrinn, nommé Karfa-Taura, frère de celui à qui je devais l'hospitalité reçue à Kynicto. Je le trouvai assis dans son baloun au milieu de plusieurs slatés ; il leur lisait un livre arabe, et m'ayant demandé si je comprenais, sur ma réponse négative, il me fit présenter un petit livre curieux, rapporté de l'ouest. En ouvrant ce petit volume je fus agréablement surpris de trouver notre *Book of common prayer* (livre de prières), et Karfa témoigna une grande joie quand il vit que je le comprenais, car quelques-uns des slatés qui avaient vu des Européens à la côte, grâce à la couleur de ma peau que les souffrances avaient rendue très jaune, à ma longue barbe, à mes habits en guenilles et à mon extrême pauvreté, ne voulaient pas admettre que je fusse un blanc et disaient à Karfa qu'ils avaient quelque soupçon que j'étais un Arabe déguisé ; toutefois, Karfa voyant que je pouvais lire ce

livre n'eut plus de doute et me promit toute son assistance. Il m'informa en même temps de l'impossibilité actuelle de traverser le désert de Jallonka : cette impossibilité devait même durer plusieurs mois, car le chemin était barré par huit rivières rapides. Il ajouta qu'il avait l'intention de partir pour la Gambie dès que ces rivières seraient guéables et les herbes brûlées. Il finit par me conseiller de rester chez lui et de l'accompagner. Il remarquait que lorsqu'une caravane des naturels ne pouvait voyager dans la contrée, il était au moins inutile qu'un blanc isolé tentât une pareille expédition. Je reconnus bien vite qu'en effet il y aurait à cela de la témérité, mais que je n'avais pas l'alternative, et que ne possédant aucune valeur il me fallait mendier ma subsistance, errant de lieu en lieu, ou périr de besoin. Karfa me regarda alors avec une grande attention en me demandant si je pourrais manger les vivres du pays et en m'assurant qu'il n'avait encore jamais vu de blanc. Il ajouta que si je voulais demeurer avec lui jusqu'à la fin de la saison des pluies, il me donnerait dans l'intervalle de quoi me nourrir abondamment, une hutte pour coucher, et que quand il m'aurait ramené sain et sauf en Gambie, je reconnaîtrais ses services comme je le jugerais convenable. Je lui demandai si la valeur d'un esclave de première qualité le satisferait ; il me répondit affirmativement et donna tout aussi-

tôt l'ordre de préparer pour moi une des huttes. C'est ainsi que je fus tiré par un nègre d'une situation réellement déplorable. La misère et la famine m'entouraient, j'avais devant moi les sombres solitudes de Djallonkadou où le voyageur ne voit pas durant cinq jours consécutifs une seule habitation, j'avais observé de loin le cours rapide de la rivière Kokoro, et m'étais marqué la place où suivant toute apparence je devais périr, quand cet homme me tendit une main amie.

Dans la hutte qui me fut donnée je trouvai une natte pour coucher, une jarre de terre pour l'eau et une petitealebasse pour l'y puiser et boire; Karfa m'envoyait de chez lui deux plats par jour et donna ordre à ses esclaves de me fournir de bois et d'eau; néanmoins, malgré ces soins, la fièvre me dévorait toujours et je fus long-temps à arriver à la convalescence. Pendant ce temps quelques-uns des slatés qui existaient de l'hospitalité de Karfa étant devenus jaloux de moi me décrièrent, mais Karfa ne les écouta point.

Un jour, comme j'étais à causer avec des esclaves qu'un slaté amenait de Sego, un d'entre eux me demanda un peu de nourriture. Je lui répondis que j'étais étranger et n'avais rien à donner. « Quand vous aviez faim, répliqua-t-il, je vous ai donné de la nourriture. Avez-vous oublié l'homme qui vous apporta du lait à Karrankalla? Mais, ajouta-t-il en

soupirant, *les fers n'étaient pas alors sur mes pieds.* » Je le reconnus aussitôt et je demandai à Karfa quelques noix pour lui. Il me raconta qu'il avait été fait esclave après la bataille des Kaartans et des Bambarrans.

Au commencement de décembre Karfa, pour compléter sa caravane d'esclaves, pensa à réunir tout l'argent qui lui était dû dans le pays. Il partit donc pour Kancaba, grande ville et grand marché d'esclaves sur le Niger. Quand il s'éloigna de Kamalia, il devait être absent un mois et me confia aux soins d'un bon vieux bouchrinn qui servait de maître d'école aux enfans de la ville.

Le séjour à Kamalia me fut plus favorable pour recueillir des observations de tout genre que le voyage périlleux et rapide que j'achevais : je me livrai donc à ce soin, et le paragraphe suivant est le résultat de mes recherches.

Climat. Saison. Vents. Mandingue. Mœurs et usages, etc.

Toute ma route, aller et retour, n'ayant pas été au-delà du 12° au 15° degré de latitude, le lecteur peut penser que je trouvai presque partout un climat extrêmement chaud. Dans quelques parties cependant où le pays s'élevait un peu, l'air était comparativement frais; cependant aucun des districts que je traversai ne peut être regardé comme montagneux. Vers le mois de juin les trombes sont

le commencement de la *saison des pluies*, qui dure jusqu'en novembre : les vents dominans sont alors du sud-ouest : la fin de la saison pluvieuse est encore annoncée par de violentes trombes, après quoi le vent passe au nord-ouest et continue tout le reste de l'année à souffler de ce point de l'horizon.

Ce nouveau vent produit sur l'aspect du pays un changement étonnant. L'herbe est bientôt sèche et flétrie, les rivières tarissent très vite et beaucoup d'arbres perdent leur feuillage. C'est à cette époque environ que l'on éprouve le *harmattan*, vent sec du nord-est, accompagné d'une brume enfumée à travers laquelle le soleil paraît rouge sombre. Le vent, en passant sur le Sahara, acquiert un haut degré d'attraction pour l'humidité et tout ce qu'il touche. Il est toutefois considéré comme très salulaire pour les Européens surtout, et je ne tardai pas à en éprouver les effets par un retour immédiat à la santé.

Quand l'herbe est suffisamment sèche les nègres la brûlent et cette seule opération dans le Manding déploie une scène d'une grandeur qui effraie. Au milieu de la nuit je voyais les flammes et les montagnes, aussi loin que mon œil pouvait atteindre, bariolées de lignes de feu, et la lueur réfléchie par le ciel le faisait paraître en flammes. Dans le jour c'était dans toutes les directions des colonnes de fumée, et les oiseaux de proie planaient autour de

ces incendies s'abattant sur les serpens, lézards et autres reptiles qui cherchaient à s'échapper des flammes. Cette conflagration annuelle est bientôt suivie d'une douce et fraîche verdure qui rend le pays plus agréable et plus salubre.

Bien que la plupart des racines combustibles que produisent les Antilles et les îles de l'Amérique se trouvent en Afrique, je n'y ai cependant jamais vu à aucune époque de mon voyage la canne à sucre, le café et le cacao. J'observai cependant quelques orangers et bananiers près de l'embouchure de la Gambie, mais je soupçonnai qu'ils avaient été importés par les Portugais.

Il m'a semblé reconnaître que la propriété des terres des bois appartient au roi ou à l'État, qui en concède telle ou telle portion à l'agriculteur sous condition que ces terres lui seront retirées si elles ne sont pas en culture à un terme fixé. Cette condition remplie, le possesseur est investi de la propriété du sol, qui passe, autant que j'ai pu m'en assurer, à ses héritiers.

La population des districts maritimes est moins considérable que celle des contrées de l'intérieur, mais c'est partout la même race et le même caractère, et les Mandingues sont remarquables entre tous : ils sont gais, curieux, crédules, simples et aiment beaucoup la flatterie. Le principal défaut de leur nature est cette insurmontable inclination

que tous les rangs montraient à me dérober le peu d'effets dont j'étais en possession. On saurait d'autant moins la justifier en ce point que le vol est dans leurs idées un crime, et il est à remarquer qu'ils s'en rendent rarement coupables entre eux; pour oublier cette dépravation de leur caractère, je me rappelle la charité désintéressée et la tendre sollicitude que beaucoup de ces pauvres gens me témoignèrent; ils compatirent à mes souffrances, soulagèrent mes misères et contribuèrent à ma sûreté. Cet hommage appartient surtout aux femmes. Dans les hommes l'avarice ou la bigoterie avaient détruit la pitié, mais je ne me rappelle pas un exemple de doute à mon égard que je puisse reprocher aux femmes. Je les trouvai toujours et partout bonnes et compatissantes, et je puis dire ce qu'a dit avant moi mon prédécesseur, M. Ledyard, en termes éloquens : « Jamais je ne m'adressai à une « femme en termes décens et amis qu'elle ne m'ait « fait une réponse amie et convenable. Si j'avais « faim ou soif, si j'étais trempé ou malade, elles « n'hésitaient pas comme le faisaient les hommes, « devant une action généreuse. Elles me soula- « geaient avec tant d'abandon et de bonté que si « j'avais faim et soif je buvais l'eau la plus amère, « je mangeais les mets les plus grossiers avec un « double plaisir. »

J'ai trouvé partout le sentiment de l'amour ma-

ternel porté à un haut point, et l'amour filial y répondant toujours. Il est tout naturel que cette affection des enfans soit moins vive pour le père que pour la mère ; le système de la polygamie, en partageant l'attachement du père entre les enfans de plusieurs femmes, concentre toute la tendresse de la mère sur un point, la conservation de son enfant ; et ce n'est point seulement son bien-être physique qui l'occupe, son bien-être moral l'intéresse également ; le lecteur se rappellera peut-être cette malheureuse mère qui, pleurant son fils, se consolait en attestant *qu'il n'avait jamais dit un mensonge*. Un tel témoignage, et rendu par une mère dans une circonstance pareille, dut opérer puissamment sur la jeunesse. C'était à la fois un tribut d'éloges au mort, et une leçon pour les vivans.

Les femmes nègres allaitent leurs enfans jusqu'à ce qu'ils puissent marcher seuls, et l'allaitement dure trois ans quelquefois. Pendant ce temps le mari se donne tout entier à ses autres femmes. De là vient, je le pense, que la famille de la femme est rarement très nombreuse ; il y en a peu qui aient plus de cinq ou six enfans. Dès que l'enfant peut marcher, on le laisse aller avec la plus grande liberté ; la mère ne s'inquiète jamais des petites chutes ou des accidens légers qui peuvent lui arriver. Un peu de cette liberté de mouvemens a bien-

tôt mis l'enfant à même de prendre garde à lui, et l'expérience remplit le rôle de la nourrice. En avançant dans la vie, les filles apprennent à filer le coton, à battre le blé, à remplir les autres fonctions du ménage, et les garçons se livrent aux travaux des champs. Les deux sexes, bouchrinns ou *kafirs*, sont circoncis dès qu'ils atteignent l'âge de puberté. Les Kafirs regardent cette opération moins comme une cérémonie religieuse que comme une chose utile; ils ont en effet l'opinion que la circoncision rend le mariage prolifique; elle a lieu en même temps sur beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles, qui dès lors sont exempts de tout travail pour deux mois; pendant ce temps, les circoncis forment une société nommée *solimana*. Ils visitent les villes et les villages voisins où ils dansent et chantent, et sont bien traités par les habitants. J'ai eu souvent, dans le cours de mon voyage, l'occasion de voir des sociétés de ce genre; mais ce n'étaient que des garçons; à Kamalia, cependant, je vis une *solimana* de filles.

Dans le cours de cette fête, il arrive souvent que quelques-unes des jeunes femmes se marient. Si un homme devient épris de l'une d'elles, il n'est point considéré comme absolument nécessaire qu'il s'adresse à elle d'abord. Ce qu'il y a à faire en premier lieu, c'est de s'entendre avec les parens sur le prix à leur donner à titre de dédommagement à

la perte de la société et des services de leur fille. Ce prix se monte ordinairement à la valeur de deux esclaves, à moins que la fille ne soit regardée comme très belle; dans ce cas, les parens élèvent leurs demandes à un taux considérable. Si l'amant est assez riche et consent à donner la somme demandée, alors il fait part de ses vœux à la jeune fille; mais son consentement n'est nullement nécessaire pour le traité, car si les parens le veulent, et mangent quelques noix-kolla qui sont présentées par le prétendant comme gage du marché, elle doit prendre l'homme de leur choix ou rester fille, car elle ne peut désormais être donnée à un autre; si les parens tentaient de le faire, les lois du pays autorisent le prétendant repoussé à faire son esclave de la jeune fille. Quand le jour des noces est fixé, nombre de gens sont invités à y assister; on tue un taureau et l'on apprête pour cette solennité beaucoup de vivres. Dès qu'il fait nuit, la mariée est conduite dans une hutte où une compagnie de matrones arrange le costume de noce qui est toujours de coton blanc, et est disposé de manière à cacher de la tête aux pieds la jeune femme. Ainsi vêtue, elle s'assied sur une natte au milieu de la hutte, et les vieilles femmes se placent en cercle autour d'elle; elles lui donnent là une série d'instructions pour sa conduite future dans la vie. Cette scène est fréquemment interrompue par des jeunes filles qui viennent divertir la

compagnie par des chants et des danses plus remarquables par leur gaité que par leur délicatesse. Tant que la mariée est dans la hutte avec les vieilles femmes, le marié donne son attention aux hôtes des deux sexes qui sont assemblés en dehors, et s'occupe à distribuer de petits présens de noix-kolla, et il a soin que chacun prenne largement et joyeusement part au festin de la soirée. Quand le repas est fini la société passe le reste de la nuit à chanter et à danser; il est rare qu'on se sépare avant le jour. A minuit environ la mariée est conduite en secret dans la hutte qui doit être à l'avenir sa demeure, et le marié, à un signal donné, se retire. Toutefois le nouveau couple est troublé dès le matin par les femmes qui se réunissent pour examiner le lit nuptial, à la manière des anciens Hébreux, comme le rapporte l'Écriture; ensuite elles dansent à l'entour. Cette cérémonie est regardée comme indispensable, et le mariage, sans son accomplissement, ne serait pas considéré comme valide.

Les nègres, comme on l'a plus d'une fois observé, soit Kafirs, soit Mahométans, admettent la pluralité des femmes; les Mahométans seuls sont, suivant les préceptes de leur religion, bornés à quatre; et comme chacune d'elles est payée chèrement par le mari, il exige d'elles une soumission et une déférence extrêmes, et les traitent plutôt comme des servantes gagées que comme des compagnes : elles

ont toutefois la direction des affaires domestiques, et chacune à tour de rôle est chargée de préparer les alimens, de surveiller les esclaves femelles, etc.; mais, quoique les maris africains soient en possession d'une grande autorité sur leurs femmes, je n'ai pas remarqué qu'ils les traitassent avec cruauté, et je n'ai pas non plus démêlé dans leurs dispositions cette basse jalousie qui est générale chez les Maures. Ils permettent à leurs femmes de prendre part à tous les divertissemens, et elles obéissent rarement à cette liberté; car, bien que les négresses soient très gaies et très libres dans leur conduite, elles ne se livrent nullement à l'intrigue. Je crois que les exemples d'infidélité de leur part sont rares. Quand les femmes se querellent, ce qui doit arriver fréquemment par l'effet de leur position, c'est le mari qui est l'arbitre, et il reconnaît quelquefois qu'un petit châtiment corporel est nécessaire pour rétablir le bon accord. S'il arrive qu'une des femmes se plaigne au chef d'une punition injuste infligée par son mari, et d'une partialité évidente de sa part pour une autre de ses femmes, l'affaire donne lieu à un débat public.

Dans ces palavers, qui sont en général dirigés par des hommes mariés, la plainte de la femme n'est pas toujours prise bien au sérieux, et quelquefois la plaignante est elle-même renvoyée, convaincue de querelle et de bruit; si elle murmure

contre les décisions de la cour, la verge du mumbo-djumbo met bientôt fin à l'affaire.

Les enfans des Mandingues ne portent pas toujours les noms de leurs parens, mais souvent leurs noms rappellent quelque circonstance remarquable. Ainsi, mon hôte de Kamalia s'appelait Karfa, mot qui signifie *remplacer*, parce qu'il était né aussitôt après la mort d'un de ses frères. D'autres noms constatent de bonnes ou mauvaises qualités, comme *modi*, bon homme; *Fadibba*, père de la ville, etc. Les noms même de ville sont descriptifs : comme *Sibidoulou*, la ville des arbres ciboa; *Renneycto*, des vivres ici; *Dosita*, lavez votre cuiller; d'autres appellations paraissent être des reproches : comme *Bammakou*, lave un crocodile; *Karravakalla*, pas de coupe où boire, etc. On nomme un enfant quand il a six ou sept ans; on commence la cérémonie par lui raser la tête, et un plat nommé *dega*, composé de blé pilé et de lait aigre, est préparé pour les invités. Si les parens sont riches, ils y ajoutent ordinairement un chevreau et un mouton. Cette fête s'appelle *Ding-Koun-Li*, la tête de l'enfant rasée. Pendant mon séjour à Kamalia, j'assistai à quatre cérémonies de ce genre, et toujours ce fut la même, que l'enfant fût bouchrinn ou kafir. Le maître d'école qui officiait comme prêtre en ces occasions, et qui était nécessairement un bouchrinn, dit d'abord une longue prière sur le *dega*, pendant la-

quelle prière chacun des assistans tenait de la main droite le bord de laalebasse. Ensuite le maître d'école prit l'enfant dans ses bras, et récita une seconde oraison, par laquelle il appela à plusieurs reprises la bénédiction de Dieu sur l'enfant et surtout ceux qui étaient présens. Quand il eut terminé, il murmura quelques phrases dans l'oreille de l'enfant, et lui cracha trois fois sur la figure. Enfin, il prononça son nom à voix haute, et le rendit à la mère. Cette partie de la cérémonie achevée, le père de l'enfant partagea le *dega* en nombre de boulettes, et il en donna une à chaque assistant. On s'enquit ensuite s'il y avait dans la ville des gens dangereusement malades, car il est d'usage de leur envoyer alors du *dega* qui est considéré comme étant doué de puissantes vertus médicinales. Peu après le baptême, l'enfant est marqué à la peau de différentes marques qui ressemblent assez au tatouage.

Les nègres ont, outre leurs noms propres, un *kontong*, nom de famille ou de tribu, et ils aiment beaucoup à être désignés par leurs kontongs; ainsi quand ils s'abordent et que l'un des kafirs a dit à celui qu'il salue *abbe baerette-ening seni-anawaré, etc.*, ce qui veut dire : « Êtes-vous bien ? » l'autre répond en prononçant le kontong de celui qui l'a salué, ou en répétant son salut précédé du mot *marhaba* arabe, qui signifie, « bienvenu. »

Les Mandingues, et, je le crois, les nègres en général, ont une méthode artificielle de diviser le temps. Ils calculent les années par le nombre de *saisons pluvieuses*, partagent l'année en *lunes* et comptent les jours par autant de *soleils* : ils subdivisent ensuite le jour en matin, midi et soir ; et du reste, quand il faut subdiviser encore pour indiquer une heure, ils le font en montrant dans le ciel la place du soleil. J'ai souvent demandé à quelques-uns d'entre eux ce que devenait le soleil pendant la nuit, et si c'était le même soleil ou un nouveau que nous verrions le lendemain ; mais invariablement je reconnus qu'ils regardaient cette question comme tout-à-fait puérile. Ce sujet leur semblait tout-à-fait en dehors des investigations de l'homme, et ils ne s'étaient jamais livrés à une conjecture en ce point. Je ne les ai jamais vus prier qu'à l'aspect de la nouvelle lune qu'ils regardent comme étant une création nouvelle. Ils terminent cette prière en se crachant dans les mains et en s'en frottant le visage. Cette cérémonie rappelle celle que les païens accomplissaient aux jours de Job. (Chap. XXXII, verset 26. 27, 28.)

Leur géographie est aussi vague que leur astronomie : ils décrivent la mer comme une grande rivière d'eau salée sur le rivage le plus lointain de laquelle est situé un pays nommé *Tobaubo-Dou*, le pays des hommes blancs. A une grande distance de

Tobaubo-Dou, ils placent une autre contrée qu'il est, disent-ils, habitée par des cannibales d'une taille gigantesque, et nommés *Komi* : ils appellent cette contrée *Jong-Sang-Dou*, le pays où les esclaves sont vendus.

Leurs idées religieuses sont très bornées : cependant j'ai constaté qu'ils croient à un Dieu, puisqu'ils croient à un autre monde, qu'ils invoquent dans leurs ennuis : ils ne vont point cependant jusqu'à chercher à approfondir la question de la vie future, et quand on les interroge sur ce point ils répondent : *ma omo inta allo*, aucun homme n'en sait rien.

Les Mandingues atteignent rarement un âge avancé ; à quarante ans ils ont en général les cheveux gris et des rides. Il y en a peu qui aillent au-delà de cinquante-cinq ou soixante ans. Ce n'est pas à dire que les maladies soient communes parmi eux ; il y en a au contraire un petit nombre, et c'est presque toujours la fièvre qu'ils traitent par des bains de vapeur et des fumigations de *nauclea orientalis*. Les autres maladies sont le pian, la dysenterie, l'éléphantiasis et une lèpre de la pire espèce.

Quand une personne d'importance meurt, les parens et les voisins se rassemblent et témoignent leur chagrin par de sinistres et hautes lamentations. On tue un taureau ou un chevreau pour les personnes qui ont assisté aux funérailles, qui ont ordi-

nairement lieu le soir même du jour de la mort. Les nègres n'ont point de lieu de sépulture spécial, mais creusent souvent la fosse dans la hutte du défunt ou sous un arbre favori. Le corps est vêtu de coton blanc et enveloppé dans une natte. Les parens le portent dans sa tombe à la brune. Si le tombeau est hors des murs de la ville, on le couvre de plantes épineuses pour empêcher les loups de déterrer le corps, mais je n'ai jamais vu qu'on mît sur la fosse une pierre comme monument ou souvenir.

Voici la liste de leurs principaux instrumens de musique : le *kounting*, sorte de guitare à trois cordes ; le *korro*, grande harpe à seize cordes ; le *simbing*, petite harpe à sept cordes ; le *balafou*, instrument composé de vingt morceaux de bois dur de différentes longueurs, avec des coquilles suspendues en dessous pour accroître le son ; le *tang-tang*, tambour ouvert à la partie inférieure, et enfin le *tabala*, grand tambour qui sert à répandre l'alarme dans le pays. Ils se servent en outre de petites flûtes, de cordes d'arc, de dents d'éléphants et de sonnettes. Dans leurs danses et leurs concerts, les *claquemens de mains* paraissent une partie essentielle du chœur.

Le goût de la musique suppose celui de la poésie ; aussi les nègres ont-ils leurs *djilli-kea* ou chanteurs, qui célèbrent dans des chants improvisés les chefs

ou ceux qui peuvent les bien récompenser; mais une plus noble partie de leurs fonctions, consiste à raconter les faits historiques de la contrée : c'est pourquoi ils accompagnent à la guerre les soldats pour les animer d'une glorieuse émulation, en leur chantant les grandes actions de leurs ancêtres. Il y a encore une autre espèce de poète, mais ceux-là sont de dévots musulmans qui parcourent le pays chantant des hymnes et faisant de pieuses cérémonies, pour attirer la faveur du Tout-Puissant, soit en assurant le succès d'une entreprise, soit en détournant des malheurs; ces bardes errans sont très employés et très respectés par le peuple qui les récompense très libéralement.

Dans les pays de l'intérieur, le plus grand des luxes est le sel, et il semble très étrange à un Européen de voir un enfant sucer du sel de roche comme si c'était du sucre; j'ai eu fréquemment ce spectacle, quoique, dans ces contrées, la classe pauvre soit si rarement en possession de cette précieuse denrée, que dire d'un homme qu'il *mange du sel avec ses alimens*, équivaut à dire qu'il *est riche*. Le manque de cet article m'a souvent été très pénible, et l'on ne saurait exprimer combien le long usage d'une nourriture végétale donne un besoin avide de sel.

Il est peu de peuples qui travaillent plus assiduellement que les Mandingues quand l'occasion le veut :

les champs les occupent suffisamment pendant les pluies et dans la saison sèche; ceux qui habitent les bords d'une grande rivière se livrent à la pêche, d'autres chassent; leurs armes sont l'arc et les flèches, qui ne sont pas empoisonnées pour l'usage ordinaire. Ils sont très habiles tireurs, et atteindront un lézard sur un arbre ou tout autre petit objet, à une distance surprenante. Ils tirent aussi des dindons, des perdrix et des pigeons, mais jamais au vol. Tandis que les hommes sont ainsi occupés, les femmes manufacturent très diligemment le coton; puis elles le teignent avec une infusion d'indigo qui donne une belle teinture bleue avec un reflet pourpre. Ils font eux-mêmes leurs aiguilles.

Comme les arts de coudre, de teindre, de tisser peuvent facilement s'acquérir, ceux qui les exercent en Afrique ne sont pas considérés comme ayant une profession particulière, car il n'y a pas un esclave qui ne soit capable de tisser, et pas de petit nègre qui ne couse. Les seuls artisans que reconnaissent les nègres, et qui s'estiment comme étant en possession de commerces spéciaux et particuliers, ce sont les ouvriers qui travaillent le fer et le cuir. Les derniers se nomment *liarranke*, mot que l'on prononce quelquefois *gaungay*. On en trouve dans chaque ville, et souvent ils parcourent le pays en exerçant leur industrie. Ils tannent et préparent le cuir, d'abord en tenant la peau dans

un mélange de cendres de bois et d'eau, où le poil finit par tomber; ensuite, pour astringent, ils emploient les feuilles pilées d'un arbre nommé *gou*. Ils parviennent à rendre la peau souple en la frottant long-temps entre leurs mains, en la battant sur une pierre. Les peaux de taureau sont toujours converties en sandales, le plus grand soin est donc réservé pour les peaux de mouton et de chèvre que l'on emploie à couvrir les carquois et les saphis, et à faire des fourreaux aux couteaux et aux épées, des ceinturons, des poches et divers ornemens. On teint ordinairement ces peaux en jaune ou en rouge: le rouge provient des tiges de millet réduites en poudre, et le jaune de la racine d'une plante dont le nom m'échappe.

La plupart des forgerons Africains connaissent aussi l'art de fondre l'or, de le tirer, et d'en faire une infinité d'ornemens exécutés avec beaucoup de goût.

Dans le Bambarra et le Kaarta, j'ai aussi vu faire des paniers et des chapeaux très élégans, avec des roseaux qu'ils teignent de différentes couleurs, et dans tous ces travaux le maître et l'esclave se réunissent, et il n'y a plus de distinction de rang. Les serviteurs à gages, c'est-à-dire les personnes de condition libre qui travaillent, moyennant salaire, sont inconnus en Afrique.

Source de l'esclavage en Afrique. Commerce. Chasse de l'éléphant, etc.

Un état de subordination et certaines inégalités de condition et de rang sont inévitables dans la société; mais quand cette subordination est portée à un tel point que les personnes et les services d'une portion de la communauté sont entièrement à la disposition de l'autre part, on peut appeler cet état d'esclavage, et c'est précisément celui où les habitans noirs de l'Afrique vivent depuis les premiers temps de leur histoire, avec cette horrible aggravation, que les enfans ne naissent que pour un tel héritage.

Les esclaves en Afrique sont, je le suppose, à peu près dans la proportion de trois pour un homme libre; mais les esclaves mis dans la maison sont traités avec plus d'égards que ceux que l'on a achetés. L'autorité des maîtres sur les esclaves nés dans la famille est restreinte, car ils ne peuvent les mettre en vente sans un procès jugé au préalable par les chefs du lieu. Il n'en est point ainsi des esclaves faits en guerre.

Il y a deux espèces de guerre : l'une est nommée *killi*, mot qui signifie *appeler*, parce que ces guerres sont avouées et déclarées à l'avance. Des guerres de cette sorte se terminent pour l'ordinaire en Afrique dans le cours d'une campagne. Une bataille a

lieu, les vaincus pensent rarement à se rallier, les habitans sont frappés de terreur panique, et les vainqueurs n'ont qu'à lier leurs esclaves, emporter leur butin, et emmener leurs victimes. C'est un système d'extermination; il est cependant surprenant de voir avec quelle rapidité une ville africaine se rebâtit et se repeuple. Quand le pays a été ravagé, et que les ennemis ont quitté les villages et les villes en ruines, ceux des habitans qui ont pu se soustraire à l'épée ou à la chaîne reviennent avec précaution au lieu natal. Le pauvre nègre sert plus vivement que tout autre homme le besoin du pays. Pour lui, il n'y a d'eau douce que celle de son puits, et nul ombrage n'est plus délicieux à son front que celui de l'arbre du bentang, le *tabba* de son lieu natal; chassé par la guerre, il ne parle que de son pays; dès que la guerre a cessé, il y revient et relève les murailles abattues.

L'autre espèce de guerre est appelée *tegria*, pillage ou vol. Ce sont des querelles héréditaires que les habitans d'une nation ou d'un district entretiennent. On n'avertit point de l'attaque qui n'a pour but que le pillage. Ces expéditions sont très communes, surtout au commencement de la saison sèche, quand les travaux de la récolte sont terminés et les provisions abondantes. C'est alors qu'on médite des plans de vengeance; le chef dénombre ses vassaux, les voit brandir avec ardeur leurs lances

dans les festins, et, exalté par sa propre importance, tourne toutes ses pensées vers la vengeance de quelque déprédation ou de quelque insulte dont ses ancêtres ont été victimes de la part d'un État voisin. Alors quelques individus, conduits par un homme de résolution et de courage, vont à pas furtifs par les bois surprendre pendant la nuit quelque village non muré, et enlèvent les habitans et leurs effets avant que les voisins puissent venir à leur aide.

Ces excursions amènent toujours de promptes représailles. Quelquefois un seul individu prend son arc et son carquois pour s'y livrer : alors c'est pour venger son père, un parent, un enfant ; et malheur au premier voyageur désarmé qui passe près du buisson où il se tient en embuscade ! il l'emmène en esclavage. Quand un homme de condition libre est devenu esclave par l'effet de ces guerres, il continue de l'être toute sa vie, et ses enfans, s'ils sont nés d'une mère captive, sont élevés dans cet état de servitude.

L'Afrique est le pays de l'or : on le trouve partout en grande quantité dans le Manding et le Djallonkadou, particulièrement aux environs de Bouri qui est situé à quatre journées au sud-ouest de Kamalia, et où les nègres viennent échanger du sel contre de l'or.

On trouve, m'a-t-on dit, l'or du Manding tou-

jours en petits grains, presque à l'état pur, et dont la grosseur varie de celle d'un pois à celle de la tête d'une épingle; c'est ce que les Mandingues appellent *sanou munko*, poudre d'or. Elle descend probablement des montagnes avec les torrens, et on la ramasse vers le commencement de décembre quand la récolte est faite, et que les torrens et les rivières ont baissé. Alors le *sanou-kou*, le lavage de l'or, a lieu après nombre de prières et de charmes pour assurer le succès de la journée : le sable fouillé pour en retirer l'or est lavé dans une calebasse par les femmes qui sont dès leur enfance accoutumées à une opération analogue, celle de séparer la farine de la balle. Ils sont très contents s'ils trouvent trois ou quatre grains d'or dans deux calebasses pleines de terre : ils mettent cet or dans des tuyaux de plumes bouchés avec du coton que les laveuses d'or aiment à étaler dans leurs cheveux.

Une partie de cet or est converti en ornemens pour les femmes, ornemens en général plus remarquables par leur poids que par leur élégance : ils sont massifs et incommodes, surtout les pendants d'oreilles qui sont ordinairement d'une pesanteur à déchirer le lobe délicat qui les supporte. Le collier est plus artistement fait, et l'arrangement des grains de différentes sortes et des plaques d'or est le *critérium* du goût et de l'élégance; quand une femme importante est en grand costume, ses

parures d'or peuvent valoir toutes ensemble de cinquante à quatre-vingts livres sterling.

Quant à l'ivoire, il y a certaines saisons de l'année où les éléphants se réunissent en grandes troupes, et traversent le pays pour chercher de la nourriture et de l'eau; et comme toute la région qui s'étend au nord du Niger est dénuée d'or quand les mares qui se trouvent dans les bois sont à sec, les éléphants viennent sur les bords du fleuve; ils y restent jusqu'au commencement de la saison des pluies de juin et juillet, et c'est alors que les Bambarrans les chassent. Ils vont rarement seuls; ils sont toujours cinq ou six à la fois, et munis de provisions de bouche et de chasse pour quelques jours; ils s'enfoncent dans les parties les moins fréquentées du bois, et examinent tout ce qui peut les conduire à la découverte des éléphants; ce sont les branches brisées, les marques du pas et les excréments; quand ils ont enfin réussi, ils les suivent à distance jusqu'à ce qu'ils en aient remarqué un qui s'écarte du troupeau et soit dans une position favorable à être tiré; alors les chasseurs s'avancent avec de grandes précautions, rampant dans les grandes herbes jusqu'à ce qu'ils soient à une portée assurée; alors ils font tous feu à la fois, et se jettent dans l'herbe la face contre terre. L'éléphant applique alors sa trompe à chacune de ses blessures; mais ne pouvant extraire les balles, et ne voyant

personne près de lui, il devient tout-à-fait furieux, et court dans les bois jusqu'à ce que la fatigue et la perte du sang l'aient dompté, et c'est le moment que saisissent les chasseurs pour faire de nouveau feu sur lui, et cette fois il est ordinairement abattu mort.

Les dents arrachées sont transportées à la côte par des marchands voyageurs qui viennent les chercher pour des armes et des munitions.

Départ de Kamalia avec une coflle ou caravane d'esclaves. Arrivée à Kinytakouro. Manna. Malacotta. Damel ou roi des Jaloffs.

Le maître d'école aux soins duquel Karfa m'avait confié à Kamalia était un homme d'un caractère doux et de manières aimables : son nom était Pankouma, et bien que mahométan, il n'avait point d'intolérance : son emploi était d'enseigner, et de son obligation il se faisait un plaisir : ses écoliers étaient au nombre de dix-sept garçons, la plupart fils de kafirs, et de deux filles, dont l'une était l'enfant de Karfa. Les filles recevaient leurs leçons pendant le jour ; mais le tour des garçons était le soir à la lumière d'un grand feu, et très tard dans la soirée, car toute la journée ils travaillaient aux champs ou aux services de la maison pour leur maître. Je m'assurai chez mon hôte que les nègres ont une version arabe du Pentateuque de Moïse (*Taureta la Moussa*), les psaumes

de David (*zabora Dawidi*) et le livre d'Isaïe qu'ils nomment *Lindgily la Isa*, et qu'ils estiment beaucoup. Les nègres étaient confondus de me voir aussi bien au fait qu'eux des faits rapportés dans ces livres.

Quand un écolier a terminé ses études, c'est-à-dire qu'il sait lire le Koran et faire un certain nombre de prières publiques, un examen solennel a lieu au bout duquel l'élève est déclaré bouchrinn : alors les parens sont avertis qu'ils doivent racheter leur fils en donnant en échange au professeur un esclave ou le prix d'un esclave, ce qui se fait toujours si les parens le peuvent, sinon l'enfant reste l'esclave du maître jusqu'à ce qu'il puisse par sa propre industrie amasser de quoi payer sa rançon.

Le 24 janvier Karfa revint à Kamalia, ramenant avec lui une jeune fille qu'il avait prise à Kancaba pour sa quatrième femme, et que les autres reçurent très bien et conduisirent dans une hutte nouvellement blanchie pour la recevoir. Comme mes habits étaient alors tellement en haillons que je n'osais mettre le pied dehors, Karfa me donna généreusement des habits neufs à la mode du pays.

La caravane ou coffle de sâtés et d'esclaves était maintenant réunie et le *jour heureux* fixé pour le départ, mais il fallut attendre que le rhamadan fût passé ; et la nouvelle lune qui suit, et qu'on regarde comme très heureuse, ayant enfin paru à l'horizon,

Karfa donna l'ordre de partir le 19 avril, et ce jour-là notre caravane se mit effectivement en marche au nombre de soixante-treize personnes libres et en esclavage. Parmi les gens de condition libre étaient six djillakeas (chanteurs), qui exerçaient souvent leurs talens pour nous distraire ou obtenir des étrangers une bienvenue. Quand nous quittâmes Kamalia nous fûmes suivis pendant un demi-mille par la plupart des habitans de la ville, poussant des cris d'adieu et donnant des poignées de mains aux parens qui les quittaient. Quand nous eûmes atteint une petite éminence d'où nous découvrions Kamalia, tous les gens appartenant à la coffle furent invités à s'asseoir à un endroit, la face tournée vers l'ouest, et les habitans de la ville s'assirent de même à un autre endroit, regardant Kamalia. Dans cette situation le maître d'école, assisté de deux des principaux slatés, s'étant placé entre les deux troupes, prononça une prière longue et solennelle, après laquelle ils firent trois fois le tour de la caravane faisant une empreinte dans la terre avec le bout de leurs lances et marmottant quelque chose en manière de charme. Quand cette cérémonie fut terminée, tous les gens de la coffle se levèrent brusquement, et sans dire un dernier adieu à leurs amis, tous partirent à Marabou, village muré; nous prîmes quelques compagnons de route encore et nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi

dans la ville de Bala. Nous y restâmes jusque dans l'après-midi du lendemain 20, et de là nous nous rendîmes à Worumbang, village frontière du Manding, du côté du Djallonkadou. Comme nous nous propositions d'entrer sans délai dans le désert de Jallonka, les gens du village nous fournirent d'abondantes provisions, et le matin du 21 nous entrâmes dans les bois à l'ouest de Worumbang. Après avoir un peu marché, nous tîmes conseil pour savoir si nous suivrions le désert ou épargnerions une journée de provisions en allant à Kinytakouro, ville du Djallonkadou. C'est ce dernier parti qui fut pris; mais comme il y avait du point où nous étions de cette ville une longue journée de marche, il était nécessaire de prendre un bon repas et nous y apportâmes tous notre part de farine, après quoi le maître d'école pria pour que nous fussions protégés par le Tout-Puissant et son prophète contre les voleurs et les mauvaises gens, puis nous mangeâmes. Nous nous remîmes ensuite en marche, courant plutôt que marchant jusqu'à la rivière Kokoro, branche du Sénégal, où nous fîmes une halte de dix minutes. On a nommé cette rivière *Kokoro* (dangereuse), à cause du grand nombre de crocodiles et aussi du danger d'être emporté par le courant quand on la passe à gué. Nous continuâmes notre route, et dans l'après-midi nous eûmes à traverser deux petites branches du Kokoro,

et environ vers le coucher du soleil nous arrivâmes en vue de Kinytakouro, ville considérable, presque carrée, située au milieu d'une plaine grande et bien cultivée : avant d'y entrer nous fîmes halte pour attendre les trainards. Comme cette ville était la première hors du pays mandingue, nous observâmes une plus stricte étiquette qu'à l'ordinaire. Chacun devait tenir le rang qui lui était assigné, et nous entrâmes dans la ville à peu près dans l'ordre suivant : en tête marchait cinq ou six chanteurs qui faisaient partie de la coflle et étaient suivis de toutes les autres personnes de condition libre ; ensuite venaient les esclaves liés quatre par quatre. Quand nous fûmes à cent pas de la ville les chanteurs entonnèrent une chanson faite de manière à flatter les habitans, et exaltant leur hospitalité bien connue pour les étrangers et leur amitié particulière pour les Mandingues. Quand nous fûmes dans la ville nous nous rendîmes au bentang, où l'on se réunit autour de nous pour entendre notre *dentedgi* (histoire), qui fut racontée en public par deux chanteurs. Ils énumérèrent tous les détails de notre marche jusqu'aux plus insignifiants, remontant du jour présent à notre départ de Kamalia ; ensuite nous fûmes approvisionnés et logés pour la nuit.

Nous restâmes à Kinytakouro jusqu'au 22, puis nous nous retirâmes dans un village à sept milles environ à l'ouest, dont les habitans craignant des

hostilités de la part des Foulahs du Fouladou, étaient alors occupés à la construction de huttes pour un certain temps dans les rochers sur le penchant d'une haute montagne tout près du village. La situation était tout-à-fait imprenable, se trouvant de tous côtés entourée de précipices, excepté à l'est, où les naturels avaient laissé libre un étroit sentier suffisant à peine pour une personne.

Le 23, au point du jour, nous quittâmes ce village et entrâmes dans le désert de Djallonka, et dans la matinée nous passâmes près des ruines de deux villes brûlées récemment par les Foulahs. Le feu avait dû être fort intense, car je remarquai que les murailles de quelques huttes étaient légèrement vitrifiées et paraissaient de loin couvertes d'un vernis rouge. A dix heures environ nous arrivâmes près de la rivière Ouonda, qui est un peu plus grande que le Kokoro. Aussitôt la rivière passée nous vîmes un pays magnifique, coupé de vallons et de collines, et au coucher du soleil nous étions sur les bords d'un ruisseau limpide, nommé *Co-meistang*, où je me baignai; puis nous allâmes faire halte dans un bois où nous allumâmes nos feux pour la nuit. Nous étions tous très fatigués, car nous devions avoir fait trente milles.

Le 24 avril, avant le jour, les bouchrinns dirent leurs prières du matin, et dès l'aube nous partîmes; nous faisons route par un pays rocailleux et sau-

vage, le sol déchirait mes pieds, et je craignais bien de ne pas pouvoir suivre la caravane pendant le jour. Nous arrivâmes cependant le soir au pied d'une haute montagne nommée *Gankaran - Kouro*, où nous nous établîmes pour la nuit.

Le 25 nous fîmes halte près d'un petit bois de bambous, après avoir rencontré dans la journée un grand troupeau d'éléphants qui passèrent sans nous attaquer. Nous fîmes ce jour-là vingt-six milles.

Le 26 avril nous partîmes, et à onze heures nous commençâmes à gravir un rocher nommé *Boki-Kouro*; il était deux heures de l'après-midi quand nous nous retrouvâmes en pays plat de l'autre côté. Cette route, la plus rocailleuse que nous eussions rencontrée encore, me mettait les pieds en fort mauvais état. Nous arrivâmes bientôt au bord d'une jolie rivière nommée *Boki*, que nous traversâmes à gué. A un mille environ de la rivière nous trouvâmes un chemin qui va au nord-est vers le Gadou, et les slatés voyant les pas des chevaux marqués dans le sable fin, conjecturèrent qu'un détachement de pillards était passé par là pour aller tomber sur quelque ville du Gadou, et le moindre malheur qui pût arriver, c'est qu'ils vissent en revenant nos traces et ne les suivissent pour nous assaillir. Il fut donc ordonné à la cofle de se disperser et de marcher éparse dans les hautes herbes et les halliers. Un peu avant la nuit nous traversâmes la

chaîne de montagnes qui s'étend à l'ouest de la rivière Boki et nous arrivâmes au puits de *Collongqui* (puits du sable blanc), où nous passâmes la nuit.

Le 27 avril nous partîmes de bonne heure le matin et fîmes très grande diligence dans l'espoir d'atteindre une ville avant la nuit. Toute notre marche de l'après-midi eut lieu par des taillis étendus de bambous morts. A deux heures environ nous arrivâmes à une ville nommée *Nunkolo*, où nous fûmes chacun régalez d'une demi-poignée de farine, qu'en raison d'une coutume superstitieuse, nous ne devions pas manger jusqu'à ce qu'elle fût humectée avec l'eau de cette rivière. A quatre heures nous étions à Souletta, petit village de Djallonka, situé dans le district de Collo, qui comprend toute cette étendue de pays qui est le long des bords de la Rivière-Noire, grande branche du Sénégal. C'étaient là les premières habitations humaines que nous eussions vues depuis cinq jours et par une marche de cent milles au moins. Il nous fallut beaucoup d'instances afin d'y obtenir une cabane pour la nuit; mais le maître de la maison nous déclara nettement qu'il ne pourrait nous donner la moindre provision, parce qu'il y avait eu en dernier lieu dans tout ce pays une grande disette. Il nous assura qu'avant que les habitans de Kullo eussent rentré leurs récoltes ils avaient tous

été vingt-neuf jours sans goûter un grain de blé. Comme nos provisions sèches n'étaient pas encore épuisées, une grande quantité de couscous fut préparée pour souper, et une partie des paysans invités à y prendre part; mais ils répondirent fort mal à cette attention, car dans la nuit ils s'emparèrent d'un des enfans du maître d'école qui s'était endormi sous l'arbre du bentang et l'emportèrent. Par bonheur l'enfant s'éveilla avant qu'il fût loin du village et poussa un cri aigu. L'homme qui le tenait lui mit sa main sur la bouche et l'emporta dans les bois : mais quand il s'aperçut qu'il appartenait au maître d'école qui allait résider à trois journées de là, il pensa sans doute qu'il ne pourrait garder cet enfant sans que le maître d'école le sût. Il se contenta donc de le dépouiller et de le laisser revenir.

Le 28 avril, le matin de bonne heure, nous partîmes de Souletta, et vers dix heures nous nous trouvâmes devant une ville ouverte nommée *Manna*, dont les habitans étaient alors occupés à recueillir les fruits de l'arbre *nitta*, espèce de mimosa très commune dans ces pays, et qui renferme dans sa cosse une poudre jaune dont on tire un très bon aliment quand elle est délayée dans du lait et de l'eau. Le chef de Manna, avec une partie de ses gens, nous accompagna jusqu'au bord du Bafing (Rivière-Noire), branche principale du Séné-

gal, et nous la traversâmes sur un pont de bambous d'une construction très singulière. Deux grands arbres attachés par le sommet, et attirés ainsi l'un vers l'autre, sont assez longs pour traverser la rivière, les racines restant enfoncées dans les rochers et la partie supérieure de l'un et de l'autre se réunissant au milieu de l'eau à peu près. Quand quelques arbres ont été ainsi disposés, on les couvre de bambous secs, de façon à faire un pont flottant avec une pente douce à chaque bout sur les troncs des arbres où commence et se termine le pont. Le gonflement des eaux l'emporte tous les ans et les habitans le reconstruisent toujours. Vers la fin du jour nous reçûmes avis que deux cents Djallonkas s'étaient réunis près de la ville de Melo, dans l'intention de piller la caravane. Cette information nous engagea à changer de direction; nous marchâmes depuis midi le plus secrètement possible jusqu'à minuit, et nous arrivâmes enfin près de la ville de Koba. Avant d'entrer dans la ville, on fit l'appel, et nous trouvâmes quatre personnes de moins, un homme libre et trois esclaves : nous conclûmes tous que les esclaves avaient tué l'homme libre et avaient pris la fuite. Nous fîmes faire des recherches, mais nous n'en découvrîmes aucune trace : nous passâmes tout le jour à Koba, et à onze heures nous vîmes revenir les quatre hommes qui étaient absens. Il paraît qu'un des esclaves s'était

blessé le pied, et la nuit étant très obscure ils eurent bientôt perdu de vue la caravane. L'homme libre, dès qu'il se vit seul avec ses esclaves, sentit quel était le danger qu'il courait, et voulut leur mettre leurs fers. Les esclaves refusèrent d'abord de se soumettre, mais dès qu'il les eut menacés de les percer de la pointe de sa lance, ils ne résistèrent plus, et il resta tranquille avec eux dans les taillis jusqu'au matin. Alors il leur retira leurs fers, et ils revenaient à la ville pour savoir la route que la cofle avait prise. Comme la nouvelle de l'approche des Djallonkas pour piller la caravane nous fut confirmée, nous fûmes forcés de rester jusqu'au 30 dans l'après-midi à Koba. Karfa ayant alors loué certain nombre de personnes pour nous protéger, nous allâmes jusqu'à un village nommé *Zinkintang*. Le jour suivant, au sortir de ce village, nous eûmes à traverser une haute chaîne de montagnes qui s'élève à l'est de la Rivière-Noire, et notre route fut rude et pierreuse jusqu'à l'heure du coucher du soleil. Nous arrivâmes alors à Lindgicotta, petit village dans le district de Ououradou. Ici nous secouâmes de nos sacs la dernière poignée de farine, et depuis deux jours nous n'avions pas goûté d'autres alimens.

Le 2 mai nous partîmes de Lindgicotta, mais la fatigue des esclaves nous contraignit à faire halte pour la nuit dans un village situé à neuf milles à

l'est, et le 3 étant partis pour Malacotta, nous nous arrêtâmes près d'un ruisseau où je me baignai, après avoir reçu l'assurance qu'il n'y avait point de crocodiles dans la rivière où je m'aventurais. J'appris à cette occasion qu'il y a peu d'habitans de ce pays qui sachent nager, car ils venaient par troupes pour me détourner d'entrer dans un étang où, me disaient-ils, l'eau viendrait par-dessus ma tête.

Environ à deux heures le frère du maître d'école, qui était natif de Malacotta, impatient de le voir, arriva au-devant de lui à notre halte. L'entrevue des deux frères, qui ne s'étaient pas vus depuis neuf ans, fut très touchante. Ils tombèrent sur le cou l'un de l'autre, et un peu de temps se passa avant qu'aucun des deux pût parler. Enfin quand le maître d'école se fut un peu remis, il prit son frère par la main, et se tournant du côté de Karfa : « Voici l'homme, dit-il, qui a été mon père dans le « Manding ; je vous l'aurais fait remarquer plus tôt. « mais mon cœur était trop plein. »

Nous arrivâmes à Malacotta dans la soirée, et nous y fûmes bien reçus. Cette ville n'est point close de murs, et les huttes sont pour la plupart faites de cannes fendues, disposées en treillis et recrépies avec de la terre. Nous y restâmes trois jours. et chaque matin nous recevions en présent un taureau de la part du maître d'école : nous fûmes aussi

très bien traités par les habitans de la ville qui sont industriels et très actifs.

Il était beaucoup question alors dans la ville de la noble conduite de Damel, roi des Jaloffs, envers Almami-Abdulkader, surnommé roi de *Fouta-Toro*. La guerre s'était engagée entre eux par suite des menaces qu'Abdulkader avait faites à Damel pour arriver à introduire le mahométisme dans le pays des Jaloffs. Abdulkader fut vaincu et amené devant Damel comme le dernier des captifs. La conduite de Damel en cette circonstance faisait le sujet de toutes les chansons du Djillikeas. Quand son royal prisonnier fut devant lui, dans les fers, étendu à terre, le magnanime Damel, au lieu de lui mettre le pied sur le cou et de le percer au cœur avec sa lance, selon la coutume en pareil cas, lui parla ainsi : « Abdulkader, réponds à une question ; si les chances de la guerre t'avaient placé dans la position où me voici, et moi dans la tienne, comment m'aurais-tu traité ? — Je t'aurais plongé ma lance dans le cœur, répondit avec une grande fermeté Abdulkader, et je sais qu'un pareil sort m'est destiné. — Non pas, répliqua Damel, ma lance est en effet teinte du sang de tes sujets tués dans la bataille, et je ne pourrais la rougir davantage en la trempant dans ton sang, mais cela ne rebâtirait point ma ville, et ne rendrait pas la vie aux milliers d'hommes qui ont péri dans les bois. Je ne te tuerai donc pas

de sang-froid, mais je te retiendrai esclave jusqu'à ce que je voie que ta présence dans tes États n'est plus dangereuse pour tes voisins. C'est alors que je verrai ce que je dois faire de toi.» Abdulkader remplit effectivement pendant trois mois tous les offices d'un esclave, et au bout de ce temps il était libre.

Konkodou. La rivière Falemmé. Banaserile. Médina. Départ pour l'Angleterre.

Nous quittâmes Malacotta, et après avoir traversé le *Bali* (Rivière de Nuit), qui est une branche du Sénégal, nous arrivâmes le soir dans la ville murée de Bintingala, où nous restâmes deux jours. De là, au moyen d'une journée de marche de plus, nous nous rendîmes à Dindikou, petite ville située sous une haute chaîne de montagnes qui fait que ce district se nomme Konkodou (le pays des Montagnes). Dans ces montagnes l'or est très abondant. Je vis dans cet endroit un Albinos : les naturels regardent avec raison, ce me semble, cette altération de la peau et de la chevelure comme une maladie.

Le 11 mai, au point du jour, nous sortîmes de Dindikou, et après une journée de marche pénible nous arrivâmes le soir à Sadatou, chef-lieu d'un district du même nom. Cette ville était autrefois considérable, mais la crainte des excursions habituelles des Foulahs de Fouta-Djallon l'avait dépeu-

plée. Le 12 dans l'après-midi nous traversâmes la Falemmé, cette rivière que j'avais autrefois également traversée à Bondou quand j'allais à l'est. Nous passâmes la nuit dans le petit village de Médina qui est la propriété exclusive d'un marchand mandingue.

Le 13 mai nous nous disposions à partir dès le matin, quand une coiffe d'esclaves appartenant à quelques marchands serrawoullis traversa la rivière; nous convînmes de faire route ensemble jusqu'à Banaserile, capitale du Dintila, qui est à une grande journée de l'endroit où nous étions. Nous nous mîmes dans un chemin par les bois jusqu'à deux heures, moment où nous fîmes halte près d'un petit étang, car le jour était d'une chaleur excessive, et ce ne fut que très avant dans la soirée que nous arrivâmes à Banaserile.

Un de nos slatés était natif de cette ville, d'où il était absent depuis trois ans. Cet homme m'invita à aller chez lui, et ses amis l'attendaient à sa porte. Ils marquèrent alors une joie extrême; ils l'embrassaient, chantaient et dansaient devant lui. Il était à peine assis sur une natte qu'une jeune femme, sa fiancée, lui apporta un peu d'eau dans une calebasse, et s'agenouillant devant lui, le pria de se laver les mains, ce qu'il fit; et alors la jeune fille, une larme de joie rayonnant dans ses yeux, but l'eau avidement. Ceci est considéré comme la plus

grande preuve qu'elle pût donner de sa fidélité et de son attachement. Nous restâmes deux jours à Banaserile pour y prendre des marchandises.

Le 16 mai nous partîmes, et après avoir cheminé jusqu'à midi à travers des bois touffus, nous vîmes au loin la ville de Djulifunda, mais sans en approcher, parce que nous avions l'intention de passer la nuit à Kirwani, où, en effet, nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi. Cette ville est dans une vallée, et ses environs sont bien cultivés. Les habitans paraissent se connaître en agriculture, car c'est là que pour la première fois, je vis en Afrique des tas de fumier réservé pour les terres.

Nous partîmes de Kirwani dès le matin le 20, et nous entrâmes dans le désert de Tenda, qui a deux journées d'étendue. Les bois étaient très épais et le terrain inclinait doucement vers le sud-ouest. A environ dix heures nous rencontrâmes une coffle de vingt-six esclaves, et tout le jour nous voyageâmes à travers de vastes halliers de bambous; enfin, au coucher du soleil nous arrivâmes, à notre grande joie, près d'un étang et d'un arbre tabba, qui a donné à cet endroit le nom de *Tabba-Dji*, et nous nous y reposâmes quelques heures. L'eau à cette époque de l'année n'est nullement abondante dans les bois, et comme les journées étaient intolérablement chaudes, Karfa nous proposa de voyager la nuit. C'est ce que nous fîmes très rapidement jus-

qu'au point du jour, et à onze heures environ nous atteignîmes une ville murée nommée *Tambacunda*, où nous fûmes bien reçus. Nous restâmes quatre jours, retenus par un *palaver* dont l'objet était l'aventure suivante : Modi-Limina, un des slatés appartenant à notre caravane, avait autrefois pris pour épouse une femme de cette ville qui lui donna deux enfans. Il alla ensuite dans le Manding, et y resta huit ans sans donner la moindre nouvelle de lui pendant tout ce temps à la femme qu'il avait laissée derrière lui, et qui, n'ayant plus la perspective de son retour, prit un second mari, auquel elle donna également deux enfans. Limina réclamait maintenant sa femme ; mais son successeur refusait de la lui rendre, se fondant sur une loi du pays qui porte que quand un homme éloigné de sa femme pendant trois ans ne lui a pas donné de ses nouvelles, elle est libre de se remarier. Après un secret examen des circonstances de la cause dans l'assemblée des chefs, il fut décidé que la femme aurait le choix, et serait autorisée à retourner à son premier mari ou à continuer à vivre avec le second. Quelque favorable que lui fût cette sentence, elle en trouva à ce qu'il paraît l'exécution difficile, car elle demanda du temps pour réfléchir ; mais je crois qu'elle penchait pour le *premier amour*. Limina était plus âgé que son rival, à la vérité, mais il était aussi beaucoup plus riche, et je ne prétends

point dire quelle influence pouvait avoir sur la femme cette considération.

Dans la matinée du 26 nous partîmes de Tambacunda, et à une heure nous étions devant Sibikillin, village muré, dont les habitans ont une réputation d'inhospitalité et de penchant au vol qui nous engagea peu à y entrer. Après quelques heures de repos sous un arbre, nous allâmes passer la nuit sur le bord d'une petite rivière qui va se jeter dans la Gambie. Le lendemain nous eûmes une marche très fatigante, par un pays escarpé et sauvage, jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle nous arrivâmes à Koumbou, village près des ruines d'une grande ville détruite par la guerre. Les habitans de ce lieu, ayant le même renom que ceux de Sibikillin, nous passâmes la nuit en pleine campagne.

Nous partîmes de cette station le 28 mai, et allâmes coucher dans une ville foulah, qui est à sept milles à l'ouest. Le lendemain, après avoir traversé une branche considérable de la Gambie nommée *Neola-Koba*, nous allâmes jusqu'à une partie bien peuplée du pays. Il s'y trouve plusieurs villes en vue les unes des autres, et dont le nom collectif est *Tenda*; chacune cependant est distinguée par une appellation spéciale: c'est dans celle de *Koba-Tenda* que nous logeâmes et passâmes le jour suivant, afin de nous procurer des provisions pour traverser les bois de Simbani.

Le 30 nous atteignîmes Djallacotta, ville considérable, habituellement infestée par des brigands foulahs. A neuf heures environ, nous traversâmes une grande plaine ombragée de *ciboas*, espèce de palmiers, et nous parvîmes à Nerico, branche de la Gambie. Dès que nous eûmes traversé cette rivière, les chanteurs se mirent à vociférer un chant particulier qui exprimait la joie de se trouver sains et saufs dans le pays de l'ouest, ou, comme ils disaient, la *terre du soleil couchant*. Dans l'après-midi il plut beaucoup, et une seule feuille de ciboa faisait parfaitement l'office de parapluie; nous passâmes ensuite la nuit sous de grands tabbas, près d'un village: le lendemain matin nous traversâmes le Néaulico, et à deux heures nous étions, à mon extrême joie, sur les bords de la Gambie; nous la traversâmes, et un peu avant la nuit nous étions dans un village du Woulli, nommé *Sisicunda*. Il y avait près de cet endroit abondance de nittas,⁷ et les esclaves, en passant, en avaient enlevé le fruit par bottes; mais telle était la superstition des habitants, qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'un de ces fruits entrât dans le village. On leur avait dit, suivant eux, qu'un grand malheur arriverait là où les hommes vivaient de nittas et négligeaient de cultiver le blé.

Le 2 juin, au sortir de Sisicunda, nous traversâmes un grand nombre de villages, et il était quatre heures de l'après-midi quand nous arrivâmes à Ba-

raconda où nous restâmes un jour; de Baraconda nous nous rendîmes le 4 de bonne heure à Médina, capitale du Woulli, où j'avais été bien accueilli en décembre 1795. Nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil, et nous logeâmes dans un petit village un peu à l'ouest de Koutacunda, puis le lendemain nous étions à Djindey, où seize mois auparavant je m'étais séparé du docteur Laidley, sans avoir depuis ce jour vu une figure ou entendu un mot du pays.

Arrivé à Pisanía, lieu de départ de mon voyage, je me séparai de la coiffe, et dans mon empressement je me rendis dès le soir à Tendacunda, où Karfa, qui m'accompagnait toujours, fut émerveillé du mobilier de la seníora Camilla, vieille négresse qui avait résidé plusieurs années à la factorerie anglaise et savait notre langue. Le docteur Laidley m'accueillit comme si je revenais de chez les morts, et acquitta ma dette envers Karfa. Bien que je double le prix que je lui avais promis, je faisais encore peu pour lui, en raison des soins qu'il m'avait prodigués. Notre industrie en toutes choses le confondait, et alors il disait en soupirant, *fato fíng ínta fíng* (les hommes noirs ne sont rien). Quelquefois aussi il me demandait ce qui avait pu m'engager à aller explorer un pays si misérable que l'Afrique. Il voulait dire combien il était étonné qu'après tout ce que je devais avoir vu dans mon pays

je vinsse voir ce qu'il y avait dans le leur. Je le quittai le 14 pour le laisser retourner à Djindey, où tout son monde était resté, et je partis moi-même le 15 pour l'Angleterre, où j'arrivai le 22 décembre 1797.

FIN DU PREMIER VOYAGE.

SECOND VOYAGE.

(1805.)

Les détails que nous avons donnés dans la vie de Mungo-Park, mise en tête de ce volume, nous dispensent de tout préliminaire sur ce deuxième voyage, et nous laisserons tout de suite parler l'auteur.

Trajet de Kayi à Nérico.

Le 27 avril 1805 nous partîmes, dit-il, de Kayi, à 10 heures du matin, et arrivâmes à une heure à Djoukaconda; et après une halte de quelques minutes sous un grand arbre, à Lamain-Cotto, afin de laisser se rafraîchir les soldats, nous prîmes le chemin de Lamain où nous arrivâmes à quatre heures. A notre arrivée nous déchargeâmes nos ânes sous un arbre de bentang, dans l'est de la ville; mais le slaté nommé Lamain, qui est le maître de ce district du royaume de Kataba, vint me voir et me conseilla de transporter sous un autre arbre les bagages, parce que si je dormais sous celui que j'avais choisi, nous serions tous morts le matin. J'eus d'abord quelque peine à comprendre ces paroles; mais il me prit par la main, et me conduisant vers une des larges entailles pratiquées dans la ra-

cine de l'arbre, il me montra trois bouts de lance qui paraissaient avoir été teintes de sang, et dont les pointes étaient fichées entre des ossemens, le tout entouré d'une corde à demi brûlée. Je donnai alors des ordres pour que les ballots fussent transportés autre part.

Le 28 avril nous partîmes pour Pisanía, et après avoir traversé deux villes foulahs et le village de Collin, nous arrivâmes à onze heures et demie sur les bords de la Gambie; nous y fîmes une halte de trois heures pour donner de l'herbe et de l'eau à nos bêtes; ensuite nous nous dirigeâmes vers Pisanía où nous entrâmes au coucher du soleil.

Le 29 avril j'allai voir la seniora Camilla qui fut très surprise de me voir entreprendre un nouveau voyage dans l'intérieur du pays.

Le 4 mai, après plusieurs jours employés à des préparatifs, nous quittâmes Pisanía à neuf heures et demie. Notre marche fut très fatigante, et ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes Sami, à la distance de huit milles. Nous déchargeâmes les ânes sous un grand tabba à quelque distance de la ville, et le soir j'allai avec Isaac me présenter au slaté de Sami qui est, aussi bien que ceux de Lamain et de Kutidjar, sujet du roi de Kataba.

Le 5 mai, après avoir payé 5 barres d'ambre aux enfans du mumbod-jumbo (voir le premier

voyage), nous partîmes de bonne heure pour Djindey, où nous arrivâmes à midi, et que nous quittâmes seulement le 7. Un de mes compagnons de route lors de ma première expédition, Lamina-Fofono, vint de Ouallia pour me voir.

Nous longeâmes le 7 la rive nord de la crique de Ouallia jusqu'à midi, heure à laquelle nous la traversâmes à Koutacunda, et nous fîmes halte sur l'autre bord. Ayant quitté ce lieu à quatre heures, nous passâmes par Koutacunda, le village de Médina, et fîmes une halte à Tabadjang, village presque abandonné, ayant été saccagé récemment par le roi de Djamberou, ligué avec le roi de Woulli.

Le 9 mai le fils du roi de Djamberou vint nous faire visite. Djamberou s'étend sur la rive septentrionale de la crique de Ouallia, et va assez haut dans le nord. Les habitans sont Jalloffs, mais presque tous parlent mandingue. Le 10 nous quittâmes Tabadjang au lever du soleil, et arrivâmes, après une marche facile et rapide, à Tatticonda, où le fils de mon ami, le premier roi de Woulli, vint me voir. Il me fut aisé d'apprendre de lui que mon voyage était vu avec une jalousie extrême par les slatés et les Serrawoullis.

Le 11 mai, à midi environ, nous entrâmes dans Médina, capitale du royaume de Woulli, où j'eus à débattre avec le roi pour le présent que je lui fis; et la permission du roi étant enfin accordée.

nous partîmes le 12 à l'heure du lever du soleil. Bientôt après nous traversâmes la ville de Barrakonda, et à dix heures et demie nous étions dans le village de Bambakou.

Le 13 mai, partis dès le matin de Bambakou, nous arrivâmes vers dix heures à Kanipe, village irrégulièrement bâti. Nous trouvâmes là toutes les femmes accaparant l'eau des puits pour nous forcer à en acheter; mais ayant appris qu'il y avait un étang dans le voisinage, j'y envoyai chercher l'eau nécessaire pour accommoder notre riz, puis désaltérer nos bêtes, et je déjouai ainsi ce calcul peu hospitalier.

Le 14 mai nous fîmes halte à Kussai, à environ quatre milles de Kanipe dans l'est : ce village est le même que Sisicunda dont les habitants ont changé le nom. Ici un de nos soldats, ayant cueilli quelques fruits de nitta, les mangeait quand le chef du village vint à lui en grand courroux, et essaya de les lui prendre; voyant qu'il ne le pouvait, il tira son couteau en nous ordonnant de quitter le lieu; comme nous ne fîmes que rire de lui, il s'apaisa, et quand je lui dis que nous ignorions une pareille défense, mais que nous y aurions égard à l'avenir, il nous répondit que la chose en elle-même n'aurait pas grande importance si des femmes n'eussent pas été présentes; car, ajouta-t-il, ce lieu a été fréquemment visité par la famine, et dans ces.

cas de détresse, il n'y a de salut pour nous que dans le nitta, et on peut y avoir recours sans difficulté; mais afin d'empêcher les femmes et les enfans de gaspiller cette ressource, un *toung* est mis sur les nittas jusqu'à l'apparition de la disette. Le mot *toung* est employé pour exprimer l'idée d'un seellé magique.

Comme au sortir de cette ville nous allions entrer dans la baie de Simbani, Isaac craignait beaucoup que nous ne fussions attaqués par des gens du Bondou; il fut en conséquence ordonné aux hommes de ne tirer sur aucune des bêtes fauves qu'ils verraient dans les bois, et d'avoir toujours le fusil chargé et amorcé. Trois ou quatre coups de fusil devaient être le signal d'une attaque. Aussi le 15 mai, à notre départ de Kussai et à l'entrée des bois, Isaac mit un bélier noir en travers sur la route, et l'égorgea après une longue prière. Cette cérémonie était regardée comme très essentielle pour notre succès; et afin d'engager les esclaves de Kussai à prier pour nous du fond du cœur, on leur livra la chair de la victime.

Nous fîmes cinq milles par un pays boisé, et nous débouchâmes alors dans une plaine unie, presque dépourvue d'arbres. Nous vîmes sur cette plaine quelques centaines d'une espèce d'antilope de couleur foncée avec le muffle blanc, presque aussi grandes que des taureaux, et que les naturels nomment *da*

qui. A dix heures et demie nous arrivâmes sur les bords de la Gambie. et nous y fîmes halte, pendant l'ardeur du jour, sous un grand arbre appelé *tilicorra*, le même où je m'étais autrefois arrêté lors de mon retour de l'intérieur.

La Gambie a ici environ cent verges de largeur et fourmille de crocodiles : j'en ai compté d'un seul coup d'œil, treize rangés sur le rivage avec trois hippopotames. A trois heures et demie de l'après-midi nous reprîmes notre marche, et à un mille dans l'est environ, nous gravîmes une montagne du haut de laquelle nous avions une perspective enchanteresse du pays à l'ouest. Le cours de la Gambie s'y distinguait parfaitement par une rangée d'arbres d'un vert sombre qui croissent sur ses bords. A un mille et demi dans l'est, est une autre éminence d'où l'on avait une très belle vue dans le sud. Au coucher du soleil nous arrivâmes à Faraba, où nous ne trouvâmes point d'eau. Ici, John Walters mourut d'une attaque d'épilepsie et nous l'enterrâmes en ce lieu que, conformément à ses vœux, nous appelâmes *Walter's well* (le puits de Walter.)

Le 16 mai, dès que le jour parut, nous quittâmes le puits et atteignîmes le Neaulico à huit heures et demie. Cette rivière est presque à sec en cette saison, et nous vîmes plusieurs nègres dans le lit de la rivière, occupés à rôtir et fumer la chair d'un

da qui qu'un lion avait tué la nuit, et avait laissé sur la route après lui avoir dévoré une jambe.

A quatre heures après midi nous quittâmes le Neanlico, à cinq heures nous passâmes par les ruines de Mandjelli, où j'avais autrefois couché, et à six heures nous fîmes halte pour la nuit au village de Mandjelli-Tabba-Cotta, où il y avait abondance d'eau. Longitude, 13 degrés 9 minutes 45 secondes ouest.

Le 17 mai, après une marche fatigante de douze milles, nous arrivâmes à Bray, lieu à faire de l'eau, d'où nous partîmes à trois heures, bien approvisionnés, avec l'intention d'aller attendre à Nillidingcorro le lever de la lune; mais comme il n'y avait pas d'eau, notre guide continua de nous conduire jusqu'à la rivière Nérico, que nous vîmes à huit heures. Notre route de ce jour avait eu lieu par une belle plaine semée de bouquets de bois et d'arbres cibi. Nous vîmes quantité d'excrémens de lion dans le bois. Ils ne les déposent qu'en certaines places, et, comme font les chats, grattent la terre pour les recouvrir. Latitude, 14 degrés 4 minutes 51 secondes.

Trajet de Jallacotta à Fankia.

Le 18 mai nous quittâmes le Nérico à trois heures et demie environ, et nous arrivâmes au coucher du soleil à Djallacotta, la première ville du

Tenda. De cet endroit à Simbani, dans le Bondou, il y a une marche de deux jours.

Le 19 mai nous fîmes halte à Djallacotta, que nous quittâmes le 20 pour nous rendre à deux milles dans l'est au village de Mahina, près duquel sont les ruines d'un autre village du même nom. Il paraîtrait, à en juger par le nombre des ruines, que la population du Tenda est de beaucoup diminuée. A huit heures environ nous arrivâmes à Tendico ou Tambico. Ce village appartient à Djallacotta, et le farbana de Djallacotta est sujet du roi de Woulli. A un demi-mille environ, le Tambico est une assez grande ville nommée Bady, dont le chef prend le titre de faranba, et est en quelque sorte indépendant. Je lui envoyai de Tambico un messenger pour l'informer de notre arrivée; mais il s'éleva un assez long palaver à propos des présens qu'ils ne trouvent jamais assez considérables, et sa demande était faite par un grand nombre de cavaliers armés. Enfin l'affaire était arrangée, et nous nous disposions à retourner de bonne heure le matin à Djallacotta, quand quelques-uns des gens du farbana s'emparèrent du cheval de notre guide pendant que le petit nègre le faisait boire au puits. Isaac alla à Bady demander compte de cette conduite; mais pour toute satisfaction on le dépouilla, on le fouetta et on mit son domestique aux fers. Enfin on en vint aux coups, et les gens du farbana furent chassés du village.

J'étais fort embarrassé dans cette affaire. La femme d'Isaac et ses enfans étaient à pleurer sous un arbre, et les nègres étaient très abattus; ils regardaient ce cas comme désespéré. Nous aurions pu aller brûler la ville dans la nuit, mais beaucoup d'innocens auraient péri, et nous n'aurions pas retrouvé notre guide. Nous pensâmes donc qu'il valait mieux attendre au matin et les attaquer en plein jour, s'ils persistaient à garder leurs captifs. Nous mîmes double sentinelle; chacun eut les armes chargées toute la nuit.

Le 21 mai, dès le matin, notre guide fut délivré, et sur les dix heures Faranba m'envoya dire que si je voulais aller à Bady payer le tribut accoutumé tout serait fini; mais je lui répondis qu'après le traitement qu'avait éprouvé mon guide je n'irais qu'accompagné de vingt ou trente hommes. Cette proposition ne paraissant pas de leur goût, le tribut fut délivré à moitié chemin, entre les deux villages. Nous quittâmes alors Tambico à trois heures, et fîmes halte pour la nuit à Djeningalla près de Bufra ou Katabenda, où j'avais autrefois passé la nuit : mon hôte d'alors, m'apporta unealebasse pleine de lait. Latitude, 13 degrés 53 minutes.

Le 22 nous fîmes halte à Djeningalla, lieu que nous quittâmes à deux heures du matin par un beau clair de lune, et à huit heures nous étions sur les bords de la Nealo-Koba, d'où nous nous remi-

mes en marche pour arriver à l'heure du coucher du soleil dans un petit village foulah.

Le 24 mai nous restâmes à Mansafara, qui n'est qu'à quatre milles de l'est du village foulah; Nittakora est à huit milles dans le sud sur la rive septentrionale de la Gambie. Pendant la nuit, les loups tuèrent un de nos meilleurs ânes à vingt pas du lieu où nous dormions M. Anderson et moi.

Le 25 mai nous quittâmes Mansafara pour entrer dans le désert de Tenda ou de Sama-Kara. A quatre milles dans l'est environ, nous traversâmes les ruines de Kobatenda, où j'avais autrefois couché. Les habitans du Bondou avaient détruit cette ville deux ans auparavant, et l'arbre du bentang était brûlé. A dix heures nous passâmes une rivière pareille au Neaulico, qui va se jeter dans la Gambie, et à onze heures et demie nous fîmes halte à Soutitabba, puits à un mille des montagnes. Dès que la chaleur du jour fut passée, nous quittâmes cet endroit et traversâmes la première chaîne de montagnes, du sommet de laquelle on avait une vue magnifique. Le soir nous descendîmes dans une vallée très pittoresque, où nous trouvâmes abondance d'eau; c'est une des branches éloignées du Nealo-Koba. Près de cette rivière sont les ruines de Doufrou, village détruit il y a quelque temps par les habitans de Dentila.

Le 26 mai nous quittâmes la plaine de Doufrou

par un pays escarpé que nous traversâmes jusqu'à dix heures, où nous rencontrâmes près d'un puits nommé *Soutinimma* une coffle se rendant en Gambie pour racheter une personne arrêtée pour dette, qui était menacée de devenir esclave dans peu de mois, si sa rançon n'arrivait pas. Nous ne fîmes halte qu'à midi et demi près de la crique du Bi.

Nous n'y eûmes pas plus tôt déchargé les ânes que quelques-uns des gens d'Isaac, en cherchant du miel, dérangèrent par malheur un grand essaim de mouches à miel qui firent irruption à la fois sur bêtes et gens. Par bonheur les ânes, qui étaient libres, s'éparpillèrent dans toutes les directions; mais les chevaux et les hommes furent cruellement piqués et obligés de fuir de côté et d'autre. Le feu qui avait été allumé pour cuire nos alimens étant abandonné, se répandit çà et là et enflamma les bambous, et notre bagage fut sur le point d'être brûlé. En effet, pendant une demi-heure nous pûmes croire que les abeilles avaient mis fin à notre expédition.

Enfin, dans la soirée, nous pûmes tout rallier; mais un des ânes était mort de ses piqûres, et les hommes en étaient couverts à la figure et aux mains. Latitude de la crique, 13 degrés 32 minutes 45 secondes; longitude, 10 degrés 59 minutes.

Le 27 mai nous partîmes dès le matin, et après quatre milles de marche nous entrâmes dans Sibi-

killin. Ici l'eau s'amasse dans un roc profondément creusé. Il y a abondance de poissons dans le réservoir, mais les naturels n'en mangent pas et ne permettent pas que l'on en mange, parce qu'ils s'imaginent que l'eau sècherait aussitôt; nous défendîmes en conséquence aux soldats d'en prendre.

Le 28, au point du jour, nous partîmes, et à trois milles environ à l'est de Sibikillin nous descendîmes dans une vallée où je vis les premiers scheas, ou arbres à beurre, chargés de fruits qui n'étaient pas encore mûrs. Nous arrivâmes à onze heures environ à Badou, petite ville contenant environ trois cents huttes : un peu au nord est une autre ville du même nom, mais elles se distinguent l'une de l'autre par les noms de Sansanding et de Sansaba. Le slaté de chacune de ces deux villes exige de chaque caravane un droit de péage très élevé; et, en cas de refus, les deux slatés se liguèrent pour piller la coffle. Latitude, 13 degrés 32 minutes.

Le 29 mai, dans l'après-midi, j'eus l'occasion d'envoyer une lettre en Angleterre par la voie de la Gambie, et le soir nous quittâmes Badou pour Tambakonda, qui en est à quatre milles dans l'est. La rivière de Gambie est seulement à quatre milles au sud de Badou. MM. Anderson et Scott montèrent sur une éminence près de la ville, et de là virent que la rivière coule du sud-est jusqu'aux montagnes voisines de Badou; alors elle tourne vers le

sud : elle est ici appelée *Ba-Dima*, ou la rivière qui est *rivière toujours*, c'est-à-dire qu'elle n'est jamais à sec. La distance entre Badou et Laby, dans le Fouta-Djalla, est de cinq journées de marche.

Le 30 mai, en quittant Tambakonda, nous entrâmes dans les bois, et après une marche très prompte jusqu'à onze heures, nous arrivâmes à Fating, puits où nous trouvâmes un peu d'eau fangeuse et verdâtre, si mauvaise qu'il n'y aurait eu que la nécessité qui pût nous contraindre à en boire. Nous y fîmes halte jusqu'à deux heures et demie, puis nous allâmes passer la nuit à Tabbadji. Nous n'y trouvâmes point d'eau.

Le 31 mai, au point du jour, nous partîmes de Tabbadji, et à quelques milles dans l'est nous passâmes près d'une masse ronde de quartz que les habitans nomment *Katouro*, ou la pierre du voyageur. Tous les passans lèvent cette pierre et la retournent. Elle est entièrement usée et polie par le frottement perpétuel, et le roc de fer sur lequel pose cette pierre est creusé. Nous restâmes pendant l'ardeur de la journée à Mambari, où venait d'être construit un petit village, celui qui y était auparavant ayant été détruit précédemment par les guerres. Nous passâmes durant ce trajet deux rivières qui vont vers la Gambie. Latitude, 13 degrés 22 minutes 40 secondes.

La ville de Laby est immédiatement derrière deux

montagnes nommées *Muianta* et *Sambakalla*, qui en sont séparées de trois journées de marche. La rivière de Gambie descend de l'ouverture sud-sud-ouest, entre *Muianta* et les montagnes de Fouta-Djalla.

Nous nous remîmes en route dans l'après-midi, et à quatre milles dans l'est, nous traversâmes le lit desséché d'un torrent dont le cours est vers la Gambie ; il était presque nuit quand il nous fallut faire halte pour coucher en un lieu sans eau.

Le 1^{er} juin nous partîmes au point du jour, et arrivâmes à dix heures à Djulifunda, ville considérable, fondée par des gens qui recevaient autrefois en avance des marchandises des trafiquans Européens sur la Gambie, le Rio-Nunez et le Kadjaga. Ces gens qui trafiquent à crédit sont nommés *djuli* pour les distinguer des *slatés*, qui commercent avec leurs propres capitaux. A Djulifunda, je fus à plusieurs reprises harcelé de demandes exorbitantes de la part du chef Mausakussan, qui, étant exigeant à l'excès, nous força à une démonstration hostile qui eut un heureux effet, au point que non-seulement il accepta ce que nous offrîmes, mais encore me fit visite avec des chanteuses et des parasites. et il nous promit un guide jusqu'à Banaserile.

Le 4 juin nous partîmes dès le matin, et après avoir traversé le village d'Eircilla, remarquable par un bouquet de grands *sittas*, nous arrivâmes à une

heure à Banaserile, et fîmes halte sous les arbres près du puits. Banaserile est une ville mahométane. Le chef *Fodi Brahima*, est l'un des hommes les plus bienveillans que j'aie rencontrés. Je lui donnai un exemplaire du Nouveau-Testament en arabe qui sembla lui être très agréable. Latitude, 13 degrés 35 minutes.

Le 7 juin nous partîmes le matin de bonne heure, et bientôt après nous arrivâmes au bord du lit desséché d'un torrent qui se rend à la rivière *Falemme*, que l'on nomme *Samakou*, à cause des grands troupeaux d'éléphants qui viennent s'y laver dans la saison des pluies. Nous entendîmes un lion rugir non loin de nous.

Du moment où nous eûmes traversé la Samakou jusqu'à notre halte, nous voyageâmes hors de tout chemin frayé, et n'arrivâmes au puits que quand il fit tout-à-fait nuit; pour ne pas nous trop écarter les uns des autres, nous étions obligés de tirer de temps en temps des coups de fusil.

Le 8 juin, le charpentier, qui était très malade de la dyssenterie, se laissa tomber de dessus son âne, en nous priant de le laisser mourir. Je le fis prendre et porter par deux soldats. A midi nous étions à Madina, et nous fîmes halte sur les bords de la Falemme : il faut, dit-on, six journées ordinaires de marche dans le sud-est pour remonter à sa source.

Dans l'après-midi, après avoir traversé la rivière, je m'aperçus que le charpentier était mourant, et je le laissai à Madina avec un soldat pour l'enterrer; ce soldat revint le lendemain et me dit que le charpentier était mort à huit heures, et qu'il l'avait mis en terre dans le lieu habituel de sépulture des nègres : j'étais alors près de Satadou. J'entrai le soir dans la ville, et fis un présent au douti, en lui demandant pour aller à Schrondo un guide que j'obtins tout aussitôt. La ville de Satadou est murée et renferme trois cents huttes : elle était autrefois beaucoup plus considérable.

Le 10 juin nous quittâmes Satadou au soleil levant, et après avoir cheminé par des chemins pierreux jusqu'à 11 heures, nous trouvâmes un peu d'eau bourbeuse dans le lit d'une rivière nommée *Billala*, qui coule à gauche. Nous y fîmes halte, et à trois heures et demie nous fîmes route vers des montagnes. La tête de la coflle arriva au soleil couchant à Schrondo; mais comme j'étais à l'arrière, je n'y entrai qu'à huit heures.

Schrondo est une petite ville; ayant campé sous un arbre comme à l'ordinaire, nous fûmes assaillis par une trombe violente, et la terre était couverte de trois pouces d'eau. Cette trombe fut le fatal commencement de nos chagrins : plusieurs soldats tombèrent malades, et je tremblais quand je pensais que nous n'étions qu'à moitié chemin en-

core. Tous étaient saisis de nausées et de somnolences irrésistibles que j'avais peine à combattre.

Le 11 juin, douze soldats étaient malades, et comme ils ne pouvaient pas marcher je leur donnai tous les chevaux et les ânes de rechange. Quand nous partîmes le 12, nous marchâmes lentement au pied des montagnes du Konkodou, qui sont des précipices de roc très escarpés, ayant de quatre-vingt à deux ou trois cents pieds de haut. Nous étions à midi à Dindikou, et une violente trombe nous força de nous y réfugier : c'était la première fois, depuis le départ de Gambie, que la pluie s'établissait dans une ville.

Je partis avec M. Scott pour monter au sommet d'une montagne voisine de la ville : elle est très escarpée, et, comme toutes les montagnes du Konkodou, composée d'un granit rougeâtre. Le jour était frais ; cependant après nous être fatigués, et après avoir pris six fois du repos, nous vîmes que nous n'étions qu'à mi-chemin du sommet. Cette montagne était cultivée jusqu'à la cime, et bien que les gens de Dindikou ne fissent en ce moment que de préparer leurs terres, le blé, à cette hauteur, avait six pieds ; les villages de ces montagnes sont les plus pittoresques que j'aie jamais vus : ils sont situés dans les plus délicieux petits vallons ; l'eau et l'herbe y abondent en tout temps de l'année ; ils ont assez de bestiaux pour leur nourriture, et le superflu de leur

grain leur sert à se procurer toutes sortes d'objets de luxe; du haut de leurs formidables précipices, ils embrassent d'un coup d'œil la plaine sauvage et boisée qui s'étend de la Falemme à la Rivière-Noire. Cette vaste plaine a environ quarante milles du nord au sud. Il n'y a pas de lions dans les montagnes, quoiqu'ils soient nombreux dans la plaine.

Le 13 juin, dès le matin, nous quittâmes Dindikou. Les malades employaient tous les ânes et chevaux de relais; à midi nous arrivâmes à un village à peu près désert : il y avait alors presque la moitié de notre monde malade, et ce ne fut qu'à sept heures du soir que nous arrivâmes à Fankia, petit village à quatre milles au nord-ouest de *Binlingalla*.

Trajet de Fankia à Ferrabou.

Le 15 juin nous quittâmes Fankia, et en même temps ma route d'autrefois que je ne devais retrouver qu'aux bords du Niger. Les hommes étaient toujours très malades : quelques-uns même avaient un peu de délire. A environ un mille nord-est de ce village, est le passage dans les montagnes de Tamboura, nommé *Toumbindjina*, montée très rude et extrêmement escarpée. Ce fut pour la gravir une effroyable confusion; les ânes tombaient et roulaient sur les rochers, les malades ne pouvaient aller, les nègres volaient pendant ce temps; enfin

nous arrivâmes, et à deux milles de là nous trouvâmes le délicieux village de Toumbin.

Le 16 juin nous quittâmes Toumbin. Au moment de notre départ le vieux maître d'école dont j'ai parlé dans mon premier voyage vint me trouver ; il avait marché toute la nuit pour me voir. Comme les ânes étaient chargés, je le priai de m'accompagner jusqu'à la première halte, où je pourrais reconnaître ses bons soins d'autrefois. Nous trouvâmes sur la route, sous les arbres, trois soldats qui ne pouvaient marcher ; nous les primes sur nos chevaux, et arrivâmes à midi et demi au village de Serimanna. Là, je donnai au maître d'école cinq bars d'écarlate, un barraloulou, dix bars de grains de verre, quatorze d'ambre, et deux dollars, qui le rendirent complètement heureux. Je lui fis de plus cadeau d'un exemplaire du Nouveau-Testament en arabe, et il me promit de le lire avec attention.

Le 17 juin, je laissai au douti deux soldats très malades avec de l'argent pour les soigner ou les faire enterrer, et il me promit qu'au cas où ils se rétabliraient, il les renverrait en Gambie avec la première coffle. De Serimanna nous gagnâmes en deux heures Fadjimbia, petit village entouré d'une haute muraille. Le chef dont ce village a pris son nom résidait autrefois à Faramba, situé à l'est. Fadjimbia est le plus puissant chef du Konkodou, puis-

qu'il tient sous sa domination tout le pays situé entre Toumbin et Bafing.

Les 18, 19 et 20 je fus très malade de la fièvre, et la moitié des soldats en étaient atteints. Depuis notre départ de Dindikou nous faisons chaque jour une chaudière pleine de décoction de cintchona. Nous fûmes encore contraints de laisser ici un vieux soldat, avec les mêmes précautions que nous avons prises à Serimanna pour ses deux camarades.

Nous étions à peine hors de Fadjimmia que le tonnerre commença, et au bout de quatre milles nous fûmes assaillis par une trombe violente; à midi nous parvîmes à Nealakalla, village presque abandonné qui est sur le bord du Bali (rivière de miel).

Le 21 juin nous partîmes à midi de Nealakalla, et à un mille au nord-est nous traversâmes une rivière entrecoupée par des rochers qui forment nombre de petites cataractes; après avoir passé une crique étroite et profonde, nous arrivâmes à quatre heures environ au village du Bountounkouran, délicieusement situé au pied d'une montagne presque perpendiculaire, puis nous allâmes coucher à deux milles dans l'est au village de Dougghikotta. Une trombe nous atteignit pendant la nuit.

Le 22 juin, partis à dix heures, nous marchâmes presque toute la journée sur un terrain élevé qui borde le cours d'une rivière, et nous vîmes de près

le haut rocher détaché de Kullali que nous apercevions depuis notre départ de Fadjimmia. Cette montagne inaccessible de tous les côtés est plate et verdoyante à son sommet. Les naturels affirment qu'il s'y trouve un lac, et ils vont souvent faire une revue au fond des précipices dans la saison pluvieuse pour y ramasser de grandes tortues qui sont tombées et se sont tuées. Le soir nous fîmes halte pour la nuit au village de Falifing, situé au sommet d'une hauteur qui sépare le Bali du Bafing.

Le 23 juin nous fîmes arrêtés au village de Djimbia ou Kimbia par les habitans qui voulaient nous piller, mais nous fîmes bonne contenance et nous passâmes ; puis nous gagnâmes à midi Sullo, village non muré, situé au pied d'un rocher. Là, le cheval du lieutenant Martyn mourut, et ce fut une providence pour les habitans du lieu ; ils le découpèrent sur-le-champ comme si c'eût été un taureau, et ils en vinrent presque aux coups quand il s'agit du partage, tant la chair du cheval est estimée en ce pays.

Le 24 juin, au sortir de Sullo, nous entrâmes dans un pays beau au-delà de toute imagination et varié par des rochers de toutes les formes, châteaux ruinés, clochers, pyramides, etc. Nous passâmes près d'un groupe tellement semblable aux ruines d'une abbaye gothique que nous fîmes halte pour nous convaincre que les niches, les fenêtres, les

escaliers délabrés n'étaient en effet que du roc. Une description exacte de ce lieu paraîtrait une fiction. Les précipices ont de cent à cinq ou six cents pieds de hauteur perpendiculaire, et tout le pays entre le Bafing et le Bali est escarpé et grandiose au-delà de toute description. Nous étions à Secoba à midi. Latitude, 13 degrés 27 minutes 26 secondes.

Le 26 juin nous quittâmes Secoba, accompagnés du douti et de plusieurs habitants, et nous louâmes trois des amis du douti pour nous servir de guides jusqu'à Kandy, dans ce district du Fouladou nommé *Gangaran*. A sept milles environ à l'est de Secoba, nous trouvâmes le village de Konkromo, où nous dressâmes nos tentes sur le bord de la rivière.

Le 27 juin le passage de la rivière s'effectua, et assez longuement, car le Bafing est ici innavigable et le courant très rapide. Nous ne pûmes dormir de la nuit tant les hippopotames ronflaient et soufflaient.

Le 28 juin, à dix heures, nous étions près d'un haut rocher qui s'élève sur la plaine comme un immense château et se nomme *Sankari*. Comme je m'enquerais de ce qu'était un tas de pierres que je remarquais au bas du précipice, j'appris que c'était le tombeau d'un guerrier tué en cet endroit, et que tout passant, s'il appartient à la famille du Contong,

se regarde comme obligé d'y ajouter sa pierre. Ces amas de pierres sont précisément les *cairns* d'Écosse. Nous avions à peine fait quatre milles au-delà qu'un des malades mourut. Arrivés à l'endroit où la coffle fit halte, nous lui fîmes une fosse, deux soldats à l'aide de leurs baïonnettes, moi avec mon épée, et c'est ainsi qu'il fut enterré dans le désert et couvert de quelques branchages.

Le 29 juin, nous marchâmes pendant douze heures sans aucune halte pour arriver à un puits sur un plateau élevé; à quatre heures et demie, comme un soldat que j'avais laissé endormi sous un arbre ne nous rejoignait pas, je pris trois hommes de bonne volonté pour aller à sa recherche. Il était alors tout-à-fait nuit. Nous fîmes un gros paquet d'herbe sèche, et en allumant une poignée de temps à autre nous avions toujours de la lumière pour effrayer les lions qui abondent dans ces bois. Quand nous fûmes arrivés à l'arbre où j'avais vu le soldat, nous allumâmes un feu. Nous vîmes bien la place où le soldat avait été assis et les marques de ses pas dans l'ouest. Nous cherchâmes : personne ! Nous tirâmes plusieurs coups de fusil, nous appelâmes, nous mîmes le feu à l'herbe : rien. Nous revînmes à l'arbre et examinâmes tout à l'entour; nous n'aperçûmes ni sang, ni traces de bêtes féroces. Nous fîmes feu plusieurs fois encore, et comme il était vraisemblable que toute recherche ultérieure serait super-

flue, nous retournâmes à nos tentes. Les loups nous tourmentèrent toute la nuit.

Le 30 juin nous descendîmes dans une plaine fertile. Il y avait quantité de singes sur les rochers. Après une marche de dix milles nous arrivâmes à Kandy tous très fatigués : ce n'est qu'une petite ville, la grande a été brûlée il y a deux ans par le fils du roi de Kaarta.

Le 2 juillet nous partîmes et laissâmes un soldat trop malade pour continuer la route à un village nommé *Sandjicotta*, et à trois heures nous arrivâmes bien las à Koïna, village muré et entouré sur trois côtés de rochers perpendiculaires. A sept heures, une trombe violente éteignit notre feu de guet et mit tout en confusion dans les tentes. Quand la violence du coup de vent fut passée nous entendîmes une espèce de rugissement ou de grognement assez semblable au bruit que fait un sanglier. Il nous sembla qu'il y en avait plus d'un et qu'ils rôdaient autour de nos bestiaux. Nous tirâmes deux coups de fusil pour les tenir à distance ; mais comme ils ne s'éloignaient pas, nous ramassâmes une botte d'herbe desséchée et nous allâmes à la découverte de ce que nous croyions des sangliers. Nous approchâmes d'un de ces animaux inconnus et lui tirâmes plusieurs coups de feu. Quand nous fûmes de retour aux tentes, j'appris des naturels que les animaux que nous avions poursuivis étaient des lions

jeunes et non des sangliers. A minuit ces animaux vinrent essayer de nous enlever un de nos ânes, ce qui effraya les autres au point qu'ils s'enfuirent au grand galop se précipitant à travers les cordes des tentes. Deux des lions les suivirent et l'un d'eux passa si près des factionnaires que celui-ci lui donna un coup de sabre.

Le 3 juillet, nous partîmes de Koïna et fîmes halte pendant l'ardeur de la journée à Koumbandi, distant de six milles. Là nous apprîmes que le soldat que nous avions laissé à Sandjicotta était mort. A trois heures nous quittâmes Koumbandi. A trois milles à l'est, il nous fallut laisser un homme qui ne voulut pas quitter un arbre sous lequel il était assis : nous lui laissâmes un pistolet et quelques cartouches dans le fond de son chapeau. Au coucher du soleil nous arrivâmes à Fonilla, petit village muré sur les bords de la Ouonda, que l'on appelle ici *ba-Oulina* (rivière Rouge), *Ba-qui* (rivière Blanche), vers sa source; *Ouonda* enfin, au milieu de son cours.

Le 4 juillet, le passage de la rivière commença; et comme Isaac était occupé activement à pousser les ânes par un point où l'eau était peu profonde, un crocodile le saisit par la cuisse droite et l'attira sous l'eau. Avec une merveilleuse présence d'esprit, il chercha avec sa main la tête de l'animal, et lui poussa le doigt dans l'œil, ce qui lui fit lâcher prise, et Isaac s'efforça de gagner le bord, en demandant

à haute voix un couteau ; mais le crocodile revint et le prit par l'autre cuisse, en l'attirant sous l'eau encore. Isaac eut recours au même expédient, et lui fit entrer les doigts dans les yeux avec tant de violence que le crocodile le quitta encore. Alors Isaac arriva sur le bord perdant beaucoup de sang, ayant de profondes blessures à la cuisse droite et à la cuisse gauche, et des coups de dents au dos. Il voulut cependant aller avec nous au village de Boulinkoumbou, où je fus malade de la fièvre. Ici ma situation était extrêmement embarrassante : des malades, la crainte des bandits, et surtout le manque de provisions, car nous n'avions plus que pour deux jours de riz, et il y avait grande disette dans le pays. Je me décidai à attendre trois jours pour voir comment iraient les blessures d'Isaac, et j'envoyai acheter du riz à Serracorra.

Le 6 juillet tout le monde était malade ou dans un état d'extrême débilité, hormis un homme.

Le 10 juillet les blessures d'Isaac allant très bien, nous partîmes de Boulinkoumbou, et à huit milles dans le nord-est nous traversâmes le village de Serrababou, près duquel est une rivière nommée *Kinyaco*, où l'on a de l'eau jusqu'au genou, et qui coule vers le nord-est. Après l'avoir traversée nous marchâmes dans le nord par un chemin de montagnes, et, après avoir passé cette chaîne, nous eûmes à faire six milles par une route re-

cailleuse et presque impraticable, et enfin nous gagnâmes à notre grande joie Saboussira (douti Matta), petit village épais et sans murailles, par 13 degrés 50 minutes de latitude.

Le 11 juillet, de Saboussira ou Mallabou, nous fîmes route dans l'ouest et le nord-ouest jusqu'à midi, heure à laquelle nous arrivâmes à Keminoum ou Maniakorro, ville très bien fortifiée. Nous dressâmes nos tentes près du Bali.

Trajet de Keminoum à Koulihorri.

Le 12 juillet j'allai avec Isaac à Keminoum nous présenter à Mansa Numma, et lui offrir nos présens qu'il fallut lui faire riches pour qu'il les acceptât, et encore fîmes-nous volés sans scrupule : cela vient sans doute de ce que Numma-Mansa est réputé le père de plus de trente enfans qui, se regardant tous comme au-dessus des autres hommes, traitent chacun avec le plus grand mépris, et volent effrontément et ouvertement.

Le 14 juillet, dès que le jour parut, nous pliâmes les tentes et partîmes au milieu des habitans qui cherchaient à nous voler encore. Harcelé par ces pillards, je demandai au fils du roi que j'avais pris pour guide ce que je pouvais faire pour réprimer ces vols ; il me dit qu'il fallait tirer dessus.

Le 16 juillet nous quittâmes Ganambou où nous avions passé la journée du 15. Ganambou est un

petit village muré situé à dix milles au nord-est de Maniakorro; nous restâmes tout ce jour à Ballandou (douti Mari-Umfa), et partîmes le lendemain à huit heures pour arriver à Seransang avant midi : Seransang est une ville éparsée mais populeuse.

Le 18 juillet nous quittâmes Seransang où un homme me vola un manteau ; je tirai sur lui , et je lui cassai la jambe. Le guide qui nous avait été donné à Keminoum voulait absolument fusiller le voleur , car il le fallait, disait-il, pour qu'il accomplît fidèlement les ordres de son maître qui avait commandé que l'on mît à mort tout homme qui me volerait : il se sauva néanmoins.

Nous continuâmes sans autre mésaventure jusqu'à trois heures de l'après-midi; alors éclata une trombe violente pendant laquelle les voleurs nous dévalisèrent encore, et nous allâmes passer la nuit près de Nummabou, village muré, que nous quittâmes le 19; nous eûmes à supporter deux trombes, puis nous passâmes près des ruines de deux villes. Nous arrivâmes à une heure et demie sur les bords de la Baoulima. Cette rivière était tellement grossie par les pluies qu'elle avait vingt pieds de profondeur à l'endroit où nous voulions la traverser : nous essayâmes d'abord d'abattre un arbre et de le faire tomber en travers de la rivière, de manière à nous servir de pont; mais nous en coupâmes quatre qui tombèrent tous de manière à ne nous

être utiles à rien ; car le courant les entraînait. Au coucher du soleil, après beaucoup de fatigue, il fallut renoncer à notre tentative ; nous pensâmes le lendemain à faire un radeau que nous hêlerions avec une corde, mais aucun de nous n'était assez fort pour porter les arbres au bord de l'eau : alors il fallut nous confier entièrement aux nègres qui firent un pont à peu près semblable à celui que je vis à Kamalia dans mon premier voyage ; seulement les deux arbres étaient soutenus par des pieux.

Le 21 juillet un soldat mourut encore de la fièvre. Un peu avant midi j'arrivai en vue de la ville de Marina, dont les habitans avaient appris les traitemens que nous avions endurés depuis Maniakorro jusqu'à Baoulima, lequel district se nomme *le Kissi* ; ces mêmes habitans vinrent pour prendre aussi leur part ; car cinq ânes nous furent enlevés, et rendus le lendemain, quand on sut que nous comptions voir le roi à Bengassi, qui n'est qu'à six milles de Marina. Bengassi est une grande ville fortifiée de la même manière que Maniakorro, mais elle est quatre ou cinq fois plus grande. Nous dressâmes nos tentes sous un arbre à l'est de la ville.

Le 23 juillet, nous reçûmes un présent de Serenummo, le roi, et j'allai le visiter avec Isaac. Nous le trouvâmes assis sous une espèce d'ombre et entouré de quelques amis. Il me demanda si j'étais l'homme blanc qui avait autrefois visité le

pays, et ce qui pouvait m'engager à y revenir; il me fit nombre d'autres questions auxquelles je répondis du mieux que je pus. Je lui dis que je ne venais point pour acheter des esclaves ou de l'or, ni pour enlever le commerce ou l'argent de personne, ni pour faire de l'argent, mais pour en dépenser. J'ajoutai que mon intention était d'aller par son propre pays en Bambarra, et qu'en témoignage de considération pour son nom et son caractère, j'avais apporté quelques objets que mon guide lui allait montrer : alors Isaac étendit sur le carreau le présent, que le roi regarda avec l'indifférence qu'affecte toujours l'Africain à la vue des choses nouvelles pour lui. Quelle que soit son admiration, il n'en montrera jamais rien. Il me dit que j'aurais la permission de passer, et le 27, à neuf heures, nous quittâmes Bengassi, y laissant un soldat nommé Mac-Inelli, que la fièvre accablait; un de ses camarades était mort la veille, moi-même j'étais bien souffrant. Cependant, quand du haut d'une éminence j'aperçus quelques montagnes très éloignées dans le sud-est, et que j'eus la certitude que le Niger baignait le bas méridional de ces montagnes, j'oubliai ma fièvre, et je ne pensai qu'au moyen de gravir leurs sommets bleuâtres.

A deux heures nous arrivâmes à Numma-Soulo. C'était autrefois une grande ville, mais la guerre l'ayant détruite, il y a quelques années. les trois

quarts ne sont que des ruines. Nous fûmes obligés de passer la nuit dans des vêtemens trempés de pluie, et un lion ne cessa de nous harceler. Il vint si près que la sentinelle fit feu sur lui, mais l'obscurité l'empêcha de bien viser. Tous les ânes arrachèrent les pieux auxquels ils étaient attachés et accoururent se grouper le plus près possible des hommes.

Le 28 juillet il plut toute la journée, et nous restâmes dans notre tente à Numma-Soulo.

Le 29 juillet nous fîmes halte encore pour sécher tous nos effets, et le 30, nous quittâmes Numma-Soulo où je fus contraint de laisser un soldat malade : je le regrettai beaucoup ; il était d'un naturel enjoué et avait coutume de tromper la longueur de nos veilles nocturnes par les chants de notre cher pays natal.

A cinq milles à l'est de Numma-Soulo, nous traversâmes un ruisseau grossi par les pluies et qui coule au sud-est, et à deux heures au revers d'une chaîne de montagnes du côté de l'est, nous trouvâmes Sartabou, petit village ruiné. Il était deux heures alors. Après une halte, nous arrivâmes à *Sobi* à sept heures du soir. Quarante ânes étaient déjà morts ou avaient été abandonnés sur la route. Nous étions tous trempés et très affamés, n'ayant rien pris depuis le soir précédent. La ville de *Sobi* a changé trois fois de place. Elle fut d'abord prise,

il y a dix ans, par Dany, roi du Kaarta, avec treize cavaliers et quelques esclaves à pied seulement. Ils emmenèrent cinq cents esclaves, dont deux cents étaient des femmes. Les habitans qui échappèrent rebâtirent la ville à un mille environ à l'est de sa première position, et elle avait acquis quelques degrés de prospérité quand elle fut détruite par Mansong, roi du Bambarra. La présente ville est plus près des montagnes; une partie est murée, et est une sorte de citadelle.

Le 31 juillet, pluie violente le matin, et tout le jour des ondées abondantes. Halte à Sobi. Dans la nuit un nègre ayant été entrevu pendant qu'il déroba un fusil, le lieutenant Martyn fit feu sur lui; nous ne sûmes pas s'il était blessé; mais nous trouvâmes le matin le fusil jeté à terre avec la cartouchière et la baïonnette.

Le 1^{er} août, nous partîmes à sept heures et traversâmes un cours d'eau assez profond; au coucher du soleil nous arrivâmes à Balanding, où la pluie ayant éteint nos feux, il nous fallut dormir sans avoir rien pris de la journée. Le 2 fut pluvieux, et nous restâmes à Balanding.

Le 3 août nous partîmes de Balanding, et fîmes halte à Balandou, village clos de murs à quatre milles environ dans le sud-est.

Le 4 août nous quittâmes Balandou, et à onze heures nous eûmes à traverser un cours d'eau qui

nous donna beaucoup de mal, les bords étant très perpendiculaires et glissans. Pendant la marche de ce jour quatre soldats furent hors d'état de voyager avec nous. Les hommes étaient affaiblis à ce point que quand leurs fardeaux tombaient, ils n'avaient plus la force de les relever. A trois heures nous arrivâmes à Koulihorri. Cette ville est murée en partie; mais le plus grand nombre de huttes est en dehors des murs. La pluie empêcha toute la nuit nos feux de brûler, ce qui fut cause qu'un de nos ânes fut tué par les loups : cet âne était à seize pieds seulement d'un buisson sous lequel un homme dormait.

Le 5 août j'observai la latitude : elle est de 13 degrés 41 minutes ouest. Toute la route de Bengassi jusqu'à ce lieu est semée de villes et de villages en ruines. Nous vîmes à peine des bestiaux sur le chemin, et l'avidité des habitans de Koulihorri pour la chair de l'âne firent qu'ils mangèrent ce que les loups avaient laissé du nôtre; ces derniers n'en avaient mangé que les entrailles et le cœur, de sorte que les habitans eurent la tête et les quartiers. Au coucher du soleil, je fis lier convenablement les ânes près des tentes, et je veillai toute la nuit avec les sentinelles, car les loups ne cessaient de hurler autour de nous.

Trajet de Koulihorri à Sansanding, sur le Niger.

Le 6 août nous quittâmes Koulihorri le matin de bonne heure, et marchâmes très vite jusqu'à trois heures pour arriver à Ganifarra, petit village misérable où je ne pus rien acheter; cependant nous étions à court de riz.

Le 9 août, un soldat étant mort ici, nous l'enterrâmes, et à huit heures nous passâmes avec beaucoup de difficulté le Baoulli qui paraissait très profond, et dont le courant était de quatre à cinq milles par heure. Le passage étant effectué nous aperçûmes qu'il n'y avait plus de riz que pour un jour, et nous n'avions d'autre parti à prendre qu'à partir de bon matin pour le Bambarra qui ne pouvait être à plus de douze ou quinze milles.

Le 10 août nous partîmes à huit heures, et l'après-midi à quatre heures la tête de la coiffe avait atteint Dababou, village du Bambarra. J'étais à l'arrière, et à quatre heures et demie, je me trouvais sur le bord d'une petite rivière qui coule à l'ouest : là je trouvai plusieurs soldats assis et M. Anderson couché sur un buisson, et qui semblait mourant. Je le pris sur mon dos, et je le portai de l'autre côté de l'eau qui me montait jusqu'à la ceinture. J'étais très fatigué, car j'avais traversé cette rivière seize fois. J'allai ensuite au village où je ne trouvai pas de riz, et où je n'achetai qu'une volaille.

Le 11 août j'appris, dans le cours de la journée, la mort de quatre hommes, et M. Anderson, toujours dangereusement malade, ne pouvait se tenir droit.

Le 12 août, il plut toute la matinée; à onze heures environ le ciel s'éclaircit, et nous chargeâmes, je veux dire les nègres, chargèrent les ânes, car aucun des Européens n'était en état de soulever un fardeau. Je pris la bride du cheval de M. Anderson pour qu'il n'eût pas d'autre peine que celle de se tenir assis droit sur sa selle, et nous partîmes. Nous étions peu loin encore quand deux hommes restèrent en arrière, et je trouvai ceux qui marchaient devant assis sur la route et malades. A midi et demi M. Anderson me déclara qu'il ne pouvait plus aller; alors je le descendis de cheval et le fis asseoir sous un buisson où je m'assis à côté de lui; à deux heures et demie il fit un nouvel effort pour se remettre en route; mais au bout de cent pas, il fallut descendre encore, et se mettre à l'ombre. Alors je vis qu'il fallait attendre la fraîcheur du soir, et je m'assis pour compter les pulsations de mon ami mourant.

A cinq heures une petite brise du sud-ouest s'étant levée, M. Anderson voulut essayer encore, et je le remis en selle: je menai le cheval assez bon train, dans l'espoir de gagner avant la nuit Koumikoumi, quand, au bout d'un mille environ, nous entendîmes sur notre gauche un bruit qui ressemblait

beaucoup à l'aboiement d'un puissant mâtin , mais qui finissait par cette espèce de sifflement que fait entendre le chat irrité qui *jure*. Je pensais que c'était quelque grand singe , et je faisais part de mon observation à M. Anderson quand nous entendîmes un second aboiement plus près de nous, et tout aussitôt un troisième accompagné d'un grognement. Je soupçonnai alors que quelque bête sauvage s'apprêtait à nous attaquer , mais de quelle espèce, je ne pouvais le supposer. Nous n'avions pas fait une centaine de pas en avant quand , arrivés à une ouverture dans les halliers , je ne fus pas peu surpris de voir trois lions qui venaient à nous ; ils n'étaient pas si rouges que celui que je vis autrefois en Bambarra , mais ils étaient de couleur grisâtre comme un âne ; ils étaient très gros et bondissaient dans les hautes herbes , non pas à la file , mais de front. Je craignais , si je les laissais venir trop près , et que mon coup manquât , d'être dévoré avec tout le monde. Je laissai donc aller la bride , et marchai droit à eux. Dès qu'ils furent à une bonne portée , je tirai sur celui qui était au centre. Je ne sais pas si je le touchai , mais ils s'arrêtèrent tous les trois. se regardant , firent quelques bonds en arrière , puis l'un d'eux s'arrêta pour me regarder fixe. J'étais trop occupé à charger pour observer leurs mouvemens , et je fus très heureux quand je vis le dernier des trois disparaître dans les halliers. Nous

n'étions pas à un mille au-delà quand nous entendîmes encore dans les buissons, près de nous, un aboiement et un grognement : c'était sans aucun doute un des lions que nous venions de voir ; je craignais qu'ils ne nous suivissent jusqu'à la nuit, car alors ils auraient eu trop d'occasions de sauter sur nous à l'improviste. Alors je me mis à siffler et à faire autant de bruit que possible. Nous ne les entendîmes plus alors.

Il était nuit quand nous descendîmes dans une vallée où il y avait un petit ruisseau ; mais la montée du côté opposé ne pouvait avoir lieu que par une espèce de terrain brisé que je n'ai jamais vu qu'en Afrique. Un lit d'argile jaune, compacte, épais de quatorze à vingt pieds, et qui est dur comme du roc dans les sécheresses, se coupe, quand vient la saison des pluies, en fissures d'une profondeur égale à son épaisseur ; il n'y a de végétation que sur le niveau du *stratum*. C'est dans un de ces horribles ravins que je perdis la trace d'un de nos ânes : je voulus aller à la recherche, et nous arrivâmes bientôt sur le bord d'un ravin qu'il n'y avait pas moyen de traverser ; ne voyant nulle possibilité de longer sans courir le risque de tomber dans un de ces précipices, je jugeai convenable d'attendre le matin à l'endroit où nous étions. Je fis un feu, et je mis M. Anderson tout auprès dans son manteau ; il dormit bien toute la nuit.

Le 13 août, à la pointe du jour, nous retrouvâmes les traces des ânes, et ce fut avec difficulté que, même de jour, nous nous retrouvâmes dans ce labyrinthe. A dix heures nous arrivâmes à Koumikoumi, village non muré, mais entouré de vastes champs de blé.

Le 14 août nous enterrâmes encore un de nos soldats, et je fis halte tout le jour pour voir à quoi aboutirait la fièvre de M. Anderson; le 15 août, après l'avoir mis dans un hamac fait avec un manteau suspendu à une perche que des hommes portaient sur leurs têtes, nous partîmes et voyageâmes si rapidement qu'à quatre heures et demie nous étions à Doumbila, bien que la distance parcourue fût de seize ou dix-huit milles dans le sud.

Quand j'entrai dans la ville, je fus bien content de retrouver Karfa-Taura, le digne nègre dont j'ai tant parlé dans mon premier voyage. Il avait appris à Bouri, sa résidence actuelle, qu'une coflle d'hommes blancs traversait le Fouladou pour aller dans le Bambarra, et qu'elle était dirigée par une personne du nom de Park qui parlait mandingue. Il avait ouï dire ceci dans la soirée, et dès le lendemain matin il quitta sa maison, résolu, s'il était possible, à me rencontrer à Bambakou, à la distance de six journées de marche. Il vint donc à Bambakou avec trois de ses esclaves pour m'aider à aller jusqu'à Sego; mais quand il ne m'y trouva

pas, il vint à ma rencontre; il me reconnut tout aussitôt, et l'on peut juger de la joie que j'eus à revoir mon ancien bienfaiteur.

Le 18 août je partis de Doumbila, et comme les ânes étaient alors très faibles, il me fallut bientôt descendre de cheval pour qu'il portât une charge. Il n'y avait plus qu'un soldat capable de conduire nos ânes. La route était très mauvaise, et nous n'atteignîmes Toniba qu'au coucher du soleil, à seize ou dix milles dans le sud-est par l'est. Je passai une nuit très désagréable, occupé à empêcher nos ânes de manger le blé des habitans; ce qui me força à aller et venir presque toute la nuit.

Je saisis cette occasion de remarquer que la loi commune d'Afrique veut que, si un âne brise une seule tige de blé, le propriétaire du blé est en droit de saisir l'âne; et si le maître de l'âne ne veut pas compenser le dommage qu'il dit avoir éprouvé, il peut retenir l'âne non pour le vendre ou le faire travailler, mais il peut le tuer, et comme les Bambarans estiment la chair d'âne comme un aliment de grand luxe, cette partie de la loi est souvent mise à exécution.

Le 19 août nous partîmes de Toniba dès le matin, et ne cessâmes de monter les montagnes qui sont au sud de ce lieu jusqu'à trois heures. Nous avions alors atteint le sommet de la chaîne qui sépare le Niger des branches éloignées du Sénégal.

J'allai un peu en avant, et arrivé sur la cime de la montagne, *je revis le Niger* roulant ses immenses eaux dans la plaine.

Après une marche fatigante, comme celle que nous terminions, nul doute que cet aspect ne fût bien consolant, puisqu'il promettait un terme ou du moins un soulagement à nos peines; mais quand je réfléchissais que de trente-quatre soldats et de quatre charpentiers qui quittèrent avec nous la Gambie, six soldats et un charpentier seulement étaient arrivés au Niger, la perspective me paraissait bien sombre. Nous descendîmes avec difficulté le flanc escarpé de la montagne, nous dirigeant vers Bambakou, où nous allâmes dresser nos tentes à six heures et demie sous un arbre près de la ville.

Pendant la nuit les loups me portèrent deux paquets à une distance considérable, mangèrent les peaux qui les enveloppaient, et laissèrent le contenu; et le lendemain, dans la nuit, ils éventrèrent un taureau que le douiti nous avait donné et que nous avions attaché à dix pas de la tente où nous étions. Ce sont les loups les plus féroces et de la plus haute taille que j'aie jamais vus. Dans notre marche de Tomba à Bambakou nous perdîmes trois hommes.

Le 22 août, de bonne heure dans la matinée, nous nous embarquâmes à Bobradou, village à un mille et demi à l'est de Bambakou; les rapides

nous emportaient avec une vélocité à me faire respirer péniblement. Nous vîmes survenir des îles de la rivière un grand éléphant rougeâtre avec les jambes noires; au coucher du soleil nous débarquâmes sur un rocher plat, où nous fîmes cuire une tortue que nous avions prise, avec du riz pour notre souper, et nous passâmes là une nuit très pluvieuse.

Le 23 août nous nous rembarquâmes dès le matin, bien mouillés et bien endormis, et nous arrivâmes à Marrabou à neuf heures, et le 24 nous reçûmes du douti un taureau noir que le guide ne voulut pas nous laisser tuer, à cause de sa couleur. Le nom de ce douti est Soki, et il était si superstitieux que, pendant tout notre séjour à Marrabou, il se tint dans sa hutte, se persuadant que s'il venait à voir un homme blanc, il ne prospérerait plus à l'avenir.

Comme je voulais au plus tôt mettre un terme aux insinuations malignes des Mahométans de Sego à mon égard, j'y dépêchai Isaac avec les présents pour Mansong, le roi. Latitude de Marrabou, 12 degrés 48 minutes ouest.

Le 6 septembre un soldat mourut encore de la fièvre, et j'eus à payer 1,000 cowries au douti Soki avant qu'il me permit de l'enterrer. Il alléguait que si le terrain où il serait déposé n'était pas acheté, il n'y pousserait plus de blé.

Les voyageurs venant de Sego nous apportaient chaque jour des nouvelles défavorables. On nous

dit une fois, et tous les habitans de Marrabou le croyaient, que Mansong avait tué Isaac de sa propre main, et en agirait de même avec tous les blancs qui entreraient en Bambarra. Nos craintes furent enfin dissipées par l'arrivée de Boukari, le chanteur de Mansong, avec six canots qui ne nous emmenèrent que le 12 à trois heures de Marrabou.

Le 13 septembre Boukari envoya quatre des somonis (canotiers) à une ville sur l'autre bord du fleuve pour mettre en réquisition un canot : les quatre somonis étant revenus sans avoir réussi, Boukari s'y rendit avec les trente-huit somonis, et ayant fait une entaille au front du propriétaire du canot, et brisé la tête de son frère avec un aïron, il ramena un de ses fils esclave dans le canot.

Nous quittâmes Koulikorro dans la matinée. Latitude, 12 degrés 52 minutes nord. Après une agréable journée nous fîmes halte pour la nuit à Dina, village somoni sur la rive méridionale.

Le 14 septembre, ayant quitté Dina de bonne heure, nous arrivâmes à Yamina à quatre heures 45 minutes, et après une halte d'un jour, nous partîmes le 16, et le soir nous étions à Semi, d'où Boukari alla en avant à Sego pour donner à Mansong avis de notre arrivée. Latitude, 13 degrés 17 minutes.

Le 19 septembre Isaac revint de Sego, et me dit que, de toutes ses entrevues avec Mansong, il ti-

rait la conséquence que le roi avait peur de nous, mais qu'il nous laisserait passer sans peut-être nous voir.

Le 23 septembre le premier ministre et quatre grands personnages vinrent me faire visite, et après les premiers complimens d'usage, ils me demandèrent quels étaient les motifs qui m'amenaient dans leur pays; je leur répondis en bambarra ce qui suit : « Je suis l'homme blanc qui vint dans le Bambarra « il y a neuf ans. J'allai alors à Sego, et je deman-
« dai à Mansong la permission de passer à l'est.
« Non-seulement il me la donna, mais il me fit pré-
« sent de 5,000 cowries pour acheter des provisions
« sur la route. Peut-être savez-vous que les Maures
« m'avaient tout volé. Cette généreuse conduite de
« Mansong envers moi a rendu son nom respecté
« chez le peuple blanc, et le roi de ce pays me ren-
« voie en Bambarra, et si Mansong est disposé à me
« protéger, je vous ferai part du but de mon voyage. »
Alors on me pria de parler. Je leur expliquai que je venais avec l'intention d'ouvrir des relations directes de commerce avec Sego, et que les marchandises de notre fabrique, au lieu de leur venir des Maures de Djinnie, qui les tiennent des Maures de Tombouctou, lesquels nous les ont achetées, leur venant de première main, seraient beaucoup meilleur marché. Le premier ministre comprit que le voyage était bon, et nous promit d'en parler le jour

même à Mansong. Avant de nous quitter, ils virent les présens que je destinais au roi et à eux et ils en furent ravis ; puis après avoir examiné nos bagages ils partirent.

Le 24 septembre nous perdîmes deux hommes encore, l'un de la fièvre, l'autre de la dyssenterie.

Le 25 septembre le ministre et sa suite arrivèrent m'apporter la réponse de Mansong, que je traduis littéralement : « Mansong dit qu'il vous « protégera ; qu'une route vous est partout ouverte « aussi loin que sa main peut s'étendre ; si vous voulez aller à l'est, personne ne vous fera de mal de « Sego jusqu'au-delà de Tombouctou ; si vous désirez aller à l'ouest vous pouvez traverser le Fouladou et le Manding, le Kasson et le Bondou ; le « titre d'étranger de Mansong vous protégera ; si « vous désirez construire vos bateaux à Sami ou « Sego, à Sansanding ou Djinnie, nommez la ville « et Mansong vous y fera conduire. » Je fis choix de Sansanding.

Le 26 septembre nous partîmes de Sami, et comme il n'y avait pas de nattes pour couvrir les bateaux, nous étions brûlés du soleil ; je n'eus jamais un jour si chaud, la chaleur sensible eût été suffisante pour rôtir un aloyau. Enfin Isaac nous fit une tente avec des vêtemens, et au coucher du soleil nous descendîmes sur la rive septentrionale et y passâmes la nuit.

Le 27 septembre, au point du jour, nous nous embarquâmes, et en prenant un peu le large pour gagner le milieu de la rivière, nous vîmes un village de pêcheurs somonis sur une île; on eût dit, même de près, voir un village flottant dont les maisons couvraient toute la terre.

Le 2 octobre la dysenterie et la fièvre enlevèrent encore deux hommes : la porte de la hutte étant restée ouverte, le corps de l'un d'eux fut enlevé par les loups.

Sansanding contient, d'après ce que m'a dit Konti Mamadi, onze mille habitans environ. Il n'y a d'autres édifices publics que les mosquées, deux desquels, bien que de terre, ne sont pas sans élégance. Il y a marché de toutes sortes de denrées de Tombouctou et de Maroc.

Le 8 octobre, comme Mansong tardait beaucoup à m'envoyer les canots qu'il m'avait promis, je pensai qu'il vaudrait mieux que je me procurasse une quantité suffisante de coquilles pour en acheter deux; j'ouvris boutique dans le grand style sur la place du marché, j'y étalai tous mes articles d'Europe à vendre en gros ou en détail, et j'eus une grande vogue : ce qui m'attira sans doute la haine de mes camarades marchands, car je sus que plusieurs avaient offert la valeur de mes présens et au-delà à Mansong pour me faire tuer ou me chasser du Bambarra. Mansong, à son grand honneur, repoussa

la proposition, bien qu'elle fût appuyée par les deux tiers des gens de Sego et par tous les habitans de Sansanding.

Du 8 au 20 il ne se passa rien d'important, sinon que mon commerce allait de mieux en mieux, au point que je vendis un jour pour 25,756 cowries.

Le 20 octobre, avec l'aide d'un soldat, je me mis à réparer un grand bateau, et après seize jours d'un travail opiniâtre nous fîmes du canot bambarra le schooner de Sa Majesté *le Joliba* : il était long de quarante pieds et large de six étant plat ; il ne tirait qu'un pied d'eau quand il était chargé.

Le 28 octobre, à cinq heures et quart du matin, je perdis mon ami M. Anderson. Je ne dirai rien de son éloge, et j'imiterai en ce funeste moment sa fermeté et son sang-froid : je dirai seulement qu'aucun événement du voyage n'avait jeté la moindre tristesse dans ma pensée jusqu'à l'heure où je mis M. Anderson dans la tombe. Il me sembla alors que pour la seconde fois je me trouvais seul et sans amis dans les solitudes de l'Afrique.

Le 14 novembre, le schooner est maintenant presque prêt à partir : je n'attends que le retour d'Isaac, qui est allé à Sego, pour le charger de ce journal.

Le 15 novembre, Isaac est revenu et m'a dit que Mansong m'engageait à partir le plus tôt possible avant que les Maures de l'est soient informés de

mon arrivée. Il m'a apporté des peaux de taureaux pour faire une tenture qui nous garantira des flèches et des lances du *Sourka* et du *Mahinga*, qui habitent la rive nord de la rivière entre Djinnie et Tombonctou.

Le 16 novembre tout est prêt : nous mettons à la voile demain matin ou même ce soir peut-être.

JOURNAL D'ISAAC,

ANCIEN GUIDE DE MUNGO-PARK, ENVOYÉ A LA RECHERCHE DE CE DERNIER.

Je quittai le Sénégal le dimanche, vingt-deuxième jour de la lune Tabaski (7 janvier 1810), mais par suite des retards que me causa le vol de certains objets, je ne pus quitter Gorée que dix jours environ après mon arrivée, et je ne débarquai que huit jours après à Mariancounda, après avoir vu Yoummy, Djillifry, Tancrowaly, Baling, Caour, Yannimarou et Mongha. Nous passâmes la nuit dans plusieurs de ces lieux.

A Mariancounda, Robin Ainsley me donna un cheval, un âne et vingt bars de graines diverses ou d'ambre. Je le quittai et j'allai me présenter au roi de Cataba; dans la soirée du même jour j'arrivai à Djammalocotte, que je quittai le vendredi matin pour aller coucher à Tandacounda; le samedi je passai la nuit à Guenda. Le dimanche je traversai

un ruisseau et je couchai sous un tamarin ; puis du village de Sandougoumanna le lendemain , je couchai à Woullimanna , et le soir suivant à Coussadje , après avoir fait une halte à midi à Caroppa. Là , je trouvai ma famille , qui avait été chassée par l'armée bambarra . Après un séjour de deux jours à Coussadje , j'en partis le soir avec toute ma famille et j'arrivai le matin à Montogou , où ma famille résidait avant l'invasion de l'armée bambarra. Ici je trouvai ma mère et j'y restai quarante-six jours. Enfin , après avoir disposé du bien que je ne pouvais emporter , je partis avec ma famille et mes gens de Montogou et nous fîmes diverses haltes dans le cours de notre marche à Moundoundon , à Couchiar , Saabi , village habité par des marabouts ; Djoumadjaouri , Tallimangoly , Baniscrilla , où je trouvai le roi de Bondou avec l'armée bambarra ; Cambaya , Gnary , Sangnongadji , Dougay , Daacada , Bougoldanda et Saamecolo. Quelques chanteurs de ce village me firent visite : j'y eus aussi un grand *palaver* à soutenir à cause d'un de mes chiens qui avait , disait-on , mordu un homme. Ce fut avec beaucoup de difficultés que je parvins à empêcher qu'on ne tuât l'animal.

Partis le lendemain matin de bonne heure , nous fîmes des haltes plus ou moins longues à Soumbourdagga et à Debbou . où je trouvai mon ami Saloumou , qui m'offrit de me tenir compagnie jus-

qu'à Sego, ce que j'acceptai bien vite. Nous traversâmes la Falemme et fîmes halte sur l'autre bord à un autre village, nommé *Dibbon* également ; nous le quittâmes le lundi, premier jour de Raky-Gamon (4 mai 1810), près Digghichou-Coumy, résidence du roi de Bondou, et quatre jours après nous laissâmes derrière nous Sabcouria, dernier village du Bondou au nord.

Le lendemain matin nous traversâmes Gouloumbo, et le jour suivant à midi nous fîmes halte à Dramana, ayant en vue Saint-Joseph, le fort de Galam. Cinq jours après nous partîmes et nous nous arrêtâmes successivement à Moussala, à Ramboucana sur le Sénégal, à Samicouta, à Guikhalel et à Settoucoule, après avoir traversé le Sénégal ; puis nous fîmes halte à Coulou, à Tchalliman-Couna et à Médina : nous avons fait de l'eau au lac de Douro. J'y restai douze jours, et il y avait alors juste trois lunes que j'avais quitté Montogou.

Partis de bon matin, nous traversâmes Kirgout, rivière pleine d'hippopotames et d'alligators. A midi nous arrivâmes à Kougnacary. Le lendemain nous traversâmes Marctoumane et passâmes, au-delà, un grand rocher nommé *Tap-pa*. Nous restâmes deux jours à Camatingue, et au sortir de ce lieu, nous traversâmes Garry entre deux rochers pour aller coucher à Lambatara.

Nous partîmes et passâmes Goundouguédé, puis

nous séjournâmes plus ou moins long-temps à Djig-ghiting-Yalla et à Maribougou. J'avais dans ma caravane un marchand que j'avais rencontré à Dramana : il avait dans ce village quelques amis qui l'avertirent de retirer ses marchandises d'avec les miennes; car j'étais menacé d'être pillé. Cette information me mit sur mes gardes : je séparai de mes marchandises celles du marchand, bien qu'il s'y opposât, et je fis faire bonne garde autour de l'arbre. J'étais donc en état de défense quand le messenger du roi vint me prendre pour me conduire à Wasraba, où il voulait m'isoler de mes compagnons; mais je déjouai ses projets, en me logeant avec mes bagages et mes gens au milieu de la cour de la maison qui m'était donnée pour logement.

Le jour suivant le roi, à qui j'avais fait parvenir mes plaintes contre ses messagers qui cherchaient à entraver ma marche, me fit donner ordre de le venir trouver. Arrivé près de Giocha, un homme que j'avais envoyé en avant me dit de ne pas faire connaître au roi que j'allais à Sego, ce à quoi je répondis que le gouverneur du Sénégal m'y envoyait, et que la mort ou la violence seules pouvaient me retenir.

Quand j'arrivai à la porte du roi, le messenger me dit d'attendre ses ordres, et bientôt après me dit qu'il était endormi : alors les gardes me prirent ainsi que mes gens, et nous logèrent avec eux dans

leur chambre. Le soleil allait se coucher, et pas un de mes amis ou de mes connaissances ne me venait voir. Je commençais à penser sérieusement à ce qui allait se passer. Une femme griote fut la seule qui vint me consoler dans mon tourment.

Cette femme en me quittant, alla droit aux ambassadeurs de Sego, comme je l'ai su par la suite, et leur dit : « Hélas ! mon dos est brisé ¹ ! parce qu'Isaac notre ami est ici, et qu'ils vont le tuer. » J'appris, en effet, bientôt que j'avais été arrêté avec cette intention, et je ne pus m'en tirer que par un beau présent, car la cause de toute la colère du roi de Giocha consistait en ce que je n'avais pas conduit par son pays les hommes blancs qui lui auraient donné quelque chose comme aux autres.

Nous continuâmes alors notre route, et fîmes de plus ou moins longs séjours à Tchicouran, à Djyalacoro, à Cobla et à Amadi-Salouma, dernier village du domaine du roi de Tiguing-Koro : il y avait alors six lunes depuis le jour de mon départ du Sénégal, 2 juillet 1810.

Nous entrâmes dans une grande forêt, et après l'avoir traversée et avoir vu les lacs de Kinkhare et de Tirinn, qui ne sèchent jamais, nous arrivâmes au village de Giangoute, où je rendis grâce à Dieu de mon salut. Après ce village fortifié nous trouvâmes Fabougou, Giougoey, le lac Ponni, Ton-

¹ Expression de douleur chez les Kassonkes.

neguela, Gomminglora et Wattere, lieux où nous fîmes de plus ou moins longues haltes. Ensuite nous arrivâmes à Toucha, que nous quittâmes pour Douabougou, Dillafaa-Courna, Bounabougou et Magnacoro. Il y a dans ce village un bel arbre *douailli*, le premier que je visse depuis mon départ du Sénégal; cet arbre est très beau, toujours vert et fleuri, mais il ne porte pas de fruits. Après deux jours de séjour, nous arrivâmes à Soubacarra, traversâmes Tacoutalla, et ayant passé la nuit à Sirecaine, village entre deux montagnes, nous arrivâmes à midi à Camecon, de là, à Sidong et à Sannamba, où je trouvai une des femmes que j'y avais laissées lors de mon voyage avec M. Park; j'y passai la nuit, et m'informai de celui que je cherchais. Ils m'assurèrent qu'ils avaient vu Alhadji-Biraim, qui leur avait dit que M. Park était mort, et qu'il avait vu le canot sur lequel il périt dans le pays de Haoussa; lequel pays, lui Alhadji avait parcouru, et où on lui avait montré la place où M. Park mourut.

Je restai treize jours à Sannamba, puis sur notre chemin nous vîmes Baromba, Bancoumalla, un grand lac, Sirberra, Connou et Gargnie, grand village qui n'a qu'une porte flanquée de deux grands arbres : en face de ce lieu est un grand et beau lac qui lui fournit de l'eau; nous rencontrâmes là une caravane de Cancare. Nous partîmes le matin de

bonne heure pour aller coucher à Dedougou; puis nous traversâmes Issicora et cinq villages ruinés, Yaminna où nous passâmes trois jours, puis un autre Yaminna sur la rivière Dhioliba. Je m'embarquai à quatre heures après midi, et à dix heures j'étais à Mognongo, village sur l'autre bord du fleuve après avoir vu neuf villages. Le lendemain à midi nous arrivâmes à Samman, où nous avions autrefois logé avec M. Park. Nous étions au coucher du soleil à Sego-Corro, vis-à-vis Samman.

Ce village était autrefois la résidence des rois, et à présent quand le roi veut faire la guerre, il se rend toujours en ce lieu pour avoir ses gris-gris et se préparer. A la guerre, quand les habitans de ces contrées font prisonnier un roi, un prince ou un homme d'un rang élevé, soit étranger, soit du pays, ils le confinent jusqu'à ce que vienne la lune du jeûne. Pendant cette lune il est amené dans ce village, et déposé dans une maison qui n'est destinée qu'à cet usage. Alors on lui coupe la gorge, et quand le sang a entièrement couvert la terre, on porte le corps en pleine campagne où il reste en proie aux bêtes féroces. Il n'y a pas une lune de jeûne dans le cours de laquelle un ou plusieurs hommes ne soient égorgés dans cette maison; et huit jours après ces exécutions, nul, quel qu'il soit, ne peut passer près de cette maison, appelée *Kognoba*, sans ôter ses souliers ou son bonnet.

Nous partîmes de bonne heure, et passâmes par Sego-Bongou, Sego-Coura, et Douabongou avant d'arriver à Sego-Tehi-Coro, résidence de Daklia, roi de Bambarra. C'était le lundi 11 de la lune, (20 avril 1810). Le lendemain matin le roi, informé de mon arrivée, m'envoya dire qu'il allait à Douabongou et qu'il désirait m'y voir; mais la pluie l'empêcha d'y aller. Alors il me fit appeler. A mon entrée dans la première cour, je trouvai une garde de quarante hommes, jeunes, forts et imberbes. Dans une autre cour je trouvai une autre garde bien armée, très nombreuse et assise à l'ombre. Le roi était un peu plus loin, ayant à ses côtés et derrière lui quatre larges épées fichées en terre, et que M. Park lui avait données. Il avait son habit de guerre, qu'il doit revêtir du moment où il met une armée en campagne pour ne le quitter que le jour où l'armée revient; car il est contraint, dans le cas où une armée est détruite, d'en lever une autre et d'en prendre le commandement pour aller venger la première. Il était vêtu de soie et de coton, et couvert de gris-gris. Je lui dis quel était l'objet de ma mission, et après quelques questions, celles qui intéressaient les présens par-dessus toute chose, il me promit son assistance et un bâtiment pour faciliter mon voyage. Je restai là jusqu'à la fin de la lune (13 septembre 1810).

Avant mon départ j'allai visiter le roi à Banang-

Coro, où il se rendait pour voir ses enfans. Il en avait six vivans à cette époque, et trois avaient été détruits. La coutume veut que quand un enfant mâle naît aux femmes du roi le vendredi, il soit égorgé, et cela se fait immédiatement.

Le lendemain je reçus un canot et trois pêcheurs, et je partis pour mon voyage sur les traces de M. Park. Nous passâmes dix villages, et arrivâmes pour coucher à Sansanding, et le lendemain, à l'heure du coucher du soleil, nous entrâmes à Madina. Là je retrouvai Amadi-Fatouma, le guide que j'avais recommandé à M. Park, et qui partit avec lui de Sansanding. Je le fis appeler et il vint immédiatement. Je lui demandai alors un récit fidèle de ce qu'était devenu M. Park. En me voyant et en m'entendant nommer M. Park, il se mit à pleurer, et telles furent ses premières paroles : « Ils sont tous morts ! » Je lui dis : « Je viens pour vous chercher et « j'avais l'intention de suivre partout vos traces afin « d'apprendre de votre bouche comment ils sont « morts. »

Il me répondit qu'ils étaient perdus pour jamais, et qu'il était inutile de les chercher davantage; car faire des recherches pour ravoïr ce qui est irrémédiablement perdu, c'est dépenser vainement son temps. Je lui dis que je retournais à Sansanding, et que je désirais qu'il vint m'y trouver le lendemain; il y consentit. Fatouma vint à l'époque

dite, le vingt-unième jour de la lune (4 octobre 1810). Je le chargeai de me raconter tout ce qu'il savait concernant M. Park.

RÉCIT D'AMADI FATOUMA.

Nous partîmes de Sansanding sur un canot, le 27^e jour de la lune ¹, et nous arrivâmes en deux jours à Selli (Silla), lieu où M. Park termina son premier voyage. Il y avait sur le canot, M. Park, M. Martyn, trois autres hommes blancs, trois esclaves et moi comme guide et interprète. Nous allâmes en deux jours à Djinné. Quand nous passâmes devant Sibbi (Dibbie), trois canots vinrent après nous, portant des hommes armés de piques, de lances, d'arcs et de flèches, mais sans armes à feu. Étant convaincus de leurs intentions hostiles, nous leur enjoignîmes de se retirer, mais sans effet, et nous fûmes contraints à les repousser par la force. Nous passâmes donc devant Rakbara (Kabra), où trois autres canots étaient venus pour nous barrer le passage, mais nous le forçâmes. Devant Tombouctou, nous fûmes encore assaillis par trois canots que nous battîmes, toujours en tuant plusieurs des naturels. Sept canots vinrent contre nous à la hauteur de Gouromo; mais ils ne purent nous résister. Nous perdîmes un homme blanc par la maladie. Nous étions réduits à huit marins, chacun de nous ayant quinze fusils toujours

¹ Ce Journal ne donne ni le nom de la lune, ni la date de l'année.

en ordre et prêts pour l'action. Nous passâmes devant un village dont j'ai oublié le nom, résidence du roi Gotoijedje, au-delà duquel nous comptâmes plus de soixante canots qui nous suivaient; nous les repoussâmes en tuant un grand nombre d'hommes. Voyant tant d'hommes tués et notre supériorité sur eux, je saisis la main de Martyn en lui disant : « Martyn, cessons le feu, car nous en avons déjà « trop tué. » Alors Martyn faillit me donner la mort, si M. Park ne fût intervenu. Après avoir dépassé de beaucoup Gotoijedje, nous vîmes sur le bord du fleuve une grande armée composée d'hommes de la nation poule. Nous continuâmes sans hostilités.

En longeant le bord nous donnâmes sur les rochers et nous eûmes beaucoup de peine à prendre le large. Nous mîmes à l'ancre devant Kaffo et nous y passâmes la journée. Avant notre départ de Sansanding le canot avait été muni d'une quantité de provisions fraîches et salées, de toute espèce, ce qui nous sauvait du danger de faire halte dans les lieux habités. Le canot était assez grand pour contenir cent vingt personnes. Nous partîmes le soir et vîmes devant une île sur le bord de laquelle étaient des hippopotames en si grand nombre, qu'à notre approche, se précipitant ensemble à l'eau, ils faillirent renverser le canot. Nous mîmes à la voile, et

le matin nous battîmes trois canots qui étaient venus nous poursuivre de Kaffo. Puis nous approchâmes d'une petite île où nous vîmes quelques-uns des naturels; j'allai à terre pour acheter du lait, et quand je fus au milieu d'eux, je vis que deux canots y étaient venus aussi pour vendre des provisions fraîches, du riz, de la volaille, etc. Un des habitans voulait me tuer; enfin il me prit et me dit que j'étais son prisonnier. M. Park, voyant ce qui se passait à terre arrêta les deux canots et ceux qui les montaient, leur disant que si j'étais tué ou gardé prisonnier, il les tuerait tous et emmènerait leurs canots. Un canot me ramena de terre alors, et leurs canots furent relâchés.

Bientôt après notre départ vingt canots vinrent du même endroit, et en approchant ils m'appelèrent en disant : « Amadi-Fatouma, comment pouvez-vous passer par notre pays sans nous rien donner ? » Je répétais ce qu'ils avaient dit à M. Park qui leur donna quelques grains d'ambre et quelques bagatelles, et ils se retirèrent paisiblement. Arrivés à un endroit de la rivière où il y a beaucoup de bas-fonds, nous vîmes sur le rivage beaucoup d'hommes assis et qui se levèrent quand nous approchâmes. Nous les mîmes en joue, ce qui les fit fuir dans l'intérieur. Un peu plus loin nous trouvâmes un passage très difficile. Les rochers bar-

raient la rivière, et entre eux il y avait trois passages ouverts. En approchant d'une de ces issues, nous découvrîmes les mêmes hommes encore debout sur le sommet d'un grand rocher. Ceci nous causa beaucoup d'inquiétude, et particulièrement à moi, car je promis sérieusement de ne jamais repasser par-là sans faire de grandes donations charitables aux pauvres. Nous virâmes de bord et revînmes à une passe moins périlleuse que nous franchîmes sans être attaqués.

Nous passâmes devant Carmasse et allâmes jeter l'ancre près de Courmou, où j'achetai des provisions, et que nous ne quittâmes que tard. Le chef de ce village envoya après nous un canot pour nous donner avis qu'une grande armée était campée sur une très haute montagne et nous attendait. Il nous conseillait donc de revenir sur nos pas, ou du moins d'être bien sur nos gardes. Nous jetâmes l'ancre immédiatement et passâmes là le reste du jour et toute la nuit.

Nous partîmes dès le matin et aperçûmes sur les montagnes en question une armée de Maures avec des chevaux et des chameaux, mais sans armes à feu. Comme ils ne nous dirent rien, nous continuâmes paisiblement et nous entrâmes dans le pays de Haoussa, où nous jetâmes l'ancre. M. Park me dit alors : « A présent, Amadi, vous êtes à la fin de votre

« voyage; vous vous êtes engagé à me conduire ici :
« vous allez me quitter, mais avant tout donnez-moi
« les noms des choses nécessaires à la vie dans les
« pays que je vais traverser. » Ce à quoi je consentis,
et nous passâmes deux jours à cette occupation.
Nous partîmes et nous arrivâmes à Yaour.

J'allai à terre faire des présens au chef et aux marabouts. Parmi ces présens étaient cinq anneaux d'argent, de la poudre et des pierres à feu, que je donnai au chef pour remettre au roi de la part de M. Park. Le chef demanda si les hommes blancs avaient l'intention de revenir, ce à quoi M. Park répondit négativement ¹. M. Park m'avait payé mon voyage à Sansanding, et je lui dis : « Je suis con-
« venu que je vous mènerais dans le royaume de
« Haoussa, vous y êtes; j'ai rempli mes engagemens,
« je vous quitte donc, et je retourne. »

Le jour suivant, samedi, M. Park partit, et je passai la nuit à Yaour. Le lendemain j'allai chez le roi pour le saluer. Quand j'entrai dans la maison, je vis deux cavaliers venir : ils étaient envoyés par le chef de Yaour. Ils dirent au roi : « Nous sommes
« envoyés pour vous dire que les hommes blancs sont
« partis sans vous avoir rien donné ni à notre chef. Ils

¹ Cette réponse amena sa mort, car c'est la certitude que M. Park ne reviendrait pas, qui engagea le chef à retenir les présens destinés au roi.

« ont beaucoup de choses avec eux, et nous n'avons rien reçu; et cet Amadi-Fatouma, qui est en votre présence, est un méchant homme, et a trompé tout le monde. » Le roi donna aussitôt l'ordre de me mettre aux fers, ce qui se fit immédiatement après que l'on m'eut entièrement dépouillé et volé.

Les uns voulaient me tuer, d'autres me conserver la vie. Le lendemain, dès le matin, le roi envoya une armée à un village nommé *Boussa*, au bord de l'eau. Il y a devant ce village un rocher qui traverse la rivière dans toute sa largeur.

Une partie de ce rocher est très élevée. Une grande ouverture dans le roc, en forme de porte, est le seul passage qu'ait l'eau : le courant est fort. L'armée prit possession du sommet de cette ouverture, et M. Park n'arriva que quand cette opération fut terminée. Il tenta néanmoins de passer. Alors on commença à l'attaquer avec des piques et des lances, des flèches et des pierres. M. Park se défendit long-temps : deux de ses esclaves furent tués à l'avant, et tous les autres hommes ne cessèrent de faire feu; mais accablés par le nombre, et aussi par l'impossibilité de tenir le canot contre le courant, M. Park et M. Martyn prirent chacun un blanc et se jetèrent à l'eau pour s'échapper, mais ils périrent dans cette tentative. Le seul esclave debout sur le bateau, voyant que les

naturels continuaient à lancer leurs projectiles, leur dit : « Arrêtez, à présent, vous ne voyez personne dans le canot ; il n'y a plus que moi : cessez donc ; prenez le canot et moi, mais ne me tuez pas. » Ils s'emparèrent du canot et de l'homme et le conduisirent alors au roi.

Je restai trois mois dans les fers. Le roi me délivra enfin, et on me donna une femme esclave. J'allai immédiatement trouver l'esclave pris sur le canot, et il me raconta ce que je viens de rapporter. Je lui demandai s'il était sûr que rien n'eût été trouvé dans le canot après la capture ; il me répondit qu'il ne restait sur le bateau que lui et un ceinturon que le roi, ajouta-t-il, avait pris pour faire une sangle à son cheval.

Quand Amadi-Fatouma eut achevé cette relation, alors moi, Isaac, j'envoyai un Poule à Yaour pour se procurer à quelque prix et par quelque moyen que ce fût le ceinturon, et tout ce qu'il pourrait découvrir des effets appartenant à M. Park. Je quittai Médina, et j'allai à Sansanding, de là à Sego, où je racontai à Dacha, le roi, les faits qui précèdent. Alors il envoya une armée pour détruire le royaume de Haoussa, ou du moins Massina, appartenant à la nation poule ; mais au bout de quatre mois cette armée revint exténuée et n'ayant pu aller jusque-là.

Ce n'est qu'au bout de huit mois que le Poule que j'avais envoyé à Yaour arriva, après avoir grandement souffert. Il m'apportait le ceinturon qu'une fille esclave, qu'il avait gagnée, avait dérobé au roi. Ayant la certitude de ne plus rien retrouver, et la relation de Fatouma, homme sincère, étant confirmée par les récits de plusieurs voyageurs, je jugeai convenable de revenir sur-le-champ au Sénégal.

FIN DES VOYAGES DE MUNGO-PARK.

BROWNE.

VOYAGE AU DAR-FOUR, AFRIQUE CENTRALE

(1793-1796.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage de Browne est lié à celui de Mungo-Park. Browne a, comme ce dernier, fait connaître plusieurs contrées et plusieurs peuples d'Afrique, dont on savait à peine le nom. Ce qui est digne de remarque, c'est que Mungo-Park et Browne ont en même temps et à l'insu l'un de l'autre pénétré dans l'Afrique, l'un par la côte occidentale, l'autre par les déserts de l'Égypte. Si le destin ne leur avait pas été contraire, peut-être se seraient-ils rencontrés dans le centre de l'Afrique, unissant ainsi les deux lignes de leurs découvertes, et devançant d'une quarantaine d'années celles de Denham et Clapperton dans le Soudan.

Browne, avant d'arriver au Dar-Four, avait exploré avec soin la Haute-Égypte et les rivages de la mer Rouge. Après son retour du Dar-Four il visita aussi la Basse-Égypte et la Syrie, mais ces voyages dans la patrie de Sésostris n'auraient plus le même intérêt pour nous depuis la célèbre expédition d'Égypte, et surtout depuis la publication des tra-

vaux des savans qui en avaient fait partie. Nous nous bornerons donc à extraire des voyages de Browne la substance de celui du Dar-Four, pays où cet Anglais paraît être le seul Européen qui y ait pénétré ; il est du moins le seul qui en soit revenu et qui nous ait donné à cet égard quelques notions précises. En abrégéant sa relation nous le laisserons toujours parler lui-même.

RELATION.

Dar signifie un royaume, et quelquefois s'applique à une simple province. *Four* est un autre mot arabe qui veut dire un *daim*, et il y a tout lieu de croire que les Arabes ont appliqué ce nom aux habitans de ce pays, qu'on appelle aujourd'hui *Dar-Four*, de même que les Turcs ont donné aux insulaires de la Grèce le nom de *Touwsham*, qui signifie un *lièvre*, parce qu'ils fuyaient comme des lièvres devant leurs vainqueurs.

J'avais depuis long-temps le désir de visiter le Dar-Four : j'étais depuis quelques mois au Caire, lorsque j'appris qu'une caravane allait retourner dans ce pays. Je me joignis à elle et nous partîmes en mai 1793. Je ferai grâce au lecteur de beaucoup de points intermédiaires de nos stations. Nous étions à Charjé au commencement de juin. Nous quittâmes ce village pour franchir le désert, et

nous étions le 13 à Moughès, dernier village de l'Oasis du côté du midi. Partis de ce lieu le 15 nous arrivâmes cinq jours après à Scheb, lieu fertile en alun, et où l'on est obligé de creuser le sable à plusieurs lieues de profondeur pour trouver de l'eau. La surface de la terre où l'on trouve de l'alun est couverte de pierres rouges et en beaucoup d'endroits elle est argileuse.

Le 21 juin nous quittâmes Scheb, et le 25 nous fîmes halte à Sélimé, petit coin de terre verdoyant, situé au pied d'une chaîne de rochers peu élevés et qui ne paraissent pas s'étendre bien loin. Là se trouve la meilleure eau de toute cette route. Mais quoiqu'il y ait assez de verdure pour soulager la vue fatiguée de la stérilité ou du sable qui l'environne, il n'y croît rien qui puisse servir à la nourriture des hommes ni des animaux.

Nous nous reposâmes pendant toute la journée le 24 juin 1793 à Sélimé, et le lendemain nous étions en route pour Leghéa, où nous arrivâmes au bout de cinq jours. Il y a peu d'eau en cet endroit, encore a-t-elle un mauvais goût. Le vent du sud est ici fort incommode; quand il souffle il couvre l'air de nuages de sable.

Le 2 juillet nous reprîmes notre marche pour atteindre, après quatre jours de fatigue, un bois appelé *Bir-el-Malha*, mot qui veut dire *source salée*. Le voisinage produit beaucoup de natron blanc et

solide. Quand on met dans l'eau cette matière saline, celle-ci devient chaude et se dégage d'une partie de l'air qu'elle contient. Les marchands du pays, ou jelabs, portent une petite quantité de ce natron en Égypte, où il est vendu fort cher, et employé en grande partie dans la préparation du tabac en poudre. Les environs de Bir-el-Malha sont souvent infestés d'Arabes errans qui montent des dromadaires très agiles, traversent le désert avec rapidité, et ne vivent que de pillage.

Nous repartîmes de Bir-el-Malha le 12 juillet. Le 20 nous campâmes à Medwa, lieu où l'on ne trouve point d'eau. Le 23 nous arrivâmes à la première source qui se trouve sur le territoire du Dar-Four. Le lieu où elle est située se nomme *Wadi-Massouk*. Il y a là des fourmis blanches très incommodes; elles percent la terre dans les endroits où l'on place les tentes, et détruisent tout ce qu'elles peuvent atteindre. Ces animaux nous obligèrent de nous réfugier dans un village voisin appelé *Sweini*, où nous passâmes dix jours, au bout desquels nous continuâmes notre chemin pour arriver le 7 août à Cobbé, l'une des principales villes du Dar-Four.

A Sweini réside ordinairement un melek ou gouverneur qui administre le canton pour le sultan du Dar-Four. Tous les étrangers, et même les marchands du pays qui arrivent avec les caravanes, sont obligés de s'arrêter dans ce village jusqu'à ce

qu'il plaise au sultan de leur faire connaître ses volontés. Bien que je n'eusse rien de commun avec les gens qui font le commerce, le melek me suscita toutes sortes de difficultés. En même temps je fus attaqué de la fièvre et de la dyssenterie. Un de mes compagnons de voyage me déroba plusieurs articles, et je faillis périr victime de sa perfidie. Enfin, je réussis à me rétablir, et j'obtins une audience du sultan.

J'étais le premier Européen qu'allait voir le monarque; il me fit un accueil gracieux; il s'était figuré que les Européens étaient une petite tribu du reste du genre humain, et qu'ils ne valaient pas la peine que l'on s'occupât d'eux : je parvins à rectifier ses idées à cet égard.

Avant l'audience royale, je m'amusai pour tuer le temps à jouer avec les nègres qui se rassemblaient autour de moi. Tout à coup une jeune fille d'environ quinze ans étant venue me donner une croquignole sur le nez, je la saisis par la toile qui lui ceignait le corps, et elle resta toute nue. Bien que l'endroit fût trop public pour que l'on pût supposer une familiarité entre elle et moi, le maître de la jeune fille jeta son turban à terre en s'écriant : « Dis-
« eiples du prophète, vengez-moi; un cafir a violé
« la propriété d'un descendant de Mahomet. » A ces mots il saisit une carabine et allait me tuer, lorsque l'assemblée le retint en disant qu'il valait mieux me

punir de toute autre manière. J'en fus quitte à la fin pour payer une forte amende et pour obtenir un peu plus tôt l'audience que j'attendais du roi, car on lui avait rendu compte de la détresse où je me trouvais.

Je passai quelque temps à Cobbé, et j'eus l'occasion de voir plusieurs fois le sultan. Le 3 mars 1796, j'obtins enfin la permission que j'avais si souvent demandée de traverser le Kordofan pour aller dans le Sennaar; mais ceci n'était qu'une perfidie du melek et de mon agent qui voulaient me faire périr en chemin. Je partis par une autre voie, et je me joignis à des marchands qui retournaient en Égypte. Je fis ce voyage sans accident, par Bir-el-Malha, Leghèa, Sélimé, Sheb et Elwah. A mon arrivée à Assiout, j'avais été quatre mois sans manger de la viande, mais au bout de vingt jours, je fus bien rétabli de mes privations, et la vue de l'Égypte y contribua beaucoup.

Je vais maintenant faire part de mes remarques sur le Dar-Four, tant sous le rapport de la géographie que sous celui des mœurs et coutumes. Je commencerai par la ville de Cobbé.

Géographie. Mœurs et Coutumes.

Cobbé, la principale résidence des marchands, et placée à l'extrémité du royaume, sur la route qui va directement du nord au sud, doit être con-

siderée comme la capitale du Dar-Four. Elle est située par 14 degrés 11 minutes de latitude nord, et 28 degrés 8 minutes de longitude est du méridien de Greenwich. Elle a plus de deux milles de longueur, mais elle est très étroite. Les maisons sont chacune entourée d'une vaste enceinte de palissades, et les enceintes sont séparées par un grand espace de terrain en friche. La ville est remplie d'arbres, notamment de palmiers. Elle se trouve dans une plaine, et il est impossible de la distinguer à plus de trois ou quatre milles. Durant la saison des pluies Cobbé est environnée d'un torrent. Il y a à l'est une montagne peu élevée, et qui est habitée par une immense quantité d'hyènes et de jakals.

Les habitans de Cobbé prennent l'eau qu'ils boivent dans des puits peu profonds qu'ils ont dans la plupart de leurs enclos. Cette eau est ordinairement trouble, et d'un goût désagréable; elle est aussi quelquefois rare, ce qui met les habitans dans l'embarras, et leur fait vivement désirer le retour des pluies périodiques.

Il y a autour de Cobbé et à peu de distance de cette ville plusieurs villages qui en dépendent, et qui augmentent sa population. Il en est un au nord entièrement peuplé de Dongolans.

La plaine où est située Cobbé s'étend à l'ouest et au sud-ouest, jusqu'à vingt milles de distance. Là s'élèvent deux montagnes escarpées et rocheuses,

appelées *Kaerda* et *Malaha*. Cette plaine au sud a douze milles d'étendue, et se termine par le Gibel-Cousa ou Mont-Cousa. A l'est-sud-est, elle est bornée par un torrent au-delà duquel il y a beaucoup de sable. On trouve également au nord plusieurs montagnes.

Il n'existe à Cobbé que très peu de maisons occupées par les indigènes; presque tous les habitans sont marchands et étrangers.

Les autres principales villes du Dar-Four sont : 1^o Sweini, située presque au nord, à deux jours de marche de Cobbé; 2^o Kourma, petite ville située à l'ouest, et à douze ou treize milles de Cobbé; 3^o Coubcabia, ville également à l'ouest, et à deux jours et demi de marche de Cobbé; 4^o Kours, située au nord-ouest, à cinq heures et demie de marche de Cobbé; 5^o Ril, à trois journées de Cobbé, et au sud-est; 6^o Choba, à deux jours et demi de Cobbé; 7^o Gidid, presque au sud-est, à un jour et demi de Cobbé; 8^o Gellé, à trois journées de Cobbé, du côté de Coubcabia.

Sweini est le rendez-vous de tous les marchands qui font le commerce d'Égypte. Ils y passent en allant et en revenant, et c'est ce qui lui donne de l'importance. On y trouve en abondance plusieurs sortes de provisions que produit le pays. Un melek, avec quelques soldats, s'y tient pour recevoir les caravanes. Kourma est presque entièrement peuplée

de marchands, la plupart nés dans la Haute-Égypte, et a deux marchés par semaine. Conbeabia est une grande ville peuplée de divers habitans. C'est la clef des routes de l'occident, et l'entrepôt de toutes les marchandises qui viennent de ce côté-là.

Son marché est fameux, parce qu'on y vend une grande quantité de tokeas ou pièces de toiles de coton, et de grands sacs de cuir. Les habitans sont en partie indigènes, en partie arabes. A Kours, les habitans sont très intolérans. Ril est la clef des chemins du sud et de l'est, et il s'y trouve un melek avec des troupes destinées à garder la frontière et à contenir les Arabes qui sont en très grand nombre dans le pays limitrophe. Il y a dans le voisinage de cette ville un grand étang qui fournit de bonne eau, et qui ne tarit jamais. On y trouve aussi des alimens en abondance.

Choba est une ville assez considérable, laquelle ne manque pas d'eau. Il y a dans le voisinage quelques carrières de craie. La ville de Gidid, située sur la route de Cobbé à Ril, a aussi de l'eau, mais elle est habitée par les Foukaras, gens si peu hospitaliers qu'un voyageur ne saurait espérer d'y trouver un peu d'eau pour étancher sa soif.

Presque tous les habitans de Cobbé sont des marchands, qui pour la plupart font le commerce avec l'Égypte. Les indigènes ont émigré pour se soustraire à la tyrannie du sultan du Dar-Four, et se

sont retirés dans la Haute-Égypte. La majeure partie ne se marient pas; ils font des concubines de leurs esclaves. Leur teint est olivâtre, leurs cheveux sont noirs, courts et crépus.

La ville de Cobbé a quelques écoles où les enfans apprennent à lire et à écrire; mais toute la science est dans le Koran. Les Foukaras sont à la tête de ces écoles.

On ne voyage dans ces pays que par caravanes, mot venant de l'arabe *karou*, qui signifie se transporter d'un lieu à un autre. Quand les habitans d'un pays ont occasion d'en franchir les limites, ils se rassemblent en nombre plus ou moins grand, et se mettent sous la conduite d'un chef pour voyager plus commodément et plus en sûreté.

La pluie, qui depuis la mi-juin jusqu'à la mi-septembre tombe dans le Dar-Four avec abondance, change tout à coup la face du pays en faisant succéder à l'aridité du sol une riante verdure.

Dès que les pluies commencent, les propriétaires des champs réunissent leurs ouvriers qui, armés d'une espèce de houe, font des trous à deux pieds de distance l'un de l'autre, et y sèment du millet qu'ils recouvrent d'un peu de terre. Ce millet est bon à cueillir deux mois après. On recueille dans les jardins quelques légumes et des melons.

Il y a dans le Dar-Four plusieurs espèces d'arbres; mais à l'exception du tamarin, il n'en est point

dont le fruit mérite d'être cueilli. On y voit quelques dattiers qui tous ne produisent qu'un fruit petit, sec et sans saveur.

Le nombre des espèces d'animaux du Dar-Four est peu considérable. Il y a quelques chevaux, mais les meilleurs viennent du Dongola. On trouve deux espèces de moutons dont la laine ressemble au poil des chèvres. Ces derniers animaux sont plus nombreux que les moutons. L'âne est très commun. On châtre les taureaux; on élève surtout le bétail dans le voisinage des rivières pour l'offrir en tribut au sultan. Le lait de vache est d'un goût désagréable; cependant quelques étrangers en font une espèce de fromage aigre qui ne se conserve qu'un jour ou deux. Les chameaux de Dar-Four sont de toutes les tailles et de toutes les couleurs : ils sont sujets au farcin, maladie contagieuse que l'on guérit en frottant l'animal avec une espèce d'onguent. Si le chameau est indocile, on le hongre à moitié, ou même totalement.

Les habitans du Dar-Four mangent beaucoup de chameau, et surtout des femelles qu'ils engraisent avec soin : la viande n'en est pas savoureuse, mais elle n'est pas non plus désagréable, et on la digère aisément.

Il y a aussi quelques dromadaires; ils marchent vingt-quatre heures sans se reposer, en faisant dix milles géographiques par heure, et en ne prenant

que très peu de nourriture. Il y a aussi des chiens et quelques chats domestiques.

Les principaux animaux sauvages sont, au Dar-Four, le lion, le léopard, la hyène, le loup, le jakal et le buffle. Les hyènes entrent la nuit par troupes dans les villages, et emportent tout ce qu'elles peuvent attraper : elles étranglent des chiens et des ânes jusque dans l'enceinte des maisons ; elles s'assemblent toujours où il y a quelques chameaux ou quelque autre gros animal mort ; elles agissent si bien d'accord qu'elles le traînent quelquefois à une prodigieuse distance ; ni la vue d'un homme, ni le bruit des armes à feu ne les épouvantent beaucoup. On prétend que quand une hyène est blessée, les autres se jettent sur elle et la dévorent. Il existe aussi des éléphants dans le Dar-Four, de même que des hippopotames. La gazelle et l'autruche sont également très communes.

Le lion et le léopard ne fréquentent pas les endroits où il y a beaucoup d'habitans, comme le voisinage de la capitale. On chasse ces animaux, on leur ôte la peau, on mange leur chair, persuadé qu'elle donne du courage et une ardeur guerrière.

Le vautour est commun, doué d'une force étonnante, et renommé au pays pour sa longévité. On voit des milliers de ces animaux dans les districts habités ; ils partagent avec les hyènes le champ du carnage, et s'emparent pendant le jour du reste

des carcasses que les hyènes ont dévorées la nuit.

La pintade, ou poule de Guinée, abonde dans le Dar-Four, ainsi que la poule ordinaire. Le cri de la pintade est aigu et très singulier : c'est un très bel oiseau. On voit aussi beaucoup de perroquets verts, surtout dans le voisinage de Cobbé. Enfin, le Dar-Four a des caméléons, des ichneumons et des lézards de presque toutes les espèces, mais très peu de couleuvres. Les abeilles sont aussi très communes, mais elles n'ont point de ruches, et leur miel est d'un goût désagréable.

Pour ce qui est des métaux et des minéraux, on trouve du cuivre contenant une certaine quantité de zinc. Le fer est très abondant, ainsi que l'or, mais les Fourains n'en profitent guère. Il y a de l'albâtre et du marbre, mais très peu de pierre propre à bâtir; il y a du sel fossile et une assez grande quantité de nitre dont on ne fait aucun usage. Les arbres sont le tamarin, qui est très commun dans les environs de Cobbé; le platane et le lycomore, qui viennent d'Égypte; le nebbek, sorte d'arbuste épineux dont les Fourains mangent le fruit; l'enneb, petit arbre qui porte un fruit auquel on donne le nom de raisin; le schaw, arbuste de la hauteur de l'arbousier dont la feuille a le piquant et le goût de la moutarde; le sophar, espèce de séné sauvage; le sunt, arbre qui fournit une grande partie de la gomme que les caravanes portent en

Égypte; le ful, plante légumineuse dont la fève sert à composer des colliers et des bracelets pour les femmes. Le tabac croît aussi en abondance au Dar-Four.

Quant au gouvernement, celui du Dar-Four est un despotisme absolu. Le sultan parle en public du sol et de ses productions, comme s'il en était l'unique propriétaire, et des habitans comme de ses esclaves. Quand ses jugemens portent le caractère d'une frappante iniquité, les foukaras ou *prêtres*, docteurs de la loi, le lui représentent avec assez de courage; mais ces représentations produisent peu d'effet sur l'esprit du sultan qui craint seulement de s'aliéner l'armée, car elle peut à tout moment lui opposer un concurrent.

Les officiers auxquels il confie le gouvernement des provinces y jouissent d'une autorité non moins arbitraire que la sienne; ils s'appellent en général *meleks*.

La couronne est héréditaire; mais s'il n'y a point d'enfans mâles, ou bien s'ils sont mineurs, elle doit passer au frère du roi. Cette règle n'est pas toujours respectée, et souvent un usurpateur s'empare du trône.

Dans la plus grande partie du Dar-Four, on ne trouve ni lacs, ni rivières, ni marais, et durant la saison sèche, il n'y a d'autre eau que celle des pluies; mais quand vient la saison pluvieuse, on voit des

torrens plus ou moins grands entrecouper le pays dans toutes les directions. La pluie, qui dure ordinairement trois mois et demi, est accompagnée d'éclairs, et tombe ordinairement depuis trois heures après midi jusqu'à minuit. Les vents sont très variables.

La récolte se fait d'une manière fort simple. Les femmes et les esclaves des cultivateurs cueillent les épis avec la main, et ils laissent les tiges debout, parce qu'on les ramasse ensuite pour les employer dans la construction des maisons et à divers autres usages. On bat le blé au soleil, pour le déposer ensuite dans des fosses garnies de paille. Le maïs se conserve très bien dans ces fosses, et il sert à faire des gâteaux qui tiennent lieu de pain. D'ordinaire on mange cru le millet, et après l'avoir seulement fait tremper dans de l'eau.

Au commencement de la saison des pluies, qui est le temps des semailles, le sultan, ou roi, accompagné de ses meleks et de toute sa maison, se rend dans les champs où les cultivateurs se livrent à leurs travaux, et il creuse de sa main plusieurs trous dans lesquels il sème du grain. Le même usage a lieu au Bornou et en Chine; mais dans ce dernier pays l'empereur trace lui-même des sillons avec la charrue.

Il serait difficile d'évaluer avec précision le nombre des habitans d'un pays aussi peu civilisé que

le Dar-Four; mais on pense que ce nombre ne peut pas s'élever à plus de deux cent mille âmes. Cobbé, qui en est la capitale, ne compte guère plus de six mille âmes. Il n'y a que huit à dix villes peuplées dans la même proportion.

Les habitans du Dar-Four sont de différente origine. Les uns viennent des bords du Nil, les autres des contrées occidentales. Il y a beaucoup d'Arabes, dont quelques-uns se sont fixés dans le pays; ils y mènent la plupart une vie errante. Les naturels du Kordofan, car ce pays est soumis au Dar-Four, sont également d'origine mêlée.

Sous le rapport de l'architecture, le Fourain est en arrière. Il n'a besoin que d'un toit léger pour se mettre à l'abri du soleil et de la pluie, et il ne craint pas d'être écrasé par l'édifice qu'il élève pour sa sûreté. Un incendie peut dévorer sa demeure sans lui causer beaucoup de chagrin, parce que cette demeure n'est point un monument d'orgueil.

Dans toutes les parties du Dar-Four où l'on peut trouver de l'argile, on en construit les murs des maisons. Les riches recouvrent ces murs d'une couche en plâtre, peinte en blanc, en rouge et en noir. Ces maisons se divisent en trois sortes d'appartemens : le donga, refermé d'une porte avec un cadenas, pour empêcher les voleurs d'y entrer; le kournak, où se tiennent les femmes, et le soukteia, ou appartemens réservés aux marchands du pre-

mier ordre. Souvent il y a de plus un apprentis sous lequel on se met à l'abri du soleil pour causer avec ses amis. Toutes les maisons communément sont entourées d'un petit mur d'argile, et au-delà est une autre clôture faite avec des branches d'acacia sec et d'autres bois épineux pour empêcher le bétail et les esclaves de sortir : cette clôture, ne formant point une haie vive, a un aspect triste et désagréable.

Les meleks et les autres grands du Dar-Four sont les seuls qui se servent de tentes; les soldats se construisent des cabanes.

Les Fourains supportent long-temps la soif et la faim; il en est qui passent plusieurs jours sans manger. Ils sont malpropres; ils ne se lavent le corps et ne se peignent que rarement; ils s'épilent et se graissent la peau avec une pâte mêlée de beurre, laquelle fait paraître cette peau fine, guérit les irrptions accidentelles et prévient l'effet d'une transpiration continue, remède très important, puisqu'il n'y a point de bains dans le pays. Les esclaves femelles sont très adroites à appliquer cette pâte, opération qui est un des raffinemens de la sensualité africaine.

Les Fourains n'ont pas d'heure pour leur travail et leur repos : ils ne suivent, à cet égard, que leur fantaisie et leurs commodités. L'influence d'un soleil vertical multiplie leurs fatigues. D'un autre côté

leur sommeil est souvent interrompu par la crainte des voleurs et par celle des maringouins, insectes qui appartiennent au genre des cousins, et qui font des piqûres douloureuses.

Les Fourains sont assez gais de caractère; ils aiment beaucoup à boire une liqueur fermentée qu'on appelle *bouza*; mais quand ils sont enivrés de cette liqueur, ils commettent toutes sortes d'excès. Ils sont danseurs aussi bien que les femmes; les mouvemens de leurs danses sont ou graves ou lascifs, et jamais gracieux. Les esclaves chargés de fers dansent au son d'un petit tambour.

Le vol, le mensonge et la fraude sont d'une pratique universelle au Dar-Four. Jamais on n'y est sûr de ce que l'on y possède, à moins qu'on ne soit plus fort que les voleurs. En vendant et en achetant, le père se glorifie de tromper son fils et le fils de duper son père. C'est en attestant le nom de Dieu et celui du prophète que l'on commet les friponneries les plus odieuses, et que l'on profère les mensonges les plus impudens.

La polygamie autorisée par le mahométisme est poussée à l'excès chez les Fourains; ils prennent autant de femmes libres et de concubines qu'ils peuvent en nourrir. Le sultan a lui-même plus de cent femmes libres et peut-être un égal nombre de concubines. Les meleks en ont toujours de vingt à trente. Outre cette sensualité, les Fourains font très peu de

cas de la réserve et de la décence : on les voit souvent se caresser dans leurs maisons. qui ne sont guère construites pour dérober les secrets de l'amour ; l'ombre d'un arbre ou l'herbe un peu haute leur suffit d'ailleurs, et le père et la fille, et le fils et la mère y satisfont souvent un penchant incestueux. Les noms de frères et de sœurs se changent souvent dans ces contrées pour ceux d'époux. Néanmoins, quelque adonnés que soient les Fourains à leurs plaisirs sensuels, il est rare qu'ils se livrent à un autre penchant si commun dans l'Asie et dans le nord de l'Afrique.

En Égypte, un voile est l'éternel gardien d'une modestie fausse ou véritable ; mais dans le Dar-Four les seules femmes qui cachent leur visage sont celles des grands, parce que leur rang exige qu'elles affectent une certaine décence. D'ailleurs rassasiées de voluptés, ces femmes deviennent coquettes et leur vanité leur fait espérer qu'à défaut de jeunesse et de charmes, un voile attirera encore les gens inexpérimentés. Celles d'un rang inférieur ne portent qu'une pièce de toile de coton qui leur enveloppe le corps, et une autre toile pareille qu'elles jettent négligemment sur leurs épaules. Elles ne mangent ni ne boivent jamais avec les hommes, mais elles ne font pas difficulté de les voir boire et manger. Les plus modestes d'entre elles entrent dans l'appartement de l'étranger, et toutes libertés

sont traitées avec indulgence. Les maris ne sont nullement jaloux, pourvu que leur complaisance leur soit rétribuée.

Un Égyptien aimerait mieux tuer sa femme que de la voir parler à un autre homme ; le Fourain pense différemment :

Defendit numerus, junctæque in umbone phalanges.

Au Dar-Four, quelques-uns des travaux domestiques les plus pénibles sont exécutés par les femmes. Non-seulement elles préparent la terre et sèment le blé, mais elles aident à le recueillir. Ce sont elles aussi qui ont soin de le moudre et d'en faire du pain. Elles vont chercher de l'eau, elles balaient les appartemens, elles font la lessive et préparent à manger, occupation que le Fourain regarderait comme humiliant pour lui, tandis que l'Égyptien s'en charge volontiers.

On voit souvent dans le Dar-Four un homme qui voyage monté commodément sur un âne, tandis que sa femme le suit à pied, chargée des provisions et des bagages. Cependant le mari n'est point despotique dans sa maison ; au contraire la femme y jouit d'une assez grande autorité : on ne décide rien qui ait rapport au ménage sans la consulter, et souvent quoique fatiguée des travaux de la journée, elle retrouve le soir assez de force pour chercher querelle sur les torts vrais ou imaginaires qu'on

a eus avec elles et pour lancer beaucoup de sarcasmes.

Les filles du sultan ou du melek sont beaucoup plus libres que les autres personnes de leur sexe : leurs maris n'ont aucune autorité sur elles , car elles sont maîtresses absolues de celui qu'elles admettent à l'honneur de partager leur couche ; il ne peut s'opposer à leurs plus extravagans caprices, de peur d'encourir la disgrâce du monarque s'il venait à en recevoir des plaintes.

L'homme qui a une de ces femmes ne peut en épouser une autre , et si quand il meurt quelques difficultés s'élèvent relativement à son héritage , elles sont toujours jugées en faveur de la *miram*, car c'est ainsi que les femmes de ce rang s'appellent. Enfin, tant qu'il vit il est en quelque sorte prisonnier et ne peut sortir du pays sans une permission expresse du sultan , sous peine de perdre tout ce qu'il possède.

Les Fourains ont , comme nous l'avons déjà dit , les cheveux courts et laineux. Quelques-uns cependant les portent longs de huit à dix pouces , ce que l'on regarde comme une beauté. Tous ont en général la peau très noire.

Dans la plupart des villes du Dar-Four et même à la cour on parle habituellement l'ancienne langue du pays , mais on y entend assez bien l'arabe ; et à Cobbé , principale résidence des marchands étran-

gers, on n'emploie guère que cette dernière langue. Les procès sont plaidés dans les deux langues en présence du monarque, c'est-à-dire que ce qu'on dit dans l'une est aussitôt rendu dans l'autre par un interprète ou *tergiman*.

Après ceux qui sont à la tête du gouvernement, les faquis ou les hommes savans, c'est-à-dire les prêtres, tiennent le premier rang dans le Dar-Four. Quelques-uns ont été élevés au Caire, mais le plus grand nombre n'a d'autre instruction que celle que l'on reçoit dans les écoles du pays. Ils sont extrêmement ignorans sur toutes choses, excepté le Koran.

Le sultan perçoit un droit sur toutes les marchandises qui entrent dans ses États, et ce droit s'élève souvent jusqu'au dixième de la valeur des objets. Toutes les confiscations se font au profit du sultan. C'est un objet très considérable, car dès qu'il s'élève une querelle dans laquelle il y a du sang répandu, chose qui arrive souvent, le prince demande ce qu'il lui plaît au village où l'offense a été commise. Tantôt c'est un tiers, tantôt la moitié des propriétés des habitans; quelquefois c'est tout ce qu'ils possèdent, et il l'exige rigoureusement.

Quiconque se trouve impliqué dans un procès qui se plaide devant le sultan est obligé d'offrir, proportionnellement à son rang et à ses richesses, un présent à ce prince; ce qui est aussi une abondante source de revenus. Le sultan reçoit également des

présens de tous les grands du pays, et un tribut des Arabes qui font paître leurs troupeaux dans ses États. Enfin chaque village est obligé de donner annuellement chaque année du millet au sultan, qui le fait percevoir par ses esclaves. Lui-même aussi fait le commerce par ses esclaves dans ses États et dans les pays voisins jusqu'en Égypte.

Le Kordofan n'est soumis au Dar-Four que par suite de guerres civiles. Il est d'usage en ce pays tributaire, que le père ou le frère se lie d'amitié avec l'amant de sa fille ou de sa sœur, et soit tenu d'épouser ses querelles. Dans le Sennaar, au contraire, l'inconduite n'est permise qu'aux femmes esclaves. Les principaux marchands en ont des compagnies qui, destinées à ce genre de commerce, leur rapportent un bénéfice considérable.

Un peuple voisin du Dar-Four, celui de Bergon, fait la guerre d'une manière bien redoutable. Les combattans ne fuient jamais, et durant le combat leurs femmes, placées derrière eux, font rougir dans un grand brasier les pointes des lances qu'elles leur fournissent continuellement à la place de celles qui se sont refroidies entre leurs mains. Ils se servent aussi d'armes empoisonnées.

Au Dar-Four, on pratique la circoncision et l'excision. La première de ces opérations regarde le sexe mâle; on la retarde souvent jusqu'à l'âge de huit ans, et il y a des personnes chargées de circoncire.

La seconde regarde le sexe féminin, et se pratique vers l'âge de huit ou neuf ans, c'est-à-dire avant l'époque de la puberté. Une femme accomplit cette opération en faisant une certaine coupure aux parties naturelles ; on est guéri au bout de huit jours. Cette même opération est souvent accompagnée d'une autre qui n'est point usitée en Égypte. Elle a pour but de former dans le canal un resserrement artificiel qui ne permet pas l'approche des hommes. Cela se pratique surtout à l'égard des femmes esclaves ou des filles de condition libre que l'on veut posséder exclusivement.‡ A une certaine époque, où le maître peut s'en servir, il a recours à un instrument tranchant.

C'est dans la Haute-Égypte, avant d'arriver au Caire, que l'on mute les noirs destinés à servir d'eunuques en Égypte même et en Turquie. Ceux qu'on réserve pour le service du roi du Dar-Four subissent l'opération dans son palais.

HORNEMANN.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, DEPUIS LE CAIRE
JUSQU'À MOURZOUK, CAPITALE DU FEZZAN.

(1798-1800.)

PRÉLIMINAIRE.

Hornemann est encore un des voyageurs qui furent expédiés par l'association africaine de Londres pour faire des explorations en Afrique. Tandis que Mungo-Park attaquait par l'ouest et la Gambie ce continent ou cette partie du monde, en pénétrant jusqu'au mystérieux Niger. Hornemann y entrait par le nord en partant du Caire, et arrivait jusqu'à Mourzouk, capitale du Fezzan, où vingt-cinq ans plus tard Denham et Clapperton devaient se rendre de Tripoli pour atteindre le lac Tchad et les plaines du Soudan.

Hornemann, jeune, robuste et bien constitué, sage et prudent, connaissait les périls de son entreprise, et semblait les briguer avec un œil d'envie. L'association africaine, dès l'année 1796, l'avait agréé et envoyé à Gottingue pour étudier l'arabe et toutes les sciences propres à faire ressortir ses futures découvertes. Il partit de Londres en 1797 pour l'Égypte, avec un passe-port de la république française, qui fut assez généreuse pour oublier un

moment ses ressentimens contre le gouvernement britannique, et ne plus voir qu'un pèlerin de la science. Celui-ci obtint, en outre, de plusieurs savans de Paris divers secours et différentes lettres de recommandation auprès des notabilités de Marseille et d'Alexandrie; arrivé au Caire en 1798, il fut accueilli avec distinction par Bonaparte, général en chef de l'armée française qui s'y trouvait alors, et qui ne vit non plus dans le voyageur qu'un apôtre cosmopolite de la géographie. Une maison française de commerce du Caire lui ouvrit, sans le connaître, un crédit, et lui avança les sommes dont il avait besoin pour les apprêts de son voyage. Bertholet et Monge, alors dans la capitale de l'Égypte, lui procurèrent tous les autres secours qu'il pouvait désirer, et il partit en profitant de la compagnie d'une caravane qui retournait au Fezzan. Nous le laisserons parler, maintenant lui-même.

RELATION.

Les marchands d'Audjelah, oasis dans le désert de Libye, à dix journées de Barquah, à vingt-six du Fezzan, et à vingt-sept du Caire, par 30 degrés 3 minutes de latitude nord, et 22 degrés 46 minutes de longitude est du méridien de Greenwich, avaient assigné leur rendez-vous à un village situé non loin du Caire, et nommé *Kerdacé*; je les y joignis le 5 septembre 1798. Nous quittâmes ce lieu

le même jour, et atteignîmes bientôt la grande caravane qui retourne chaque année de la Mecque par le Caire et le Fezzan, dans les contrées occidentales de l'Afrique. Elle nous attendait dans un petit village appelé *Baruach*. Nous fîmes halte à quelque distance des pèlerins, et nous campâmes jusqu'au matin du jour suivant, lorsque la timbale monotone de notre cheik nous éveilla pour continuer notre voyage.

En route j'appris qu'il n'était pas d'usage de décharger les chameaux pour prendre des repas réguliers, ou de s'arrêter pendant le jour, excepté dans des cas de nécessité urgente. L'hospitalité de quelques Arabes, avec lesquels je mâchai du biscuit sec et des ognons, me tira d'embarras. Le soir nous dressâmes nos tentes; le lendemain nous arrivâmes à la vallée de Natron, où nous pûmes nous approvisionner d'eau fraîche. Le jour suivant, c'est-à-dire le 8 septembre, nous entrâmes dans le désert qui forme la limite occidentale d'Égypte. Après treize heures de marche nous campâmes à une halte habituelle des caravanes.

Le jour suivant notre marche fut moins fatigante. En quatre heures et demie nous atteignîmes Mogarrah, endroit aquatique situé au bord d'une vallée fertile, et nous puisâmes de l'eau dans des outres faites de peaux de chèvres.

Le 6^e jour nous eûmes une marche pénible et

fastidieuse de douze heures sans nous arrêter. Ayant eu l'occasion d'être utile en route à un Arabe, il me donna le soir deux morceaux de clair de chameau séchée. En un moment je fus entouré de jaloux, et je leur distribuai le présent : ils parurent extrêmement surpris de me voir renoncer de si bonne grâce à ce qui leur semblait un mets des plus friands ; car leur provision de route ne consiste d'ordinaire qu'en farine de couscous, ognons, graisse de mouton et beurre ou huile ; quelques personnes riches y ajoutent une certaine quantité de biscuit et de viande séchée.

Voici comment on fait les repas aux haltes du soir. Dès que le bagage est déchargé, les conducteurs de chameaux et les esclaves creusent un petit trou dans le sable pour y allumer un feu ; ils vont ensuite chercher du bois et trois pierres destinées à être placées dans le trou, afin de retenir les cendres et de supporter le chaudron. Après qu'on y a posé le chaudron, qui est de cuivre, le temps qui s'écoule jusqu'à ce que l'eau commence à bouillir est employé d'abord à discuter quel sera le mets du jour, ensuite à l'apprêter. Le plus ordinaire est formé d'une épaisse bouillie de farine ; on la sert dans un plat de cuivre qui, pour ménager les ustensiles et l'attirail de voyage, sert en tout autre temps à faire boire les chameaux.

Lorsqu'on met cette bouillie sur la table, on la

délaie en y versant une soupe assaisonnée de monachie séchée et réduite en poudre fine. D'autres fois le dîner consiste en une pâte de farine très ferme, qu'on divise en petits gâteaux et qu'on fait bouillir; elle forme ainsi une espèce de bouillie. On fait ce repas encore meilleur avec de la viande bouillie dans de la graisse de mouton, des oignons coupés en tranches minces, du biscuit émiété, du sel et beaucoup de poivre. A dîner on retire la viande et on la réserve pour le maître; ses gens ne participent qu'au bouillon. L'occision d'un chameau fournit un régal aux chameliers et aux esclaves. Les amis du propriétaire ont la préférence dans la vente. Après avoir partagé le corps, chaque esclave en a une portion. On ne laisse rien perdre de ce que la dent de l'homme peut mâcher; les os même, avant d'être jetés, passent par plusieurs mains et par plusieurs bouches. On fait des sandales avec la peau, et le poil s'emploie en tissus.

On n'a pas toujours le temps d'apprêter de la nourriture, et on n'en trouve pas toujours les moyens. Pour obvier à cet inconvénient, les voyageurs se pourvoient d'un aliment appelé *semi*, mot arabe qui signifie *viatique*. Ce mets est composé d'orge qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'elle se gonfle, et que l'on fait sécher au soleil, puis sur le feu, après quoi on la réduit en poudre, on la mêle avec du sel, du poivre et de la graine de carvi ou cumin

des prés, et on la met dans un sac de cuir. Lorsqu'on veut faire usage du senti, on en forme une pâte, en le pétrissant avec la quantité d'eau nécessaire pour lui donner de la consistance, et on le sert avec du beurre ou de l'huile. Si on le délaie davantage avec de l'eau, on y ajoute des dattes et il prend le nom de *roum*. Telle est la nourriture des voyageurs lorsqu'il y a disette d'eau ou de combustible, et qu'on ne peut en consacrer à la cuisson.

Le 7^e jour, après quatre heures de marche, nous atteignîmes un lieu de halte où l'on trouve un peu d'eau. Dans les trois journées suivantes, nous eûmes quarante heures de marche; nous franchîmes plusieurs montagnes, et nous atteignîmes une éminence composée d'une masse saline. Les mottes de sel, dont la couleur était altérée par le sable, étaient serrées les unes contre les autres, et faisaient ressembler la terre à un champ labouré depuis peu. Je découvris au milieu de ce champ de sel une source entièrement bordée de sel, et dont l'eau était trop saturée de substances salines pour qu'il fût possible d'en boire.

Le désert depuis la vallée de Natron jusqu'aux montagnes d'Oum-Essogheir, forme une limite naturelle à l'Égypte. Au nord cette plaine stérile et sauvage est terminée par une chaîne de hautes montagnes; au sud on trouve du bois pétrifié, depuis la simple tige jusqu'aux troncs d'arbres entiers. En

traversant ce désert on trouve des arbres pétrifiés de couleur noire ou approchante, et quelquefois gris blanc.

Oum-Essogheïr est un village situé dans une plaine sablonneuse qui s'étend entre deux branches divergentes de montagnes, au sud-est de Syouah, qui est l'oasis d'Hammon. La vallée que forme la séparation de ces montagnes présente de grandes masses de rocs isolés, et le village d'Oum est bâti sur la plus considérable. Il est petit et renferme peu d'habitans. Les maisons sont basses, construites de pierres jointes avec une espèce de terre calcaire, et couvertes de branches de dattiers. Il y a des caveaux ou chambres taillées dans le roc et qui sont probablement d'anciennes catacombes. Les habitans, quoique pauvres, sont très hospitaliers; ils n'ont d'autres moyens de subsistance que leurs dattes, dont ils vendent une partie aux Arabes du désert; ils vont aussi en échanger à Alexandrie pour du blé, de l'huile ou de la graisse. Séparés du monde civilisé par d'immenses déserts, ils sont grossiers, mais simples; trop faibles pour attaquer, mais trop pauvres pour qu'on les attaque.

Après quelques jours de repos nous continuâmes notre marche vers Syouah, qui est à vingt heures de distance d'Oum-Essogheïr. Une longue et ennuyeuse traversée sur les montagnes nous conduisit à une vallée riante et fertile.

Syouah est un petit état indépendant, autour duquel sont situés plusieurs villages. Le village même de Syouah est bâti sur une masse de rochers et ressemble à une ruche par l'aspect général du monticule couvert de maisons et par l'affluence de ses habitants. Les maisons sont tellement serrées les unes contre les autres que l'obscurité règne dans plusieurs rues, même en plein midi, et ces rues forment un labyrinthe si compliqué qu'un étranger ne saurait trouver son chemin dans la rue sans un guide, malgré son peu d'étendue. Plusieurs des édifices ont des murailles d'une épaisseur remarquable, comme pour servir de rempart à l'extérieur de la ville. Autour de la base du monticule on a construit des écuries pour les chameaux, les chevaux et les ânes, qui ne pourraient pas monter dans la ville, ou n'y trouveraient pas ce qui leur est nécessaire.

Le territoire de Syouah est d'une étendue considérable. Le principal et le plus fertile est une vallée bien arrosée, d'environ cinquante milles de tour, renfermée par des rochers escarpés et stériles. Son sol produit du blé, de l'huile et des végétaux à l'usage de l'homme ou des animaux, surtout des dattes, dont la grande quantité et la saveur exquise ont fait passer en proverbe la fertilité de ce lieu. Parmi les Arabes du désert chaque habitant possède un ou plusieurs jardins qui forme sa richesse rela

tive, et sa seule occupation est de les arroser et de les cultiver. Les jardins sont clos de murs de quatre à six pieds de hauteur et quelquefois de haies : ils sont baignés par de petits courans d'eau douce ou salée, qui, distribuée en plusieurs petits canaux, se répandent dans la vallée et ne coulent jamais au-delà de son territoire. Les dattes sont conservées dans des magasins publics, dont le cheik tient la clef, avec un registre de chaque quantité déposée dans des paniers.

Il existe au nord-ouest de Syouah une couche de sel et beaucoup de petites sources d'eau parfaitement douce à côté d'une source salée. Il y en a également au nord de cette ville, dont les habitans se réunissent en assemblées publiques, dans lesquelles celui qui crie le plus fort obtient le plus d'applaudissemens.

L'habillement des hommes consiste en une chemise et des culottes de coton blanc, avec une grande pièce de calicot rayée de blanc et de bleu : ce surtout, fabriqué au Caire, enveloppe le corps, et on rejette l'extrémité sur l'épaule gauche; la tête est couverte d'un bonnet de laine ou de coton rouge fabriqué à Tunis. Les femmes ont de larges chemises bleues, qui descendent à la cheville du pied, et un surtout entièrement pareil à celui des hommes. Elles se tressent les cheveux en y mêlant des ornemens de corail, de verre ou d'argent. Elles

portent des pendants d'oreilles de corail ou de verre imitant le corail. Elles ont aussi aux jambes des anneaux d'argent, de cuivre ou de verre.

Les habitants de Syouah sont généralement infortunés et voleurs. Ils entretiennent des relations amicales avec les Arabes du désert, qui viennent échanger leurs marchandises contre des dattes.

Après avoir passé huit jours à Syouah, nous en partîmes le 29 septembre pour nous diriger vers l'oasis d'Audjelah. Après cinq jours de marche nous atteignîmes le village de Chiakah. Le 3 octobre nous étions à Torfouc, où nous prîmes de l'eau douce, et après une marche très pénible nous arrivâmes à Mojabrah, l'une des trois villes qui dépendent de l'Audjelah. Nous dressâmes nos tentes, et fûmes accueillis avec beaucoup d'hospitalité.

La nuit suivante, je continuai ma route pour Audjelah, où j'arrivai le lendemain en compagnie de deux marchands.

Les trois villes du territoire d'Audjelah sont Audjelah, qui en est la capitale, puis Mojabrah et Meledilah. Les deux dernières sont voisines l'une de l'autre, et toutes deux à quatre heures environ d'Audjelah. Mojabrah est au sud, et Meledilah au nord du chemin que nous suivions. Audjelah couvre un espace d'environ un mille de circonférence. Elle est mal bâtie, et les rues sont étroites et malpropres. Les maisons sont de pierre calcaire et n'ont

que le rez-de-chaussée. Les appartemens sont obscurs, la lumière n'ayant d'autre issue que la porte. Dans les environs le peuple s'occupe beaucoup de jardinage et d'agriculture; le sol est assez fertile, lorsqu'il est bien arrosé. Les habitans parlent généralement arabe.

Le 27 octobre nous partîmes d'Audjelah, en marchant vers l'ouest et puis vers le sud. Le soir nous campâmes dans le désert, en un lieu privé d'eau et d'herbage. Le lendemain nous continuâmes de marcher dans le désert pendant douze heures. Le 3^e jour nous découvrîmes des montagnes et des collines, qui changèrent la monotonie du pays. Le 4^e jour nous traversâmes une plaine très vaste et pénétrâmes dans une vallée qui aboutissait à des montagnes pour retrouver ensuite une plaine nommée *Sultin* où nous dressâmes nos tentes.

Le 6^e jour nous voyageâmes à travers le désert, car on pouvait encore lui donner ce nom, à cause de sa nudité, bien qu'il ne fût pas entièrement privé d'eau. Le 7^e jour nous campâmes sous des arbres; puis continuant à cheminer, nous découvrîmes pour la première fois la région montueuse d'Haroudje, si connue et si redoutée des voyageurs, par les privations et les maux qu'on y souffre. Le 9^e jour, après avoir voyagé entre des montagnes noires et stériles, nous rencontrâmes de l'herbe et quelquefois de l'eau. Les 10^e, 11^e et 12^e jours furent employés à

marcher presque sans interruption dans cette horrible solitude. Enfin le 16^e jour nous pénétrâmes sur le territoire de Mourzouk, et rentrâmes ainsi dans la société humaine.

Le désert montueux de Haroudje a, dit-on, sept journées d'étendue du nord au sud, et cinq de l'est à l'ouest; le tableau qu'il présente est raboteux, brisé, sauvage et terrible à la fois; il offre des chaînes continuelles de collines peu élevées, et prolongées en divers sens.

Avant d'arriver à Mourzouk nous avons fait halte à Temissa, dont les habitans vinrent saluer la caravane; ils nous firent des questions sans nombre relativement à notre santé, en y mêlant des vœux pour la paix, dans le style et à la manière des Arabes.

La répétition continuelle des mêmes mots me parut extraordinaire; mais je sus bientôt que suivant l'usage, c'était la marque d'une éducation distinguée. Plus un homme était noble et bien élevé, plus il réitérait ses questions. Un jeune homme élégamment vêtu attira particulièrement mon attention comme étant un adepte dans l'art de les multiplier et de les renouveler. Ayant abordé un Arabe, il lui prit la main et employa un temps considérable à le combler de politesse. L'Arabe fut obligé de doubler le pas, afin de rejoindre ses compagnons; mais le jeune homme du Fezzan craignit qu'on ne

le soupçonnât de manquer de savoir-vivre, s'il le quittait si promptement, et pendant près d'un demi-mille, il courut à côté de son cheval, sans lui tenir d'autres propos que ceux-ci : « Comment te portes-tu ? eh bien ! comment cela va-t-il ? loué soit Dieu de ce que tu es arrivé en paix ! etc. »

En approchant de Temissa les pèlerins se rangèrent en ordre avec leurs timbales et leur drapeau vert, puis nous entrâmes dans la ville, qui est bâtie sur une montagne et ceinte d'une haute muraille en ruine. Les habitans ont beaucoup de moutons et de chèvres ; l'âne est leur seule bête de somme. Temissa est entourée de bosquets de dattiers qui fournissent principalement à leur subsistance. Le sol produit du blé, mais en très petite quantité.

De Temissa nous partîmes pour Zouylah, où nous arrivâmes le même jour. C'est une ville importante du Fezzan, où réside quelques individus riches et plusieurs membres de la famille du sultan. On nous y fit un bon accueil. Zouylah occupe environ un mille de tour ; les maisons n'y ont que le rez-de-chaussée, et les chambres tirent le jour de la porte. Hors de la ville est une mosquée assez bien conservée. Les environs de Zouylah sont unis, bien arrosés et fertiles. Les bosquets de dattiers sont d'une grande étendue, et les habitans paraissent donner plus de soin à l'agriculture que ceux des pays adjacens. Les Arabes qui s'y trouvent sont très hospitaliers.

Nous quittâmes Zouylah pour gagner Hemera, village faiblement peuplé et d'un aspect misérable, quoique les environs soient très fertiles. J'y fus régalé de la première friandise du Fezzan, qui consiste en sauterelles, accompagnées d'une boisson appelée *luguibi*; cette dernière est composée du suc des dattiers. Les sauterelles sèches m'inspirèrent d'abord de la répugnance; mais quand j'y fus accoutumé, j'en devins très friand. Pour les manger on détache les ailes et les jambes, et on vide leur intérieur : ce qui reste a un goût semblable à celui des harengs saurets, mais plus délicat.

De Hemera nous continuâmes notre route à l'ouest, et le 17 novembre nous entrâmes dans Mourzouk, capitale du Fezzan.

La plus grande longueur de la partie cultivée du royaume est d'environ trois milles anglais du nord au sud, et sa plus grande largeur de deux milles de l'est à l'ouest; mais on comprend dans son territoire la région montagneuse de Haroudje, du côté de l'est, et d'autres déserts situés au sud et à l'ouest.

Les peuples qui le bordent au nord sont des Arabes qui dépendent de Tripoli, mais cette dépendance est purement nominale, et souvent ils la secouent.

Ce royaume renferme cent une villes et villages dont Mourzouk, avons-nous dit, est la capitale. Les

principales villes auprès de cette résidence sont Sockna, Sibha, Hun et Vadan, au nord; Gatron, au sud; Udjermah, à l'ouest; et Zouylah, à l'est.

En aucune saison le climat du Fezzan n'est agréable ou tempéré. La chaleur est extrême en été, et quand le vent souffle du sud, elle est à peine supportable, même pour les habitans. L'hiver serait doux, s'il ne régnait durant cette saison un vent du nord, froid et pénétrant. Les pluies sont rares et peu considérables. Les ouragans sont néanmoins fréquens, et enlèvent par tourbillons la poussière et le sable, au point de répandre une teinte jaune sur l'atmosphère. Il n'existe pas dans toute la contrée une rivière ou même un ruisseau digne de remarque. Le sol est un sable qui s'étend à une grande profondeur.

Les dattes sont la production naturelle et la principale marchandise du Fezzan. Dans les parties occidentales il croît du séné. Les herbes culinaires et les légumes en général sont en abondance. Le froment et l'orge sont assortis au sol et au climat, mais l'inexpérience des habitans et la tyrannie empêchent de récolter assez de blé pour la consommation, et la subsistance du pays dépend des importations des contrées arabes qui bordent le Fezzan vers le nord.

On donne fort peu de soins à l'éducation des bestiaux. On ne trouve des bêtes à cornes que dans les cantons les plus fertiles, et même elles n'y sont

qu'en petit nombre ; on les emploie à tirer l'eau des puits, et on ne les tue que dans les cas de nécessité urgente. L'animal domestique ordinaire est la chèvre. On nourrit des moutons dans les parties méridionales. La laine est manufacturée en étoffe grossière qui sert à l'habillement général des naturels. On fait rôtir et on mange les peaux avec la chair lorsqu'elles sont encore récentes. Il y a peu de chevaux, on se sert généralement des ânes pour les fardeaux, le trait et les transports. Les chameaux sont d'une cherté excessive, et il n'y a que les principaux habitans ou les riches marchands qui en possèdent. On nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes.

Le commerce du Fezzan est considérable, mais ne consiste qu'en marchandises étrangères. Depuis octobre jusqu'en février, Mourzouk est le grand marché et le rendez-vous des différentes caravanes qui viennent du Caire, de Bengasi, de Tripoli, de Gadamé, de Tonat et du Soudan. Les caravanes du sud apportent des plumes d'autruches, du musc, des peaux de tigres, de l'or et des esclaves de l'un et de l'autre sexe ; le Bornou envoie du cuivre ; l'Égypte, des soies et des calicos, des grains de verre et de faux corail ; le Bengasi, du tabac à mâcher ou en poudre ; Tripoli, du papier, des armes à feu, des sabres, des couteaux, des bonnets de laine rouge ; le Tonarick, du beurre, de l'huile, de

la graisse et du blé; le Soudan, des esclaves et des chamcaux.

Le Fezzan est gouverné par un sultan soumis au bacha de Tripoli, auquel il paie un tribut de 4,000 dollars. Un officier du bacha vient chaque année à Mourzouk recevoir cette somme ou l'équivalent en or, en séné ou en esclaves. Le trône est héréditaire; cependant la couronne ne passe pas toujours du père au fils en ligne directe; c'est le prince le plus âgé de la famille royale qui succède au sultan défunt, et il peut arriver que ce soit son neveu, de préférence à son fils moins âgé, ce qui fait souvent répandre du sang.

Le palais du sultan est situé dans l'enceinte de la forteresse de Mourzouk. Il y vit retiré, et n'y partage son logement qu'avec les eunuques qui le servent. Son harem est tout près; il n'y met jamais le pied; on conduit à son appartement la femme dont il désire la présence, et il en a une cinquantaine à sa disposition. Il arrive souvent qu'elles sont vendues et remplacées par d'autres si elles ne deviennent pas mères, ou ne se font pas aimer du sultan par des charmes et des talens supérieurs.

Il y a dans l'enceinte du château une place réservée pour les gens qui ont à traiter d'affaires publiques, et d'où un vestibule long et étroit conduit à une porte qui donne sur le principal appartement du prince. Le moment où l'on ouvre cette porte

est annoncé par le bruit des timbales qui est le signal de l'audience. Elle s'ouvre trois fois par jour. Ceux qui demandent à être admis, soit pour traiter d'affaires, soit pour témoigner leur respect, sont conduits le long du vestibule, entre des esclaves qui répètent sans cesse : « Dieu, prolonge la vie du sultan ! » De la porte, ils voient le sultan assis au fond de la salle, sur un siège antique d'ivoire qui lui sert de trône. La personne qui entre s'approche, baise la main du monarque, la porte à son front, la laisse retomber, et s'agenouille devant lui. Elle peut exposer son affaire et adresser la parole au prince dans un langage simple et vulgaire ; mais il faut qu'elle ait soin d'entremêler fréquemment son discours de ces expressions : « Dieu prolonge tes jours ! » A chaque admission, il est d'usage d'offrir un petit présent. Le vendredi, le sultan sort et se rend à cheval à la mosquée, avec ses courtisans, pour y faire la prière.

Le cadi du Fezzan est juge, et en même temps il fait partie du clergé ; il jouit de beaucoup d'influence et d'autorité sur le peuple. La personne qui occupe le second rang est l'iman Kebir ou grand iman.

La population du Fezzan est d'environ soixante-quinze mille habitants, professant l'islamisme. Ils sont d'une stature ordinaire, ont la peau brune et le nez moins aplati que les nègres. Ils manquent

d'énergie physique et morale, ainsi que d'industrie. Je n'ai pas trouvé au Fezzan un seul artisan habile dans une profession quelconque, et il n'y a d'autres ouvriers que des cordonniers et des forgerons. Les femmes fabriquent de grosses étoffes de laine, mais la navette du tisserand leur est inconnue; la trame est insérée dans la chaîne brin à brin, et le tout travaillé sans autre instrument que la main.

L'habillement du peuple est composé d'une chemise de drap grossier de lin ou de coton apporté du Caire, et de l'étoffe de laine dont j'ai parlé. Les classes moyennes portent des frocs d'étoffe teinte en bleu, faits dans le Soudan. Les personnes riches et le sultan ont le vêtement de Tripoli, et par-dessus une chemise du Soudan. Les femmes se tressent la chevelure et portent des anneaux aux doigts et à la cheville. Elles sont généralement passionnées pour la danse et pour toutes sortes d'amusemens. Elles dansent publiquement dans les places, le jour comme la nuit. Deux ou trois hommes se réunissent avec leurs tambourins; aussitôt les femmes se rangent en cercle autour d'eux. Ils jouent un air qu'elles accompagnent en chantant et en frappant des mains.

Les Fezzaniens sont très adonnés à l'ivrognerie. Leur boisson est, comme je l'ai dit, le jus récent du dattier, appelé *lugibi*, et un breuvage appelé *bouzah*, qui se fait avec des dattes et qui est très

enivrant. Lorsque des amis se rassemblent dans la soirée, leur seul amusement est de boire. Quelquefois ils envoient chercher une chanteuse ou kadanka qui sert aussi à d'autres plaisirs. Je fus un jour d'une partie avec le frère du sultan, dans une petite maison, à quelque distance du palais. Il fit venir une kadanka, et ne tarda point à se retirer avec elle. Lorsqu'elle reparut, on lui demanda avec un sourire significatif où elle était allée. Elle se mit aussitôt à jouer d'un instrument et chanta ces paroles en arabe : « Sydy Mintesser, le frère du sultan, est doux comme les eaux du Nil ; mais il est encore plus doux dans ses embrassemens. Comment aurais-je pu lui résister ? »

Les maisons du Fezzan sont misérablement bâties. Elles sont construites avec des pierres ou des briques faites d'une terre calcaire mêlée avec de la glaise et séchée au soleil. Les mains de l'ouvrier sont les seuls outils qu'il emploie. Quand les murailles sont achevées, les amis du propriétaire se rassemblent et lui aident à les crépir d'un mortier fait avec une terre calcaire blanche, travail qui ne s'exécute pareillement qu'à la main. Tous ces édifices sont extrêmement bas, et le jour n'y entre que par la porte.

A l'égard de la nourriture, la viande n'est pas d'un usage général ; à Mourzouk, pour désigner un homme riche, on se sert ordinairement de cette

expression : « Il mange tous les jours du pain et de la viande. »

Ici se termine la relation du voyage de Hornemann à Mourzouk. Il revint de là en 1799 à Tripoli, d'où bientôt il repartit pour le Fezzan, avec l'intention de profiter du passage d'une caravane qui allait se rendre dans le Bornou. Hornemann se trouvait de retour à Mourzouk en janvier 1800, et il devait se mettre en route avec cette caravane au mois d'avril suivant. Il écrivit de Mourzouk le 6 avril 1800 à sir Joseph Banks, président de l'Association africaine, pour lui annoncer qu'il allait enfin se mettre en route avec la caravane. Depuis lors on n'a plus eu de ses nouvelles.

Les voyages de Mungo-Park, de Browne et de Hornemann se lient essentiellement; ils furent entrepris dans la même époque et dans le même but, celui de parvenir à faire connaître les parties inconnues de l'Afrique centrale. Nous avons vu Mungo-Park accomplir sa mission sur le Niger et y périr victime de son zèle pour la science géographique; nous avons suivi Browne dans les plaines du Dar-Four, dont il nous a décrit les diverses parties jusqu'alors ignorées; et nous venons de traverser avec Hornemann l'espace qui sépare l'Égypte du Fezzan. Mungo-Park et Hornemann étaient expédiés par l'Association africaine de Londres, et

peut-être qu'ils espéraient se rencontrer dans la Nigritie : Browne, qui voyageait à ses frais, nourrissait le même espoir et ne put le réaliser. Mais plus heureux que ses émules, il revint en Europe, tandis que Mungo-Park terminait tragiquement sa carrière à Boussa, et que Hornemann finissait la sienne avec un mystère que jusqu'ici nul Européen n'a pu pénétrer. En résultat, les deux voyages de Mungo-Park nous ont valu la découverte et le tracé du cours supérieur de ce fleuve majestueux qui sillonne les plaines du Soudan, passe devant la célèbre Tombouctou et vient après un long détour se perdre dans le golfe de Guinée, comme plus tard les frères Lander nous l'ont appris ; le voyage de Browne nous a procuré les premières notions positives sur le Dar-Four, et celui de Hornemann les premiers détails circonstanciés sur le trajet du Caire au Fezzan par le désert.

CAILLIAUD.

VOYAGE AUX OASIS, AU SENNAR ET A MÉROÉ, AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

(1819-1822.)

Pour compléter les renseignemens que nous ont procurés les voyages de Browne et de Hornemann sur les oasis, entre l'Égypte et le Fezzan, et sur le Sennar, nous puiserons quelques traits dans une relation plus récente, celle d'un voyageur français, M. Cailliaud, de Nantes, laquelle ne se trouvant point dans le domaine public, ne peut être de notre part que l'objet d'une courte analyse.

M. Cailliaud partit de Paris en avril 1819, et arriva en Égypte au mois d'octobre suivant, accompagné de M. Letorzec, aspirant de marine. A peine arrivé au Caire, il fit ses dispositions pour aller visiter les oasis, notamment celle de Syouah, dans le sein de laquelle Hornemann avait séjourné. Nous passerons sous silence divers incidens du trajet, et nous nous porterons brusquement à l'oasis même, puisque déjà le lecteur est familiarisé avec la contrée, et qu'il s'agit seulement de détails complémentaires à donner.

Le chef-lieu de l'oasis de Syouah est situé par 29 degrés 12 minutes 29 secondes de latitude nord, 23 degrés 18 minutes de longitude est du méridien.

dien de Paris. A l'est et à l'ouest sont deux montagnes écartées l'une de l'autre de deux lieues et demie, qui forment la longueur du territoire dans ce même sens de l'est à l'ouest; la largeur de ce territoire est d'environ trois quarts de lieue du nord au sud; le côté de l'est, qui comprend deux villages, est le plus riche; les terres sont couvertes d'arbres fruitiers, de dattiers et de bois touffus de dattiers. A l'extrémité se trouve une lacune d'eau salée qui s'étend vers le désert, dans le nord-est. La partie occidentale est moins riche en végétation; il y existe un lac d'eau saumâtre d'une lieue d'étendue, à un demi-mille de la ville, et qui réduit les terres cultivables à quelques champs épars. D'autres parties du terrain sont abandonnées, à cause de la présence du sel dont le sol est rempli. A environ deux lieues de Syouah sont de petites îles couvertes de dattiers et d'arbres fruitiers. Il y a en outre quelques petites dépendances, dont la principale nommée *Zeytoun*, qui produit des olives, se trouve à trois lieues environ de l'est de Syouah. De ce côté sont les ruines d'un temple.

Le pays contient plusieurs sources d'eau minérale sulfureuse. Le sol est généralement argileux, et dans le vallon il est pour ainsi dire miné par le sel qui s'y montre de toute part; les environs de l'oasis en sont couverts. Ce sel est comme agglutiné avec les sables et avec les terres; il a souvent l'as-

pect de certaines laves , et il s'écrase avec bruit sous le pied comme de légères scories. Les lacs sont tous d'eau salée ; néanmoins au milieu de ces vastes couches de sel , existent des sources d'eau parfaitement douce qui s'écoule dans de petits ruisseaux serpentant au milieu de bosquets touffus de palmiers , qui conservent aux terres l'abondance et la fertilité.

Les principaux arbres de l'oasis sont le dattier , l'olivier , l'abricotier , le grenadier : les plus rares sont le figuier , le prunier , le pommier et la vigne. Du temps de Browne il s'y trouvait quelques bananiers. Les dattes de cette oasis sont excellentes ; ce fruit entretient ici une branche de commerce très étendue ; il nourrit non-seulement les habitans , mais encore les chamcaux , les ânes et autres animaux. Les olives sont employées à faire de l'huile ; c'est le second produit de l'oasis ; on sèche les abricots , les prunes , les raisins ; les prunes sont , comme les dattes et les olives , un objet d'exportation. Toutes les autres productions de la terre sont consommées dans le pays.

Les champs donnent des pastèques , des concombres , des oignons blancs et d'autres légumes. On ne peut semer que très peu de froment et d'orge , et le grain récolté ne suffit pas pour la consommation. Le riz n'est point un produit de l'oasis , comme l'a cru Browne. Les bestiaux sont le bœuf , le buffle , la chèvre , le mouton , l'âne et le cha-

meau; il y a aussi des poules. Les ânes sont beaux et robustes; les moutons ont la queue large et aplatie; les vaches sont maigres et de couleur rousse; les chameaux en petit nombre, à cause de la rareté des vivres pour ces animaux.

L'oasis de Syouah contient environ cinq mille habitans, dont deux mille occupent la ville de Syouah. Ce nombre n'est qu'approximatif, vu qu'ici on ne constate point les naissances; aussi les gens âgés ne savent-ils jamais leur âge.

Les habitans de Syouah suivent régulièrement les pratiques de la religion musulmane; quand quelqu'un manque plusieurs fois de suite d'assister à la prière, il est imposé à une amende qui contribue à former un revenu applicable à l'entretien des mosquées. Si quelqu'un fait de l'eau-de-vie de dattes, ce n'est qu'en secret, de peur du scandale. On pratique la circoncision pour les hommes; mais l'excision chez les femmes n'est point en usage.

L'administration de Syouah est confiée à douze cheiks, dont six principaux sont inamovibles, et six sont renouvelés tous les ans par le peuple, au milieu duquel ils délibèrent toujours.

La loi du pays punit par des amendes le vol et tout autre délit du même ordre; ces amendes sont imposées en dattes, et la quantité des mesures est fixée suivant la nature de la faute. Celui qui n'a pas le moyen de payer l'amende reçoit la baston-

nade sur les reins, à nu, avec un bâton ou avec de grosses lanières de cuir. Durant ce temps un autre verse sur les blessures de l'eau et du sel; les gardiens des portes de Syouah sont chargés de cet office. On peut acquitter en dattes la moitié de la peine et recevoir des coups pour l'autre moitié. En cas de meurtre on livre le coupable entre les mains des parens de la victime : ils en sont les maîtres ; ils le tuent ou lui rendent la liberté, ou lui font subir les tourmens qu'ils veulent.

Aussitôt que les jeunes gens ont atteint l'âge de puberté, la loi les oblige à quitter la ville pour aller habiter le village qui leur est destiné hors des murs. Tout habitant qui devient veuf est obligé aussi d'abandonner sa demeure et de se retirer avec les jeunes garçons : s'il se remarie, il peut rentrer dans sa maison. Par ce motif aucune femme n'habite dans le village extérieur, il ne contient que des veufs et des garçons. Ceux-ci ont toutefois la faculté d'aller le jour dans la ville pour y voir leurs parens et leurs amis ; mais ils doivent en sortir avant le coucher du soleil.

Les habitans de Syouah sont méfians, soupçonneux, opiniâtres, indociles, d'humeur sombre et inquiète, farouches et jaloux à l'excès. Un frère n'oserait entrer chez sa belle-sœur si son mari était absent. Celui qui s'arrête près d'une autre porte que la sienne devient suspect. Fanatiques et supers-

titieux, ces hommes sont exaltés en toutes choses; mais il faut reconnaître qu'ils sont aussi très hospitaliers. Les indigens, les étrangers peuvent aller sur la place publique où sont exposés les récoltes des dattes et en manger jusqu'à satiété; mais ils ne peuvent en emporter.

Tout méfians que soient ces Arabes dans leurs relations domestiques, ils ont entre eux pour le commerce une confiance absolue. Le marché des dattes est un vaste emplacement où chaque propriétaire a son tas de dattes, et il serait facile de grossir l'un aux dépens de l'autre; mais cela n'arrive jamais.

Dans la guerre les femmes escortent les hommes et les excitent fortement au combat. Les combattans s'enivrent à moitié de vin de dattes, et s'animent en sautant; ils sont armés de longs fusils. Les femmes portent des saes de pierres pour en lancer aux ennemis, et à ceux même de leur parti avant la fin de la mêlée. L'usage ne permet à chacun que de tirer un seul coup de fusil; cela fait, quel que soit le nombre des morts ou des blessés, le combat cesse, et le tambour bat le signal du rapprochement.

Il est permis à quelques femmes âgées de sortir de la ville; cette permission est refusée aux jeunes femmes: les filles depuis l'âge de neuf ou dix ans ne sortent plus; souvent celles-ci meurent sans avoir mis le pied hors de la ville. Il s'y trouve des filles

de joie, et celles-ci peuvent danser, tandis que ce plaisir est refusé aux femmes honnêtes. Elles sont entièrement livrées aux détails du ménage, pendant que les jeunes filles s'occupent des ouvrages en paille.

Le commerce de Syouah se fait par les caravanes qui viennent de l'orient et de l'occident, notamment de l'Égypte, d'Audjelah, de Bengazi, de Fezzan et de Borgou. Les caravanes de Barbarie apportent des moutons et de la viande séchée au soleil, du froment et des couvertures en laine, ainsi que des chaussures en maroquin jaune. Le Fezzan fournit du soufre, et l'Égypte des bijoux d'argent et autres.

A Syouah on n'a point l'usage de la balance, on vend toutes les marchandises au lot. Quand un boucher tue un animal la viande est coupée en très petits morceaux; il la partage en lots et il les vend en proportion du prix qu'il demanderait de l'animal entier.

Les détails que Hornemann a donnés sur la ville de Syouah nous dispensent de reproduire ceux de M. Cailliaud : transportons-nous avec ce dernier de l'oasis de Syouah, dans le royaume de Sennar, et signalons quelques-unes des remarques de notre voyageur sur une contrée encore imparfaitement connue.

Sennar, capitale du royaume, est située par 13

degrés 36 minutes 51 secondes latitude nord, 31 degrés 24 minutes 34 secondes longitude est de Paris. Elle est assise tout près du fleuve Bleu, sur la rive occidentale, et peut avoir environ une lieue de tour. La population n'est guère que de neuf mille âmes. La position de cette ville, sur un emplacement élevé, la garantit des inondations; les maisons bâties sur un sol couvert de décombres provenant de constructions plus anciennes sont en grande partie dégradées. Les unes sont des cabanes rondes couvertes en chaume; les autres, en terre d'argile, ont parfois un étage et une terrasse. Aucun alignement n'est observé; c'est un amas confus d'habitations qui présentent au total l'aspect de la misère. La résidence royale et une ou deux mosquées sont les seuls édifices qui méritent d'être mentionnés.

Au mois d'août la campagne des environs de Sennar se montre sous une riche parure; les plaines sont couvertes de verdure autour des maisons qui, vues de loin, ressemblent à des ruches. Les pluies cessent à la fin de septembre et la terre profondément imbibée conserve quelques mares d'eau stagnante qui donnent lieu à des fièvres; c'est alors que les habitants riverains du fleuve vont chercher sur les éminences rocailleuses un asile passager où ils peuvent respirer un air épuré par le vent du désert. Bientôt un soleil dévorant

consume ce beau tapis de verdure qui décorait les champs et tout devient l'image de la stérilité : ces plaines, auparavant si belles, et maintenant sèches et dépouillées, ne sont plus qu'un désert, et les illusions mêmes du mirage s'y reproduisent. Le fleuve garde seul une bordure verdoyante à l'ombre des acacias balancés sur ces rives.

Tout le territoire de Sennar abonde en dourah ; on récolte aussi un peu d'orge, de froment et de tabac. Les arbres les plus communs sont les acacias, les palmiers doums, les citronniers, le baobab et le tamarinier. Parmi les animaux domestiques on distingue le chameau, et parmi les animaux sauvages l'éléphant, la girafe, la gazelle, le rhinocéros, le lion, la hyène, le bagare ou bœuf sauvage, le loup, le chat musqué, la chèvre et les autruches. Les serpents sont nombreux et variés ; il en est qui ont dix à douze pieds de longueur. L'hippopotame et le crocodile dominent au milieu des autres habitants du fleuve.

Il existe une grande diversité de nuances dans le teint et la couleur des habitants du Sennar et des contrées limitrophes vers le sud. Les uns sont les moins colorés et ont les cheveux plats ; d'autres ont le teint roux, les cheveux rougeâtres et crépus, les yeux rougeâtres également ; d'autres ont la couleur cuivrée ; d'autres l'ont verte ; d'autres sont à demi jaunes et à demi verts, avec des cheveux plats ;

d'autres encore ont les cheveux cotonneux, généralement noirs, le nez moins plat et les lèvres moins épaisses.

Les Sennariens sont grands et robustes. Les enfans des deux sexes, jusqu'à l'âge de douze à quinze ans, sont généralement jolis. Les femmes sont très bien : leur démarche et leur maintien ont quelque chose de noble ; il est malheureux que la plupart aient le corps et la figure couverts de cicatrices ; car elles ont de beaux yeux et l'air du visage agréable ; elles se maintiennent long-temps dans leur fraîcheur. Néanmoins la vie s'use bien vite à Sennar : les excès auxquels on s'y abandonne, autant que les maladies produites par l'insalubrité du climat, contribuent à la rendre de courte durée. La quantité de nègres qui affluent dans le royaume et la grande fécondité des femmes réparent les pertes immenses de la population.

Les Sennariens sont fourbes, plus intéressés que jaloux, très superstitieux, quoique peu zélés observateurs de la religion mahométane qu'ils professent. Ils n'ont aucun égard pour leurs femmes ; ils vendent sans pitié les esclaves dont ils ont eu des enfans. Ils sont très fatalistes, ce qui les porte à envisager la mort sans crainte et sans effroi.

L'usage veut que le roi, durant son règne, cultive et ensemeuce un champ entier de sa main : ce travail lui vaut le titre d'homme des champs. Les

femmes soignent assez leur toilette, et se frottent de la tête aux pieds avec du beurre ou de la graisse de chameau; celles qui sont riches ont des esclaves qui leur rendent cet office. Un vase inséré à fleur de terre dans la pièce où elles se tiennent est rempli de copeaux odorans; on y met le feu, et l'on veille à ce qu'ils se consomment sans flamme pour qu'ils répandent plus de fumée. Un tapis de paille circulaire est posé autour de ce foyer; c'est là qu'elles se placent, se tenant accroupies autour du vase pour recevoir la vapeur épaisse qui s'en exhale; enveloppées de pièces de toiles, elles restent là plus d'une heure, et vont ensuite achever leur toilette. Ce bain a l'avantage d'incorporer avec la peau les corps gras dont elles se frottent. Les hommes s'oilignent également, mais sans faire de fumigations.

La circoncision a lieu pour les hommes, et l'excision pour les femmes; c'est une sorte de resserrement des nymphes, ou bien une infibulation. Après avoir élagué ces deux membranes, les plaies de l'une et de l'autre sont rapprochées, et la partie est tenue dans un état d'immobilité presque entière jusqu'à ce qu'elles se soient réunies ensemble par agglutination; au moyen d'une canule très mince on ménage une ouverture à peine suffisante pour les écoulemens naturels. Quelque temps avant le mariage, il faut détruire par incision cette adhérence contraire à la nature. S'il survient quelques

symptômes fâcheux, le fer rouge et le rasoir sont là. Telles sont les pratiques inhumaines inventées par le despotisme du sexe le plus fort pour s'assurer la jouissance première de cette fleur virginale si fugitive dans tous les autres pays. La jeune veuve qui se remarie n'hésite point à se soumettre une seconde fois aux tortures de cette double lacération : il est vrai que le cas est rare.

Lorsqu'un homme de haut rang se marie il parcourt la ville à cheval : quelques-uns de ses parens lui servent d'escorte, et il est suivi de tous les esclaves attachés à son service. Ceux-ci chantent, et s'arrêtent de distance en distance pour danser, sauter à pieds joints en se frappant dans les mains et toujours en chantant. Le mari ne peut habiter avec sa femme que le septième jour après la célébration nuptiale, et durant ce temps la fiancée est renfermée en une espèce d'alcôve que l'on forme dans la chambre avec des toiles et des nattes ; jour et nuit les convives vont et viennent, se relèvent les uns les autres, de manière qu'il y en ait toujours de présens : c'est un festin continu ; la bulbul ou bolbol et d'autres boissons coulent à grands flots. Les sept jours écoulés, la mariée distribue quelques petits morceaux d'or à ses gardiens, et les congédie.

Si une personne tombe malade, ses parens et ses amis viennent faire autour d'elle un tapage infernal ; et on loue des pleureuses de profession pour

rompre ainsi la tête au malade. A peine sorties de son appartement ces pleureuses prennent un air calme et riant, comme si elles n'avaient jamais versé une larme. Le malade meurt-il? elles recommencent de plus belle à pleurer, se roulent par terre dans les rues, se couvrent les cheveux de poussière et de cendres, et se mettent les mains sur la tête en signe de désespoir, pour bientôt rentrer dans leur assiette ordinaire.

Au Sennar, les femmes plus que les hommes ont l'habitude de fumer, avec une pipe en terre et un tuyau de bois. Au reste, elles montrent une déférence servile pour leurs maris. Lorsqu'elles rencontrent un cheik ou un cadi, elles doivent quitter leurs sandales et les tenir à la main pour marcher pieds nus devant lui.

La principale nourriture des Sennariens est le dourah, dont la farine se convertit par eux en galettes, que l'on mange avec du beurre, de la graisse ou du lait aigre; les riches les assaisonnent quelquefois de miel. On expose sur les marchés la chair du bœuf, du mouton, surtout celle du chameau. Les boissons ordinaires sont la bulbul et la méryse, espèce de bière obtenue par la fermentation du dourah. La bulbul est la plus forte et la plus estimée; la méryse est la boisson journalière.

Les Sennariens sont, comme les habitans de Chendi, couverts d'une pièce de toile blanche de

coton drapée sur les épaules. Ils portent des sandales en cuir à bouts arrondis. Les cheveux se tressent sur la tête. Les sachets à amulettes sont très en vogue. Les soldats n'ont d'autres armes que la lance, le sabre à deux tranchans et le bouclier long en peau de crocodile ou de rhinocéros.

Toutes les terres appartiennent au roi, qui laisse aux cheiks des villages le soin de les distribuer à ses sujets, de veiller aux récoltes et de faire rentrer les impôts. Des ministres et des agens du souverain sont chargés de l'administration des terres, du règlement des comptes avec les cheiks et de la remise qui leur est due. Le roi peut mettre jusqu'à vingt mille hommes sous les armes.

Le commerce de Sennar a lieu principalement avec l'Égypte. Les marchandises sont transportées par des caravanes ou gellabes. Le Barbar et le Chendi fournissent du froment et des dattes.

De Sennar, M. Cailliaud se rendit à Chendi, ville située par 16 degrés 41 minutes 26 secondes latitude nord, 31 degrés 15 minutes longitude est, à un demi-quart de lieue du fleuve Blanc. Toutes les habitations sont bâties carrément; elles n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée très élevé, et leur toiture est une terrasse d'où l'eau s'écoule par des gouttières saillantes. Les résidences du melik ou melek sont remarquables en ce qu'elles ont un étage et sont blanchies à l'extérieur. De petites ou-

vertures pratiquées au haut des murailles sont les seules issues par où l'air et la clarté puissent pénétrer dans ces maisons, qui sont vastes, commodes et fraîches. La ville est percée par des rues parfois bien alignées.

Les indigènes de Chendi sont méchants, faux, rancuneux et perfides. Nulle part les mœurs ne sont aussi corrompues. Les femmes y sont l'objet d'un trafic public dont on stipule hautement les conditions dans les rues et les marchés. Les absences fréquentes que les hommes sont obligés de faire pour leur commerce, la chaleur du climat, la nudité des deux sexes, l'excès des boissons fermentées, tout contribue à entretenir le dérèglement et l'exaltation des sens.

Les environs de Chendi sont un pays plat et dénué de bois; d'immenses plaines désertes y attristent la vue. Le dourah est la principale production agricole.

De Chendi, M. Cailliaud passa aux ruines de Méroé, sises dans l'île célèbre de ce nom, formée par le fleuve Bleu. Cette île paraît identique avec la province actuelle de l'Atbarah, enclavée entre la rivière de ce nom vers l'orient, le Nil, le fleuve Bleu et le Rahad à l'occident. Cette ville antique paraît avoir été placée par 16 degrés 44 minutes latitude nord. Il y existe encore un grand nombre de pyramides.

L'empire de Méroé, dit Hérodote, était gouverné par la caste sacerdotale : aux prêtres était confiée la direction des lois et de l'instruction publique. C'est là qu'ils initiaient les jeunes adeptes à la connaissance des dogmes religieux et des sciences dont ils étaient dépositaires.

Ici doit s'arrêter notre analyse du voyage de M. Cailliaud : nous n'en avons tiré que les faits plus directement en rapport avec ceux des autres voyages dans les mêmes contrées; le reste de l'ouvrage regarde plus spécialement l'Égypte et rentre davantage dans le domaine de l'érudition.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

	Pages.
Vie de Mungo-Park.	1
VOYAGES EN AFRIQUE. — Dix-huitième et dix-neuvième siècle.	21
MUNGO-PARK. (1795-1797).	<i>ib.</i>
Départ. Route de Djillifri à Pisania. Préparatifs de voyage à l'intérieur.	<i>ib.</i>
Description des Feloups, des Jaloffs, des Foulahs et des Mandingues. Commerce.	33
Départ de Pisania. Médina, capitale du Woulli. Mumbo-Jumbo. L'auteur traverse le désert, et arrive à Tallika, dans le royaume de Bondou.	46
Entrevue avec Almami, souverain du Bondou à Fatteconde, la capitale. Arrivée à Joag. Description du Bondou et de ses habitans les Foulahs.	64
Le Kaadjaga. Serrawoullis. L'auteur traverse le Sénégal et arrive dans le royaume de Kasson.	82
Arrivée à Tissi. L'auteur y est dévalisé. Arrivée à Konniakary, capitale du royaume.	94
Audience du roi de Kasson. Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta. Bonne réception. L'auteur part pour le Ludamar, royaume maure.	106
Voyage de Kemmou à Funingkedy. Particularités sur le major Houghton. Jarra.	121
Maures. Permission de traverser le Ludamar. Arrivée à Dina. L'auteur est fait prisonnier à Sami et conduit captif au camp de Benoûm sur les confins du Grand-Désert.	131
Détention à Benoûm. Funérailles. Mariage. Présent de nocé extraordinaire que reçoit l'auteur. Caractère des habitans.	149
Renseignemens recueillis sur Houssa et Tombouctou. Souffrance de la faim. Manque d'eau.	162

	Pages.
Mœurs et habitudes des Maures. Observations sur le désert, etc.	173
L'auteur s'échappe à Jarra. Un détachement de Maures le reprend à Queria. Il les trompe encore. Un autre parti le pille entièrement.	187
Délivrance de l'auteur. Route pénible dans le désert. Il va mourir de soif. Une pluie soudaine le ranime. Deux jours encore dans le désert. Arrivé le troisième jour à Wawra, ville nègre, tributaire du roi de Bambarra.	201
Wassibou. Le Niger. Sego, capitale du Bambarra.	211
Départ de Sego. Sansanding. Quelques villes à l'est.	230
L'auteur retourne à l'ouest. Modibou. Route le long du Niger. Taffara.	247
Inhospitalité à Taffara. L'auteur gagne sa vie à écrire des saphis. Bammakou, Sibidoulou.	262
Le Manding. Ouanda. Kamalia, Maladie de l'auteur.	275
Climat. Saison. Vents. Mandingue. Mœurs et usages, etc.	286
Source de l'esclavage en Afrique. Commerce. Chasse de l'éléphant, etc.	303
Départ de Kamalia avec une coffle ou caravane d'esclaves. Arrivée à Kinytakouro. Manna. Malacotta. Damel ou roi des Jaloffs.	308
Konkodou. La rivière Falemmé. Banaserile. Médina. Départ pour l'Angleterre.	321
Second voyage. (1805).	329
Trajet de Kayi à Nérico.	<i>ib.</i>
Trajet de Jallacotta à Fankia.	335
Trajet de Fankia à Ferrabou.	346
Trajet de Keminoum à Koulihorri.	355
Trajet de Koulihorri à Sansanding, sur le Niger.	362
BROWNE. (1793-1796.)	392
Géographie. Mœurs et coutumes.	397
HORNEMANN. (1798-1800.)	416
CAILLIAUD. (1819-1822.)	438



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.25

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 24 05 008 6